This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438258 5

eslay, n° 9.
PARIS.

Ovid

Burette

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n° 14.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'OVIDE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR MM. TH. BURETTE, CHAPPUYZI,
J. P. CHARPENTIER, GROS, HÉGUIN DE GUERLE,
MANGEART, VERNADÉ.

TOME SEPTIÈME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXXIV.

INTRODUCTION.

Rien ne fait mieux comprendre le fameux vers d'Ovide,

Quidquid tentabam scribere versus erat,

que la lecture des *Fastes*. Quel sujet pour la poésie! et quelle poésie pour un pareil sujet! Le marquis de Mascarille voulait mettre l'histoire romaine en madrigaux, c'est chose qui ne semble pas plus difficile que la rédaction en vers d'un calendrier. Eh bien, l'idée première n'en appartient pas à Ovide: elle ne lui fut point suggérée par les ennuis de l'exil, sous le ciel brumeux de la Scythie d'Europe; elle lui avait souri à Rome même, au milieu des plaisirs et des fêtes, dans l'intimité de Tibulle, de Sabinus, de Battus, de Properce; il en dépossédait ses devanciers A. Quadrigatius, Afranius, Ennius, Pison, Fannius, Laberius; il en faisait son œuvre à lui, son œuvre de prédilection. Auguste avait froncé le sourcil à la lecture des *Héroïdes*, des *Amours*, de l'*Art d'aimer* et des *Métamorphoses*. Déjà sa haine pour l'homme le rendait injuste envers le poète; peut-être avait-il à se plaindre de tous les deux, et il ne les punit que trop cruellement. Le pauvre proscrit ne se vengea point par la

satire et le libelle, il se fit panégyriste, à distance forcément respectueuse, et, se tournant vers l'Italie où il avait laissé toutes ses joies, tout son bonheur, il s'épuisa vainement en mélodies d'amour, en hymnes d'adoration. Les *Tristes* et les *Pontiques* ne sont qu'une complainte chantée à genoux, le front dans la poussière. Quant aux *Fastes*, à la dédicace près, que la mort transféra de l'inhumanité d'Auguste au mauvais patronage de Germanicus, ils sont un monument national aussi grave, aussi intéressant, aussi indispensable que l'*Histoire* de Tite-Live et les *Annales* de Tacite. Pour le prouver, disons ce qu'il faut entendre par ce mot, *Fastes*. Numa, voulant achever par le pouvoir de la religion ce que Romulus avait commencé par la force des armes, s'occupa d'abord à régler l'année jusqu'alors vague et incertaine, et à distinguer l'ordre des jours. Les uns furent appelés fastes, et destinés aux affaires publiques et particulières ; les autres néfastes, et consacrés aux cérémonies du culte. Cet ordre, si l'on en croit Tite-Live, ne fut pas établi seulement pour la religion : la politique l'avait inspiré en partie pour couper court aux discussions de la place publique, et pour gagner du temps dans certaines circonstances. C'était l'auxiliaire le plus puissant du sénat, c'était une espèce de trève de Dieu comme au moyen âge.

Les pontifes auxquels le livre des *Fastes* avait été confié parce qu'il n'était d'abord que le code des fêtes et des cérémomies, en firent dans la suite le registre de l'état, les annales de la nation, les premiers monumens de l'histoire. Tous les évènemens, victoires, défaites,

élévation, destitution des magistrats, changemens dans la constitution, tout y fut porté à sa date, et dès-lors, suivant l'expression de Servius, *Fasti sunt annales et rerum indices.*

Long-temps ce livre précieux fut dérobé aux regards des Romains. Les pontifes, qui en étaient les seuls interprètes, entravaient à volonté la marche du gouvernement. Le *nefas,* dans leur bouche, était plus puissant que ne le fut plus tard le *veto* des tribuns. Mais enfin le peuple se lassa de cette tyrannie mystérieuse, il voulut voir et toucher en quelque sorte la loi divine, ainsi qu'il avait touché la loi civile; l'une et l'autre furent burinées aux yeux de tous sur la place publique.

Les *Fastes* ne sont donc pas un lieu commun, un texte à déclamations, un thème sur lequel on peut broder des fantaisies poétiques; ce n'est point un livre du genre purement sentimental et descriptif que les versificateurs et non les poètes affectionnent; ce n'est point un livre de théorie, comme les *Géorgiques* de Virgile, encore moins un poëme épique semé d'épisodes : c'est simplement un recueil de pratiques religieuses des us et coutumes, c'est un calendrier, c'est une chronique, c'est l'histoire des dieux, c'est l'histoire des hommes; c'est un registre sur lequel le poète a inscrit ce qui s'est passé dans les cieux, ce qui s'est passé sur la terre; c'est un almanach avec ses prédictions, ses oracles, ses historiettes; c'est le tableau où Rome jusqu'à Tibère se trouve le plus fidèlement réfléchie. Aussi en fut-il au moyen âge qui prirent le livre des *Fastes* pour un martyrologe. L'auteur *de Mirabilibus Romæ*, cité par Montfaucon,

dans son *Diarium Italicum*, dit : *Fuit templum Jovis et Monetæ sicut reperitur in Martyrologio Ovidii de Fastis.*

Il est inutile d'ajouter qu'un pareil ouvrage ne demandait pas seulement des notes grammaticales : la traduction donnée, il fallait, *cicerone* officieux, guider le lecteur dans ce labyrinthe de sciences, s'arrêter avec lui devant chaque monument, soulever le voile des mystères religieux, pénétrer dans le sanctuaire, l'initier aux secrets de l'autel, l'accompagner partout, au forum, dans les carrefours, dans le sénat, dans la vieille Étrurie, chez les alliés, lui faire la généalogie des dieux et des hommes; en un mot, il fallait que le commentaire roulât plus sur les faits que sur les mots, qu'il fût historique, et c'est ce que ne nous auraient pas permis les six chants réunis en un seul volume.

TH. BURETTE.

FASTES

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. THÉODOSE BURETTE

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÈGE STANISLAS.

SOMMAIRE DU LIVRE I.

Comme tous les poètes, Ovide commence par dire ce qu'il va chanter : ce sera l'année romaine avec toutes ses divisions, ainsi que le lever et le coucher des astres. On le voit : le poète promet un calendrier en vers; mais aussitôt une belle et élégante invocation au vainqueur des Germains nous apprend de quelle riche parure Ovide saura recouvrir la nudité de son sujet.

Chaque mois doit avoir son chant. Mais avant d'entrer dans les détails, l'auteur explique d'abord ce qui convient généralement à tout son ouvrage : le nombre des mois, l'origine de leurs noms, les différens jours, fastes, néfastes, de comices, de marché, etc.

Janus, qui ouvre l'année, paraît aussi à la tête du poëme. Au lieu d'une froide dissertation, c'est un flux et reflux continuel de demandes et de réponses entre le poète et la divinité au double visage, qui fait passer devant nos yeux tous les noms de Janus, sa nature et ses principaux attributs. A chaque détail de cette nomenclature se trouve habilement rattaché un trait historique, un tableau des charmes du printemps, un rapprochement heureux entre l'ancienne pauvreté des Romains et l'insatiable cupidité du siècle.

Janus est le dieu de la paix et de la guerre. Mais son temple ne doit plus s'ouvrir sous l'empire glorieux des Césars. Honneur à la maison des Césars! honneur à Germanicus!

Cependant le poète, fidèle à sa promesse, nous transporte dans les cieux. Cette nouvelle partie du premier livre des *Fastes* s'ouvre par un magnifique morceau sur la grandeur des connaissances astronomiques.

Lorsque le Cancer aux huit pates s'est plongé dans les mers du couchant, la Lyre paraît et annonce la fête des Agonales, qui se célèbre le quatrième jour après son lever.

Sur l'origine de ce mot Agonales, Ovide nous donne en moins

de douze vers cinq étymologies différentes. Il y a dans les *Fastes* une foule de morceaux pareils, où sa muse facile semble se jouer au milieu des aridités de la philologie. Tous ces vers sont remarquables par leur précision et leur élégance, et ce n'est pas la partie la moins épineuse d'une traduction.

Dans cette fête solennelle, on immole aux dieux le chef d'un troupeau. D'où viennent ces sacrifices? car, aux jours de l'antique simplicité, lorsque mêler quelques violettes aux fleurs de la prairie était un luxe peu ordinaire, on ne présentait sur les autels qu'un peu de sel et de froment. Cérès la première demanda le sang de la truie, pour la punir du dégât des sillons. Le bouc, qui ronge les sarmens, eut un sort pareil.

Jusque-là, c'était justice. Mais quel fut donc le crime du bœuf patient et de l'innocente brebis? Pour réparer la perte de ses abeilles, le berger Aristée, ayant arraché à Protée le secret du sort, immola un taureau, dont les entrailles corrompues engendrèrent un essaim innombrable. Dès-lors le compagnon des travaux de l'homme tomba sous le fer sacré. La brebis fut victime de la destinée : elle avait brouté la verveine, qu'une vieille avait coutume d'offrir aux dieux.

En Perse, on immole un coursier au brillant Hypérion ; chez les Sapéens, des entrailles de chiens sont offertes à la triple Hécate.

L'âne est la victime agréable à Priape, l'âne qui fit perdre au dieu des jardins une faveur de l'amour qu'il était sur le point de ravir. Comme on s'y attend bien, la plume d'Ovide s'est arrêtée avec complaisance sur les détails un peu libres de cette histoire.

Les dieux aussi réclament pour victimes les habitans ailés des bois, téméraires interprètes de la volonté du ciel. L'oiseau sauveur du Capitole n'est pas plus épargné que les autres.

Cependant le dauphin sort de l'onde, sa patrie, et montre sa tête au dessus de l'Océan. L'hiver est au milieu de sa course, et la prochaine aurore éclairera la fête de Carmente. C'était une nymphe de l'Arcadie, contrée antique, née avant la Lune. Elle fut mère d'Évandre. Elle accompagna ce fils chéri dans sa fuite, et vint prendre terre avec lui sur le rivage du Latium, qu'elle salue de ses oracles prophétiques.... C'est là que la terre esclave

viendra recevoir des lois; à ces montagnes est promis l'empire du monde. Troie renaît de ses cendres. Les dieux d'Ilion viennent partager avec l'univers les soins d'un pontife immortel, de César.... Encore une fois, gloire aux Césars!

L'Arcadien Évandre devint puissant dans les montagnes d'Ausonie. Il eut la gloire d'être l'hôte du grand Hercule, après la victoire du héros sur Cacus, le fameux brigand de l'Aventin. La place où Évandre éleva un autel au demi-dieu a retenu le nom de Boarium.

Aux ides de ce mois, Octave reçut le surnom d'Auguste. Jamais surnom plus glorieux ne fut donné à un mortel: Ovide le prouve par l'histoire et par l'étymologie du mot Auguste. Il termine par son éternel refrain à la gloire des Césars.

Le poète nous apprend ensuite que les dames romaines se faisaient porter autrefois sur des chars appelés carpentes. Sur un édit du sénat qui enlevait cette distinction à leur vanité, elles conspirent, et, en prenant les hommes par leur faible, elles triomphent de la fermeté sénatoriale.

En parlant de la Concorde, Ovide ne pouvait passer sous silence le restaurateur de son temple de marbre. Le premier avait été élevé par le dictateur Camille.

Phébus est entré dans le signe du Verseau; la Lyre a disparu, et l'étoile qui brille au sein du Lion.

La fête des Semences, qui occupait une grande place dans la vie des premiers Romains, ne se trouve pas marquée dans le livre des *Fastes*. C'est qu'elle est du nombre de celles qui s'indiquent chaque année, et qu'on chercherait en vain dans les *Fastes* ce qui n'est pas fixe et réglé.

Le grain est livré à la terre. Villageois, laisse reposer la terre, laisse reposer ceux qui l'ont cultivée.

La fête commence au hameau. Le poète invoque la Terre et Cérès, mères des fruits, pour la tendre semence et la jeune tige exposées au froid dévorant des neiges. Ovide détourne un instant les yeux de la pourpre impériale, et trouve cette fois des vœux pour des laboureurs; mais il revient bientôt à ses habitudes d'adulation. En effet, la paix nourrit Cérès, Cérès est fille de la paix. Mais cette paix, n'est-ce pas à l'auguste famille de Germanicus

que nous la devons? N'est-ce pas elle qui a fermé toutes les blessures de la guerre? Quel sujet fécond! Nous voici devant l'autel de la Paix. La tête ornée du feuillage d'Actium, cette divinité règne sur toute la terre. Que tout front s'incline devant les enfans d'Énée! Puisse durer éternellement le règne de la paix et le règne des Césars!

Ovide ne sort pas de ce cercle : tout évènement, bon gré mal gré, amène l'éloge de l'auguste famille. Ces flatteries banales sont la seule chose peut-être qu'on voudrait retrancher de ce premier livre des *Fastes*.

SOMMAIRE DU LIVRE II.

Un nouveau chant commence avec un nouveau mois. Le poète s'admire lui-même en contemplant la gravité de son sujet, comparée au ton badin de ses autres poésies. Le lecteur sait déjà que cette gravité n'a rien de trop sévère.

Après avoir mis ce livre, comme le premier, sous la protection de Germanicus, l'auteur entre en matière.

D'où vient le nom du mois qui fait l'objet de ce chant? Autrefois on appelait *Februa* les cérémonies expiatoires et tout ce qui purifie le cœur de l'homme; on croyait que l'expiation suffisait pour détruire le crime. Ovide s'élève avec force contre cet abus superstitieux : « Croyez-vous donc, mortels, qu'un peu d'eau efface la trace sanglante du crime? »

Le mois de février n'a pas toujours occupé la même place : anciennement il était le dernier de tous. Ce furent, dit-on, les décemvirs qui le rapprochèrent du mois de Janus.

Un temple élevé à Junon au commencement de ce mois a disparu par l'outrage du temps. Mais un héros veille maintenant sur les demeures immortelles; la vieillesse n'imprimera plus ses rides au front des monumens religieux. Puisse l'Olympe reconnaissant veiller au salut des Césars!

Admirez la couronne d'étoiles du Dauphin. C'est lui qui porta le poète de Lesbos et sa lyre. Arion avait recueilli, par son génie, une moisson de gloire et de richesses. Il revenait sur un vaisseau chargé de ses trésors, et, sans le savoir, au milieu d'une troupe ennemie. L'équipage levait déjà la main sur lui pour s'emparer de ses dépouilles : le poète demanda, comme le cygne, à chanter son chant de mort. Il prit sa lyre, et se lança dans la mer, où un dauphin le reçut et le sauva. Jupiter plaça le dauphin parmi les astres.

Maintenant le poète implore les cent voix et l'âme brûlante du vieillard de Méonie. Il lui faudrait toute la noblesse du vers

héroïque, pour nous dire que le plus beau jour des Fastes est celui où César-Auguste reçut du sénat et du peuple le titre de Père de la patrie.

Le premier jour du printemps s'est levé; mais craignez ses précoces faveurs : car l'hiver laisse des traces de son passage. Trois nuits après, on voit paraître au ciel le gardien de l'Ourse. Cette ourse fut jadis une belle nymphe. Callisto, compagne de Diane, infidèle à son vœu de virginité, reçut Jupiter dans ses bras. Repoussée par la déesse des bois, elle ne put échapper à la jalouse fureur de Junon, qui lui donna la forme hideuse d'une ourse. Errant ainsi au milieu des forêts, elle fut aperçue par son fils, qui allait la percer d'un javelot parricide, lorsque tous deux furent enlevés au ciel.

C'est aux ides de ce mois que les trois cent six Fabius, famille héroïque, qui seule s'était chargée des destinées de Rome, après des victoires glorieuses, tombèrent tous dans les plaines de Véies, victimes de la perfidie. Mais un rejeton avait été conservé à la race d'Hercule : elle devait donner encore des héros à la république.

Pourquoi ces trois astres qui se suivent dans le ciel, le Corbeau, la Coupe et le Serpent? C'est un monument de la punition infligée par Phébus à son oiseau chéri.

La troisième Aurore après les ides éclaire la nudité des Luperques et la fête de Faune. Cet usage rappelle la simplicité des anciennes mœurs et une assez plaisante aventure du dieu Faune. Il avait vu Omphale, la royale maîtresse d'Hercule, et brûlait d'un amour insensé. Une méprise causée par un changement de vêtemens prépara sa confusion. Depuis ce temps, il veut que la nudité préside à sa fête. Veut-on savoir pourquoi le lieu et le jour de la fête sont appelés Lupercales? Ce lieu est le même où les deux frères Romulus et Remus furent nourris par une louve. Ovide raconte avec beaucoup de charmes les détails de cette fable connue. Il observe ensuite que le nom de Lupercales pourrait venir aussi d'une montagne d'Arcadie.

On sait quel étrange moyen prenaient les prêtres du dieu pour rendre les femmes fécondes. Voici l'origine de cette coutume. A une époque de stérilité générale, sous Romulus, hommes et

femmes, réunis dans un bois sacré, imploraient la grande Junon, qui rendit cet oracle : « Mères du Latium, qu'un bouc velu vous féconde. » Tous restaient muets d'étonnement, lorsqu'un devin d'Étrurie s'avise d'immoler un bouc, et de faire des fouets avec la peau de l'animal pour en frapper le sein des matrones.

Après le coucher du Verseau, le soleil visite la demeure des Poissons. Ces habitans des eaux brillent maintenant au ciel, pour avoir présenté leur dos à Vénus et à son fils, fuyant devant l'horrible Typhon.

Ovide s'arrête ensuite à la fête nationale de Quirinus. Mars avait obtenu de Jupiter que l'Olympe s'ouvrît enfin pour son fils chéri. Romulus rendait alors la justice au marais de la Chèvre. Un orage éclate, et Romulus monte au ciel sur le char de son père. Un soupçon de meurtre pesait sur le sénat. Mais le nouveau dieu, dans une apparition céleste, fit connaître à Proculus que les larmes des Romains étaient un outrage à sa divinité, et qu'ils lui devaient maintenant le tribut de leur encens et de leurs vœux. Ce jour est aussi appelé la fête des Sots. Ovide en donne une raison puisée dans les mœurs romaines, et qui ne peut pas être très-piquante pour nous.

Il y a aussi des honneurs pour les tombeaux. L'usage d'apaiser par des présens les mânes paternels fut apporté par le pieux Énée dans les états du roi Latinus. Dans les embarras d'une longue guerre, on avait oublié ce culte de la tombe. Des prodiges effroyables, des cadavres abandonnés qui brûlaient, des voix qui sortaient des sépulcres, ramenèrent la pitié pour les morts. L'hymen ne doit pas se montrer dans ces jours funèbres.

Au milieu d'un groupe de jeunes filles, une vieille femme, digne de figurer dans un sabbat, fait un sacrifice à la déesse du silence. Cette déesse est une nymphe dont l'indiscrétion priva Jupiter des charmes de la belle Juturne. Le dieu lui ôta la parole, et l'envoya chez les Mânes sous la conduite de Mercure, qui, chemin faisant, rendit la Naïade mère de deux Lares, divinités du foyer domestique.

La fête des Charisties, la fête des parens et des amis, présidée par la Concorde, arrive le jour suivant. Celle du dieu Terme lui succède. Dans une cérémonie rustique, deux voisins couronnent

le dieu de feuillage sur la [illegible]. Une femme, un vieillard et un enfant apportent les dons du village. La foule des spectateurs, en habits blancs, garde un religieux silence. Un repas joyeux et quelques chansons à la louange de Terme mettent fin à la cérémonie. Le dieu Terme [illegible] des plus grands empires et du moindre champ. Il est immobile, incorruptible. Il élève la voix contre Jupiter [illegible] pour lui dire : « Ceci est mon champ, voilà le [illegible] » [illegible] dieux du Capitole, il ne voulut pas se retirer devant Jupiter.

Le sixième jour avant la fin du mois a reçu son nom de l'expulsion des Rois. Ovide s'est élevé et a la hauteur de son sujet. Il trouve de fraîches et gracieuses couleurs pour peindre les attraits de Lucrèce et la pureté de son amour. Il respire l'indignation, lorsqu'il raconte les horreurs de cette nuit fatale à la pudeur, mais qui ébranla pour jamais le trône de Tarquin, le roi de Rome qui ne devait pas avoir de successeur. Enfin le poète trouve encore, dans son cœur fier par le despotisme, de nobles accents pour célébrer la grande âme de Brutus, le peuple qui s'enfantine à sa voix, Tarquin en fuite avec sa famille et le dernier jour de la royauté.

Une fête guerrière qui se célèbre dans le Champ-de-Mars nous avertit de l'approche du mois consacré au dieu des batailles. Le poète va déployer sa voile sur de nouvelles mers.

SOMMAIRE DU LIVRE III.

Le poète salue le dieu de la guerre; mais il l'aime mieux sans lance et sans bouclier. C'est ainsi que Minerve préside aux beaux-arts; c'est ainsi que Mars lui-même fut reçu désarmé dans les bras d'une prêtresse.

Silvia la vestale allait puiser l'eau des sacrifices à une fontaine entourée d'un bouquet de saules. Elle s'endormit à l'ombre sous la verdure : c'est là que Mars la vit et la posséda, mais sans interrompre son repos. Seulement la vestale avait fait un rêve mystérieux, et s'éveilla pleine d'une langueur inconnue. Silvia était mère. En vain le tyran Amulius condamne les jumeaux à périr sous les eaux du Tibre; sauvés par une louve, Remus et Romulus font l'apprentissage de la guerre sous la tente des bergers. Bientôt ils connaissent leur origine; Amulius est détrôné. Une nouvelle ville s'élève; c'est la ville de Mars, la ville de la guerre et de la force. Romulus roi donne le nom de son père au premier mois de l'année.

Toutefois, le culte de Mars était depuis long-temps en honneur dans le belliqueux Latium. Presque tous les peuples de ce pays, Albins, Falisques, Laurentins, Péligniens, Herniques, Équicoles, lui avaient consacré un de leurs mois.

Avant l'invasion du génie hellénique, bien combattre était toute la science des Romains. On croyait à l'existence des dieux, et on s'occupait fort peu du cours des astres. Pour ces hommes simples, l'année finissait avec la dixième révolution de la lune. Le nombre dix était en grande estime : il fait la base de toutes les divisions que Romulus introduisit dans l'armée.

Plusieurs vestiges des anciennes coutumes prouvent que le mois de mars était jadis le premier de l'année. Ce fut jusqu'à la seconde guerre punique, l'époque où les magistrats entraient en charge. Une autre preuve, c'est que les mois qui tirent leur nom de la place qu'ils occupent sont désignés encore par des nombres qui

supposent le commencement de l'année au mois de mars. Instruit par le sage de Samos ou par la nymphe Égérie, Numa chercha le premier à compléter l'année; mais César seul a établi un ordre parfait, en joignant aux trois cent cinq jours de l'année soixante jours nouveaux, et un autre au bout de quatre ans.

Le poète, usant de son divin privilège, demande au dieu des virils travaux, pourquoi les femmes célèbrent sa fête. Mars, en digne émule de Minerve, répond avec érudition dans des vers harmonieux. Il s'étend avec complaisance sur l'enlèvement des Sabines, sur la guerre qui naquit de cette violence, et sur l'heureuse intervention des femmes au milieu des deux armées ennemies. Peut-être aussi est-ce à la fécondité d'Ilia que le dieu doit le culte des dames romaines. Il en trouve une autre raison dans l'époque même de sa fête. C'est le retour du printemps; tout renaît dans l'enfantement de la nature. Ce temps n'appartient-il pas aux mères? Enfin le dieu termine par une pieuse explication : sa mère est chérie des épouses, que la reconnaissance amène aux autels du fils.

Une nouvelle recherche se présente : les Saliens portent les armes de Mars, et nomment Mamurius dans leurs chants. Le poète implore les lumières de la divine épouse de Numa.

Sous Numa, les lois et la religion mirent un frein à la férocité. Le courage le plus arrogant tomba à la vue de l'autel. Chacun s'empressait d'apporter son tribut d'hommages et de présens. L'auteur semble nous avertir, par ce préambule, que la disposition superstitieuse des esprits permettait à Numa de tout oser en fait de prodiges, comme le prouve l'histoire des boucliers tombés du ciel. Jupiter avait effrayé toute la nation par un orage extraordinaire. Au fond d'un bois sombre, Numa va surprendre Faune et Picus, et les force de lui révéler le secret de l'expiation de la foudre, pour apaiser le maître des dieux. Les deux divinités champêtres le mettent face à face avec Jupiter lui-même. Le roi de Rome ne se déconcerte pas, et Jupiter, content de ses réponses, lui promet un gage infaillible du salut de l'empire. Le lendemain, tandis que le tonnerre éclate dans un ciel sans nuage, un bouclier tombe des nues avec un grand fracas, au grand étonnement de tout le peuple. Par un ingénieux artifice, Numa fit construire

plusieurs boucliers exactement semblables, afin de rendre le larcin plus embarrassant. L'ouvrier fut Mamurius. Il ne demanda d'autre récompense que d'entendre répéter son nom à la fin du chant des Saliens.

Ovide recommande aux jeunes amans d'attendre, pour former des nœuds désirés, que les armes, symbole de la guerre, ne soient plus l'ornement des fêtes de Mars.

L'un des Poissons et le tardif Bootès ont fait place au signe du Vendangeur. C'est le jeune Ampelos, aimé de Bacchus. En voulant cueillir une grappe de raisin pourprée, il tomba d'un ormeau; Liber le plaça parmi les astres.

Six fois Phébus a gravi le chemin de l'Olympe : c'est le jour consacré à Vesta, dont César est le pontife immortel, jour à jamais cher aux fidèles adorateurs de Vesta et de César, ces deux divinités!

A l'occasion des nones, le poète parle du temple de Vejovis, et donne une explication de ce mot, qui veut dire Jupiter enfant.

Apercevez-vous au ciel le Cheval de la Gorgone, qui jaillit la crinière sanglante de la tête de Méduse?

Regardez encore; vous voyez la Couronne d'Ariane. Après l'abandon du perfide Thésée, Ariane avait oublié ses malheurs dans l'amour tendre de Bacchus. Mais la fille d'un roi des Indes, qui sut trop plaire à son vainqueur, la menaçait d'une perte plus cruelle encore que la première. Elle confia ses douleurs aux flots du rivage. Ses plaintes entendues de Bacchus lui ont rendu le cœur de son époux. Il l'enlève avec lui dans la demeure des dieux, et, pour gage d'une éternelle union, il place au ciel la couronne que Vénus tenait de Vulcain, et Ariane de Vénus, et transforme les pierres de la couronne en neuf étoiles.

Aux ides de mars on célèbre la fête d'Anna Pérenna. C'est la fête du peuple; elle est joyeuse. La foule se répand sur les rives du Tibre, aux rayons d'un beau soleil. Il y a du vin, de la gaîté, des scènes populaires.

Anna Pérenna : c'est, suivant quelques-uns, la sœur de Didon. Après que l'infortunée reine de Carthage eut mit fin en même temps à sa vie et à son amour, Anna s'éloigna d'une ville désormais odieuse pour elle; et, après des accidens divers, le souffle

des vents poussa son vaisseau sur les rivages où règne maintenant l'illustre exilé de Troie, cause de tous les maux de sa sœur. Anna fut accueillie par des bienfaits, trop nombreux même pour son repos; car la jalousie entra dans le cœur de Lavinie, épouse d'Énée. Anna se vit obligée de fuir, et Numicius la reçut dans ses ondes amoureuses. Les sujets d'Énée, qui avaient gémi de ses malheurs, honorèrent la nymphe des eaux.

D'autres pensent que cette déesse est la Lune, ou bien Thémis, ou bien la vache Ino, ou bien encore une nymphe fille d'Atlas.

Mais on ne voit pas ce qu'ont de commun toutes ces divinités avec une fête plébéienne. Ovide rapporte enfin une tradition qui explique tout. Lorsque le peuple, fuyant la vue odieuse de l'aristocratie, se retira sur le mont Sacré, il fut bientôt exposé aux souffrances de la faim. Dans cette détresse, Anne, une bonne vieille des environs de Rome, apportait chaque matin au peuple des gâteaux encore fumans. De retour à Rome, le peuple reconnaissant lui dressa une statue, et s'amusa chaque année en son honneur.

Dans cette fête, les jeunes filles se réunissent pour chanter des chansons obscènes en mémoire du tour agréable qu'Anna, nouvelle déesse, voulut jouer au dieu Mars, qui l'avait chargée d'un message amoureux auprès de Minerve. La vieille essaya de se substituer à la déesse des combats.

Le poète osait à peine aborder le trépas de César; mais Vesta le rassure. César n'est point tombé sous le glaive; son ombre seule a été frappée; César était déjà aux cieux. Ses meurtriers n'en sont pas moins tombés justement.

La fête de Bacchus, ses louanges, les victoires et les attributs de ce dieu, et une aventure tragique du vieux Silène, s'offrent maintenant au pinceau d'Ovide.

Déjà on voit s'incliner vers l'Ourse l'étoile du Milan, qui secourut Jupiter dans la guerre des Géans.

Bientôt commencent les cinq jours des fêtes de Minerve. Elle est la déesse de tous les arts : que tous s'empressent de la célébrer! Puisse-t-elle sourire aux efforts du poète!

Il y a au pied du mont Célius un petit temple consacré à Minerve *Capta*. Ovide trouve quatre manières d'expliquer ce mot.

L'apparition du Bélier donne lieu à la dernière digression du poète. Ce bélier est le même qui porta Phryxus et sa sœur, obligés de fuir devant une marâtre. Sa toison d'or est au palais de Colchos.

Le chant et le mois se terminent avec la fête de la Lune sur le mont Aventin.

LIVRE Ier.

PUBLII OVIDII NASONIS

FASTORUM

LIBER I.

Tempora cum causis Latium digesta per annum,
  Lapsaque sub terras, ortaque signa canam.
Excipe pacato, Cæsar Germanice, vultu
  Hoc opus; et timidæ dirige navis iter:
Officiique levem non aversatus honorem,
  In tibi devoto munere dexter ades.
Sacra recognosces Annalibus eruta priscis;
  Et quo sit merito quæque notata dies.
Invenies illic et festa domestica vobis:
  Sæpe tibi pater est, sæpe legendus avus:
Quæque ferunt illi pictos signantia Fastos,
  Tu quoque cum Druso præmia fratre feres.
Cæsaris arma canant alii, nos Cæsaris aras;
  Et quoscumque sacris addidit ille dies.
Annue conanti per laudes ire tuorum;
  Deque meo pavidos excute corde metus;
Da mihi te placidum; dederis in carmina vires:
  Ingenium vultu statque caditque tuo.

FASTES

DE P. OVIDE.

LIVRE I.

Je chanterai l'année romaine, l'ordre et la cause de ses divisions, le lever des astres et leur coucher à l'horizon. Et toi, Germanicus César, accueille cet ouvrage avec un sourire, et dirige la course de mon timide esquif. Ne détourne pas les yeux de ce léger tribut; viens, reçois favorablement un don qui t'est consacré. Tirées des annales antiques, les cérémonies sacrées vont passer devant toi avec les évènemens qui ont servi à distinguer chaque jour. Là, tu verras aussi celles de nos fêtes qui sont pour vous un honneur domestique. Souvent le nom de ton père, souvent celui de ton aïeul viendra s'offrir à tes yeux. Leur gloire est inscrite dans nos fastes; c'est un honneur qui t'attend avec Drusus, ton frère.

Que d'autres chantent les armes de César, je célèbre les autels qu'il a élevés, et les jours dont il a augmenté le nombre des fêtes. Souris à mes efforts; j'entre dans une carrière toute pleine de la gloire des tiens; chasse de mon cœur les craintes inquiètes. Offre-moi des traits propices; tu donneras l'essor à mes vers. Mon génie

Pagina judicium docti subitura movetur
  Principis, ut Clario missa legenda Deo.
Quæ sit enim culti facundia sensimus oris,
  Civica pro trepidis quum tulit arma reis.
Scimus et, ad nostras quum se tulit impetus artes,
  Ingenii currant flumina quanta tui.
Si licet, et fas est, vates rege vatis habenas:
  Auspice te felix totus ut annus eat.
Tempora digereret quum conditor Urbis, in anno
  Constituit menses quinque bis esse suo.
Scilicet arma magis, quam sidera, Romule, noras:
  Curaque finitimos vincere major erat.
Est tamen et ratio, Cæsar, quæ moverit illum:
  Erroremque suum quo tueatur, habet.
Quod satis est, utero matris dum prodeat infans;
  Hoc anno statuit temporis esse satis.
Per totidem menses a funere conjugis uxor
  Sustinet in vidua tristia signa domo.
Hoc igitur vidit trabeati cura Quirini,
  Quum rudibus populis annua jura daret.
Martis erat primus mensis, Venerisque secundus:
  Hæc generis princeps, ipsius ille pater:
Tertius a senibus, juvenum de nomine quartus:
  Quæ sequitur numero turba notata fuit.
At Numa nec Janum, nec avitas præterit umbras,
  Mensibus antiquis apposuitque duos.
Ne tamen ignores variorum jura dierum:
  Non habet officii lucifer omnis idem.
Ille nefastus erit, per quem tria verba silentur:
  Fastus erit, per quem lege licebit agi.

s'élève ou tombe devant un seul de tes regards. La page, devant les lumières d'un prince aussi savant, tremble d'effroi, comme si je l'envoyais subir le jugement du dieu de Claros. Car nous avons senti les charmes de l'éloquence sur ses lèvres, lorsque, guerrier citoyen, il combattait pour des accusés tremblans. Et nous savons aussi, ô prince! quand ton génie ardent se porte vers notre art, quels torrens de poésie coulent de ta verve féconde. S'il se peut, si un dieu le permet, poète, dirige le vol d'un poète, afin que, sous tes auspices, l'année entière fournisse heureusement son cours. Lorsque le fondateur de Rome s'occupa de régler le temps, il fit son année de dix mois. On le voit, Romulus, tu connaissais mieux les armes que les astres; et ta grande étude fut de vaincre tes voisins. Cependant il y a aussi des motifs, César, qui l'ont fait agir, et son erreur n'est pas sans excuses. Dix mois suffisent à l'enfant pour sortir du ventre de sa mère : dix mois, selon Romulus, doivent suffire à l'année. C'est le temps aussi pendant lequel l'épouse séparée de l'époux renferme, dans sa demeure solitaire, les noirs atours du veuvage. Voilà les usages que le roi Quirinus avait en vue, dans la mesure du temps qu'il établit pour ses peuples grossiers. Le premier mois fut consacré à Mars, son père; le second à Vénus, source de sa race. La vieillesse donna son nom au troisième; le quatrième dut le sien à la jeunesse. La foule des autres ne fut désignée que par son rang. Numa, pour honorer Janus et les mânes paternels, ajouta deux mois aux anciens. Connais maintenant les privilèges des différens jours : car tous n'ont pas le même emploi. Le jour est néfaste, lorsque les trois paroles sacramentelles ne retentissent pas dans les tribunaux; faste, lorsque

Neu toto perstare die sua jura putaris;
  Qui jam fastus erit, mane nefastus erat.
Nam simul exta Deo data sunt, licet omnia fari,
  Verbaque honoratus libera prætor habet.
Est quoque, quo populum jus est includere septis:
  Est quoque, qui nono semper ab orbe redit.
Vindicat Ausonias Junonis cura Kalendas:
  Idibus alba Jovi grandior agna cadit:
Nonarum tutela deo caret.
                OMNIBUS istis,
  Ne fallare cave, proximus ater erit.
Omen ab eventu est: illis nam Roma diebus
  Damna sub adverso tristia Marte tulit.
Hæc mihi dicta semel, totis hærentia Fastis,
  Ne seriem rerum scindere cogar, erunt.
ECCE tibi faustum, Germanice, nuntiat annum;
  Inque meo primus carmine Janus adest.
Jane biceps, anni tacite labentis origo;
  Solus de Superis qui tua terga vides;
Dexter ades ducibus, quorum secura labore
  Otia terra ferax, otia pontus agit.
Dexter ades patribusque tuis, populoque Quirini:
  Et resera nutu candida templa tuo.
PROSPERA lux oritur: linguisque animisque favete;
  Nunc dicenda bono sunt bona verba die.
Lite vacent aures: insanaque protinus absint
  Jurgia: differ opus, livida lingua, tuum.
Cernis, odoratis ut luceat ignibus æther;
  Et sonet accensis spica Cilissa focis?
Flamma nitore suo templorum verberat aurum,

l'exercice de la justice est permis. Quelquefois un même jour change de destination ; néfaste d'abord, faste le soir. En effet, dès qu'on a offert aux dieux les entrailles des victimes, la parole est rendue aux tribunaux, et le préteur révéré peut prononcer ses arrêts. Il est des jours de comices, où l'on parque le peuple dans le Forum ; il est des jours de marchés, qui reviennent toujours, quand le disque de la lune a reparu neuf fois. Le culte de Junon consacre les calendes romaines. Aux ides, une grande brebis blanche tombe en l'honneur de Jupiter. Aucun dieu ne préside aux nones.

Le jour qui les suit est marqué de couleur noire. Le présage est tiré de l'histoire : Rome, dans ces jours funestes, a perdu de sanglantes batailles. Pour ne pas rompre l'enchaînement des matières, je ne répéterai pas ces détails qui s'appliquent à tout l'ouvrage.

Janus ouvre pour toi le cours d'une année heureuse, ô Germanicus ! Le premier, il paraît à la tête de mes chants. Divinité au double visage, origine de l'année qui s'écoule silencieuse, Janus, seul des immortels qui puisses voir derrière toi, montre-toi propice aux chefs dont les soins vigilans donnent le repos à la terre, le repos à l'Océan ; fais descendre ta protection sur tes sénateurs, sur le peuple de Romulus ; et qu'à un signe de ta tête ton sanctuaire éclatant paraisse à nos regards.

Quel jour prospère se lève ! silence ! recueillement ! Une fête demande des paroles de fête. Que le bruit de la chicane ne frappe pas nos oreilles ; loin, bien loin les procès insensés. Suspends tes débats, pâle troupe des plaideurs. Voyez comme l'air étincelle de feux odorans, comme le safran cilicien pétille au foyer du dieu. L'éclat de la flamme est réfléchi par l'or des autels, et la

Et tremulum summa spargit in æde jubar.
Vestibus intactis Tarpeias itur in arces:
Et populus festo concolor ipse suo est.
Jamque novi præeunt fasces, nova purpura fulget;
Et nova conspicuum pondera sentit ebur.
Colla rudes operum præbent ferienda juvenci,
Quos aluit campis herba Falisca suis.
Jupiter, arce sua totum quum spectat in orbem,
Nil nisi Romanum, quod tueatur, habet.
Salve, læta dies, meliorque revertere semper,
A populo rerum digna potente coli.
Quem tamen esse Deum te dicam, Jane biformis?
Nam tibi par nullum Græcia numen habet.
Ede simul causam, cur de cœlestibus unus,
Sitque quod a tergo, sitque quod ante, vides.
Hæc ego quum sumtis agitarem mente tabellis,
Lucidior visa est, quam fuit ante, domus.
Tum sacer, ancipiti mirandus imagine, Janus
Bina repens oculis obtulit ora meis.
Obstupui, sensique metu riguisse capillos;
Et gelidum subito frigore pectus erat.
Ille tenens dextra baculum, clavemque sinistra,
Edidit hos nobis ore priore sonos:
Disce, metu posito, vates operose dierum,
Quod petis, et voces percipe mente meas.
Me Chaos antiqui, nam res sum prisca, vocabant.
Adspice, quam longi temporis acta canam.
Lucidus hic aer, et, quæ tria corpora restant,
Ignis, aquæ, tellus, unus acervus erant.
Ut semel hæc rerum secessit lite suarum,

voûte est parsemée de clartés vacillantes. La nuit de fête on marche au Capitole : le peuple a pris la couleur qui convient à ce beau jour. Déjà de nouveaux taureaux s'avancent à la tête de la foule ; déjà brille une pourpre nouvelle, et la chaise éclatante d'ivoire sent un nouveau poids. Les jeunes taureaux qu'a nourris l'herbe de Falisque, présentent aux coups de la hache leur tête qui n'a jamais plié sous le joug. Salut, jour de bonheur : reviens toujours plus beau, digne d'être célébré par le peuple roi : le regard de Jupiter, en s'abaissant sur le monde du haut de l'Olympe, n'embrasse que l'empire romain.

Mais qui m'expliquera, ô Janus ! ta nature et ta double forme ? car la Grèce n'a aucun dieu qui te ressemble. Dis-nous aussi pourquoi, seul des immortels, tu vois en même temps et derrière et devant toi. J'avais pris mes tablettes, et je roulais ces questions dans ma tête : tout-à-coup un jour plus éclatant s'est répandu dans ma demeure : c'est le double Janus dont la merveilleuse et bizarre image frappe soudain mes regards. Immobile de stupeur, je sentis mes cheveux se dresser d'épouvante. Un froid subit glaça mon cœur. Un bâton à sa main droite, et une clef à sa gauche, le dieu m'adresse le premier ces paroles : « Apprends sans crainte ce que tu désires, chantre laborieux de l'année : ouvre ton esprit à mes discours. On m'appelait Chaos, dans les anciens jours ; car je suis chose antique. Vois à quelle époque lointaine remontent mes récits. Cet air lumineux, et les trois autres élémens, le feu, l'eau, la terre, ne formaient qu'une seule masse. Le choc de tant de principes opposés amena leur séparation ; les élémens divisés prirent de nouvelles places. Le feu s'élança dans les régions su-

Inque novas abiit massa soluta domos;
Flamma petît altum; propior locus aera cepit :
Sederunt medio terra fretumque solo.
Tunc ego, qui fueram globus, et sine imagine moles,
In faciem redii, dignaque membra deo.
Nunc quoque, confusæ quondam nota parva figuræ,
Ante quod est in me, postque videtur idem.
Accipe, quæsitæ quæ causa sit altera formæ;
Hanc simul ut noris, officiumque meum.
Quidquid ubique vides, cœlum, mare, nubila, terras,
Omnia sunt nostra clausa patentque manu.
Me penes est unum vasti custodia mundi:
Et jus vertendi cardinis omne meum est.
Quum libuit Pacem placidis emittere tectis;
Libera perpetuas ambulat illa vias.
Sanguine letifero totus miscebitur orbis,
Ni teneant rigidæ condita bella seræ.
Præsideo foribus cœli cum mitibus Horis:
It, redit officio Jupiter ipse meo:
Inde vocor Janus : cui quum Cereale sacerdos
Imponit libum, mixtaque farra sali;
Nomina ridebis : modo namque Patulcius idem,
Et modo sacrifico Clusius ore vocor.
Scilicet alterno valuit rudis illa vetustas
Nomine diversas significare vices.
Vis mea narrata est : causam nunc disce figuræ.
Jam tamen hanc aliqua tu quoque parte vides.
Omnis habet geminas, hinc atque hinc, janua frontes;
E quibus hæc populum spectat; at illa Larem.
Utque sedens vester primi prope limina tecti

périeures; au second rang fut l'air; immobile, la terre avec les eaux se fixa au centre. C'est alors que, cessant d'être une masse informe et grossière, je repris une figure et un corps dignes d'un dieu. Trace légère de la confusion de mon premier état, mes traits maintenant présentent le même aspect par devant et par derrière. Voici une autre cause de cette conformation; en l'apprenant tu connaîtras aussi mon pouvoir. Tout ce que tes yeux embrassent de tous côtés, ciel, mer, nuages, terre, tout se ferme ou s'ouvre à mon gré. Sur moi seul repose la garde de ce vaste univers, et le droit de faire tourner son axe m'appartient tout entier. Lorsqu'à ma voix la paix a quitté son heureux séjour, elle marche sans entrave par des voies toujours unies. Le monde entier sera couvert d'un crêpe funèbre et sanglant, si je cesse de tenir sous la clef les guerres enchaînées. Je préside aux portes de l'Olympe avec les Heures paisibles; Jupiter même ne peut entrer ni sortir sans moi. De là mon nom de Janus. Lorsque le prêtre offre sur mes autels le gâteau, présent de Cérès, et le froment mêlé de sel, tu rirais de tous ceux qu'il me donne; dans sa bouche sacrée, je suis tantôt Patulcius et tantôt Clusius. Ainsi, par ces deux noms contraires, la grossière antiquité a voulu désigner mes fonctions diverses. Tu connais ma puissance; voici maintenant la cause de ma forme, quoique déjà tu la voies en partie. Toute porte a deux faces, dont l'une regarde le peuple, et l'autre le Lare domestique. Assis dans le vestibule, le portier voit les entrées et les sorties : portier de la cour céleste, ainsi je regarde l'Orient et l'Occident. On donne trois visages à la triple Hécate, afin qu'elle veille sur les triples voies des carrefours : afin que le mouvement de la tête ne me

Janitor, egressus introitusque videt;
Sic ego prospicio, cœlestis janitor aulæ,
Eoas partes, Hesperiasque simul.
Ora vides Hecates in tres vergentia partes,
Servet ut in ternas compita secta vias.
Et mihi, ne flexu cervicis tempora perdam,
Cernere non moto corpore bina licet.
DIXERAT: et vultu, si plura requirere vellem,
Se mihi difficilem non fore fassus erat.
Sumsi animum, gratesque Deo non territus egi:
Verbaque sum spectans pauca locutus humum.
Dic, age, frigoribus quare novus incipit annus,
Qui melius per ver incipiendus erat?
Omnia tunc florent: tunc est nova temporis ætas;
Et nova de gravido palmite gemma tumet;
Et modo formatis amicitur frondibus arbos;
Prodit et in summum seminis herba solum;
Et tepidum volucres concentibus aera mulcent;
Ludit et in pratis luxuriatque pecus.
Tum blandi soles; ignotaque prodit hirundo;
Et luteum celsa sub trabe fingit opus.
Tum patitur cultus ager, et renovatur aratro:
Hæc anni novitas jure vocanda fuit.
Quæsieram multis: non multis ille moratus,
Contulit in versus sic sua verba duos:
Bruma novi prima est, veterisque novissima solis:
Principium capiunt Phœbus et annus idem.
Post ea mirabar, cur non sine litibus esset
Prima dies: Causam percipe, Janus ait.
Tempora commisi nascentia rebus agendis,

fasse perdre un temps précieux, j'ai la faculté de voir des deux côtés sans déranger mon corps. »

Il dit, et je lus sur les traits du dieu qu'il ne se montrerait pas difficile, si je voulais multiplier mes questions. Le courage me revint, je rendis grâces à Janus, sans crainte aucune, et j'osai risquer ce peu de mots, les yeux baissés vers la terre : « Enseignez-moi, je vous prie, pourquoi le nouvel an commence dans la saison des frimas, lorsqu'il serait si convenablement placé à la renaissance du printemps. Alors tout fleurit; alors le temps semble se rajeunir. La sève déborde, le sarment pousse des bourgeons nouveaux, et l'arbre est tapissé de vignes naissantes. On voit le grain germer et croître jusqu'à la hauteur des sillons. Les oiseaux, de leur haleine harmonieuse, semblent réchauffer les airs. Le troupeau bondit et s'ébat dans la plaine. Alors les soleils sont doux; l'hirondelle paraît après une longue absence, et façonne sous un toit élevé son édifice d'argile. Alors le champ rendu à la culture, est renouvelé par la charrue. Voilà sans doute la vraie saison du nouvel an. » A cette demande diffuse, le dieu, moins prolixe, répondit ce peu de mots : « C'est en hiver que commence et finit le cours du soleil : Phébus et l'année doivent marcher ensemble. » Je m'étonnais ensuite qu'au premier jour de l'an, toute occupation ne fût pas suspendue. « En voici la cause, me dit Janus. J'ai livré ce premier temps aux affaires,

Totus ab auspicio ne foret annus iners.
Quisque suas artes ob idem delibat agendo:
Nec plus quam solitum testificatur opus.
Mox ego: Cur, quamvis aliorum numina placem,
Jane, tibi primo tura merumque fero?
Ut per me possis aditum, qui limina servo,
Ad quoscumque velim prorsus habere Deos.
At cur læta tuis dicuntur verba Kalendis;
Et damus alternas, accipimusque preces?
Tum Deus incumbens baculo, quem dextra gerebat:
Omina principiis, inquit, inesse solent.
Ad primam vocem timidas advertitis aures:
Et visam primum consulit augur avem.
Templa patent, auresque Deûm: nec lingua caducas
Concipit illa preces; dictaque pondus habent.
Desierat paucis: nec longa silentia feci;
Sed tetigi verbis ultima verba meis:
Quid vult palma sibi rugosaque carica, dixi,
Et data sub niveo candida mella cado?
Omen, ait, causa est, ut res sapor ille sequatur,
Et peragat cœptum dulcis ut annus iter.
Dulcia cur dentur, video: stipis adjice causam.
Pars mihi de festo ne labet ulla tuo.
Risit, et, O quam te fallunt tua sæcula, dixit,
Qui stipe mel sumta dulcius esse putes!
Vix ego Saturno quemquam regnante videbam,
Cujus non animo dulcia lucra forent.
Tempore crevit amor, qui nunc est summus, habendi:
Vix ultra, quo jam progrediatur, habet.
Pluris opes nunc sunt, quam prisci temporis annis;

dans la crainte que des auspices contraires ne rendissent toute l'année paresseuse. Ainsi chaque artisan s'essaie alors dans son état, et consacre le genre ordinaire de ses travaux. — Mais pourquoi, lui dis-je encore, lors même que mon sacrifice s'adresse à d'autres divinités, dois-je vous offrir la première part de l'encens et du vin? — Afin que, portier des cieux, je donne passage à ta prière vers le dieu que tu implores. — Mais pourquoi, au jour de vos calendes, ces souhaits de bonheur, ces paroles agréables, mutuellement données et rendues? » Alors, s'appuyant sur le bâton que tenait sa main droite : « Dans tout commencement il y a présage, dit le dieu. C'est à la première parole que vous penchez votre oreille craintive; c'est l'oiseau aperçu le premier qui règle la prédiction de l'augure. Dans ces jours, les temples sont ouverts, et les oreilles des dieux; la langue de l'homme pieux ne forme point de prières en vain, toutes ses paroles ont du poids. » Le bref Janus avait fini. Ma réponse ne se fit pas attendre, et mes paroles pressèrent les dernières paroles du dieu. « Que signifient les dattes, les figues ridées, et le miel blanc dans un vase blanc? — C'est un présage : on souhaite que les évènemens s'empreignent en quelque sorte de la saveur du miel, et que doux comme lui l'an achève son cours. — Je conçois la nature de ces présens : il me reste à connaître la raison de l'argent qu'on s'envoie, pour connaître toutes les particularités de ta fête. — Janus se prit à rire : O que tu es loin de ton siècle, si tu crois l'argent moins doux que le miel. A grand'peine, sous le bon Saturne, voyait-on un homme qui ne trouvât dans le gain une douceur infinie. Avec le temps s'accrut la soif de l'or, aujourd'hui montée au plus haut point; à cette limite, elle n'a plus où s'étendre. Les

Dum populus pauper, dum nova Roma fuit;
Dum casa Martigenam capiebat parva Quirinum.
Et dabat exiguum fluminis ulva torum.
Jupiter angusta vix totus stabat in æde;
Inque Jovis dextra fictile fulmen erat.
Frondibus ornabant, quæ nunc Capitolia gemmis;
Pascebatque suas ipse senator oves.
Nec pudor in stipula placidam cepisse quietem,
Nec fœnum capiti supposuisse, fuit.
Jura dabat populis posito modo consul aratro,
Et levis argenti lamina crimen erat.
At postquam Fortuna loci caput extulit hujus,
Et tetigit summos vertice Roma Deos:
Creverunt et opes, et opum furiosa cupido;
Et, quum possideant plurima, plura volunt.
Quærere ut absumant, absumta requirere certant;
Atque ipsæ vitiis sunt alimenta vices.
Sic, quibus intumuit suffusa venter ab unda,
Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.
In pretio pretium nunc est: dat census honores;
Census amicitias: pauper ubique jacet.
Tu tamen, auspicium si sit stipis utile, quæris,
Curque juvent nostras æra vetusta manus:
Æra dabant olim; melius nunc omen in auro est:
Victaque concedit prisca moneta novæ.
Nos quoque templa juvant, quamvis antiqua probemus,
Aurea; majestas convenit ista Deo.
Laudamus veteres, sed nostris utimur annis:
Mos tamen est æque dignus uterque coli.
Finierat monitus: placidis ita rursus, ut ante

richesses ont acquis une toute autre importance que dans ces premiers âges, où un peuple pauvre habitait Rome naissante, lorsqu'une petite cabane était un palais assez vaste pour le fils de Mars, Quirinus, et que le jonc du fleuve lui formait un humble lit. A peine Jupiter pouvait tenir tout entier dans son temple étroit : la foudre dans sa main était d'argile. Alors on parait le Capitole de feuillage, comme maintenant de pierres précieuses. Le sénateur paissait lui-même ses brebis. On ne rougissait pas de goûter sur la paille un sommeil paisible et de reposer sa tête sur un oreiller de foin. Le consul quittait la charrue pour venir dicter des lois au peuple. Posséder une lame d'argent était un crime aux yeux de la loi. Mais quand la fortune du lieu eut levé la tête, et que Rome atteignit, sublime, le plus haut des cieux, alors s'accrurent et les richesses et la rage d'amasser. A mesure que l'on possède, on veut posséder davantage. On entasse pour dissiper, on entasse pour rétablir ses affaires; et ces formes différentes que prend la passion la nourrissent encore. Tel le malade dont le ventre se gonfle par la réplétion des humeurs : plus il a bu, plus il veut boire. L'argent seul a du prix. L'argent donne les honneurs, les amis; le pauvre est écrasé partout. Tu demandes peut-être si une pièce de monnaie est un auspice favorable, et pourquoi mes mains reçoivent avec plaisir l'airain antique? On le donnait autrefois : ce n'est pas que l'or ne soit de meilleur présage : l'ancienne monnaie a cédé avec raison à la nouvelle. Nous autres divinités, nous nous trouvons très-bien des temples d'or, tout en approuvant l'antique simplicité. La majesté ne sied pas mal même à un dieu. Nous louons les usages

Clavigerum verbis alloquor ipse Deum :
Multa quidem didici: sed cur navalis in ære
Altera signata est, altera forma biceps?
Noscere me duplici posses in imagine, dixit;
Ni vetus ipsa dies extenuaret opus.
Causa ratis superest : Tuscum rate venit in amnem
Ante pererrato falcifer orbe Deus.
Hac ego Saturnum memini tellure receptum:
Cœlitibus regnis ab Jove pulsus erat.
Inde diu genti mansit Saturnia nomen:
Dicta quoque est Latium terra, latente Deo.
At bona posteritas puppim servavit in ære,
Hospitis adventum testificata Dei.
Ipse solum colui, cujus placidissima lævum
Radit arenosi Tibridis unda latus.
Hic, ubi nunc Roma est, incædua silva virebat;
Tantaque res paucis pascua bubus erat.
Arx mea collis erat, quem cultrix nomine nostro
Nuncupat hæc ætas, Janiculumque vocat.
Tunc ego regnabam, patiens quum terra Deorum
Esset, et humanis numina mixta locis.
Nondum Justitiam facinus mortale fugarat;
Ultima de Superis illa reliquit humum:
Proque metu populum sine vi pudor ipse regebat:
Nullus erat justis reddere jura labor.
Nil mihi cum bello : pacem postesque tuebar.
Et clavem ostendens, Hæc, ait, arma gero.
Presserat ora Deus: tunc sic nostra ora resolvo,
Voce mea voces eliciente Dei :
Quum tot sint Jani, cur stas sacratus in uno,

d'autrefois, mais nous suivons ceux d'à présent, sans décider pourtant de la prééminence. » Janus avait cessé de m'instruire. Avec le ton soumis que j'avais toujours observé, j'interroge de nouveau le dieu porte-clef. « Mon instruction est déjà bien avancée, lui dis-je. Pourquoi encore les pièces d'airain présentent-elles d'un côté un vaisseau, et de l'autre une double tête? — Tu pourrais reconnaître mes traits dans la double figure, si le temps respectait un ouvrage antique. Reste à expliquer pourquoi ce navire. Le dieu qui porte une faux avait parcouru l'univers, lorsque son vaisseau entra dans le Tibre. Je me souviens de l'avoir reçu dans ce pays : il avait été chassé, par Jupiter, du ciel où il régnait. De là, cette contrée fut long-temps appelée terre de Saturne; elle dut aussi le nom de Latium à la retraite qu'elle avait donnée au dieu. Pour consacrer l'arrivée de cet hôte immortel, la postérité reconnaissante grava un navire sur la monnaie. J'ai moi-même possédé le territoire qui s'étend sur la rive gauche que rase de son onde paisible le Tibre bourbeux. Sur l'emplacement de Rome s'élevait une forêt verdoyante, que le fer n'avait pas encore violée. La reine future du monde nourrissait quelques bœufs. Une colline était ma citadelle. Ce siècle religieux lui a donné mon nom, et l'appelle Janicule. Je régnais, alors que la terre souffrait encore des dieux pour habitans, et que chaque endroit avait sa divinité. Les crimes des mortels n'avaient pas encore chassé la Justice, qui, la dernière, remonta vers l'Olympe. Alors point de châtimens; la crainte du mal était le seul frein des peuples; les tribunaux étaient inutiles pour ces hommes pieux. Je n'avais rien à démêler avec la guerre. Je veillais à la porte

Hic ubi juncta foris templa duobus habes?
Ille manu mulcens propexam ad pectora barbam,
Protinus Œbalii rettulit arma Titi:
Utque levis custos, armillis capta Sabinis,
Ad summæ Tatium duxerit arcis iter.
Inde, velut nunc est, per quem descenditis, inquit,
Arduus in valles et fora clivus erat.
Et jam contigerat portam, Saturnia cujus
Demserat appositas insidiosa seras.
Cum tanto veritus committere numine pugnam,
Ipse meæ movi callidus artis opus,
Oraque, qua pollens ope sum, fontana reclusi;
Sumquè repentinas ejaculatus aquas.
Ante tamen gelidis subjeci sulphura venis,
Clauderet ut Tatio fervidus humor iter.
Cujus ut utilitas pulsis percepta Sabinis,
Quæque fuit, tuto reddita forma loco est;
Ara mihi posita est, parvo conjuncta sacello:
Hæc adolet flammis cum strue farra suis.
At cur pace lates, motisque recluderis armis?
Nec mora, quæsiti reddita causa mihi:
Ut populo reditus pateant ad bella profecto,
Tota patet demta janua nostra sera.
Pace fores obdo, ne qua discedere possit:
Cæsareoque diu nomine clausus ero.
Dixit: et attollens oculos diversa tuentes,
Adspexit toto quidquid in orbe fuit.
Pax erat; et vestri, Germanice, causa triumphi
Tradiderat famulas jam tibi Rhenus aquas.

de la paix. » Et il ajouta en montrant sa clef : « Voilà mes armes. » La bouche du dieu était fermée ; la mienne s'ouvrit, et mes demandes allèrent solliciter ses réponses. « Pourquoi de tous les lieux que Rome t'a consacrés, un temple qui touche à deux places publiques est-il le seul où ton image reçoive nos adorations ? » Caressant de la main sa barbe qui pend sur sa poitrine, le dieu me raconta la guerre de Tatius : comment la gardienne perfide, séduite par des bracelets d'or, guida au Capitole le chef des Sabins. « La colline alors, comme vous le voyez encore aujourd'hui, s'élevait en pente au dessus des places et des vallées. Déjà Tatius touchait aux portes, dont la fille de Saturne, jalouse, avait enlevé les serrures. N'osant entrer en lutte avec cette divinité redoutable, je fis un appel à mes talens. Un de mes principaux attributs est d'ouvrir les sources des fontaines ; je l'employai. Tout à coup les ondes jaillissent. J'avais eu soin auparavant d'y mêler du soufre, afin que ces eaux bouillantes fermassent le chemin aux ennemis. L'invention réussit, les Sabins furent repoussés, et le lieu délivré reprit sa première forme. C'est là qu'on m'éleva, dans un petit temple, un autel où la flamme odorante consume les gâteaux sacrés. — Mais pourquoi vous cacher pendant la paix, et ne paraître qu'au signal des combats ? » Je reçus à l'instant cette réponse : « Pour que le retour soit libre au peuple parti pour la guerre, ma porte s'ouvre tout entière. Après la guerre je la ferme, pour garder fidèlement la paix. Et long-temps le nom redoutable des Césars me dispensera de l'ouvrir. » Il dit, et portant à la fois ses regards de tous côtés, il embrassa l'univers d'un coup d'œil. La paix régnait, et déjà, ô Germanicus ! le Rhin, théâtre d'une valeur que cou-

Jane, face æternos Pacem Pacisque ministros:
Neve suum præsta deserat auctor opus.

Quod tamen ex ipsis licuit mihi discere Fastis,
Sacravere patres hac duo templa die.
Accepit Phœbo Nymphaque Coronide natum
Insula, dividua quam premit amnis aqua.
Jupiter in parte est: cepit locus unus utrumque:
Junctaque sunt magno templa nepotis avo.

Quid vetat et stellas, ut quæque oriturque caditque,
Dicere? promissi pars fuit ista mei.
Felices animos, quibus hæc cognoscere primis,
Inque domos superas scandere cura fuit!
Credibile est illos pariter vitiisque locisque
Altius humanis exseruisse caput.
Non Venus et vinum sublimia pectora fregit,
Officiumve fori, militiæve labor:
Nec levis ambitio, perfusaque gloria fuco,
Magnarumve fames sollicitavit opum.
Admovere oculis distantia sidera terris,
Ætheraque ingenio supposuere suo.
Sic petitur cœlum: non, ut ferat Ossan Olympus,
Summaque Peliacus sidera tangat apex.
Nos quoque sub ducibus cœlum metabimur illis,
Ponemusque suos ad stata signa dies.
Ergo ubi nox aderit venturis tertia Nonis,
Sparsaque cœlesti rore madebit humus:
Octipedis frustra quæruntur brachia Cancri;
Præceps occiduas ille subivit aquas.

ronna le triomphe, t'avait livré ses ondes soumises. Puisse la paix, ô Janus! régner éternellement avec les héros qui nous la donnent! Puisse l'auteur de ce bienfait veiller sans cesse sur son ouvrage!

Voici maintenant ce que j'ai lu dans les Fastes mêmes: En ce jour, nos aïeux consacrèrent deux temples. L'île que le Tibre entoure de ses deux bras reçut le fruit des amours de Phébus et de la nymphe Coronis. Jupiter voulut partager nos hommages avec Esculape, le même lieu devint leur séjour, et l'autel du jeune dieu s'éleva à côté de celui de son illustre aïeul.

Mais qui m'empêche de chanter les étoiles, et leur coucher et leur lever? J'ai promis aussi de fournir cette carrière. Heureux les mortels qui les premiers atteignirent ces connaissances sublimes, et parvinrent jusqu'au séjour des dieux! Oui, c'est en foulant aux pieds les passions humaines qu'ils ont élevé leur tête au dessus de l'humanité. Rien n'abattit la vigueur de leurs âmes, ni l'amour, ni le vin, ni le métier de la chicane, ni les travaux de la guerre. L'ambition mobile, la gloire au visage fardé, la soif de l'or n'ont pas tourmenté leur existence. Ils ont rapproché de nos yeux les astres lancés loin de la terre, et leur génie a régné dans les airs soumis. Voilà le chemin du ciel : ce n'est rien d'entasser l'Ossa sur l'Olympe, et d'élever jusqu'aux astres le sommet du Pélion. Nous aussi, guides illustres, nous mesurerons le ciel après vous, et nous placerons sous chaque signe le jour qui lui correspond. Lorsque sera venue la troisième nuit qui précède les nones, et que les gouttes de la rosée céleste auront pénétré la terre, en vain vous chercherez au ciel le Cancer aux huit pattes; il s'est plongé dans les mers du couchant. Viennent les nones:

Institerint Nonæ : missi tibi nubibus atris
  Signa dabunt imbres, exoriente Lyra.
Quatuor adde dies ductis ex ordine Nonis;
  Janus Agonali luce piandus erit.
Nominis esse potes succinctus causa minister,
  Hostia cœlitibus quo feriente cadit;
Qui calido strictos tincturus sanguine cultros,
  Semper, Agone? rogas; nec, nisi jussus, agis.
Pars, quia non veniant pecudes, sed agantur, ab actu
  Nomen Agonalem credit habere diem.
Pars putat hoc festum priscis Agnalia dictum;
  Una sit ut proprio litera demta loco.
An, quia prævisos in aqua timet hostia cultros,
  A pecoris lux est ista notata metu?
Pars etiam, fieri solitis ætate priorum
  Nomina de ludis Graia tulisse diem.
Et pecus antiquus dicebat Agonia sermo;
  Veraque judicio est ultima causa meo.
Utque ea nunc certa est, ita rex placare sacrorum
  Numina lanigeræ conjuge debet ovis.
Victima, quæ dextra cecidit victrice, vocatur:
  Hostibus amotis hostia nomen habet.
Ante, Deos homini quod conciliare valeret,
  Far erat, et puri lucida mica salis.
Nondum pertulerat lacrymatas cortice myrrhas
  Acta per æquoreas hospita navis aquas.
Tura nec Euphrates, nec miserat India costum,
  Nec fuerant rubri cognita fila croci.
Ara dabat fumos, herbis contenta Sabinis,
  Et non exiguo laurus adusta sono.

du noir séjour des nuages descendront des pluies abondantes, au lever de la Lyre. Le quatrième jour après, on offre un sacrifice à Jupiter, c'est la fête des *Agonales*. Ce nom peut venir de tes fonctions, ministre des autels, lorsque, les vêtemens relevés, tu vas teindre le couteau dans le sang : *Agirai-je?* demandes-tu, et tu n'agis pas sans ordre. Comme les victimes ne viennent pas d'elles-mêmes, et qu'il faut les pousser vers l'autel, on dérive quelquefois le nom de la fête de cette *action* violente. D'autres pensent que les Agonales s'appelaient jadis Agnales, en retranchant une seule lettre. Cette dénomination ne viendrait-elle pas de la frayeur (ἀγώνια) qui saisit la victime, lorsqu'elle aperçoit dans l'eau des bassins le fer sacré? Selon quelques-uns même, ce jour porta le nom grec des jeux auxquels s'exerçaient les anciens hommes. Troupeau, dans la vieille langue, se disait *agonia;* et, à mon avis, cette dernière étymologie est la véritable. Il n'est pas moins sûr que le roi des sacrifices doit immoler aux dieux le chef d'un troupeau. On appelle *victime* l'animal qui tombe sous une main *victorieuse*. Celui qu'on immole après avoir repoussé une invasion *hostile* prend le nom d'*hostie*. Jadis, l'homme se conciliait la bienveillance des dieux, avec un peu de froment et quelques grains brillans d'un sel pur. Un vaisseau étranger ne nous avait pas encore apporté, à travers les flots, les pleurs de la myrrhe. L'Euphrate gardait son encens, l'Inde ses parfums. Le safran aux feuilles pourprées était encore inconnu. L'autel, pour fumer, se contentait de l'herbe sabine et du laurier pétillant. Mêler quelques violettes aux fleurs de la prairie, c'était du luxe alors. Le couteau qui se plonge maintenant dans les flancs du taureau, était sans emploi dans

Si quis erat, factis prati de flore coronis
  Qui posset violas addere, dives erat.
Hic, qui nunc aperit percussi viscera tauri,
  In sacris nullum culter habebat opus.
Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,
  Ulta suas merita cæde nocentis opes.
Nam sata, vere novo teneris lactentia succis,
  Eruta setigeræ comperit ore suis.
Sus dederat pœnas; exemplo territus hujus
  Palmite debueras abstinuisse, caper.
Quem spectans aliquis dentes in vite prementem,
  Talia non tacito dicta dolore dedit:
Rode, caper, vitem : tamen hinc quum stabis ad aram,
  In tua quod spargi cornua possit, erit.
Verba fides sequitur : noxæ tibi deditus hostis
  Spargitur affuso cornua, Bacche, mero.
Culpa sui nocuit : nocuit quoque culpa capellæ.
  Quid bos, quid placidæ commeruistis oves?
Flebat Aristæus, quod apes cum stirpe necatas
  Viderat incœptos destituisse favos.
Cærula quem genitrix ægre solata dolentem,
  Addidit hæc dictis ultima verba suis:
Siste, puer, lacrymas : Proteus tua damna levabit;
  Quoque modo repares, quæ periere, dabit.
Decipiat ne te versis tamen ille figuris,
  Impediant geminas vincula firma manus.
Pervenit ad vatem juvenis : resolutaque somno
  Alligat æquorei brachia capta senis.
Ille sua faciem transformis adulterat arte;
  Mox domitus vinclis in sua membra redit:

les sacrifices. Cérès, la première, aima le sang de la truie avide, qui coula pour expier, par un juste châtiment, le dégât des sillons. Au printemps nouveau, la déesse avait vu cet animal arracher de sa dent la tendre semence nageant déjà dans un suc laiteux. La bête porte-crins était punie. Ce redoutable exemple, pauvre bouc, aurait dû t'apprendre à respecter les sarmens. Un homme le voit enfoncer sa dent meurtrière dans la vigne; son indignation lui arrache ces mots : « Courage, bouc, ronge cette vigne; mais elle produira une liqueur qui sera versée sur ton front, au pied des autels. » Il dit vrai; le bouc, livré à Bacchus pour cet attentat, tombe, les cornes arrosées de vin. La truie et le bouc avaient mérité leur sort. Mais quel fut votre crime, bœuf patient, et vous, brebis innocentes? Aristée pleurait : car la perte entière de ses abeilles avait interrompu le travail des rayons naissans. Sa mère, habitante des ondes, s'efforçant de calmer sa douleur, ajouta ces derniers mots à toutes ses paroles : « Sèche tes larmes, mon fils; Protée peut tout réparer. Il te rendra les abeilles que tu pleures. Prends-garde à ses changemens de forme; enchaîne ses deux mains d'un lien vigoureux. » Le jeune berger pénètre dans l'antre du devin; il le trouve endormi, et enchaîne les bras captifs du vieillard habitant des ondes. Protée appelle son art à son secours, et se transforme, et change de figure; dompté, il reprend son premier état : « Tu veux savoir, dit-il en secouant sa barbe d'azur, comment tes abeilles te seront rendues? Immole un taureau; tu le couvriras de terre, et il te donnera ce que tu implores. » Le pasteur obéit : des entrailles corrompues du taureau un essaim s'élance en bourdonnant. Le sacrifice d'un seul être a donné la vie à mille êtres nouveaux. La bre-

Oraque cærulea tollens rorantia barba,
  Qua, dixit, repares arte, requiris, apes?
Obrue mactati corpus tellure juvenci:
  Quod petis a nobis, obrutus ille dabit.
Jussa facit pastor: fervent examina putri
  De bove: mille animas una necata dedit.
Poscit ovem fatum: verbenas improba carpsit,
  Quas pia Dîs ruris ferre solebat anus.
Quid tuti superest, animam quum ponat in aris
  Lanigerumque pecus, ruricolæque boves?
Placat equo Persis radiis Hyperiona cinctum,
  Ne detur celeri victima tarda Deo.
Quod semel est triplici pro virgine cæsa Dianæ,
  Nunc quoque pro nulla virgine cerva cadit.
Exta canum vidi Triviæ libare Sapæos,
  Et quicumque tuas accolit, Hæme, nives.
Cæditur et rigido Custodi ruris asellus.
  Causa pudenda quidem est, huic tamen apta Deo.
Festa corymbiferi celebrabas, Græcia, Bacchi,
  Tertia quæ solito tempore bruma refert.
Dî quoque cultores in idem venere Lyæi,
  Et quicumque joci non alienus erat:
Panes, et in Venerem Satyrorum prona juventus,
  Quæque colunt amnes solaque rura, Deæ.
Venerat et senior pando Silenus asello,
  Quique rubro pavidas inguine terret aves.
Dulcia qui dignum nemus in convivia nacti;
  Gramine vestitis accubuere toris.
Vina dabat Liber: tulerat sibi quisque coronam:
  Miscendas parce rivus agebat aquas.

bis est victime de la destinée. L'imprudente a brouté la verveine, qu'une vieille avait coutume d'offrir aux dieux rustiques. Qui pourra donc échapper, si l'autel réclame et la brebis qui donne la laine, et le bœuf qui trace nos sillons? Le Perse immole un coursier au brillant Hypérion; toute autre victime ne conviendrait pas à ce dieu rapide. La biche, qui tomba une fois devant l'autel de Diane pour sauver une vierge, est immolée maintenant, quoiqu'il n'y ait plus de vierge à sauver. J'ai vu des entrailles de chiens offertes à la triple Hécate par les Sapéens et par les Barbares qui habitent les neiges de l'Hémus. On sacrifie encore l'âne au gardien sévère des jardins. A quelle occasion? l'histoire, un peu libre, n'en est que plus digne du dieu.

La Grèce célébrait les fêtes du dieu des raisins, que ramène toujours à une époque fixe le troisième hiver. On vit accourir les dieux partisans de Bacchus et du plaisir, les Pans, la troupe amoureuse des jeunes Satyres, et les Nymphes des eaux, et celles qui habitent les campagnes; le vieux Silène lourdement posé sur son âne, et le dieu dont la statue, aussi énorme que peu chaste, est un épouvantail aux timides oiseaux. Un bois se rencontra, digne théâtre des festins et de la joie. La troupe s'assit sur un lit de gazon. Bacchus fournissait le vin. Chacun s'était couronné de feuillage. A côté un ruisseau roulait ses ondes, auxquelles les buveurs touchaient modérément. On voyait la chevelure des Naïades flotter vagabonde au

Naides effusis aliæ sine pectinis usu,
  Pars aderant positis arte manuque comis.
Illa super suras tunicam collecta ministrat:
  Altera dissuto pectus aperta sinu.
Exserit hæc humerum : vestem trahit illa per herbas;
  Impediunt teneros vincula nulla pedes :
Hinc aliæ Satyris incendia mitia præbent;
  Pars tibi, qui pinu tempora nexa geris :
Te quoque, inexstinctæ Silene libidinis, urunt;
  Nequitia est quæ te non sinit esse senem.
At ruber, hortorum decus et tutela, Priapus
  Omnibus ex illis Lotide captus erat.
Hanc cupit, hanc optat : sola suspirat in illa;
  Signaque dat nutu, sollicitatque notis.
Fastus inest pulchris, sequiturque superbia formam:
  Irrisum vultu despicit illa suo.
Nox erat : et, vino somnum faciente, jacebant
  Corpora, diversis victa sopore locis.
Lotis in herbosa, sub acernis ultima ramis,
  Sicut erat lusu fessa, quievit humo.
Surgit amans; animamque tenens, vestigia furtim
  Suspenso digitis fert taciturna gradu.
Ut tetigit niveæ secreta cubilia Nymphæ;
  Ipsa sui flatus ne sonet aura, cavet.
Et jam finitima corpus librabat in herba :
  Illa tamen multi plena soporis erat.
Gaudet; et, a pedibus tracto velamine, vota
  Ad sua felici cœperat ire via.
Ecce rudens rauco Sileni vector asellus
  Intempestivos edidit ore sonos.

souffle du Zéphyr, ou s'élever sur leur tête, élégant édifice d'une main habile. L'une, pour servir les convives, relève au dessus du genou sa robe flottante, l'autre écarte les voiles de son sein. Une épaule d'ivoire se montre aux regards, tandis qu'une autre Nymphe laisse traîner sur le gazon ses vêtemens qui s'échappent : aucun lien n'enchaîne son pied délicat. C'est ainsi qu'elles versent le feu de l'amour dans le cœur des jeunes Satyres et du dieu qui se couronne de pin. Et toi aussi, vieux Silène, tu es brûlé de désirs sans cesse renaissans : quelle glace de l'âge peut refroidir ta luxure? Le rubicond Priape, l'ornement et la sûreté des jardins, parmi tant de beautés, n'est touché que des charmes de Lotis. Il la désire, il l'appelle; pour elle seule il soupire ; ses signes de tête, ses gestes agaçans disent son amour et en demandent la récompense. Mais l'orgueil est l'apanage des belles : l'orgueil est fils de la beauté; Lotis, pour tant d'amour, n'a qu'un sourire dédaigneux. C'était la nuit : çà et là, cédant à l'influence du vin, les buveurs, étendus, dormaient. Fatiguée de ses jeux folâtres, Lotis elle-même reposait sur le gazon, à l'écart, sous un berceau de tilleuls. Mais l'amant veillait : Priape s'est levé; il ne respire pas; silencieux, il marche, il ose à peine poser un pied furtif. Arrivé à l'asile mystérieux de la belle Nymphe, il craint de l'éveiller par le bruit de son haleine. Déjà son corps tremblant a touché l'herbe où reposent tant de charmes. Il trouve Lotis dans l'abandon du sommeil. O bonheur! Il soulève par les pieds le vêtement importun, et une route charmante va le conduire au terme de ses vœux. Mais, ô contre-temps funeste! de son gosier rauque, l'âne de Silène a tiré des sons discordans. La Nymphe effrayée se lève, ses mains repoussent Priape; elle fuit, et réveille

Territa consurgens Nymphe manibusque Priapum
  Rejicit, et fugiens concitat omne nemus.
At Deus, obscena nimium quoque parte paratus,
  Omnibus ad lunæ lumina risus erat.
Morte dedit pœnas auctor clamoris: et hinc est
  Hellespontiaco victima grata Deo.
INTACTÆ fueratis aves, solatia ruris,
  Adsuetum silvis, innocuumque genus;
Quæ facitis nidos, quæ plumis ova fovetis,
  Et facili dulces editis ore modos.
Sed nihil ista juvant: quia linguæ crimen habetis,
  Dîque putant mentes vos aperire suas.
Nec tamen id falsum; nam, Dîs ut proxima quæque,
  Nunc penna veras, nunc datis ore notas.
Tuta diu volucrum proles, tum denique cæsa est:
  Juveruntque Deos indicis exta sui.
Ergo sæpe suo conjux abducta marito,
  Uritur in calidis alba columba focis:
Nec defensa juvant Capitolia, quo minus anser
  Det jecur in lances, Inachi lauta, tuas.
Nocte Deæ Nocti cristatus cæditur ales,
  Quod tepidum vigili provocat ore diem.
Interea Delphin clarum super æquora sidus
  Tollitur, et patriis exserit ora vadis.
Postera lux hiemem medio discrimine signat,
  Æquaque præteritæ, quæ superabit, erit.
Proxima prospiciet Tithono nupta relicto,
  Arcadiæ sacrum pontificale Deæ.
Te quoque lux eadem, Turni soror, æde recepit;
  Hic ubi Virginea campus obitur aqua.

toute la forêt. Le dieu paraît à tous les regards, encore tout armé pour le combat de l'amour; la lune éclaire sa honte, et les ris le poursuivent. La mort fut le châtiment de l'odieux chanteur, et c'est, depuis cette aventure, la victime la plus agréable au dieu de l'Hellespont

Et vous aussi, il fut un temps où l'on vous épargnait, doux charme des campagnes, hôtes des bois, innocens oiseaux! vous suspendez vos nids sur la branche aérienne, votre aile féconde échauffe vos œufs, et de votre gosier flexible s'échappent des sons harmonieux. Mais que vous servent ces soins paisibles? Vous chantez, c'est là votre crime : les dieux croient que vous dévoilez leurs secrets; et ce n'est pas sans fondement. Instruits par votre voisinage du ciel, votre vol, vos cris sont des oracles certains. On vit alors tomber sur les autels l'oiseau longtemps à l'abri du fer sacré. Les dieux reçurent avec joie l'offrande de leur téméraire interprète. Souvent la blanche colombe, enlevée à l'objet de ses amours, palpite et meurt sur des brasiers ardens. Le Capitole est sauvé; n'importe; la fille d'Inachus reçoit sur ses autels le foie de l'oiseau sauveur : on immole dans les ténèbres, à la déesse de la nuit, le chantre à la crête pourprée, dont la voix matinale hâte le retour de l'Aurore. Cependant on voit s'élever au dessus de l'Océan le signe brillant du Dauphin sorti de l'onde, sa patrie. Le lendemain, l'hiver est au milieu de sa course, et devant lui s'étend un espace égal à celui qu'il vient de mesurer. Encore un jour, et l'Aurore, quittant le lit de Tithon, éclairera la fête solennelle de la nymphe arcadienne. C'est à pareille époque, ô sœur de Turnus, qu'un temple te reçut dans le champ de Mars, là où jaillit la fontaine de la Vierge.

Unde petam causas horum moremque sacrorum?
  Dirigat in medio quis mea vela freto?
Ipsa mone, quæ nomen habes a carmine ductum,
  Propositoque fave, ne tuus erret honos.
Orta prior luna, de se si creditur ipsi,
  A magno tellus Arcade nomen habet.
Hic fuit Evander; qui, quamquam clarus utroque,
  Nobilior sacræ sanguine matris erat.
Quæ simul ætherios animo conceperat ignes,
  Ore dabat vero carmina plena Dei.
Dixerat hæc, nato motus instare sibique,
  Multaque præterea, tempore nacta fidem.
Nam juvenis, vera nimium cum matre fugatus,
  Deserit Arcadiam, Parrhasiumque larem.
Cui genitrix flenti, Fortuna viriliter, inquit,
  Siste, puer, lacrymas, ista ferenda tibi est.
Sic erat in fatis: nec te tua culpa fugavit,
  Sed Deus; offenso pulsus es urbe Deo.
Non meriti pœnam pateris, sed numinis iram:
  Est aliquid magnis crimen abesse malis.
Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
  Pectora pro facto spemque metumque suo.
Nec tamen ut primus mœre mala talia passus,
  Obruit ingentes ista procella viros.
Passus idem, Tyriis qui quondam pulsus ab oris,
  Cadmus, in Aonia constitit exsul humo:
Passus idem Tydeus, et idem Pagasæus Iason,
  Et quos præterea longa referre mora est.
Omne solum forti patria est; ut piscibus æquor;
  Ut volucri, vacuo quidquid in orbe patet.

Qui m'expliquera l'origine de ces sacrifices, et leurs rites divers? Au milieu de cette vaste mer, quel pilote dirigera ma voile? Viens m'instruire toi-même, ô *Carmente!* toi qui dus ton nom au *charme* de ton langage poétique; aide ma faible voix : je veux répandre sur tes honneurs une clarté sans ombre. Née avant la lune, s'il faut en croire ses traditions sur son propre compte, l'Arcadie reçut son nom du grand Arcas. En ce pays naquit Évandre, illustre par sa naissance du côté paternel, plus illustre encore par la nymphe sa mère. Dès que son âme avait ravi au ciel le feu sacré de l'inspiration, de sa bouche prophétesse elle prononçait des oracles pleins de la divinité. Elle avait dit à son fils que de grandes infortunes le menaçaient aussi bien qu'elle; ajoutant bien d'autres paroles sinistres, que le temps se chargea de confirmer. Bientôt, forcé de fuir avec sa mère, hélas! trop véridique, le jeune homme quitta l'Arcadie et les lares paternels. Il pleurait : « Mon fils, lui dit la nymphe, pourquoi ces larmes? soutiens virilement le choc de l'adversité. C'était écrit dans le livre des destins. Ne t'en prends pas à toi-même de ton exil; un dieu, un dieu irrité t'a chassé de la ville de tes ancêtres. Victime infortunée de la colère divine, et non de tes propres fautes, dis-toi que c'est quelque chose quand le poids du crime ne s'ajoute point au poids du malheur. Selon que la conscience parle à l'homme, il admet dans son cœur l'espoir ou la crainte. Et crois-tu donc être le premier à souffrir de l'injustice? Le vent d'iniquité a courbé la tête de plus d'un héros. Tel, chassé des bords heureux de Tyr, Cadmus s'arrêta dans l'Aonie, sur une terre d'exil : tels on vit et Tydée, et Jason de Pagase, et tant d'autres qu'il serait trop long de rappeler. Pour l'homme courageux,

Nec fera tempestas toto tamen horret in anno:
  Et tibi, crede mihi, tempora veris erunt.
Vocibus Evander firmata mente parentis,
  Nave secat fluctus, Hesperiamque tenet.
Jamque ratem doctæ monitu Carmentis in amnem
  Egerat, et Tuscis obvius ibat aquis.
Fluminis illa latus, cui sunt vada juncta Terenti,
  Adspicit; et sparsas per loca sola casas.
Utque erat, immissis puppim stetit ante capillis;
  Continuitque manum torva regentis iter.
Et procul in dextram tendens sua brachia ripam,
  Pinea non sano ter pede texta ferit.
Neve daret saltum properans insistere terræ,
  Vix est Evandri, vixque retenta manu.
Dîque petitorum, dixit, salvete locorum;
  Tuque novos cœlo terra datura Deos;
Fluminaque et fontes, quibus utitur hospita tellus,
  Et nemorum Nymphæ, Naïadumque chori;
Este bonis avibus visi natoque mihique:
  Ripaque felici tacta sit ista pede.
Fallor? an hi fient ingentia mœnia colles?
  Juraque ab hac terra cætera terra petet?
Montibus his olim totus promittitur orbis.
  Quis tantum fati credat habere locum?
Et jam Dardaniæ tangent hæc litora pinus.
  Hic quoque causa novi femina Martis erit.
Care nepos, Palla, funesta quid induis arma?
  Indue: non humili vindice cæsus eris.
Victa tamen vinces, eversaque Troja resurges:
  Obruet hostiles ista ruina domos.

toute terre est la patrie, comme toute onde pour le poisson, comme pour l'oiseau rapide toute l'étendue des airs. Cependant l'horrible tempête ne siffle pas toute l'année. Crois-en la parole d'une mère, tu auras aussi tes jours de printemps. » Évandre, l'âme raffermie par ce discours, fend les flots et arrive aux rivages d'Hespérie. Alors, docile aux conseils de Carmente, il pousse son vaisseau dans le Tibre, et remonte le cours du fleuve toscan. Les yeux de la nymphe s'étendent sur cette partie du rivage où dorment les marais de Térente; à peine quelques cabanes isolées couvrent la nudité de ces lieux déserts. Tout-à-coup, la chevelure en désordre, elle s'est arrêtée sur la poupe; son regard est sombre; elle a saisi la main du pilote. Puis, les bras tendus vers la rive droite, trois fois, dans son délire, elle frappe du pied les planches de sapin. A peine, pour l'empêcher de s'élancer sur le rivage, la main d'Évandre est assez puissante : « Salut, dieux de ces bords tant désirés! s'écrie-t-elle. Salut, ô terre qui dois donner de nouveaux dieux à l'Olympe; fleuves et fontaines de ce pays hospitalier, nymphes des bois, chœurs des naïades, salut! Puissions-nous, mon fils et moi, vous avoir aperçus sous de favorables auspices! Puissions-nous avoir touché d'un pied heureux la terre de ce rivage! Mais quoi! est-ce égarement de mon esprit? ces collines ne doivent-elles pas se changer en superbes remparts? n'est-ce pas ici que la terre esclave viendra recevoir ses lois? A ces montagnes est promis l'empire du monde. Une telle destinée pour un tel lieu! qui le croirait? Déjà je vois les fils de Dardanus aborder en ces contrées. Je vois une autre femme allumer le flambeau d'une nouvelle guerre. O mon fils! ô Pallas! pourquoi revêtir des armes funestes?.... Eh bien, arme-

Urite victrices Neptunia Pergama flammæ:
Num minus hic toto est altior orbe cinis?
Jam pius Æneas sacra, et sacra altera patrem,
Afferet: Iliacos excipe, Vesta, Deos.
Tempus erit, quum vos orbemque tuebitur idem,
Et tient ipso sacra colente Deo:
Et penes Augustos patriæ tutela manebit.
Hanc fas imperii frena tenere domum.
Inde nepos, natusque Dei, licet ipse recuset,
Pondera cœlesti mente paterna feret.
Utque ego perpetuis olim sacrabor in aris,
Sic Augusta novum Julia numen erit.

Vatinius ut nostros dictis descendit in annos,
Substitit in medios præscia lingua sonos.
Puppibus egressus Latia stetit exsul in herba.
Felix, exsilium cui locus ille fuit!
Nec mora longa fuit: stabant nova tecta; nec alter
Montibus Ausoniis Arcade major erat.
Ecce boves illuc Erytheidas applicat heros,
Emensus longi claviger orbis iter.
Dumque huic hospitium domus est Tegeæa, vagantur
Incustoditæ lata per arva boves.
Mane erat: excussus somno Tirynthius hospes,
De numero tauros sentit abesse duos.
Nulla videt taciti quærens vestigia furti:
Traxerat aversos Cacus in antra feros;

toi : le trépas est beau, suivi d'une illustre vengeance. O Troie ! les vaincus triomphent, tu renais de tes cendres, et tes destructeurs resteront ensevelis sous tes ruines. Flammes victorieuses, courez, dévorez la ville de Neptune : ce tas de cendres est encore plus haut que le monde. Déjà le pieux Énée apporte ici les objets sacrés du culte de la patrie, avec son père, autre chose sainte : ô Vesta ! ouvre ton sanctuaire aux dieux d'Ilion. Un jour vos autels partageront avec l'univers les soins d'un pontife immortel; un dieu lui-même présidera à vos sacrifices, et la défense de la patrie sera pour jamais confiée aux Césars. Les dieux l'ordonnent : que cette auguste famille tienne les rênes de l'empire. Ainsi, le fils et le petit-fils d'un dieu, malgré ses refus, soutiendra avec une force divine le poids de la succession paternelle. Alors des honneurs éternels me seront consacrés, en même temps que Julie prendra place dans l'Olympe. »

Arrivée aux évènemens de notre époque, la voix prophétique de Carmente s'arrêta tout à coup. De son vaisseau, l'exilé d'Arcadie s'élança sur le rivage du Latium : heureux mortel, voilà pour toi la terre d'exil !

Le temps a fait un pas : de nouveaux murs se sont élevés; et dans les montagnes d'Ausonie l'Arcadien Évandre ne connaît personne au dessus de lui. C'est alors que le grand Hercule, après avoir parcouru la terre, armé de sa massue, débarqua sur ces bords les bœufs enlevés aux pâturages d'Érythie. Tandis qu'il goûte l'hospitalité sous le toit d'Évandre, ses troupeaux errent en liberté dans de vastes plaines. C'était le matin : l'hôte illustre, à son réveil, s'aperçoit qu'il a deux bœufs de manque. En vain il cherche : point de traces du larcin. [illegible]us les avait traînés par la queue dans son antre; Ca-

Cacus, Aventinæ timor atque infamia silvæ,
  Non leve finitimis hospitibusque malum.
Dira viro facies; vires pro corpore; corpus
  Grande: pater monstri Mulciber hujus erat.
Proque domo, longis spelunca recessibus ingens,
  Abdita, vix ipsis invenienda feris.
Ora super postes affixaque brachia pendent,
  Squalidaque humanis ossibus albet humus.
Servata male parte boum Jove natus abibat:
  Mugitum rauco furta dedere sono.
Accipio revocamen, ait; vocemque secutus,
  Impia per silvas ultor ad antra venit.
Ille aditum fracti præstruxerat objice montis:
  Vix juga movissent quinque bis illud opus.
Nititur hic humeris, cœlum quoque sederat illis,
  Et vastum motu collabefactat onus.
Quod simul evulsum est, fragor æthera terruit ipsum;
  Ictaque subsedit pondere molis humus.
Prima movet Cacus collata prælia dextra;
  Remque ferox saxis stipitibusque gerit.
Quîs ubi nil agitur; patrias male fortis ad artes
  Confugit, et flammas ore sonante vomit.
Quas quoties proflat, spirare Typhoea credas,
  Et rapidum Ætnæo fulgur ab igne jaci.
Occupat Alcides, adductaque clava trinodis
  Ter quater adversi sedit in ore viri.
Ille cadit, mixtosque vomit cum sanguine fumos,
  Et lato moriens pectore plangit humum.
Immolat ex illis taurum tibi, Jupiter, unum
  Victor, et Evandrum ruricolasque vocat:

cus, la terreur et la honte des forêts de l'Aventin, fléau des peuples voisins et des étrangers. Horrible était son aspect, son corps énorme, et ses forces en proportion de son corps. Ce monstre avait pour père Vulcain. Sa demeure était une caverne immense, profonde, solitaire, inaccessible même aux animaux sauvages. A sa porte, on voit suspendus des têtes, des bras; et la terre, blanche d'ossemens humains, présente un aspect repoussant. Le fils de Jupiter allait partir laissant quelques-uns de ses bœufs, lorsqu'un rauque mugissement ébranla les airs. « J'obéis au signal qui me rappelle, » dit-il; et guidé par la voix, à travers la forêt sombre, il arrive enfin, avide de vengeance, à la demeure impie. Cacus en avait fermé l'entrée par un quartier de roche, masse énorme que dix couples de bœufs auraient à peine ébranlée. Mais Hercule la soulève de ses vastes épaules, sur lesquelles le ciel même s'était reposé, et ses efforts ont déraciné la roche. Le bruit terrible de sa chute retentit jusque dans l'éther, et pliant sous le poids, la terre ébranlée s'affaisse. Le premier, Cacus en vient aux mains : les armes du monstre sont des rochers et des troncs d'arbres. Mais que pouvait la force contre Hercule? Dans sa détresse, il a recours à l'art paternel, et vomit la flamme avec un grand bruit. On dirait la respiration brûlante de Typhon, ou les éclairs rapides qui s'élancent des fournaises de l'Etna. Alcide à son tour l'attaque, et trois et quatre fois, de sa massue noueuse, il le frappe au visage. Le monstre tombe, vomit le sang et la fumée, et va frapper la terre de sa large poitrine. T'immoler un de ces bœufs, ô Jupiter! fut le premier soin du vainqueur. Il appelle Évandre et sa rustique colonie, et veut qu'on lui élève dans la place, qui a retenu le nom de Boarium, l'autel

Hujus et augurium dependet origine verbi,
Et quodcumque sua Jupiter auget ope.
Augeat imperium nostri Ducis, augeat annos:
Protegat et vestras querna corona fores;
Auspicibusque Deis tanti cognominis heres
Omine suscipiat, quo pater, orbis onus.

Respiciet Titan actas ubi tertius Idus,
Fient Parrhasiæ sacra relata Deæ.
Nam prius Ausonias matres carpenta vehebant:
Hæc quoque ab Evandri dicta parente reor.
Mox honor eripitur: matronaque destinat omnis
Ingratos nulla prole novare viros.
Neve daret partus, ictu temeraria cæco
Visceribus crescens excutiebat onus.
Corripuisse patres ausas immitia nuptas,
Jus tamen exemtum restituisse, ferunt.
Binaque nunc pariter Tegeææ sacra parenti,
Pro pueris fieri virginibusque jubent.
Scortea non illi fas est inferre sacello,
Ne violent puros exanimata focos.
Si quis amas ritus veteres, assiste precanti:
Nomina percipies non tibi nota prius.
Porrima placantur, Postvertaque sive sorores,
Sive fugæ comites, Mænali Nympha, tuæ.
Altera, quod porro fuerat, cecinisse putatur:
Altera, versurum postmodo quidquid erat.

Candida te niveo posuit lux proxima templo,
Qua fert sublimes alta Moneta gradus.

la religion. Augustes sont les temples, religieusement consacrés par la main des prêtres. De ce mot est dérivé celui d'augure, et toute *augmentation* due à la puissance de Jupiter. Que ce dieu accroisse et la grandeur et les années de notre chef, et puisse à jamais la couronne de chêne orner les portes de vos palais! Puisse le héros que les dieux ont fait l'héritier d'un si grand nom porter le sceptre du monde avec la même autorité que son père.

Au troisième soleil après les ides, on recommence la fête de la nymphe arcadienne. Autrefois les dames romaines se faisaient porter sur des chars appelés *carpentes*, du nom, je crois, de la mère d'Évandre. On enleva bientôt cette distinction à leur vanité; mais un complot se forme : les dames veulent priver leurs ingrats maris du bonheur d'être pères. On vit plus d'une mère cruelle, pour rester fidèle à la vengeance, faire sortir d'une main téméraire, avant l'âge marqué, le tendre fruit de son sein. Le sénat flétrit cette barbarie de ses censures; cependant il crut devoir rendre aux femmes leur privilège. Mais en même temps il établit la coutume de sacrifier deux fois à la nymphe Carmente, pour la conservation des jeunes enfans. Loin de son temple toute dépouille enlevée à un animal mort! cet objet funeste violerait la pureté du sanctuaire. Si les rites antiques ont pour vous des charmes, entendez les prières du prêtre. Des noms jusqu'alors inconnus vont frapper vos oreilles. Il invoque Porrima et Postverta, tes sœurs ou les compagnes de ta fuite, ô nymphe du Ménale. On dit que l'une chantait le passé, et que l'autre, d'un regard prophétique, plongeait dans l'avenir.

Le jour suivant, douce Concorde, un temple de marbre blanc s'éleva pour toi, près des degrés majestueux

Nunc bene prospicies Latiam, Concordia, turbam:
  Nunc te sacratæ restituere manus.
Furius antiquum populi superator Hetrusci
  Voverat, et voti solverat ante fidem.
Causa, quod a patribus sumtis secesserat armis
  Vulgus; et ipsa suas Roma timebat opes.
Causa recens melior: passos Germania crines
  Porrigit auspiciis, Dux venerande, tuis.
Inde triumphatæ libasti munera gentis;
  Templaque fecisti, quam colis ipse, Deæ.
Hæc tua constituit genitrix et rebus et ara,
  Sola toro magni digna reperta Jovis.

Hæc ubi transierint, Capricorno, Phœbe, relicto,
  Per juvenis curres signa gerentis aquam.
Septimus hinc oriens quum se demiserit undis,
  Fulgebit toto jam Lyra nulla polo.
Sidere ab hoc, ignis, venienti nocte, Leonis
  Qui micat in medio pectore, mersus erit.

Ter quater evolvi signantes tempora Fastos;
  Nec sementiva est ulla reperta dies:
Quum mihi, sensit enim, lux hæc indicitur, inquit
  Musa: quid a Fastis non stata sacra petis?
Utque dies incerta sacro, sic tempora certa;
  Seminibus jactis est ubi fœtus ager.

State coronati plenum ad præsepe juvenci,
  Quum tepido vestrum vere redibit opus.

qui conduisent à celui de Junon Moneta (*Moneo*). Maintenant tes regards peuvent se reposer avec amour sur les Romains ; des mains sacrées t'ont rendu tes autels. Dans des temps reculés, le dompteur de la nation étrusque, F. Camille, pour accomplir un vœu solennel, fut le premier qui te consacra une demeure. C'était le temps où le peuple en armes avait fait scission avec le sénat, où Rome craignait sa propre puissance. Des souvenirs plus heureux se rattachent à ces nouveaux honneurs. Chef vénérable, la Germanie a déposé à tes pieds sa chevelure captive : tu as consacré au culte ses dépouilles, et relevé le sanctuaire de la déesse qui préside à ta vie. Ta mère l'orna de ses bienfaits et le dota d'un autel, ta mère, seule trouvée digne de partager la couche du grand Jupiter.

Après ces solennités, quittant le Capricorne, ô Phébus! tu entreras dans le signe du Verseau.

Lorsque l'astre du jour se sera sept fois plongé dans les ondes, on n'apercevra plus dans les cieux aucune trace de la Lyre. Après le coucher de cette constellation, à l'approche de la nuit, l'étoile qui brille au sein du Lion aura disparu.

Trois et quatre fois j'ai parcouru le livre des Fastes, dépositaire fidèle de l'ordre des temps ; aucun jour de la fête des semences n'y était marqué. La muse vint me tirer de cet embarras : « Cette fête s'indique chaque année, me dit-elle ; pourquoi chercher dans les Fastes ce qui n'est pas fixe et réglé? Mais si le jour est incertain, la saison ne l'est pas : c'est lorsque la terre ensemencée s'enfle et conçoit les germes. »

Que le bœuf couronné de feuillage s'engraisse en repos à l'étable, jusqu'au temps où la tiède haleine du

Rusticus emeritum palo suspendat aratrum :
  Omne reformidat frigida vulnus humus.
Villice, da requiem terræ, semente peracta :
  Da requiem, terram qui coluere, viris.
Pagus agat festum : pagum lustrate, coloni:
  Et date paganis annua liba focis.
Placentur matres frugum, Tellusque Ceresque,
  Farre suo, gravidæ visceribusque suis.
Officium commune Ceres et Terra tuentur;
  Hæc præbet causam frugibus, illa locum.
Consortes operum, per quas correcta vetustas,
  Quernaque glans victa est utiliore cibo;
Frugibus immensis avidos satiate colonos,
  Ut capiant cultus præmia digna sui.
Vos date perpetuos teneris sementibus auctus:
  Nec nova per gelidas herba sit usta nives.
Quum serimus, cœlum ventis aperite serenis:
  Quum latet, ætheria spargite semen aqua.
Neve graves cultis Cerealia dona cavete
  Agmine læsuro depopulentur aves.
Vos quoque subjectis, formicæ, parcite granis:
  Post messem prædæ copia major erit.
Interea crescat scabræ rubiginis expers,
  Nec vitio cœli palleat ægra seges;
Et neque deficiat macie, neque pinguior æquo
  Divitiis pereat luxuriosa suis:
Et careant loliis oculos vitiantibus agri;
  Nec sterilis culto surgat avena solo.
Triticeos fœtus, passuraque farra bis ignem,
  Hordeaque ingenti fœnore reddat ager.

Zéphyr ramènera les travaux. Et toi, villageois, suspends sous tes hangars ta charrue *émérite ;* réfroidi par l'hiver, le sol craint les blessures. Laisse reposer la terre, la semaille est finie ; laisse reposer ceux qui l'ont cultivée. Joie et fête au village ! habitans, purifiez vos maisons, présentez aux foyers rustiques vos gâteaux annuels. Offrez à la Terre, à Cérès, mères des fruits, le froment, bienfait de ces divinités, et les entrailles d'une truie féconde. Elles se partagent les soins de l'agriculture ; Cérès donne la fécondité aux fruits, la Terre leur prête son sein. Déesses puissantes, dont les efforts unis ont chassé l'antique barbarie, et remplacé le gland du chêne par une nourriture plus douce, rassasiez de vos dons immenses l'avidité du laboureur, afin que la récompense réponde à ses peines. Que la tendre semence croisse sans cesse entourée de vos soins ; défendez les jeunes tiges contre le froid dévorant des neiges. Lorsque nous semons, ouvrez le ciel aux vents sereins ; lorsque la semence est recouverte de terre, arrosez-la d'une pluie bienfaisante. Écartez des champs couverts de vos bienfaits la dent funeste des oiseaux dévastateurs. Vous aussi, épargnez le grain répandu, fourmis laborieuses ; après la moisson, votre bagage en sera plus pesant. Puisse le blé croître à l'abri de la rouille rongeante ! puisse la tige ne pas sécher et pâlir dans une atmosphère brûlante ! Sans périr de maigreur, qu'un trop grand luxe de vie ne soit pas pour elle une cause de mort ; que l'ivraie, à l'aspect repoussant, ne se montre jamais dans nos plaines ; qu'elles soient pures de toute herbe stérile. Enfin que les champs rendent avec usure le froment, l'orge, et le far qui doit subir deux fois l'épreuve du feu.

Hoc ego pro vobis, hoc vos optate, coloni:
  Efficiantque ratas utraque Diva preces.
Bella diu tenuere viros: erat aptior ensis
  Vomere: cedebat taurus arator equo.
Sarcula cessabant; versique in pila ligones,
  Factaque de rastri pondere cassis erat.
Gratia Dîs, domuique tuæ: religata catenis
  Jam pridem nostro sub pede bella jacent.
Sub juga bos veniat; sub terras semen aratas:
  Pax Cererem nutrit: Pacis alumna Ceres.

At, quæ venturas præcedet sexta Kalendas,
  Hac sunt Ledæis templa dicata Diis.
Fratribus illa Deis fratres de gente Deorum
  Circa Juturnæ composuere lacus.
Ipsum nos carmen deducit Pacis ad aram;
  Hæc erit a mensis fine secunda dies.
Frondibus Actiacis comtos redimita capillos,
  Pax ades, et toto mitis in orbe mane.
Dum desunt hostes, desit quoque causa triumphi:
  Tu ducibus bello gloria major eris.
Sola gerat miles, quibus arma coerceat, arma;
  Canteturque fera nil, nisi pompa, tuba.
Horreat Æneadas et primus et ultimus orbis:
  Si qua parum Romam terra timebit, amet.
Tura, sacerdotes, pacalibus addite flammis;
  Albaque percussa victima fronte cadat.
Utque domus, quæ præstat eam, cum Pace perennet,

Tels sont les vœux que je forme, les vœux que vous formez vous-mêmes, bons laboureurs. Puissent-ils être entendus de ces deux divinités! La guerre occupa longtemps le bras des hommes; la charrue était dédaignée pour l'épée; le taureau laborieux pour le coursier de Bellone. Les sarcloirs étaient oubliés; on forgeait des glaives avec les hoyaux, et on voyait le soc pesant prendre la forme d'un casque. Mais, grâces aux dieux, grâce à l'auguste famille de Germanicus, le démon de la guerre a repris sa chaîne, et nous pouvons marcher sur sa tête superbe. Bœufs, à la charrue; Terre, ouvre ton sein à la semence. La Paix nourrit Cérès; Cérès est fille de la Paix.

Le sixième jour avant les calendes, un temple fut consacré aux fils de Léda. Deux frères issus d'un sang divin l'élevèrent, près du lac de Juturne, à ces deux frères habitans de l'Olympe.

Mais puisque l'ordre des chants nous y conduit, parlons de l'autel de la Paix. C'est au second jour avant la fin du mois. Je vois le feuillage d'Actium sur ta chevelure élégante; parais, divinité chérie, étends sur l'univers entier ta paisible influence. Il n'y a plus d'ennemis; loin de nous la guerre et ses triomphes : tu prépareras à nos héros une couronne plus glorieuse. Que le soldat ne prenne plus les armes que pour prévenir les combats. Que le son de la trompette ne nous appelle plus qu'aux fêtes joyeuses. Que d'un bout du monde à l'autre, tout front s'incline au nom des enfans d'Énée. Si la crainte n'est pas assez forte, que l'amour enchaîne les nations. Vous, prêtres vénérables, brûlez l'encens sur l'autel de la Paix, faites tomber la blanche victime. Puisse durer

Ad pia propensos vota rogate Deos.
Sed jam prima mei pars est exacta laboris,
Cumque suo finem mense libellus habet.

sans cesse avec la Paix la famille qui nous la donne! demandez-le au ciel : il écoute la prière de l'homme pieux. Mais déjà la première partie de ma tâche est remplie : j'ai chanté ce mois; que mon livre se termine avec lui.

PUBLII OVIDII NASONIS

FASTORUM

LIBER II.

JANUS habet finem: cum carmine crescit et annus:
  Alter ut hinc mensis, sic liber alter eat.
Nunc primum velis, Elegi, majoribus itis:
  Exiguum, memini, nuper eratis opus.
Certe ego vos habui faciles in amore ministros,
  Quum lusit numeris prima juventa suis.
Idem sacra cano, signataque tempora Fastis:
  Ecquis ad hæc illinc crederet esse viam?

HÆC mea militia est; ferimus, quæ possumus, arma,
  Dextraque non omni munere nostra vacat.
Si mihi non valido torquentur pila lacerto,
  Nec bellatoris terga premuntur equi,
Nec galea tegimur, nec acuto cingimur ense;
  His habilis telis quilibet esse potest;
At tua prosequimur studioso pectore, Cæsar,
  Nomina, per titulos ingredimurque tuos.
Ergo ades, et placido paulum mea munera vultu
  Respice, pacando si quid ab hoste vacas.

FASTES

DE P. OVIDE.

LIVRE II.

JANUS achève son cours; l'année croît avec mes vers, qu'un nouveau chant commence avec un nouveau mois. Déployez enfin vos ailes, ô mes vers! Il m'en souvient, vous étiez autrefois chose légère. Messagers dociles, vous serviez mes amours, alors qu'à la fleur de l'âge je me jouais sur un ton badin et folâtre. Aujourd'hui je chante la religion, et l'ordre des temps consigné dans les Fastes. Qui croirait que des jeux de l'amour je passerais à ces graves sujets?

Je suis soldat à ma manière : je porte les armes que je puis, et ma main n'est pas tout-à-fait oisive. Si je ne lance pas le javelot d'un bras vigoureux, si mes cuisses ne pressent pas le flanc du coursier belliqueux, si ma tête n'est pas couverte du casque, mon côté ceint du glaive acéré, qu'importe; le premier venu est bon pour ces exercices. Mais de mon cœur noble et fidèle s'exhalent tes louanges, ô César! et je sais pénétrer dans ta gloire. Parais donc, ô mon héros! et laisse tomber un de tes regards sur ce présent de mon zèle, si le soin de pacifier la terre te laisse un moment de repos.

Februa Romani dixere piamina patres :
  Nunc quoque dant verbo plurima signa fidem.
Pontifices ab Rege petunt, et Flamine lanas,
  Quîs veteri lingua Februa nomen erat:
Quæque capit lictor domibus purgamina certis,
  Torrida cum mica farra vocantur idem;
Nomen idem ramo, qui cæsus ab arbore pura,
  Casta sacerdotum tempora fronde tegit.
Ipse ego Flaminicam poscentem februa vidi :
  Februa poscenti pinea virga data est.
Denique quodcumque est, quo pectora nostra piamur,
  Hoc apud intonsos nomen habebat avos.
Mensis ab his dictus, secta quia pelle Luperci
  Omne solum lustrant, idque piamen habent;
Aut quia placatis sunt tempora pura sepulcris,
  Tunc quum ferales præteriere dies.
Omne nefas, omnemque mali purgamina causam
  Credebant nostri tollere posse senes.
Græcia principium moris fuit : illa nocentes
  Impia lustratos ponere facta putat.
Actoriden Peleus, ipsum quoque Pelea Phoci
  Cæde per Hæmonias solvit Acastus aquas.
Vectam frenatis per inane draconibus Ægeus
  Credulus immerita Phasida juvit ope.
Amphiaraïdes Naupactoo Acheloo;
  Solve nefas, dixit: solvit et ille nefas.
Ah ! nimium faciles, qui tristia crimina cædis
  Fluminea tolli posse putetis aqua !
Sed tamen, antiqui ne nescius ordinis erres,
  Primus, ut est, Jani mensis et ante fuit :

Nos pères ont nommé Februa les cérémonies expiatoires; aujourd'hui même il reste plusieurs traces de cette dénomination antique. C'est ainsi qu'on appelait, dans le vieil idiome, la laine que les pontifes reçoivent du roi des sacrifices et du flamine, aussi bien que le froment brûlé et le sel, dont le licteur va porter la vertu expiatoire dans des lieux désignés. C'est encore le nom du rameau qui, détaché de l'*arbre pur*, ceint le chaste front des prêtres. J'ai vu une flamine prononcer ce mot, et recevoir à l'instant une branche de pin. Enfin tout ce qui purifie le cœur de l'homme fut ainsi appelé chez nos aïeux à la longue barbe. C'est de là que le mois tire son nom, soit parce qu'armé de courroie, le Luperque parcourt tous les lieux, qu'il croit purifier, soit parce que le temps semble devenir plus serein et plus pur, après les sacrifices offerts sur les tombeaux, lorsque les jours des mânes sont passés. Tout crime, toute trace du mal sont effacés par l'expiation : ainsi le croyaient nos aïeux. Cette opinion vint de la Grèce, où le criminel, après les cérémonies de lustration, semble dépouiller son forfait. Le descendant d'Actor fut purifié par Pelée; Pelée lui-même le fut du meurtre de Phocus, par le roi Acaste, dans les eaux d'un fleuve d'Hémonie. Ainsi le trop crédule Égée rendit un service stérile à la fille du Phase, portée à travers les airs sur un char de dragons. Lave mon parricide, s'écrie le fils d'Amphiaraüs au fleuve Acheloüs; et le crime est enlevé. Aveuglement fatal! Croyez-vous donc, mortels, qu'un peu d'eau efface la trace sanglante du meurtre?

Cependant, pour vous guider dans la connaissance de l'ancien ordre des mois, sachez que comme aujourd'hui

Qui sequitur Janum, veteris fuit ultimus anni:
  Tu quoque sacrorum, Termine, finis eras.
Primus enim Jani mensis, quia janua prima est;
  Qui sacer est imis Manibus, imus erat.
Postmodo creduntur spatio distantia longo
  Tempora bis quini continuasse Viri.

Principio mensis, Phrygiæ contermina Matri,
  Sospita delubris dicitur aucta novis.
Nunc ubi sint illis, quæris, sacrata Kalendis
  Templa Deæ? longo procubuere die.
Cætera ne simili caderent labefacta ruina,
  Cavit sacrati provida cura Ducis:
Sub quo delubris sentitur nulla senectus,
  Nec satis est homines, obligat ille Deos.
Templorum positor, templorum sancte repostor,
  Sit Superis, opto, mutua cura tui:
Dent tibi cœlestes, quot tu cœlestibus annos,
  Proque tua maneant in statione domo.
Tum quoque vicini lucus celebratur Asyli,
  Qua petit æquoreas advena Tibris aquas.
Ad penetrale Numæ, Capitolinumque Tonantem,
  Inque Jovis summa cæditur arce bidens.
Sæpe graves pluvias adopertus nubibus Auster
  Concitat, aut posita sub nive terra latet.

Proximus Hesperias Titan abiturus in undas
  Gemmea purpureis quum juga demit equis:

le premier mois était celui de Janus; le second, dans l'ordre actuel, venait alors le dernier de tous; et toi aussi, dieu Terme, tu fermais la marche des cérémonies sacrées. Pourquoi le dieu qui préside aux portes est-il le premier? Parce que la porte est la première pièce d'une maison. De même, le mois consacré aux Mânes, *derniers* habitans du monde, est le *dernier* de l'année. Ce furent, dit-on, les décemvirs qui, dans la suite, rapprochèrent ces deux mois à une telle distance.

Au commencement de février, Junon protectrice vit s'élever pour elle un nouveau temple, près de celui de la mère des dieux. Mais en vain vos regards cherchent maintenant sa place : demandez au temps qui détruit tout. Le même désastre était à craindre pour les autres, sans la providence d'un héros sacré : mais, sous son règne, la vieillesse n'imprimera pas ses rides au front des temples, et ses bienfaits s'étendent à la fois sur les hommes et sur les immortels. Auguste fondateur, auguste restaurateur des monumens religieux, puissent les habitans de l'Olympe, s'ils entendent mes vœux, te rendre à leur tour des soins mérités! Puissent-ils ajouter à tes jours les années dont tu prolonges l'existence de leurs demeures, et veiller sans relâche au bonheur de ta maison. Alors aussi on célèbre la fête de l'Asyle ouvert par Romulus, sur le rivage du Tibre, non loin de l'endroit où il se jette dans la mer. Le sanctuaire de Numa, la demeure auguste de Jupiter Capitolin sont arrosés du sang d'une brebis. Souvent alors l'Auster, chargé de nuages, répand une pluie pénétrante; souvent la terre est ensevelie sous la neige.

Sur la fin du jour suivant, lorsque le soleil, prêt à disparaître dans les ondes de l'Hespérie, dételle de son

Illa nocte aliquis, tollens ad sidera vultum,
  Dicet: Ubi est hodie, quæ Lyra fulsit heri?
Dumque Lyram quæret, medii quoque terga Leonis
  In liquidas subito mersa notabit aquas.

Quem modo cælatum stellis Delphina videbas,
  Is fugiet visus nocte sequente tuos.
Seu fuit occultis felix in amoribus index,
  Lesbida cum domino seu tulit ille lyram.
Quod mare non novit, quæ nescit Ariona tellus?
  Carmine currentes ille tenebat aquas.
Sæpe sequens agnam lupus est hac voce retentus;
  Sæpe avidum fugiens restitit agna lupum;
Sæpe canes leporesque umbra cubuere sub una;
  Et stetit in saxo proxima cerva leæ;
Et sine lite loquax cum Palladis alite cornix
  Sedit; et accipitri juncta columba fuit.
Cynthia sæpe tuis fertur, vocalis Arion,
  Tamquam fraternis obstupuisse modis.
Nomen Arionium Siculas impleverat urbes,
  Captaque erat lyricis Ausonis ora sonis;
Inde domum repetens puppim conscendit Arion,
  Atque ita quæsitas arte ferebat opes.
Forsitan, infelix, ventos undamque timebas;
  At tibi nave tua tutius æquor erat:
Namque gubernator destricto constitit ense,
  Cæteraque armata conscia turba manu.
Quid tibi cum gladio? dubiam rege, navita, pinum;
  Non sunt hæc digitis arma tenenda tuis.
Ille metu vacuus. Mortem non deprecor, inquit;
  Sed liceat sumta pauca referre lyra.

char étincelant de pierreries, ses chevaux brillans comme la pourpre, l'observateur, les yeux fixés sur le ciel, se demandera : Où est maintenant la Lyre qui jetait hier un si vif éclat? et, tandis qu'il interroge le ciel, il verra tout à coup le Lion se plonger à moitié dans les eaux.

Le Dauphin, dont vous admiriez la couronne d'étoiles, vous échappera aussi la nuit suivante. Est-ce celui dont les recherches heureuses secondèrent les amours secrètes de Neptune, ou si c'est l'habitant de l'onde qui porta le poète de Lesbos et sa lyre? Sur l'Océan, sur la terre, quel lieu n'est plein de la gloire d'Arion? Ses chants suspendaient les fleuves dans leur cours. On vit souvent, aux accords de sa lyre, le loup quitter la poursuite de la brebis timide, et l'innocente proie oublier sa peur et ses dangers. Le même arbre prêtait son ombre aux chiens et aux lièvres; la biche prenait place sur le rocher à côté de la lionne; pour la première fois, l'oiseau de Minerve supportait sans humeur le babil de la corneille; la colombe ne fuyait plus l'épervier. On dit même, harmonieux poète, que la sœur d'Apollon, séduite par tes chants, croyait entendre son frère. Le nom d'Arion avait retenti dans toutes les villes de la Sicile, et les côtes même de l'Ausonie avaient répété ses accords. Le poète revenait de ces beaux lieux. Il montait un vaisseau chargé des trésors qu'il devait à son génie. Infortuné! tu crains sans doute les vents et les flots. Mais le sein de la mer est un asile plus sûr que ton navire. Que vois-je? le pilote a levé sur lui le fer homicide; toutes les mains sont armées pour le meurtre. Pourquoi ce glaive, ô nautonnier? va redresser ton gouvernail qui fléchit; tes doigts sont-ils faits pour de telles armes? Arion était sans trouble : « Je ne demande pas la vie, dit-il;

Dant veniam, ridentque moram : capit ille coronam,
  Quæ possit crines, Phœbe, decere tuos :
Induerat Tyrio bis tinctam murice pallam :
  Reddidit icta suos pollice chorda sonos ;
Flebilibus veluti numeris canentia dura
  Trajectus penna tempora cantat olor.
Protinus in medias ornatus desilit undas,
  Spargitur impulsa cærula puppis aqua.
Inde, fide majus, tergo delphina recurvo
  Se memorant oneri supposuisse novo.
Ille sedens citharamque tenet, pretiumque vehendi
  Cantat, et æquoreas carmine mulcet aquas.
Dî pia facta vident : astris delphina recepit
  Jupiter, et stellas jussit habere novem.
Nunc mihi mille sonos, quoque est memoratus Achilles,
  Vellem, Mæonide, pectus inesse tuum ;
Dum canimus sacras alterno carmine Nonas,
  Maximus hinc Fastis accumulatur honos.
Deficit ingenium, majoraque viribus urgent:
  Hæc mihi præcipuo est ore canenda dies.
Quid volui demens Elegis imponere tantum
  Ponderis? heroï res erat ista pedis.
Sancte Pater patriæ, tibi plebs, tibi Curia nomen
  Hoc dedit; hoc dedimus nos tibi nomen eques.
Res tamen ante dedit : sero quoque vera tulisti
  Nomina : jampridem tu pater orbis eras.
Hoc tu per terras, quod in æthere Jupiter alto,
  Nomen habes : hominum tu pater, ille Deûm.
Romule, concedas: facit hic tua magna tuendo
  Mœnia : tu dederas transilienda Remo.

mais laissez-moi tirer encore quelques sons de ma lyre.» Le délai est accordé, aux éclats de rire de la troupe. Arion prend une couronne digne d'orner la tête de Phébus. Sur ses épaules flotte un manteau teint deux fois de la pourpre tyrienne. Sa lyre résonne doucement sous ses doigts. Ainsi, percé d'une flèche cruelle, le cygne prélude par des plaintes harmonieuses à son dernier soupir. Tout-à-coup Arion s'élance dans la mer avec tous ses ornemens, et l'onde jaillit sur les flancs du vaisseau. O prodige! un dauphin présente avec docilité son dos à la victime. Le poète s'y place, et, pour payer son passage, il prend sa lyre, et en tire des accords qui commandent le calme aux flots. Toute œuvre pie attire les regards du ciel : Jupiter plaça le dauphin parmi les astres, et l'entoura de neuf étoiles.

Oh! qui me donnera maintenant cent voix! que n'ai-je, ô vieillard de Méonie! ce feu sacré qui brûlait dans ton cœur pour la gloire d'Achille! Tandis que mes vers inégaux célèbrent les nones sacrées, le plus beau jour des Fastes s'est levé. Mon génie m'abandonne, mes forces succombent sous le fardeau. J'ai besoin des plus sublimes accords : ah! pourquoi les demander à la traînante élégie, quand il fallait toute la noblesse du vers héroïque?

Père sacré de la patrie! voilà le nom que te donna en ce grand jour la voix unanime du peuple, du sénat, de nos chevaliers. Tu l'avais déjà conquis par tes actions. Notre hommage tardif n'a fait que proclamer un titre réel. Depuis long-temps tu étais le père de l'univers. Ta gloire ici-bas égale celle de Jupiter dans l'Olympe : tu es le père des hommes, s'il est le père des dieux. Romulus, abaisse ton grand nom. D'un saut, Rémus franchit les

Te Tatius, parvique Cures, Cæninaque sensit:
  Hoc duce Romanum est solis utrumque latus.
Tu breve nescio quid victæ telluris habebas:
  Quodcumque est alto sub Jove, Cæsar habet.
Tu rapis; hic castas duce se jubet esse maritas.
  Tu recipis luco; submovet ille nefas:
Vis tibi grata fuit; florent sub Cæsare leges.
  Tu domini nomen; principis ille tenet:
Te Remus incusat; veniam dedit hostibus ille:
  Cœlestem fecit te pater; ille patrem.

Jam puer Idæus media tenus eminet alvo,
  Et liquidas mixto nectare fundit aquas.
En etiam, si quis Borean horrere solebat,
  Gaudeat: a zephyris mollior aura venit.
Quintus ab æquoreis nitidum jubar extulit undis
  Lucifer, et primi tempora veris eunt.
Ne fallare tamen; restant tibi frigora, restant;
  Magnaque discedens signa relinquit hiems.

Tertia nox veniat: custodem protinus Ursæ
  Adspicies geminos exseruisse pedes.
Inter Hamadryadas, jaculatricemque Dianam,
  Callisto sacri pars fuit una chori.
Illa Deæ tangens arcus: Quos tangimus, arcus,
  Este meæ testes virginitatis, ait.
Cynthia laudavit: Promissaque fœdera serva,
  Et comitum princeps tu mihi, dixit, eris.
Fœdera servasset, si non formosa fuisset.

remparts que tu donnas à Rome; sous la protection de César, ils sont devenus dignes du peuple-roi. Où s'étendait ta puissance? sur Tatius, sur la petite ville de Cures, sur les Céciniens; et sous notre chef invincible, tout ce qu'éclaire le soleil est romain. La victoire t'avait livré je ne sais quel petit coin de terre; tout ce qu'enveloppe la voûte immense des cieux appartient à César. Tu n'es qu'un ravisseur : il veille à la sainteté du mariage. Tu ouvres un asile au crime : il le repousse. Tu te plais dans la violence : il fait fleurir les lois. A toi le titre de maître, à César celui de prince. Le sang de Remus s'élève contre toi : César pardonne à ses ennemis. Tu dois la divinité à ton père : il la donna au sien.

Déjà l'enfant de l'Ida montre sa tête à l'horizon, et verse une eau pure mêlée au nectar des dieux. Vous qui redoutez l'haleine de Borée, réjouissez-vous : le souffle des zéphyrs a réchauffé les airs.

Cinq fois l'étoile du matin a élevé au dessus des ondes sa tête radieuse: c'est le premier jour du printemps. Ne vous abusez pas cependant; il vous reste des froids à subir. L'hiver en se retirant laisse des traces profondes de son passage.

Vienne la troisième nuit : vous verrez paraître les pieds du gardien de l'Ourse. Parmi les Hamadriades qui formaient le chœur sacré de la déesse des bois, on remarquait Callisto. « Arc puissant que je touche, dit-elle un jour, les mains sur le carquois de Diane, sois le témoin de ma virginité. » La déesse applaudit : « Sois fidèle à ce serment, dit-elle, et tu seras la première de mes compagnes. » Elle l'eût tenu, ce serment fatal; mais quoi! elle était belle. Elle se garantit des mortels, mais comment ne pas succomber avec Jupiter? Un jour Phœbé reve-

Cavit mortales : de Jove crimen habet.
Mille feras Phœbe silvis venata redibat,
Aut plus, aut medium sole tenente diem.
Ut tetigit lucum, densa niger ilice lucus,
In medio gelidæ fons erat altus aquæ;
Hac, ait, in silva, virgo Tegeæa, lavemur.
Erubuit falso virginis illa sono.
Dixerat et Nymphis; Nymphæ velamina ponunt.
Hanc pudet, et tardæ dat mala signa moræ.
Exuerat tunicas: uteri manifesta tumore,
Proditur indicio ponderis ipsa sui.
Cui Dea, virgineos, perjura Lycaoni, cœtus
Desere, nec castas pollue, dixit, aquas.
Luna novum decies implerat cornibus orbem:
Quæ fuerat virgo credita, mater erat.
Læsa furit Juno, formam mutatque puellæ.
Quid facis? invicto pectore passa Jovem est.
Utque feræ vidit turpes in pellice vultus;
Hujus in amplexus Jupiter, inquit, eat.
Ursa per incultos errabat squalida montes,
Quæ fuerat summo nuper amanda Jovi.
Jam tria lustra puer furto conceptus agebat,
Quum mater nato est obvia facta suo.
Illa quidem, tamquam cognosceret, adstitit amens,
Et gemuit; gemitus verba parentis erant.
Hanc puer ignarus jaculo fixisset acuto,
Ni foret in superas raptus uterque domos.
Signa propinqua micant: prior est, quam dicimus Arcton:
Arctophylax formam terga sequentis habet.

nait d'une chasse; le soleil était au milieu de sa course, ou un peu au delà; la déesse entre dans un bois sacré, sombre, impénétrable; il y avait au milieu une fontaine aux ondes limpides dont un bouquet de chênes protégeait la fraîcheur. « Vierge de Tégée, baignons-nous ici, » dit-elle à Callisto. Ce mot de vierge lui fit monter la rougeur au visage. Le même ordre est donné aux autres Nymphes; dociles, elles quittent leurs vêtemens. La honte retient Callisto; son embarras, ses retards la trahissent d'avance. Enfin elle est nue; ce sein gonflé décèle son parjure à tous les yeux. « Race de Lycaon, dit la déesse irritée, fuis la société des vierges, et ne souille pas ces ondes chastes comme nous. » Dix fois la face de la lune s'était renouvelée: celle qu'on avait crue vierge était mère. Junon, blessée, frémit de rage, et métamorphose l'infortunée. Que fais-tu, déesse cruelle! le sein de ta victime repoussait le dieu qui l'avait enchaînée. L'implacable épouse voit sur le visage de sa rivale les traits repoussans d'une bête féroce: « Que Jupiter aille maintenant dans ses bras! » s'écrie-t-elle. Une ourse hideuse errant au milieu des montagnes incultes: c'était là cette Nymphe que le maître des dieux avait aimée. Le fruit de ce mystérieux commerce comptait déjà trois lustres. Sa mère le rencontra au milieu des bois. Elle semble reconnaître son fils: éperdue, elle s'arrête et gémit; son langage maternel étaient les gémissemens. L'enfant, sans le savoir, va la percer d'un javelot parricide, lorsque tous deux sont enlevés au ciel. Ils brillent l'un près de l'autre au nombre des constellations; au premier rang, on voit celle que nous appelons Arctos, puis Arctophylax qui semble s'attacher à elle. Mais Junon n'est pas

Sævit adhuc, canamque rogat Saturnia Tethyn,
  Mænaliam tactis ne lavet Arcton aquis.
Idibus agrestis fumant altaria Fauni,
  Hic ubi discretas insula rumpit aquas.

Hæc fuit illa dies, in qua Veientibus arvis
  Ter centum Fabii ter cecidere duo.
Una domus vires et onus susceperat urbis :
  Sumunt gentiles arma professa manus.
Egreditur castris miles generosus ab îsdem;
  E quîs dux fieri quilibet aptus erat.
Carmentis portæ dextro via proxima Jano est.
  Ire per hanc noli, quisquis es : omen habet.
Illa fama refert Fabios exisse trecentos;
  Porta vacat culpa; sed tamen omen habet.
Ut celeri passu Cremeram tetigere rapacem,
  Turbidus hibernis ille fluebat aquis;
Castra loco ponunt : destrictis ensibus ipsi
  Tyrrhenum valido Marte per agmen eunt;
Non aliter, quam quum Libyca de rupe leones
  Invadunt sparsos lata per arva greges;
Diffugiunt hostes, inhonestaque vulnera tergo
  Accipiunt, Tusco sanguine terra rubet:
Sic iterum, sic sæpe cadunt; ubi vincere aperte
  Non datur, insidias armaque cæca parant.
Campus erat : campi claudebant ultima colles,
  Silvaque montanas occulere apta feras.
In medio paucos armentaque rara relinquunt :
  Cætera virgultis abdita turba latet.
Ecce, velut torrens undis pluvialibus auctus,

encore satisfaite, et elle obtient de la blanche Tethys que jamais l'Ourse ne plongera dans ses eaux.

Aux ides de ce mois, l'encens fume sur l'autel de Faune, dieu champêtre, dans cette île qui brise et partage en deux le cours du Tibre.

C'est en ce jour que les trois cent six Fabius tombèrent dans les plaines de Veïes. Seule, une famille se charge des destinées de Rome. Des mains généreuses prennent les armes pour remplir cet engagement sacré. On voit sortir du même camp ces soldats illustres, dont chacun était digne de commander une armée. A droite du temple de Janus se trouve la rue qui conduit à la porte Carmentale. Arrête! qui que tu sois; c'est un présage funeste. On dit que les trois cents Fabius sortirent par cette porte. La porte n'est pas coupable, mais elle garde une sinistre influence. Cependant nos héros, dans leur course rapide, ont atteint les bords du Crémère, qui roule, impétueux, ses eaux grossies par l'hiver. C'est là qu'ils placent leur camp. Armes au vent, ils courent et attaquent avec vigueur les bataillons tyrrhéniens. Aussi fougueux on voit le lion s'élancer des rochers de la Libye, et tomber sur les troupeaux épars dans la plaine. Les ennemis ont pris la fuite; ils reçoivent par derrière de honteuses blessures. Le sang étrurien rougit la terre. Ainsi dans une seconde bataille, ainsi dans beaucoup d'autres. Renonçant alors à l'espoir d'une victoire ouverte, les ennemis préparent une guerre d'embuscades et de surprises. Il y avait une plaine fermée par des collines et des forêts, asile ordinaire des animaux des montagnes. Les ennemis laissent au milieu quelques soldats, et des troupeaux de distance en distance. Le reste des guerriers se cache derrière les buissons. Comme un torrent grossi par la pluie

Aut nive, quæ Zephyro victa repente fluit,
Per sata, perque vias fertur; nec, ut ante solebat,
Riparum clausas margine finit aquas:
Sic Fabii latis vallem discursibus implent;
Quosque vident sternunt: nec metus alter inest.
Quo ruitis, generosa domus? male creditur hosti!
Simplex nobilitas, perfida tela cave.
Fraude perit virtus: in apertos undique campos
Prosiliunt hostes, et latus omne tenent.
Quid faciant pauci contra tot millia fortes?
Quidve, quod in misero tempore restet, habent?
Sicut aper, silvis longe Laurentibus actus,
Fulmineo celeres dissipat ore canes;
Mox tamen ipse perit: sic non moriuntur inulti;
Vulneraque alterna dantque feruntque manu.
Una dies Fabios ad bellum miserat omnes,
Ad bellum missos perdidit una dies.
Ut tamen Herculeæ superessent semina gentis,
Credibile est ipsos consuluisse Deos.
Nam puer impubes, et adhuc non utilis armis,
Unus de Fabia gente relictus erat:
Scilicet ut posses olim tu, Maxime, nasci;
Cui res cunctando restituenda foret.

Continuata loco tria sidera, Corvus et Anguis,
Et medius Crater inter utrumque jacet.
Idibus illa latent: oriuntur nocte sequenti:
Quæ sibi cur tria sint consociata, canam.
Forte Jovi festum Phœbus solemne parabat:
Non faciet longas fabula nostra moras,

du ciel, ou par la neige qui se fond au souffle du zéphyr, ravage les campagnes, inonde les chemins, et ne peut plus voir comme auparavant ses eaux enchaînées dans des rives étroites : ainsi les Fabius emplissent la vallée de leurs courses vagabondes ; ils renversent ce qu'ils trouvent, et n'ont pas d'autre crainte. Où courez-vous, famille généreuse? Il n'est pas bon de se fier à un ennemi. Héros simples et droits, redoutez les traits de la perfidie. La valeur est victime de la ruse : les ennemis s'élancent dans ces vastes champs ouverts de toutes parts, et occupent toutes les issues. Que peut cette poignée de braves contre des milliers d'assaillans? Quelle ressource dans cette position désespérée? Tel que poursuivi loin des forêts de Laurentum, le sanglier se retourne et dissipe, de sa hure enflammée, la troupe acharnée des chiens, et finit cependant par succomber; tels les Fabius vendent chèrement leur vie, et rendent les blessures qu'on leur porte. Un seul jour avait vu partir les trois cents Fabius pour les combats; tous ils tombèrent en un seul jour. Cependant les dieux eux-mêmes, on peut le croire, avaient veillé à la conservation de la race d'Hercule. Un tout jeune enfant, trop faible encore pour les travaux de la guerre, tel était l'unique rejeton de cette illustre famille. C'était sans doute pour nous donner ce Maximus dont la prudente lenteur devait relever la république.

On aperçoit, dans le même espace du ciel, trois constellations qui se suivent, le Corbeau, le Serpent, et au milieu le signe de la Coupe. Elles ne paraissent point pendant les ides; on ne les voit se lever que la nuit suivante. Mais pourquoi la réunion de ces trois astres? Écoutez ce récit ; je serai court. Phébus préparait une fête solennelle à Jupiter. « Va, mon oiseau chéri, dit-il au

I, mea, dixit, avis, ne quid pia sacra moretur;
  Et tenuem vivis fontibus affer aquam.
Corvus inauratum pedibus cratera recurvis
  Tollit, et aerium pervolat altus iter.
Stabat adhuc duris ficus densissima pomis;
  Tentat eam rostro : non erat apta legi.
Immemor imperii sedisse sub arbore fertur,
  Dum fierent tarda dulcia poma mora.
Inde satur nigris longum rapit unguibus hydrum,
  Ad dominumque redit, fictaque verba refert:
Hic mihi causa moræ, vivarum obsessor aquarum;
  Hic tenuit fontes officiumque meum.
Addis, ait, culpæ mendacia, Phœbus; et audes
  Fatidicum verbis fallere velle Deum!
At tibi, dum lactens hærebit in arbore ficus,
  De nullo gelidæ fonte bibantur aquæ.
Dixit; et antiqui monumenta perennia facti,
  Anguis, Avis, Crater, sidera juncta micant.
Tertia post Idus nudos Aurora Lupercos
  Adspicit, et Fauni sacra bicornis eunt.
Dicite, Pierides, sacrorum quæ sit origo :
  Attigerint Latias unde petita domos.
Pana Deum pecoris veteres coluisse feruntur
  Arcades, Arcadiis plurimus ille jugis.
Testis erit Pholoe; testes Stymphalides undæ;
  Quique citis Ladon in mare currit aquis,
Cinctaque pinetis nemoris juga Nonacrini;
  Altaque Cyllene, Parrhasiæque nives.
Pan erat armenti custos, Pan numen equarum;
  Munus ob incolumes ille ferebat oves.

corbeau ; va puiser une onde pure dans des sources vives ; il faut que rien ne retarde l'auguste cérémonie. » Le ministre du dieu saisit une coupe d'or dans ses serres recourbées, et prend sa course aérienne. Un figuier élevait ses branches surchargées de fruits qui étaient encore durs. L'oiseau essaie de les goûter : c'était trop tôt. On dit qu'oubliant les ordres d'un dieu, il attendit, perché sur l'arbre, que la maturité eût amolli les figues. Alors il se rassasie, puis il enlève dans ses ongles noirs un long serpent, revole vers son maître, et lui conte ce mensonge : « Voilà la cause de mon retard ; c'est ce gardien des fontaines qui m'empêcha de remplir mon devoir. — Tu ajoutes l'imposture à ta faute, dit Phébus ; dans ton audace, tu veux tromper le dieu qui lit dans l'avenir. Eh bien, tant que la figue nageant dans un suc laiteux restera attachée à l'arbre, toutes les fontaines seront fermées pour toi. » Il dit, et, monumens éternels de cet antique évènement, le serpent, l'oiseau et la coupe brillent, réunis dans le ciel.

La troisième aurore qui se lève après les ides, éclaire la nudité des Luperques, et la fête de Faune. Muses, dites-nous l'origine de ces solennités : à quel pays le Latium en emprunta l'usage ? Pan, dieu des troupeaux, était honoré chez les anciens habitans de l'Arcadie ; on voyait ses temples se multiplier sur les montagnes. Témoins et le Pholoé, et les ondes du Stymphale, et le Ladon impétueux ; témoins le sommet du Nonacris couronné de pins sauvages, et l'énorme Cyllène, et les neiges des monts d'Arcadie. Pan, le gardien des troupeaux, le dieu des cavales, voyait la reconnaissance charger ses autels de présens. Évandre apporta avec lui le culte de ce dieu rustique : il n'y avait alors de Rome que l'emplacement

Transtulit Evander silvestria numina secum.
  Hic, ubi nunc urbs est, tum locus urbis erat.
Inde Deum colimus, devectaque sacra Pelasgis
  Flamen adhuc prisco more Dialis agit.
Cur igitur currant; et cur, sic currere mos est,
  Nuda ferant posita corpora veste, rogas?
Ipse Deus velox discurrere gaudet in altis
  Montibus, et subitas concitat ille feras.
Ipse Deus nudus nudos jubet ire ministros:
  Nec satis ad cursum commoda vestis erat.
Ante Jovem genitum terras habuisse feruntur
  Arcades, et luna gens prior illa fuit.
Vita feræ similis, nullos agitata per usus:
  Artis adhuc expers et rude vulgus erant:
Pro domibus frondes norant, pro frugibus herbas:
  Nectar erat palmis hausta duabus aqua:
Nullus anhelabat sub adunco vomere taurus:
  Nulla sub imperio terra colentis erat:
Nullus adhuc erat usus equi; se quisque ferebat:
  Ibat ovis lana corpus amicta sua:
Sub Jove durabant, et corpora nuda gerebant,
  Docta graves imbres et tolerare Notos.
Nunc quoque detecti referunt monumenta vetusti
  Moris, et antiquas testificantur opes.
Sed cur præcipue fugiat velamina Faunus,
  Traditur antiqui fabula plena joci.
Forte comes dominæ juvenis Tirynthius ibat:
  Vidit ab excelso Faunus utrumque jugo.
Vidit, et incaluit, Montanaque numina, dixit,
  Nil mihi vobiscum est: hæc meus ardor erit.

qu'elle occupe aujourd'hui. Telle est l'origine de notre culte à ces divinités, apportées par les Pelasges, et dont le flamine Diale célèbre encore la fête d'après l'ancien rite. Vous me demanderez pourquoi les courses vagabondes de ces prêtres, pourquoi leur nudité? C'est que le dieu agile se plaît à parcourir les monts escarpés, et à faire sortir les animaux de leurs retraites. Nu, il veut que ses ministres le soient. Le vêtement embarrasse pour courir. Suivant une antique tradition, les Arcadiens vivaient avant la naissance de Jupiter : c'est une race plus vieille que la lune. Leur vie est celle des animaux sauvages : nul art, nulle industrie; ce peuple sauvage avait toute la grossièreté de l'ignorance. Ils habitaient sous le feuillage, et paissaient l'herbe des champs ; leur nectar était l'eau qu'ils puisaient à deux mains. Aucun taureau ne gémissait sous le joug; aucune terre ne reconnaissait la loi d'un maître. On ignorait l'usage du cheval : chacun se portait lui-même; la brebis marchait revêtue de sa toison. Les hommes vivaient sous le ciel, le corps nu, aguerri contre les vents et les orages. L'absence des vêtemens nous rappelle ces anciens usages, et montre la riche simplicité de nos aïeux. Mais pourquoi Faune surtout repousse-t-il les vêtemens? Nos anciens nous ont transmis à ce sujet une très-plaisante et récréative histoire. Un jour le jeune héros de Tirynthe accompagnait les pas de la reine, sa maîtresse; du haut d'une colline, Faune les voit, et Faune s'enflamme d'amour. « Adieu, Nymphes des montagnes, s'écrie-t-il; plus rien entre nous; voilà l'objet de mon ardeur. » La belle Méonienne avait une démarche royale; ses cheveux embaumés flottaient sur ses épaules; l'or se réflétait dans les plis de sa robe. Des voiles dorés

Ibat odoratis humeros perfusa capillis
  Mæonis, aurato conspicienda sinu.
Aurea pellebant rapidos umbracula soles;
  Quæ tamen Herculeæ sustinuere manus.
Jamque nemus Bacchi, Tmoli vineta, tenebat;
  Hesperus et fusco roscidus ibat equo.
Antra subit, tophis laqueataque pumice vivo:
  Garrulus in primo limine rivus erat.
Dumque parant epulas potandaque vina ministri,
  Cultibus Alciden instruit illa suis.
Dat tenues tunicas, Gætulo murice tinctas:
  Dat teretem zonam, qua modo cincta fuit.
Ventre minor zona est: tunicarum vincla relaxat,
  Ut possit vastas exseruisse manus:
Fregerat armillas non illa ad brachia factas:
  Stringebant magnos vincula parva pedes:
Ipsa capit clavamque gravem, spoliumque leonis,
  Conditaque in pharetra tela minora sua.
Sic epulis functi, sic dant sua corpora somno,
  Et positis juxta secubuere toris.
Causa: repertori vitis pia sacra parabant,
  Quæ facerent pura, quum foret orta dies.
Noctis erat medium: quid non amor improbus audet?
  Roscida per tenebras Faunus ad antra venit;
Utque videt somno comites vinoque solutos,
  Spem capit in dominis esse soporis idem.
Intrat, et huc illuc temerarius errat adulter,
  Et præfert cautas subsequiturque manus.
Venerat ad strati captata cubilia lecti,
  Et prima felix sorte futurus erat.

la garantissaient des feux brûlans du soleil; c'était la main d'Hercule qui soutenait cet appareil élégant. Déjà ils sont arrivés au vignoble de Tmole, si cher à Bacchus; c'était l'heure où l'humide Hesperus se montre sur son coursier d'ébène. Un antre présentait sa voûte lambrissée de tuf et de pierre-ponce du plus vif éclat; à l'entrée murmurait un ruisseau. Tandis que les esclaves préparent le repas et le vin, la princesse s'amuse à orner Alcide de ses vêtemens. Elle lui donne sa tunique légère, teinte de la pourpre africaine; elle lui donne la ceinture qui pressait tout-à-l'heure son sein délicat : mais la ceinture est trop étroite pour le corps d'Hercule; ses vastes mains brisent la tunique pour s'ouvrir un passage. Les bracelets n'étaient pas faits pour un tel bras, ils se rompent; une étroite chaussure enchaîne les pieds du héros. Omphale, à son tour, prend la lourde massue, la dépouille du lion, et les traits les plus légers du carquois. Ainsi ils se mettent à table, ainsi ils s'abandonnent au repos, placés l'un près de l'autre, mais sur des lits séparés; car ils préparaient un sacrifice à l'inventeur de la vigne, et il fallait être pur le lendemain. On était au milieu de la nuit. Que n'ose pas un amour insensé? Faune s'avance à travers les ténèbres; le sommeil et le vin avaient appesanti les yeux des esclaves; il espère trouver les maîtres dans le même assoupissement. Il entre d'un pas téméraire, et va cherchant l'adultère de tous les côtés; ses mains, qu'il porte en avant avec prudence, lui servent de guide. Il était parvenu en tâtonnant au lit tant désiré, où le bonheur semblait avoir conduit ses premiers pas; mais à peine il a touché la rude peau du lion, saisi de frayeur, il retire la main, et recule interdit : tel le voyageur s'éloigne avec effroi du

Ut tetigit fulvi setis hirsuta leonis
  Vellera, pertimuit, sustinuitque manum;
Attonitusque metu rediit: ut sæpe viator
  Turbatum viso rettulit angue pedem.
Inde tori, qui junctus erat, velamina tangit
  Mollia, mendaci decipiturque nota.
Adscendit, spondaque sibi propiore recumbit;
  Et rigido cornu durius inguen erat.
Interea tunicas ora subducit ab ima:
  Horrebant densis aspera crura pilis.
Cætera tentantem cubito Tirynthius heros
  Reppulit: e summo decidit ille toro.
Fit sonus; inclamat comites, et lumina poscit
  Mæonis: illatis ignibus acta patent.
Ille gemit lecto graviter dejectus ab alto,
  Membraque de dura vix sua tollit humo.
Ridet et Alcides, et qui videre jacentem:
  Ridet amatorem Lyda puella suum.
Veste Deus lusus, fallentes lumina vestes
  Non amat; et nudos ad sua sacra vocat.
Adde peregrinæ causam, mea Musa, Latinam;
  Inque suo noster pulvere currat equus.

Cornipedi Fauno cæsa de more capella,
  Venit ad exiguas turba vocata dapes;
Dumque sacerdotes verubus transsuta salignis
  Exta parant, medias sole tenente vias,
Romulus et frater, pastoralisque juventus
  Solibus et campo corpora nuda dabant.
(Cæstibus, et jaculis, et missi pondere saxi

serpent qu'il allait fouler aux pieds. Ensuite sa main rencontre sur le lit voisin des tissus doux et légers. Trompeuse amorce! Faune s'y laisse prendre; il monte et se place sur le devant de la couche : la corne est moins dure que certaine partie du dieu ne l'était alors. Il soulève la robe légère; mais elle ne cachait que des jambes velues et nerveuses. Il allait pousser plus loin ses essais, lorsque Alcide le repousse du coude; le malheureux tombe par terre avec un grand bruit. Omphale, effrayée, appelle ses femmes, et demande des flambeaux. Quelle scène vint alors s'offrir aux regards! Le dieu, tout meurtri de la chute, pousse un gémissement, et se relève à peine. Hercule de rire avec toute la troupe. La jeune Lydienne jouit de la confusion de son amant. Depuis cette triste aventure, Faune déteste les vêtemens perfides, et veut que la nudité préside à sa fête.

Muse, ajoutons à cette cause étrangère une raison de cet usage, puisée dans l'histoire du Latium. Lâchons la bride à mon coursier dans cette carrière nationale.

C'était aux fêtes de Faune : on avait immolé une chèvre comme de coutume; la troupe était réunie pour le modique régal. Tandis que les prêtres passent les entrailles des victimes dans des broches de saule, Romulus et son frère avec les jeunes bergers, couraient nus à travers la plaine, sous un soleil brûlant. Le ceste, le javelot, la pierre lancée au loin développaient leurs forces dans l'amusement des jeux. Tout-à-coup un berger

Brachia per lusus experienda dabant.)
Pastor ab excelso: Per devia rura juvencos,
Romule, prædones, eripe, dixit, agunt.
Longum erat armari: diversis exit uterque
Partibus: accursu præda recepta Remi.
Ut rediit, verubus stridentia detrahit exta,
Atque ait: Hæc certe non nisi victor edet.
Dicta facit, Fabiique simul: venit irritus illuc
Romulus, et mensas ossaque nuda videt.
Risit; et indoluit Fabios potuisse Remumque
Vincere: Quinctilios non potuisse suos.
Fama manet facti: posito velamine currunt,
Et memorem famam, quod bene cessit, habet.
Forsitan et quæras, cur sit locus ille Lupercal;
Quæve diem tali nomine causa notet.
Ilia Vestalis cœlestia semina partu
Ediderat, patruo regna tenente suo.
Is jubet auferri pueros, et in amne necari.
Quid facis? ex istis Romulus alter erit.
Jussa recusantes peragunt lacrymosa ministri;
Flent, tamen et geminos in loca jussa ferunt.
Albula, quem Tibrin mersus Tiberinus in unda
Reddidit, hibernis forte tumebat aquis.
Hic, ubi nunc fora sunt, lintres errare videres;
Quaque jacent valles, maxime Circe, tuæ.
Huc ubi venerunt, nec jam procedere possunt
Longius, ex illis unus, an alter, ait:
At quam sunt similes! at quam formosus uterque!
Plus tamen ex illis iste vigoris habet.
Si genus arguitur vultu, ni fallit imago,

du haut de la colline : « Tes troupeaux, Romulus, on les enlève par des chemins détournés; cours après les voleurs. » S'armer, on n'en avait pas le temps. Les deux frères s'élancent. Rémus revient avec la prise : « Il n'y a que les vainqueurs qui en mangeront! » s'écrie-t-il en arrachant les viandes de la broche. Ainsi fait-il; les Fabiens l'imitent. Ce fut en vain que Romulus arriva; la table ne présentait plus que des os décharnés. Il en rit : mais il voyait avec peine Rémus et les Fabiens vainqueurs, et ses Quintiliens sans gloire. Cet évènement est resté : la course sans vêtement rappelle le succès de Rémus. Vous demanderez peut-être aussi pourquoi le lieu et le jour de la fête sont appelés Lupercales? La vestale Ilia venait de mettre au monde une race divine. Le frère de son père régnait alors; il fait enlever les enfans, et les condamne à être noyés dans le Tibre. Ordre insensé! L'un d'eux était Romulus! C'est à regret que les ministres de la volonté royale obéissent; ils pleurent, mais portent pourtant les deux gémeaux au lieu désigné. L'Albula, qui prit le nom de Tibre après le malheur de Tiberinus, noyé dans ses eaux, était d'aventure gonflé par les pluies d'hiver. Vous auriez vu les bateaux se promener sur l'emplacement où s'étendent aujourd'hui nos forums et l'enceinte profonde du grand Cirque. Arrivés en ce lieu, il fallut s'arrêter. « Comme ils se ressemblent, comme ils sont beaux tous deux! dit un homme de la troupe. Celui-ci pourtant a l'air plus vigoureux. Si la naissance se lit sur le visage, si l'apparence n'est pas trompeuse, un dieu sans doute vous donna l'être. Mais dans cette extrémité, il viendrait à votre secours, ce père, habitant de l'Olympe. Votre mère viendrait du moins, si elle-même n'avait besoin de secours; infortunée! dont le

Nescio quem vobis suspicor esse Deum.
At si quis vestræ Deus esset originis auctor,
In tam præcipiti tempore ferret opem;
Ferret opem certe, si non ope mater egeret:
Quæ facta est uno mater et orba die.
Nata simul, peritura simul, simul ite sub undas
Corpora. Desierat; deposuitque sinu.
Vagierunt clamore pari: sentire putares.
Hi redeunt udis in sua tecta genis.
Sustinet impositos summa cavus alveus unda:
Heu! quantum fati parva tabella vehit!
Alveus in limo, silvis appulsus opacis,
Paulatim, fluvio deficiente, sedet.
Arbor erat: remanent vestigia: quæque vocatur
Rumina nunc ficus, Romula ficus erat.
Venit ad expositos, mirum, lupa fœta gemellos.
Quis credat pueris non nocuisse feram?
Non nocuisse parum est: prodest quoque: quos lupa nutrit,
Perdere cognatæ sustinuere manus.
Constitit, et cauda teneris blanditur alumnis,
Et fingit lingua corpora bina sua.
Marte satos scires; timor abfuit, ubera ducunt;
Nec sibi promissi lactis aluntur ope.
Illa loco nomen fecit: locus ipse Lupercis.
Magna dati nutrix præmia lactis habet.
Quid vetat Arcadio dictos a monte Lupercos?
Faunus in Arcadia templa Lycæus habet.
Nupta, quid exspectas? non tu pollentibus herbis,
Nec prece, nec magico carmine mater eris.

même jour a éclairé la joie et le deuil. Nés ensemble, vous périrez ensemble; gémeaux jusque dans la mort, descendez sous les eaux. » Il dit, et dépose son fardeau. Les deux enfans poussent à la fois un vagissement plaintif, comme s'ils sentaient leur malheur. Les exécuteurs s'en retournent, les joues humectées de larmes. Cependant le berceau avec sa charge précieuse se balance à la surface de l'onde. Planches fragiles, quels destins vous portez! Arrêtée dans des bois épais, peu à peu la nacelle, le fleuve se retirant, fut déposée sur la rive limoneuse. Là s'élevait un arbre, qui n'a pas disparu tout entier : ce que nous appelons le figuier *rumine*, était le figuier de Romulus. Par une merveilleuse rencontre, une louve qui venait d'être mère passa dans ce lieu désert. Croirait-on que la bête ne fit aucun mal aux enfans? mais c'est peu, si elle n'est leur bienfaitrice; et une louve allaite ceux que des parens avaient condamnés à périr. Elle s'arrête, caresse de sa queue ses tendres nourrissons, et façonne leurs corps avec sa langue. On reconnaît les fils de Mars : sans crainte, ils saisissent les mamelles de la louve, et y puisent un lait qui ne leur était pas destiné. De là le nom du lieu, et par suite le nom des Luperques. N'est-ce pas assez d'honneur pour la nourrice qui prodigua son lait? Rien n'empêche pourtant de faire venir ce nom d'une montagne d'Arcadie. Le dieu du Lycée a plus d'un temple chez les Arcadiens.

Jeune épouse, qu'attends-tu? herbes puissantes, prières et chants magiques ne te rendront pas mère.

Excipe fecundæ patienter verbera dextræ:
  Jam socer optati nomen habebit avi.
Nam fuit illa dies, dura quum sorte maritæ
  Reddebant uteri pignora rara sui.
Quid mihi, clamabat, prodest rapuisse Sabinas,
  Romulus? hoc illo sceptra tenente fuit;
Si mea non vires, sed bellum injuria fecit:
  Utilius fuerat non habuisse nurus.
Monte sub Esquilio, multis incæduus annis,
  Junonis magnæ nomine lucus erat.
Huc ubi venerunt, pariter nuptæque virique
  Suppliciter posito procubuere genu:
Quum subito motæ tremuere cacumina silvæ,
  Et Dea per lucos mira locuta suos:
Italidas matres, inquit, caper hirtus inito.
  Obstupuit dubio territa turba sono.
Augur erat: nomen longis intercidit annis;
  Nuper ab Etrusca venerat exsul humo.
Ille caprum mactat: jussæ sua terga maritæ
  Pellibus exsectis percutienda dabant.
Luna resumebat decimo nova cornua motu;
  Virque pater subito, nuptaque mater erat.
Gratia Lucinæ: dedit hæc tibi nomina lucus,
  Aut quia principium tu, Dea, lucis habes.
Parce, precor, gravidis, facilis Lucina, puellis;
  Maturumque utero molliter effer onus.
Orta dies fuerit: tu desine credere ventis;
  Perdidit illius temporis aura fidem.
Flamina non constant: et sex reserata diebus
  Carceris Æolii janua laxa patet.

Prête-toi patiemment aux coups d'une main féconde, et le nom d'aïeul charmera ton père. Il fut un temps de douloureuse mémoire, où les épouses donnaient rarement des fruits de leurs amours. « Que m'a donc servi l'enlèvement des Sabines, s'écriait Romulus (c'est sous son règne que la chose arriva), si la violence, au lieu d'augmenter les forces de Rome, n'a enfanté que la guerre? ne valait-il pas mieux nous passer de femmes? » Au pied de l'Esquilin, s'élevait, en l'honneur de la grande Junon, un bois sacré que la cognée avait respecté depuis des siècles. Là se rendent femmes et époux : ils fléchissent un genou suppliant. Tout-à-coup la cime des arbres s'agite, et la déesse remplit la forêt de ces paroles étranges : « Mères du Latium, qu'un bouc velu vous féconde. » A cet oracle ambigu, un étonnement muet règne dans la foule consternée. Un augure dont le nom ne nous est pas parvenu, sorti récemment de l'Étrurie, s'avise d'immoler un bouc, et, par ses ordres, les matrones dociles présentent leur dos aux fouets taillés avec la peau de l'animal. La lune changeait pour la dixième fois son disque éclatant, lorsque l'époux recut le nom de père, et que la maternité vint réjouir l'épouse. Ce prodige vient de toi, ô Lucine! le nom du bois sacré (*lucus*) te resta; à moins que tu ne sois ainsi appelée comme le principe de la lumière (*lucis*). Daigne secourir, bonne Lucine, les jeunes épouses enceintes, et, quand le terme arrivera, enlève doucement le fardeau de leur sein.

Le jour s'est-il levé? ne vous fiez plus aux vents. Dans cette saison, le zéphyr a réputation d'inconstance, et la prison d'Éole reste ouverte durant six jours.

Jam levis obliqua subsidit Aquarius urna;
Proximus ætherios excipe, Piscis, equos.
Te memorant, fratremque tuum, nam juncta micatis
Signa, duos tergo sustinuisse Deos.
Terribilem quondam fugiens Typhona Dione,
Tunc quum pro cœlo Jupiter arma tulit,
Venit ad Euphratem comitata Cupidine parvo,
Inque Palæstinæ margine sedit aquæ.
Populus et cannæ riparum summa tenebant,
Spemque dabant salices, hos quoque posse tegi.
Dum latet, intonuit vento nemus: illa timore
Pallet, et hostiles credit adesse manus.
Utque sinu natum tenuit, Succurrite Nymphæ,
Et Dîs auxilium ferte duobus, ait.
Nec mora, prosiluit; Pisces subiere gemelli:
Pro quo nunc, cernis, sidera munus habent.
Inde nefas ducunt genus hoc imponere mensis,
Nec violant timidi piscibus ora Syri.
Proxima lux vacua est: at tertia dicta Quirino;
Qui tenet hoc nomen, Romulus ante fuit.
Sive quod hasta curis priscis est dicta Sabinis,
Bellicus a telo venit in astra Deus,
Sive suum regi nomen posuere Quirites,
Seu quia Romanis junxerat ille Cures.
Nam pater armipotens, postquam nova mœnia vidit,
Multaque Romulea bella peracta manu,
Jupiter, inquit, habet Romana potentia vires;
Sanguinis officio non eget illa mei:
Redde patri natum: quamvis intercidit alter,
Pro se, proque Remo, qui mihi restat, erit.

Déjà le jeune Verseau se retire avec son urne penchée : les chevaux du Soleil visitent la demeure des Poissons. On raconte que ces deux habitans des eaux, qui brillent maintenant réunis dans le ciel, portèrent jadis deux divinités sur leur dos humide. Lorsque Jupiter combattait pour l'empire du ciel, fuyant l'horrible Typhon, Dionée avec le petit Cupidon se dirigea vers l'Euphrate, et s'assit sur les bords de ce fleuve de la Palestine. Des peupliers et des roseaux parmi des saules tenaient l'extrémité de la rive : c'était un asile tout fait. Tout à coup, dans sa retraite, elle entend les vents mugir à travers la forêt; pâle de frayeur, elle croit déjà voir s'étendre sur elle les mains de ses ennemis. Elle presse son enfant sur son sein : « Nymphes de ces lieux, secours et protection pour deux divinités! » Elle dit, et s'élance; deux poissons gémeaux la reçoivent, et ce bienfait leur a mérité une place dans la voûte étoilée. Aussi jamais table, jamais bouche d'un Syrien n'est profanée par la chair d'un poisson.

Le jour suivant, point de fête; mais le troisième est consacré à Quirinus, nom que porte dans les cieux le fondateur de Rome: soit que ce dieu martial, à son entrée dans l'Olympe, ait pris le nom de la lance sabine, appelée autrefois Curis; soit parce que ses sujets s'appelaient Quirites; soit enfin parce qu'il avait réuni Cures au territoire romain. Lorsque Mars, père des combats, vit les murs de Rome déjà élevés, et son fils sorti vainqueur de tant de guerres : « O Jupiter! dit-il, la puissance romaine est solidement établie ; elle n'a plus besoin de mon sang ; rendez un fils à son père. Un destin funeste m'a enlevé Rémus ; en revoyant celui qui reste, je croirai les retrouver tous deux. Le ciel doit s'ouvrir pour

Unus erit, quem tu tolles in cærula cœli;
  Tu mihi dixisti; sint rata dicta Jovis.
Jupiter annuerat: nutu tremefactus uterque
  Est polus, et cœli pondera sensit Atlas.
Est locus; antiqui Capream dixere paludem;
  Forte tuis illic, Romule, jura dabas.
Sol fugit, et removent subeuntia nubila cœlum:
  Et gravis effusis decidit imber aquis:
Hinc tonat, hinc missis abrumpitur ignibus æther:
  Fit fuga; rex patriis astra petebat equis.
Luctus erat, falsæque patres in crimine cædis,
  Hæsissetque animis forsitan illa fides:
Sed Proculus longa veniebat Julius Alba;
  Lunaque fulgebat; nec facis usus erat:
Quum subito motu nubes crepuere sinistræ.
  Rettulit ille gradus, horrueruntque comæ.
Pulcher et humano major, trabeaque decorus
  Romulus in media visus adesse via,
Et dixisse simul: Prohibe lugere Quirites,
  Nec violent lacrymis numina nostra suis.
Tura ferant, placentque novum pia turba Quirinum;
  Et patrias artes militiamque colant.
Jussit: et in tenues oculis evanuit auras.
  Convocat hic populos, jussaque verba refert.
Templa Deo fiunt, collis quoque dictus ab illo:
  Et referunt certi sacra paterna dies.
Lux quoque cur eadem Stultorum festa vocetur,
  Accipe; parva quidem causa, sed apta subest.
Non habuit tellus doctos antiqua colonos:
  Lassabant agiles aspera bella viros.

un de mes enfans : j'ai la parole irrévocable de Jupiter. » Le maître de l'Olympe fait un signe : les deux pôles s'ébranlent, et Atlas a chancelé sous le poids du ciel.

Il est un lieu que les anciens appelèrent le Marais de la Chèvre : c'est là que Romulus proclamait alors ses arrêts. Tout à coup le soleil a disparu ; de noirs nuages se placent entre le ciel et la terre; la pluie tombe à flots pressés. Aux mugissemens de la foudre, à la lueur des éclairs, tout fuit : et Romulus montait au ciel sur le char de son père. Sur la terre, on pleurait sa mort; la douleur faisait peser sur le sénat le soupçon d'un meurtre, et peut-être cette fausse opinion se fût-elle affermie : mais un jour Proculus revenait d'Albe la Longue ; la lune brillait au ciel; le voyageur, cette nuit, n'avait pas besoin d'autre lumière : tout à coup, à sa gauche, il entend les nuages se déchirer avec un grand bruit. De frayeur, il fait un pas en arrière, et sent ses cheveux se dresser sur sa tête. Beau, et la taille plus qu'humaine, Romulus, revêtu de la trabée, lui apparut au milieu du chemin : « Va dire à mes Quirites de quitter leur deuil : ces larmes sont un outrage à ma divinité. Qu'ils viennent, humbles supplians, offrir leur encens et leurs vœux à Quirinus, nouvel habitant de l'Olympe; qu'ils s'élancent, les yeux fixés sur leur fondateur, dans la carrière glorieuse des combats. » Il ordonne, et disparaît comme une vapeur légère. Proculus raconte ce qu'il a vu au peuple assemblé. On élève un temple à Quirinus, une colline reçoit son nom, et chaque année ramène la fête du père des Romains. D'où vient que ce même jour est aussi appelé la fête des Sots? Le voici :

Plus erat in gladio quam curvo laudis aratro :
  Neglectus domino pauca ferebat ager.
Farra tamen veteres jaciebant, farra metebant :
  Primitias Cereri farra resecta dabant.
Usibus admoniti flammis torrenda dedere,
  Multaque peccato damna tulere suo.
Nam modo verrebant nigras pro farre favillas;
  Nunc ipsas igni corripuere casas.
Facta Dea est Fornax : læti fornace coloni
  Orant, ut fruges temperet illa suas.
Curio legitimis nunc Fornacalia verbis
  Maximus indicit; nec stata sacra facit:
Inque foro, multa circum pendente tabella,
  Signatur certa curia quæque nota :
Stultaque pars populi, quæ sit sua curia, nescit;
  Sed facit extrema sacra relata die.

Est honor et tumulis : animas placate paternas;
  Parvaque in exstinctas munera ferte pyras.
Parva petunt Manes : pietas pro divite grata est
  Munere : non avidos Styx habet ima Deos.
Tegula projectis satis est velata coronis;
  Et sparsæ fruges; parcaque mica salis;
Inque mero mollita Ceres, violæque solutæ :
  Hæc habeat media testa relicta via.
Nec majora veto : sed et his placabilis umbra est :
  Adde preces positis et sua verba focis.
Hunc morem Æneas, pietatis idoneus auctor,
  Attulit in terras, juste Latine, tuas.
Ille patris Genio solemnia dona ferebat :

cause légère, en harmonie avec le sujet. C'étaient des hommes assez grossiers, que les anciens laboureurs : de rudes guerres occupaient les bras, le glaive était plus en honneur que la charrue; les champs négligés rendaient peu : toutefois on semait alors, on récoltait le froment, et Cérès en avait les prémices. L'usage était de le faire rôtir au feu. Mais que de fois cette ignorance entraîna des malheurs! Tantôt on ne balayait au lieu de froment qu'une cendre noire, tantôt le feu prenait aux cabanes. Vint la déesse Fournaise; joyeux de ce présent, les laboureurs la prient de régler la cuisson de leurs blés. Aujourd'hui, le grand curion, avec les paroles consacrées, indique la fête des Fornacales, qui est mobile : on suspend dans le Forum des tableaux où tous les citoyens peuvent lire dans quelle curie ils doivent sacrifier; les *sots*, qui n'ont pas le talent de s'en instruire, font à la fin du jour les sacrifices qu'ils n'ont pas célébrés à temps.

Il y a aussi des honneurs pour les tombeaux : c'est chose pieuse d'apaiser les mânes paternels, et de déposer de légers présens sur leurs cendres froides. Les mânes demandent peu; la piété tient lieu de la richesse des dons; les divinités du Styx ne sont pas avides. Une tuile couverte de couronnes, des fruits répandus sur leur tombe, quelques grains de sel, du pain amolli dans un vin pur, çà et là quelques violettes; tout cela dans un vase ramassé au milieu de la rue, il n'en faut pas davantage pour les morts. Je ne défends pas plus somptueuse dépense; mais je dis que cela suffit pour honorer une ombre, en ajoutant les paroles sacramentelles devant les brasiers allumés. Cet usage fut apporté par Énée, ce modèle parfait de piété, dans les états du bon roi Lati-

Hinc populi ritus edidicere pios.
At quondam, dum longa gerunt pugnacibus armis
Bella, parentales deseruere dies.
Non impune fuit: nam dicitur omine ab isto
Roma suburbanis incaluisse rogis.
Vix equidem credo: bustis exisse feruntur,
Et tacitæ questi tempore noctis avi:
Perque vias urbis, Latiosque ululasse per agros
Deformes animas, vulgus inane, ferunt.
Post ea præteriti tumulis redduntur honores;
Prodigiisque venit funeribusque modus.

Dum tamen hæc fiunt, viduæ cessate puellæ:
Exspectet puros pinea tæda dies.
Nec tibi, quæ cupidæ matura videbere matri,
Comat virgineas hasta recurva comas.
Conde tuas, Hymenæe, faces; et ab ignibus atris
Aufer: habent alias mœsta sepulcra faces.
Dî quoque templorum foribus celentur opertis;
Ture vacent aræ; stentque sine igne foci.

Nunc animæ tenues, et corpora functa sepulcris
Errant; nunc posito pascitur umbra cibo.
Nec tamen hæc ultra, quam tot de mense supersint
Luciferi, quot habent carmina nostra pedes.
Hanc, quia justa ferunt, dixere Feralia lucem:
Ultima placandis Manibus illa dies.
Ecce anus in mediis residens annosa puellis,
Sacra facit Tacitæ: vix tamen ipsa tacet;
Et digitis tria tura tribus sub limine ponit,

nus. Ce prince offrait des dons solennels au génie de son père : le peuple a retenu ses rites pieux. Dans un temps fatal de guerre longue et acharnée, on oublia les jours consacrés aux ancêtres. La vengeance fut prompte; une lumière funèbre éclaira la ville : c'étaient les cadavres abandonnés qui brûlaient dans les faubourgs. On dit même, prodige incroyable, que nos ancêtres sortirent de leurs tombeaux, et firent entendre de lamentables plaintes à travers la nuit silencieuse; on dit que des ombres difformes, vains fantômes, effrayèrent de leurs hurlemens les rues de Rome et les campagnes du Latium. On rendit enfin aux tombeaux les honneurs long-temps négligés; les funérailles cessèrent avec les prodiges.

Jeunes veuves, ne formez pas de nouveaux nœuds pendant ces solennités; attendez des jours purs pour allumer la torche de pin. Et toi, déjà nubile aux yeux de ta mère empressée, jeune fille, garde que la lance recourbée ne partage alors ta chevelure virginale. Retire tes flambeaux, ô Hyménée! loin de ces flammes noires; ta lumière est trop vive pour les pâles tombeaux. Que les dieux mêmes se renferment au fond de leurs sanctuaires; plus d'encens, plus de feu sur l'autel.

En ces jours, on voit errer les ombres légères de ceux qui ne sont plus; elles viennent se repaître des mets déposés sur leurs sépulcres. Ces fêtes lugubres ne durent que le reste du mois, autant de jours qu'il y a de pieds à mes vers. On a donné le nom de *férales* au dernier de ces jours, parce qu'alors on porte (*ferunt*) les offrandes pour apaiser les Mânes. Voyez-vous cette vieille assise au milieu d'un cercle de jeunes filles? Elle fait un sacrifice à la déesse du Silence; mais le plus grand pour elle est de se taire. Avec trois doigts elle prend trois

Qua brevis occultum mus sibi fecit iter.
Tum cantata ligat cum fusco licia rhombo;
Et septem nigras versat in ore fabas:
Quodque pice adstrinxit, quod acu trajecit ahena,
Obsutum mænæ torret in igne caput.
Vina quoque instillat: vini quodcumque relictum est,
Aut ipsa, aut comites, plus tamen ipsa, bibit.
Hostiles linguas, inimicaque vinximus ora,
Dicit discedens; ebriaque exit anus.

Forsitan a nobis, quæ sit Dea Muta, requiras:
Disce, per antiquos quæ mihi nota senes.
Jupiter, indomito Juturnæ captus amore,
Multa tulit, tanto non patienda Deo.
Illa modo in silvis inter coryleta latebat,
Nunc in cognatas desiliebat aquas.
Convocat hic Nymphas, Latium, quotcumque tenebas;
Et jacit in medio talia verba choro:
Invidet ipsa sibi, vitatque, quod expedit illi,
Vestra soror summo jungere membra Deo.
Consulite ambobus: nam quæ mea magna voluptas,
Utilitas vestræ magna sororis erit.
Vos illi in prima fugienti obsistite ripa,
Ne sua fluminea corpora mergat aqua.
Dixerat: annuerunt Nymphæ Tiberinides omnes;
Quæque colunt thalamos, Ilia diva, tuos.
Forte fuit Nais, Lara nomine: prima sed illi
Dicta bis antiquum syllaba nomen erat,
Ex vitio positum: sæpe illi dixerat Almo,
Nata, tene linguam: nec tamen illa tenet.

grains d'encens qu'elle place sous le seuil, à l'endroit où la souris a creusé un passage pour son corps exigu. Puis elle attache à une roue d'airain des fils enchantés, et tourne sept fèves noires dans sa bouche; puis prenant une tête de *mène*, qu'elle a bien cousue, bien enduite de poix, bien percée d'une broche d'airain, elle la fait rôtir au feu. Elle répand aussi quelques libations : et tout ce qui reste de vin est bu par elle ou par ses compagnes; par elle surtout. « Nous avons enchaîné les langues ennemies et les bouches perfides, » dit-elle en s'en allant; et la vieille s'en va chancelante d'ivresse.

Mais quelle est cette déesse du Silence? allez-vous me demander : voici ce que j'en ai su par nos vieillards. Jupiter, possédé d'un amour sans frein pour la nymphe Juturne, avait souvent essuyé d'indignes mépris. Tantôt la naïade se cachait parmi les coudriers des bois, tantôt elle s'élançait, sous les ondes, dans les bras de ses sœurs. Le dieu, un jour, rassemble les nymphes du Latium, et laisse tomber ces paroles au milieu du cercle : « Votre compagne se nuit à elle-même, et refuse son bonheur, en repoussant de ses bras le plus puissant des dieux. Travaillez pour elle et pour moi : qu'elle me donne la volupté, je lui livre la fortune. Lorsque vous la verrez fuir pour se précipiter dans le fleuve, placez-vous devant elle sur la rive. » Il dit, et reçoit la promesse de toutes les nymphes du Tibre, habitantes du rivage où tu devins mère, divine Ilia. Il y en avait une parmi elles du nom de Lara; mais la première syllabe de ce mot, redoublée, formait autrefois son nom; elle le devait à son bavardage. Souvent Almo lui avait dit : « Ma fille, gare à ta langue. » L'imprudente n'en tint compte. Elle n'a rien de plus pressé que de courir à la demeure humide de Ju-

Quæ simul ac tetigit Juturnæ stagna sororis,
  Effuge, ait, ripas; dicta refertque Jovis.
Illa etiam Junonem adiit; miserataque nuptam,
  Naida Juturnam vir tuus, inquit, amat.
Jupiter intumuit : quaque est non usa modeste,
  Eripuit linguam; Mercuriumque vocat.
Duc, ait, ad Manes : locus ille silentibus aptus:
  Nympha, sed infernæ Nympha paludis, erit.
Jussa Jovis fiunt : accepit lucus euntes :
  Dicitur illa duci tum placuisse Deo.
Vim parat hic : vultu pro verbis illa precatur;
  Et frustra muto nititur ore loqui :
Fitque gravis, geminosque parit, qui compita servant,
  Et vigilant nostra semper in æde, Lares.
Proxima cognati dixere Caristia cari,
  Et venit ad socias turba propinqua dapes.
Scilicet a tumulis, et, qui periere, propinquis,
  Protinus ad vivos ora referre juvat;
Postque tot amissos, quidquid de sanguine restat,
  Adspicere, et generis dinumerare gradus.
Innocui veniant : procul hinc, procul impius esto
  Frater, et in partus mater acerba suos;
Cui pater est vivax, qui matris digerit annos,
  Quæ premit invisam socrus iniqua nurum.
Tantalidæ fratres absint, et Iasonis uxor,
  Et quæ ruricolis semina tosta dedit :
Et soror, et Procne, Tereusque duabus iniquus;
  Et quicumque suas per scelus auget opes.
Dîs generis date tura bonis : Concordia fertur
  Illo præcipue mitis adesse die.

turne : « Ma sœur, fuis les bords des fleuves. » Et en même temps elle lui rapporte les ordres de Jupiter. Elle court de là chez Junon, et par compassion pour cette pauvre épouse, elle lui découvre l'amour de Jupiter pour la Naïade Juturne. Jupiter, furieux, lui ôte la parole, pour la punir de son indiscrétion. Il appelle Mercure : « Conduis-la chez les Mânes, dit-il; c'est l'empire du Silence: elle restera Nymphe, mais Nymphe du marais infernal. » L'ordre de Jupiter est exécuté; un bois sombre reçoit les deux voyageurs, et le guide de la Naïade s'aperçoit qu'elle est belle. Il veut brusquer la chose. En vain la Nymphe implore d'un regard sa pitié, en vain elle s'efforce de parler. Elle devient mère, et enfante les deux espèces de Lares qui veillent sur nos places publiques, ou président au foyer de nos maisons.

Le jour suivant éclaire la fête des Charisties : nom chéri que lui donnèrent les parens qui se rassemblent alors autour d'une table commune. En quittant la société des tombeaux et de ceux que la mort nous a ravis, qu'il est doux de reporter ses regards sur les vivans, de se consoler par la présence des amis qui survivent de la perte de tant d'autres, et de compter ses parens autour de soi! Accourez, cœurs innocens; mais loin, bien loin le frère impie, et la mère cruelle envers son propre sang! arrière le fils dénaturé qui trouve son père trop plein de vie, et qui calcule les jours de sa mère! arrière l'inique marâtre et ses persécutions odieuses! Fuyez, race de Tantale, et toi, cruelle épouse de Jason, et celle qui donna aux laboureurs des semences brûlées! Loin d'ici et Procné et sa sœur, et Térée dont elles sentirent toutes deux la barbarie! Loin tous ceux qui reçoivent l'or des mains du crime! Offrez l'encens aux génies tuté-

Et libate dapes : ut grati pignus honoris
Nutriat incinctos missa patella Lares.
Jamque ubi suadebit placidos nox ultima somnos,
Parca precaturæ sumite vina manus,
Et, Bene nos, patriæ, bene te, pater, optime Cæsar,
Dicite, suffuso per sacra verba mero.

Nox ubi transierit, solito celebretur honore,
Separat indicio qui Deus arva suo.
Termine, sive lapis, sive es defossus in agro
Stipes ab antiquis, sic quoque numen habes.
Te duo diversa domini pro parte coronant;
Binaque serta tibi, binaque liba ferunt.
Ara fit : huc ignem curto fert rustica testu
Sumtum de tepidis ipsa colona focis.
Ligna senex minuit, concisaque construit alte;
Et solida ramos figere pugnat humo.
Dum sicco primas irritat cortice flammas,
Stat puer, et manibus lata canistra tenet.
Inde, ubi ter fruges medios immisit in ignes,
Porrigit incisos filia parva favos.
Vina tenent alii : libantur singula flammis;
Spectant, et linguis candida turba favent.
Spargitur et cæsa communis Terminus agna;
Nec queritur, lactens quum sibi porca datur.
Conveniunt, celebrantque dapes vicinia simplex;
Et cantant laudes, Termine sancte, tuas.
Tu populos, urbesque, et regna ingentia finis :
Omnis erit sine te litigiosus ager.
Nulla tibi ambitio est : nullo corrumperis auro :

laires de la famille : on croit que la concorde forme en ce jour ses plus doux nœuds. Portez pieusement sur le vase consacré une partie de votre festin aux Lares du foyer. Mais déjà la nuit qui s'avance invite au doux repos ; prenez la coupe de la prière, et en versant quelques gouttes de vin, prononcez les paroles sacrées : Salut et prospérité à nous tous, salut et prospérité à César, père de la patrie !

Lorsque le jour succédera à la nuit, célébrez le dieu qui fixe la borne de nos héritages. Pierre, ou vieux tronc d'arbre déterré, tu n'en as pas moins, ô Terme ! la puissance d'un dieu. Deux voisins te couronnent sur la limite de leurs possessions ; tu reçois deux guirlandes et deux gâteaux sacrés. On prépare un autel ; la bonne villageoise apporte le feu de son âtre dans un débris de pot cassé. Un vieillard, avec le bois qu'il vient de rompre, élève un bûcher soutenu par des branches d'arbres qu'il s'efforce d'affermir en terre. Tandis qu'il allume le premier feu avec des écorces sèches, à côté un enfant tient dans ses mains de larges corbeilles. Trois fois il jette dans les flammes les prémices des grains, et sa jeune sœur offre un rayon ravi au palais de l'abeille. D'autres présentent le vin : à chaque libation on voit pétiller la flamme ; la foule des spectateurs, revêtue d'habits blancs, garde un religieux silence. Alors la statue du Terme commun est arrosée du sang d'un agneau ; on peut y substituer une jeune truie, sans craindre de blesser le dieu. On s'assemble ; les simples villageois prennent un repas joyeux qui se termine par les louanges de Terme chantées en chœur. Toi seul fixes les limites des nations, des villes, des royaumes immenses ; sans toi le moindre champ deviendrait une source de

Legitima servas credita rura fide.
Si tu signasses olim Thyreatida terram,
Corpora non leto missa trecenta forent;
Nec foret Othryades congestis lectus in armis.
O quantum patriæ sanguinis ille dedit!

Quid, nova quum fierent Capitolia? Nempe Deorum
Cuncta Jovi cessit turba, locumque dedit.
Terminus, ut veteres memorant, conventus in æde
Restitit; et magno cum Jove templa tenet.
Nunc quoque, se supra ne quid nisi sidera cernat,
Exiguum templi tecta foramen habent.
Termine, post illud levitas tibi libera non est,
Qua positus fueris in statione, mane,
Nec tu vicino quidquam concede roganti;
Ne videare hominem præposuisse Jovi.
Et, seu vomeribus, seu tu pulsabere rastris,
Clamato: Meus est hic ager, ille tuus.
Est via, quæ populum Laurentes ducit in agros,
Quondam Dardanio regna petita duci.
Illac lanigeri pecoris tibi, Termine, fibris
Sacra videt fieri sextus ab Urbe lapis.
Gentibus est aliis tellus data limite certo:
Romanæ spatium est Urbis et orbis idem.
Nunc dicenda mihi regis fuga: traxit ab illa
Sextus ab extremo nomina mense dies.
Ultima Tarquinius Romanæ gentis habebat
Regna, vir injustus, fortis ad arma tamen.
Ceperat hic alias, alias everterat urbes;
Et Gabios turpi fecerat arte suos.

dispute. Libre de toute ambition, l'or ne saurait te corrompre, ô gardien fidèle des terres que l'on met sous ta protection. Si tu avais consacré les bornes du territoire de Thyrée, trois cents guerriers ne seraient pas descendus aux sombres bords; on n'eût pas lu le nom d'Othryade inscrit sur un monceau d'armes. Oh! quelle hécatombe d'hommes il a immolée à sa patrie!

On jetait les premiers fondemens du Capitole; toutes les divinités du lieu se retirèrent devant Jupiter. Mais quand les augures s'approchèrent de Terme, il refusa d'obéir, et partagea la demeure du père des dieux. Aujourd'hui même, afin qu'il n'aperçoive au dessus de lui que les cieux, la voûte de son temple présente une légère ouverture. O Terme! après cette démonstration éclatante, tes pas sont enchaînés pour jamais au poste où l'on t'aura placé. Si tu te sens heurter par le soc ou le hoyau, élève la voix : ceci est mon champ, voilà le tien. Sur le chemin qui conduit dans les campagnes de Laurentum, antique royaume du chef des Troyens, à la sixième pierre que le voyageur rencontre depuis Rome, on offre au dieu Terme les entrailles d'une brebis. Les autres nations ont des limites fixées. Rome n'en connaît point d'autre que l'univers.

Il faut chanter maintenant l'expulsion des rois; le sixième jour avant la fin de ce mois en a reçu son nom. Tarquin, ce roi de Rome qui ne devait pas avoir de successeur, fut un maître injuste; brave guerrier pourtant. Il prenait et renversait des villes. Un lâche artifice le rendit maître de Gabies. Le plus jeune de ses trois

Namque trium minimus, proles manifesta Superbi,
In medios hostes nocte silente venit.
Nudarant gladios : Occidite, dixit, inermem.
Hoc cupiant fratres, Tarquiniusque pater,
Qui mea crudeli laceravit verbere terga;
Dicere ut hoc posset, verbera passus erat.
Luna fuit : spectant juvenem, gladiosque recondunt,
Tergaque, deducta veste, notata vident :
Flent quoque, et, ut secum tueatur bella, precantur.
Callidus ignaris annuit ille viris.
Jamque potens, misso genitorem appellat amico,
Prodendi Gabios, quod sibi monstret iter?
Hortus odoratis suberat cultissimus herbis,
Sectus humum rivo lene sonantis aquæ.
Illic Tarquinius mandata latentia nati
Accipit, et virga lilia summa metit.
Nuntius ut rediit, decussaque lilia dixit,
Filius, agnosco jussa parentis, ait.
Nec mora, principibus cæsis ex urbe Gabina,
Traduntur ducibus mœnia nuda suis.
Ecce nefas visu, mediis altaribus anguis
Exit, et exstinctis ignibus exta rapit.
Consulitur Phœbus : sors est ita reddita : Matri
Qui dederit princeps oscula, victor erit.
Oscula quisque suæ matri properata tulerunt,
Non intellecto credula turba Deo.
Brutus erat stulti sapiens imitator, ut esset
Tutus ab insidiis, dire Superbe, tuis.
Ille tacens, pronus matri dedit oscula Terræ,
Creditus offenso procubuisse pede.

fils, fidèle image du Superbe, pénétra jusqu'au milieu des ennemis pendant la nuit silencieuse. Il voit briller les glaives : « Frappez, dit-il, un malheureux sans défense; c'est le vœu le plus ardent de mes frères et de mon père barbare, qui m'a déchiré de coups. » Le perfide, en effet, s'était soumis à ce traitement, pour appuyer sa ruse. La lune brillait : à la vue du jeune homme, les guerriers remettent leurs glaives dans le fourreau, et ils aperçoivent son dos ensanglanté : il venait de quitter ses vêtemens. Leurs larmes coulent, et ils le supplient de prendre place dans leurs rangs. L'imposteur accepte, en souriant de la simplicité. Déjà puissant, il envoie un ami vers son père, pour le consulter sur les moyens de lui livrer Gabies. Près du palais se trouvait un jardin rempli des fleurs les plus odorantes, où coulait un ruisseau avec un doux murmure; c'est là que Tarquin reçoit la dépêche de son fils : pour toute réponse, il abat la tête des lis. Lorsque le courrier, à son retour, eut rapporté ce qu'il avait vu : « Je comprends mon père, » dit le jeune Tarquin. Aussitôt, il fait tomber les têtes des principaux de Gabies; et la ville, sans chef et sans défense, est livrée aux Romains.

Voilà que du sein des autels, chose terrible à voir, un serpent s'élance, et enlève les entrailles des victimes, tandis que le feu sacré s'éteint. On s'empresse de consulter Phœbus, qui répond : « Celui qui le premier embrassera sa mère, sera vainqueur. » Tous à l'envi courent prodiguer les embrassemens à leurs mères; troupeau crédule qui croit comprendre la parole du Dieu! Mais Brutus, ce grand homme qui n'a pris le masque de la folie que pour se mettre à l'abri du tyran, se laisse tomber sans rien dire et embrasse la terre, mère commune

Cingitur interea Romanis Ardea signis,
  Et patitur lentas obsidione moras.
Dum vacat, et metuunt hostes committere pugnam,
  Luditur in castris : otia miles agit.
Tarquinius juvenis socios dapibusque meroque
  Accipit, atque illis rege creatus ait:
Dum nos difficilis pigro tenet Ardea bello,
  Nec sinit ad patrios arma referre Deos:
Ecquid in officio torus est socialis? et ecquid
  Conjugibus nostris mutua cura sumus?
Quisque suam laudant : studiis certamina crescunt;
  Et fervent multo linguaque corque mero.
Surgit, cui clarum dederat Collatia nomen;
  Non opus est verbis, credite rebus, ait.
Nox superest : tollamur equis, Urbemque petamus.
  Dicta placent : frenis impediuntur equi.
Pertulerant dominos : regalia protinus illi
  Tecta petunt; custos in fore nullus erat.
Ecce nurum regis fusis per colla coronis
  Inveniunt posito pervigilare mero.
Inde cito passu petitur Lucretia; nebat :
  Ante torum calathi, lanaque mollis erant.
Lumen ad exiguum famulæ data pensa trahebant:
  Inter quas tenui sic ait ipsa sono :
Mittenda est domino, nunc nunc properate, puellæ,
  Quamprimum nostra facta lacerna manu.
Quid tamen audistis? nam plura audire soletis.
  Quantum de bello dicitur esse super?
Post modo victa cades: melioribus, Ardea, restas,
  Improba, quæ nostros cogis abesse viros.

des hommes; on crut que le pied lui avait manqué par hasard. Cependant les enseignes romaines sont plantées devant Ardée; le siège traînait en longueur. Point de travaux : tandis que les ennemis enfermés redoutent une bataille, on joue dans le camp, le repos est la seule affaire du soldat. Le jeune Tarquin avait réuni ses jeunes amis autour d'une table bien servie; on le nomme roi du festin : « Tandis que cette ville maudite nous tient ici enchaînés, dit-il, et nous empêche d'aller consacrer nos armes aux dieux de la patrie, qui nous répond de la fidélité de nos femmes? que savons-nous si elles répondent à notre tendresse? » Chacun de louer la sienne; la dispute s'anime par la rivalité; le vin qu'on n'épargne pas agit sur la langue et le cœur. Tout à coup le guerrier, à qui Collatia a donné son grand nom, se lève et dit : « Pourquoi tant crier? jugeons par les faits : la nuit n'est pas encore passée; à cheval, et partons. — Bien parlé! » s'écrient les convives. S'élancer, gagner Rome et la demeure du roi, ne fut qu'un pour eux. Nulle garde aux portes du palais. Ils entrent et trouvent la fille du roi, le sein couvert de guirlandes, prolongeant, devant des coupes de vin, son orgie nocturne. Sans s'arrêter, la troupe vole chez Lucrèce; elle filait : devant son lit, çà et là des corbeilles et des flocons de laine. A la lueur d'une petite lampe, ses femmes travaillaient l'ouvrage qu'elle leur distribuait. On entendait au milieu la douce voix de Lucrèce : « C'est à votre maître que nous enverrons ce vêtement militaire, dès qu'il sera fait. Mes filles, hâtez-vous. Mais qu'avez-vous appris de nouveau? car vous en savez toujours plus que moi. Combien dit-on que la guerre doit durer encore? Oh! tu tomberas à la fin, Ardée; tu te prends à plus forte partie que toi, ville

Sint tantum reduces : sed enim temerarius ille
  Est meus; et stricto quolibet ense ruit.
Mens abit, et morior, quoties pugnantis imago
  Me subit : et gelidum pectora frigus habet.
Desinit in lacrymas, intentaque fila remittit,
  In gremio vultum deposuitque suum.
Hoc ipsum decuit : lacrymæ decuere pudicam;
  Et facies animo dignaque parque fuit.
Pone metum, venio, conjux ait : illa revixit;
  Deque viri collo dulce pependit onus.

Interea juvenis furiales regius ignes
  Concipit, et cæco raptus amore furit.
Forma placet, niveusque color, flavique capilli,
  Quique aderat nulla factus ab arte decor.
Verba placent, et vox, et quod corrumpere non est :
  Quoque minor spes est, hoc magis ille cupit.
Jam dederat cantum lucis prænuntius ales,
  Quum referunt juvenes in sua castra pedem.
Carpitur attonitos absentis imagine sensus
  Ille : recordanti plura magisque placent.
Sic sedit : sic culta fuit : sic stamina nevit :
  Neglectæ collo sic jacuere comæ.
Hos habuit vultus : hæc illi verba fuere :
  Hic decor, hæc facies, hic color oris erat.
Ut solet a magno fluctus languescere flatu;
  Sed tamen a vento, qui fuit, unda tumet :
Sic, quamvis aberat placitæ præsentia formæ,
  Quem dederat præsens forma, manebat amor.
Ardet, et injusti stimulis agitatus amoris,

odieuse qui retiens nos époux absens. Pourvu seulement qu'ils reviennent! Mais le mien est téméraire; il se précipite sur tous les glaives qu'il voit briller. Mon âme se trouble, je meurs toutes les fois que je me le représente au milieu des combats : oh! mon cœur est glacé d'effroi.» Elle finit par pleurer, le fuseau échappe à ses mains tremblantes, sa tête retombe sur sa poitrine. Cette position lui donne une nouvelle grâce; les larmes vont bien à la pudeur, et la beauté de sa figure égalait en ce moment celle de son âme. « Ne crains plus, me voici. » La voix de son époux la rappelle à la vie; elle se pend au cou de Collatin, doux et trop cher fardeau!

Cependant la torche des furies allume un feu dévorant au sein du jeune Sextus : un charme irrésistible l'entraîne et l'aveugle. Il aime la taille de Lucrèce, et sa blancheur éclatante, et ses blonds cheveux, et ces grâces naturelles qui ne doivent rien à l'art. Il aime ses paroles, le son de sa voix, et jusqu'à cette pudeur, insurmontable rempart; tout ce qui diminue son espoir ne fait qu'irriter ses désirs. Déjà l'oiseau qui annonce le jour avait commencé son chant matinal; la jeune troupe rentre au camp. Le fils du roi, interdit, en extase, est obsédé par l'image des charmes qu'il vient de quitter; ils apparaissent à son imagination sous une forme encore plus séduisante. « Voilà son attitude et sa parure; ainsi elle tournait le fuseau. Avec quelle voluptueuse négligence ses cheveux retombaient sur sa poitrine; c'est bien son regard, c'est bien sa voix et ses paroles; voilà ses grâces, sa beauté, la couleur de son visage. » Comme, après une violente tempête, les flots s'affaissent et retombent, mais l'onde conserve encore l'agitation qu'a soulevée dans son sein le souffle des vents, ainsi malgré l'ab-

Comparat indigno vimque metumque toro.
Exitus in dubio est : audebimus ultima, dixit;
Viderit audentes forsne Deusne juvet.
Cepimus audendo Gabios quoque. Talia fatus,
Ense latus cingit; tergaque pressit equi.
Accipit ærata juvenem Collatia porta,
Condere jam vultus sole parante suos.
Hostis, ut hospes, init penetralia Collatini:
Comiter excipitur : sanguine junctus erat.
Quantum animis erroris inest! parat inscia rerum
Infelix epulas hostibus illa suis.
Functus erat dapibus : poscunt sua tempora somni:
Nox erat, et tota lumina nulla domo.
Surgit, et auratum vagina liberat ensem;
Et venit in thalamos, nupta pudica, tuos.
Utque torum pressit: Ferrum, Lucretia, mecum est,
Natus, ait, regis, Tarquiniusque loquor.
Illa nihil: neque enim vocem, viresque loquendi,
Aut aliquid toto pectore mentis habet.
Sed tremit, ut quondam stabulis deprensa relictis
Parva sub infesto quum jacet agna lupo.
Quid faciat? pugnet? vincetur femina pugna :
Clamet? at in dextra, qui necet, ensis adest :
Effugiat? positis urgentur pectora palmis,
Nunc primum externa pectora tacta manu.
Instat amans hostis precibus, pretioque, minisque:
Nec prece, nec pretio, nec movet ille minis.
Nil agis; eripiam, dixit, pro crimine vitam :
Falsus adulterii testis adulter erit :
Interimam famulum, cum quo deprensa fereris.

sence de celle qu'il aime, l'amour vit au fond du cœur de Sextus. Il brûle : une passion criminelle le domine, le transporte ; il veut souiller le lit conjugal ; la violence et la terreur sont les moyens qu'il prépare. « Je ne réponds pas du succès, dit-il, mais j'oserai tout. Elle verra si le hasard ou la divinité favorisent ceux qui osent. Et n'est-ce pas mon audace qui déjà m'a livré Gabies? » Il dit, prend son épée, presse les flancs de son cheval, et bientôt Collatie lui ouvre sa porte d'airain. Le soleil allait disparaître sous l'horizon ; l'ennemi entre sous le toit hospitalier de Collatin : on l'accueille, c'était un parent. O erreur de l'esprit des mortels ! l'infortunée, qui ne peut voir dans l'avenir, reçoit à sa table son ennemi le plus cruel. Après le repas vient le temps du sommeil. La nuit règne, aucune lumière ne brille plus dans le palais. Le coupable se lève et tire son épée garnie d'or ; il pénètre dans l'asile sacré de l'épouse. Dès qu'il a touché le lit : « Lucrèce, j'ai le glaive en main : c'est le fils du roi, c'est Tarquin qui te parle. » Lucrèce reste muette ; la voix, la force de parler, tout courage l'abandonne ; elle tremble de tout son corps, ainsi qu'une pauvre brebis délaissée qui se débat à peine sous les griffes cruelles du loup. Que faire? combattre? une femme.... elle sera vaincue. Crier? mais le fer est levé, prêt à se plonger dans sa gorge. Fuir? mais des bras robustes pressent ce sein d'épouse, que jamais étranger n'avait touché jusqu'alors. L'amant cruel l'attaque avec des prières, des offres, des menaces : rien ne peut l'émouvoir. « Tu n'y gagneras rien, lui dit le barbare ; tu perdras la vie dans le crime : je n'ai pu commettre l'adultère, eh bien ! je l'attesterai ! je vais tuer un esclave, je dirai que je l'ai surpris avec vous. » Lucrèce succombe à la crainte du déshonneur. Pourquoi cette

Succubuit famæ victa puella metu.
Quid, victor, gaudes? hæc te victoria perdet:
Heu quanto regnis nox stetit una tuis!
JAMQUE erat orta dies: passis sedet illa capillis,
Ut solet ad nati mater itura rogum:
Grandævumque patrem fido cum conjuge castris
Evocat; et posita venit uterque mora.
Utque vident habitum, quæ luctus causa, requirunt;
Cui paret exsequias, quove sit icta malo?
Illa diu reticet, pudibundaque celat amictu
Ora: fluunt lacrymæ, more perennis aquæ.
Hinc pater, hinc conjux lacrymas solantur; et orant,
Indicet: et cæco flentque paventque metu.
Ter conata loqui, ter destitit: ausaque quarto,
Non oculos adeo sustulit illa suos.
Hoc quoque Tarquinio debebimus? eloquar, inquit,
Eloquar infelix dedecus ipsa meum.
Quæque potest narrat: restabant ultima; flevit,
Et matronales erubuere genæ.
Dant veniam facto genitor conjuxque coacto.
Quam, dixit, veniam vos datis, ipsa nego.
Nec mora; celato figit sua pectora ferro;
Et cadit in patrios sanguinolenta pedes.
Tunc quoque jam moriens, ne non procumbat honeste,
Respicit: hæc etiam cura cadentis erat.
Ecce super corpus communia damna gementes,
Obliti decoris, virque paterque jacent.
Brutus adest, tandemque animo sua nomina fallit;
Fixaque semanimi corpore tela rapit;
Stillantemque tenens generoso sanguine cultrum,

joie féroce? vainqueur odieux, ce triomphe amènera ta perte! combien cette nuit seule a ébranlé ton trône!

Le jour s'est levé. Lucrèce est assise, les cheveux épars, comme une mère qui doit aller aux funérailles de son fils. Elle appelle du camp et son vieux père et son époux fidèle : ils arrivent aussitôt. A la vue de ses vêtemens en désordre, ils lui demandent la cause de son deuil, quel trépas elle déplore, quel malheur l'a frappée. Long-temps elle se tait : la figure cachée dans sa robe, elle verse un torrent de larmes. Son père, son époux la consolent à l'envi; ils la conjurent de s'expliquer : saisis d'une terreur secrète, ils pleurent avec elle. Trois fois elle essaie de parler, trois fois elle s'arrête; voulant faire un dernier effort, elle baisse humblement les yeux : « Je dois aussi cet aveu à Tarquin, dit-elle; je parlerai; on apprendra mon déshonneur de ma propre bouche. » Elle pousse le récit aussi loin qu'elle peut : restait le point fatal; elle se contente de pleurer, et la rougeur couvrit ses chastes joues. Tous deux lui pardonnent une faute qui n'est pas volontaire. « Vous me pardonnez, et moi je me punis! » Elle dit, se perce d'un glaive qu'elle tenait caché, et tombe à leurs pieds, noyée dans son sang : toute mourante qu'elle est, elle prend garde de tomber avec décence; c'est le soin qui occupe ses derniers momens. Son père et son époux se jettent sur son corps, mêlent leurs gémissemens; et, dans l'oubli de leur dignité, ils restent abattus à terre. Brutus arrive, et, par son courage, dément enfin le surnom dont on l'a flétri. Il arrache le fer enfoncé dans ce cadavre, et, tenant à la main ce couteau teint d'un sang généreux, il prononce d'une voix ferme ces paroles me-

Edidit impavidos ore minante sonos :
Per tibi ego hunc juro fortem castumque cruorem,
Perque tuos Manes, qui mihi numen erunt;
Tarquinium pœnas profuga cum stirpe daturum.
Jam satis est virtus dissimulata diu.
Illa jacens ad verba oculos sine lumine movit;
Visaque concussa dicta probare coma.
Fertur in exsequias animi matrona virilis;
Et secum lacrymas invidiamque trahit.
Vulnus inane patet : Brutus clamore Quirites
Concitat, et regis facta nefanda refert.
Tarquinius cum prole fugit : capit annua consul
Jura : dies regnis illa suprema fuit.
Fallimur? an veris prænuntia venit hirundo,
Et metuit, ne qua versa recurrat hiems?
Sæpe tamen, Procne, nimium properasse quereris;
Virque tuo Tereus frigore lætus erit.

Jamque duæ restant noctes de mense secundo,
Marsque suos junctis curribus urget equos.
Ex vero positum permansit Equiria nomen,
Quæ Deus in campo prospicit ipse suo.
Jure venis, Gradive; locum tua tempora poscunt :
Signatusque tuo nomine mensis adest.

Venimus in portum, libro cum mense peracto:
Naviget hinc alia jam mihi linter aqua.

naçantes : « J'en jure ce sang magnanime et chaste, j'en jure tes mânes, qui seront pour moi une divinité! ta mort sera vengée sur Tarquin, sur toute sa famille proscrite! C'est assez long-temps cacher qui je suis. » A ces paroles, Lucrèce soulève ses yeux éteints; d'un lé ger mouvement de tête, elle semble approuver les pa roles de Brutus. On rend les honneurs funèbres à cette femme courageuse : des pleurs coulent de tous les yeux; l'indignation naît dans tous les cœurs, à la vue de sa blessure découverte. Brutus, de sa voix puissante, enflamme les citoyens, et dévoile les crimes du tyran. Tarquin est en fuite avec sa famille; l'autorité passe aux mains d'un consul annuel : ce fut le dernier jour de la royauté.

Est-ce une erreur de mes yeux? ne vois-je pas l'hirondelle, avant-courrière du printemps? on dirait qu'elle craint de ramener l'hiver à sa suite : et il est vrai pourtant que Procné s'est repentie plus d'une fois de s'être trop hâtée; et que Térée, son cruel époux, s'est réjoui de ses souffrances.

Il ne reste plus que deux nuits au mois, et Mars presse dans la carrière les coursiers attelés de front. Le nom d'Équirie est resté avec raison à ces jeux que le dieu des batailles contemple dans son propre champ. Sois le bien-venu, ô frère de Bellone! le temps qu'on te consacre réclame mes chants : voici ton mois qui commence.

Nous sommes arrivés au port : nous voilà à la fin du livre et du mois; que ma voile maintenant se déploie sur de nouvelles mers.

PUBLII OVIDII NASONIS

FASTORUM

LIBER III.

Bellice, depositis clypeo paulisper et hasta,
  Mars, ades; et nitidas casside solve comas.
Forsitan ipse roges, quid sit cum Marte poetæ:
  A te, qui canitur, nomina mensis habet.
Ipse vides manibus peragi fera bella Minervæ:
  Num minus ingenuis artibus illa vacat?
Palladis exemplo, ponendæ tempora sume
  Cuspidis: invenies et quod inermis agas.
Tum quoque inermis eras, quum te Romana sacerdos
  Cepit, ut huic urbi semina digna dares.

Silvia Vestalis, quid enim vetat inde moveri?
  Sacra lavaturas mane petebat aquas.
Ventum erat ad molli declivem tramite ripam,
  Ponitur e summa fictilis urna coma.
Fessa resedit humi, ventosque accepit aperto
  Pectore, turbatas restituitque comas.
Dum sedet, umbrosæ salices, volucresque canoræ,
  Fecerunt somnos, et leve murmur aquæ.

FASTES

DE P. OVIDE.

LIVRE III.

PARAIS, dieu des combats ; mais dépose pour un moment ta lance et ton bouclier; dégage de ton casque les boucles de tes cheveux brillans. Tu vas me demander peut-être ce qu'un poète a de commun avec Mars : d'abord, je chante un mois qui te doit son nom; et puis, tu sais bien que Minerve, pour déployer son courage au milieu des sanglantes mêlées, n'en préside pas moins aux beaux-arts. Que l'exemple de Pallas t'apprenne à quitter quelquefois le javelot homicide; sans armes, tu trouveras encore matière à tes exploits : n'est-ce pas désarmé que tu fus reçu dans les bras d'une prêtresse, pour donner à Rome une race de rudes guerriers.

Silvia la Vestale, puisqu'il faut remonter jusque là, allait un matin puiser l'eau pour les sacrifices : arrivée par une pente douce à la rive qui s'incline, elle pose l'urne d'argile qu'elle portait sur sa tête; de fatigue, elle s'assied sur le gazon, ouvre sa poitrine au souffle des vents, et remet l'ordre dans sa chevelure. Dans cette position, l'ombre des saules, les chants de l'oiseau sur la branche, et le doux murmure des eaux l'en-

Blanda quies victis furtim subrepit ocellis :
  Et cadit a mento languida facta manus.
Mars videt hanc, visamque cupit, potiturque cupitam,
  Et sua divina furta fefellit ope.
Somnus abit : jacet illa gravis : jam scilicet intra
  Viscera, Romanæ conditor urbis, eras.
Languida consurgit ; nec scit cur languida surgat ;
  Et peragit tales arbore nixa sonos :
Utile sit faustumque, precor, quod imagine somni
  Vidimus : an somno clarius illud erat ?
Ignibus Iliacis aderam : quum lapsa capillis
  Decidit ante sacros lanea vitta focos.
Inde duæ pariter, visu miserabile, palmæ
  Surgunt : ex illis altera major erat ;
Et gravibus ramis totum protexerat orbem ;
  Contigeratque nova sidera summa coma.
Ecce meus ferrum patruus molitur in illas ;
  Terreor admonitu, corque timore micat.
Martia, picus, avis gemino pro stipite pugnant,
  Et lupa : tuta per hos utraque palma fuit.

Dixerat : et plenam non firmis viribus urnam
  Sustulit : implerat, dum sua visa refert.
Interea crescente Remo, crescente Quirino,
  Cœlesti tumidus pondere venter erat.
Quo minus emeritis exiret cursibus annus,
  Restabant nitido jam duo signa Deo.
Silvia fit mater : Vestæ simulacra feruntur
  Virgineas oculis opposuisse manus.
Ara Deæ certe tremuit, pariente ministra ;

dorment insensiblement ; le sommeil caressant se glisse à la dérobée sous ses paupières appesanties, et la main qui soutenait sa tête retombe languissante. Mars l'a vue; il la désire, il la possède : mais, grâce à sa divinité, ce larcin est un secret pour l'objet même de son amour. Le sommeil fuit : la vestale a conçu, et déjà elle te porte dans ses flancs, ô père des Romains! Elle se lève languissante, et ne sait d'où lui vient cette langueur. Enfin, appuyée contre un arbre, elle laisse échapper ces mots : « Grands dieux! puissent de favorables présages s'attacher à ce que j'ai vu en songe, ou plutôt dans une réalité vive qui n'appartient pas au sommeil! J'étais auprès du foyer sacré de Vesta, lorsque la bandelette de laine s'échappe de mon front et tombe au pied de l'autel. O prodige! il en sort à la fois deux palmiers d'inégale hauteur; le plus grand étendait sur l'univers entier ses rameaux touffus, et portait jusqu'aux nues sa jeune tête. Je vois le frère de mon père lever la hache contre eux; cette image m'épouvante, et je sens mon cœur battre dans ma poitrine. L'oiseau de Mars, le pivert et une louve combattent pour les arbres jumeaux : ce secours a sauvé les palmiers. »

Elle dit; et, d'une main tremblante, emporte l'urne, qu'elle avait remplie, en racontant cette vision merveilleuse. Cependant Rémus et Quirinus se développaient dans le sein de la vestale; le fardeau céleste était visible. Pour atteindre aux bornes de l'année, le dieu du jour n'avait plus que deux signes à parcourir; Silvia devient mère : on dit que les images de Vesta se voilèrent les yeux de leurs mains virginales ; du moins, l'autel de la déesse trembla pendant l'accouchement de sa prêtresse, et la chaste flamme se cacha de terreur sous la cendre.

Et subiit cineres territa flamma suos.
Hæc ubi cognovit contemtor Amulius æqui,
Nam raptas fratri victor habebat opes,
Amne jubet mergi geminos: scelus unda refugit;
In sicca pueri destituuntur humo.
Lacte quis infantes nescit crevisse ferino,
Et picum expositis sæpe tulisse cibos?
Non ego te, tantæ nutrix Larentia gentis,
Nec taceam vestras, Faustule pauper, opes.
Vester honos veniet, quum Larentalia dicam:
Acceptus geniis illa december habet.

Martia ter senos proles adoleverat annos,
Et suberat flavæ jam nova barba comæ:
Omnibus agricolis armentorumque magistris
Iliadæ fratres jura petita dabant.
Sæpe domum veniunt prædonum sanguine læti,
Et redigunt actos in sua rura boves.
Ut genus audierunt, animos pater editus auget;
Et pudet in paucis nomen habere casis:
Romuleoque cadit trajectus Amulius ense:
Regnaque longævo restituuntur avo.
Mœnia conduntur: quæ, quamvis parva fuerunt,
Non tamen expediit transiluisse Remo.
Jam, modo qua fuerant silvæ, pecorumque recessus,
Urbs erat; æternæ quum pater urbis ait:
Arbiter armorum, de cujus sanguine natus
Credor; et, ut credar, pignora certa dabo;
A te principium Romano ducimus anno:

Amulius est instruit, Amulius, cet injuste tyran qui porte un sceptre arraché aux mains d'un frère: il condamne les gémeaux à disparaître sous les eaux du fleuve; mais le flot, qui recule devant le crime, les laisse à sec sur le rivage. Qui ne sait que le lait d'une bête féroce fut la première nourriture de ces enfans, et qu'un pivert leur apporta plus d'une fois à manger? Je ne veux pas vous oublier non plus, nourrice d'un si grand peuple, Larentia, et toi Faustulus, simple berger; vous êtes pauvres, mais combien un pareil trésor vous enrichit! Vous prendrez place dans mes chants, lorsque je célébrerai les Larentales, dans le mois de décembre, consacré aux festins joyeux.

Les fils de Mars comptaient déjà dix-huit ans; une barbe naissante se mariait à leurs blonds cheveux. Déjà s'étendait sur les laboureurs et les pâtres voisins, le puissant patronage des deux frères. Souvent on les voyait revenir en triomphe, tout couverts du sang des brigands, et ramener leur proie dans les pâturages accoutumés. Bientôt ils connaissent leur origine, et s'enflamment au nom de leur père : quelle honte d'ensevelir tant de gloire dans quelques misérables cabanes! C'en est fait : Amulius tombe sous les coups du fils de Mars; on rend le sceptre au vieux Numitor. Alors des murs s'élèvent, petits, peu formidables, que Rémus pourtant se repentit d'avoir osé franchir. Déjà, à la place des forêts et des pâturages sombres, on voyait une ville : « Dieu des combats, dit alors le fondateur de ces murs éternels, ô toi dont on dit que le sang coule dans mes veines! et je le ferai connaître à d'illustres marques, c'est sous tes auspices que nous inaugurons l'année romaine : je veux que le pre-

Primus de patrio nomine mensis eat.
Vox rata fit; patrioque vocat de nomine mensem;
Dicitur hæc pietas grata fuisse Deo.
Et tamen ante omnes Martem coluere priores:
Hoc dederat studiis bellica turba suis.
Pallada Cecropidæ, Minoia Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit;
Junonem Sparte, Pelopeiadesque Mycenæ;
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput.
Mars Latio venerandus erat, quia præsidet armis;
Arma feræ genti remque decusque dabant.
Quod si forte vacas, peregrinos inspice Fastos:
Mensis in his etiam nomine Martis erit.
Tertius Albanis; quintus fuit ille Faliscis;
Sextus apud populos, Hernica terra, tuos.
Inter Aricinos, Albanaque tempora constant,
Factaque Telegoni mœnia celsa manu.
Quintum Laurentes, bis quintum Æquicolus asper,
A tribus hunc primum turba Curensis habet:
Et tibi cum proavis, miles Peligne, Sabinis
Convenit; hic genti quartus utrique Deus.
Romulus, hos omnes ut vinceret ordine saltem,
Sanguinis auctori tempora prima dedit.

Nec totidem veteres, quot nunc, habuere kalendas.
Ille minor geminis mensibus annus erat.
Nondum tradideras victas victoribus artes,
Græcia; facundum, sed male forte genus.
Qui bene pugnarat, Romanam noverat artem:
Mittere qui poterat pila, disertus erat.

mier mois prenne le nom de mon père. » Cette parole s'accomplit; le nom de Mars désigne un mois; on dit que ce témoignage de piété dans un fils fut agréable au dieu.

Toutefois, Mars, dès long-temps, était la première divinité du Latium; culte naturel à un peuple belliqueux. Pallas à Athènes, Diane dans la Crète de Minos, Vulcain dans l'île qui produisit Hypsipyle, tiennent le premier rang : Junon est la déesse de Sparte et de Mycènes, et la sauvage Arcadie honore le dieu couronné de pin. Mars reçut l'encens du Latium, parce qu'il préside à la guerre : la guerre!... voilà pour cette nation farouche la source des richesses et de la gloire.

Avez-vous le temps de parcourir les Fastes des autres peuples? vous y trouverez aussi un mois du nom de Mars : c'est le troisième chez les Albains, le cinquième chez les Falisques, et le sixième pour tes peuples, ô terre des Herniques! L'ordre de temps établi chez les Albains se retrouve encore à Aricie et dans la ville superbe qui doit ses murailles à Télégonus. Les Laurentins ont donné à ce mois la cinquième place; le rude Æquicole, la dixième; c'est le quatrième pour les habitans de Cures; et il occupe le même rang chez les belliqueux Péligniens, qui s'accordent là dessus avec les Sabins, leurs ancêtres. Romulus, pour vaincre ces peuples, au moins dans l'ordre des mois, consacra à l'auteur de ses jours le premier temps de l'année.

Il ne faut pas croire qu'il y eut autrefois autant de calendes qu'aujourd'hui : l'année de Romulus avait deux mois de moins que la nôtre. Tu n'avais pas encore livré à tes vainqueurs tes arts comme un butin, ô nation hellénique! race de beaux diseurs, mais de faibles courages. Bien combattre, c'était là toute la science ro-

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleiadas Atlanteas
Senserat, aut geminos esse sub axe polos?
Esse duas Arctos; quarum Cynosura petatur
Sidoniis, Helicen Graia carina notet?
Signaque quæ longo frater percenseat anno,
Ire per hæc uno mense sororis equos?
Libera currebant, et inobservata per annum
Sidera : constabat sed tamen esse Deos.
Non illi cœlo labentia signa movebant;
Sed sua; quæ magnum perdere crimen erat:
Illaque de fœno; sed erat reverentia fœno,
Quantam nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica suspensos portabat longa maniplos;
Unde maniplaris nomina miles habet.
Ergo animi indociles et adhuc ratione carentes,
Mensibus egerunt lustra minora decem.
Annus erat, decimum quum Luna repleverat orbem:
Hic numerus magno tunc in honore fuit,
Seu quia tot digiti, per quos numerare solemus;
Seu quia bis quino femina mense parit;
Seu quod ad usque decem numero crescente venitur,
Principium spatiis sumitur inde novis.
Inde pares centum denos secrevit in orbes
Romulus, hastatos instituitque decem;
Et totidem princeps, totidem pilanus habebat
Corpora; legitimo quique merebat equo.
Quin etiam partes totidem Titiensibus idem,
Quosque vocant Ramnes, Luceribusque dedit.
Adsuctos igitur numeros servavit in anno:
Hoc luget spatio femina mœsta virum.

maine : quand on pouvait lancer un fort javelot, on était assez éloquent. Dans ces temps lointains, qui avait jamais remarqué l'existence des Hyades ou des Pléïades, filles d'Atlas? quel homme savait que l'axe du monde tourne sur un double pôle; qu'il y a deux Ourses, Cynosure, l'objet des observations des Sidoniens, et Hélice, guide fidèle du navire grec; et que les chevaux de Phœbé franchissent, en un seul mois, les signes célestes que son frère parcourt dans le long espace d'une année? Libres dans leur course, les astres traçaient des cercles inobservés; mais on n'en croyait pas moins à l'existence des dieux. Ces guerriers s'inquiétaient peu de la marche des signes dans le ciel; ils avaient les yeux sur les signes militaires; les perdre, était un crime grave : ce n'était que du foin, mais il imprimait autant de respect que nos aigles majestueuses; on en portait un faisceau (*maniplus*) au bout d'un long bâton : de là le nom de *maniplaire* donné au soldat. On voit donc que ces esprits grossiers et sans instruction suivaient le petit lustre de dix mois : l'année finissait avec la dixième révolution de la lune. Ce nombre était alors en grande estime, soit parce qu'il égale celui des doigts, dont on se sert ordinairement pour compter, soit parce que la femme accouche au dixième mois, ou bien encore parce que, si l'on épuise les chiffres jusqu'à dix, on a un nouveau point de départ. Aussi voit-on Romulus partager en dix centuries les soldats des légions, suivant les rapports d'âge et de ressemblance, dix corps de hastats, dix de *principes*, dix de *pilani* : cette division par dix se retrouve encore parmi ceux que l'état gratifiait d'un cheval; elle existait aussi pour les Titiens, ceux qu'on appelle Ramnes, et les Lucères. Il ne fit donc qu'appliquer

Neu dubites, primæ fuerint quin ante kalendæ
Martis; ad hæc animum signa referre potes.
Laurea flaminibus, quæ toto perstitit anno,
Tollitur; et frondes sunt in honore novæ.
Janua nunc regis posita viret arbore Phœbi:
Ante tuas fit idem, curia prisca, fores.
Vesta quoque ut folio niteat velata recenti,
Cedit ab Iliacis laurea cana focis.
Adde, quod arcana fieri novus ignis in æde
Dicitur; et vires flamma refecta capit.
Nec mihi parva fides, annos hinc isse priores;
Anna quod hoc cœpta est mense Perenna coli.
Hinc etiam veteres initi memorantur honores
Ad spatium belli, perfide Pœne, tui.
Denique quintus ab hoc fuerat Quintilis: et inde
Incipit, a numero nomina quisquis habet.
Primus oliviferis Romam deductus ab arvis,
Pompilius menses sensit abesse duos;
Sive hoc a Samio doctus, qui posse renasci
Nos putat; Egeria sive monente sua.
Sed tamen errabant etiamnum tempora; donec
Cæsaris in multis hæc quoque cura fuit.
Non hæc ille Deus, tantæque propaginis auctor
Credidit officiis esse minora suis;
Promissumque sibi voluit prænoscere cœlum,
Nec Deus ignotas hospes inire domos.
Ille moras solis, quibus in sua signa rediret,
Traditur exactis disposuisse notis.

à l'année un nombre très-usité : c'est aussi le temps pendant lequel la veuve en deuil pleure son époux.

Pour vous convaincre que les calendes de mars ouvraient autrefois l'année, remarquez les vestiges qu'a laissés cette coutume. Le laurier des flamines, qui a orné toute l'année leur demeure, est enlevé pour faire place à de nouveaux rameaux; en ces jours, la porte du roi des sacrifices étale les feuilles de l'arbre toujours vert de Phébus, qu'on remarque aussi aux portiques de la vieille Curie. Pour couronner Vesta de guirlandes nouvelles, on arrache des foyers troyens un laurier blanc de vétusté. On dit encore que le feu se renouvelle au fond du sanctuaire mystérieux, et que la flamme ranimée prend des forces; et une grande preuve à mes yeux de cet ordre dans l'ancienne année, c'est que le culte d'Anna Perenna a commencé au mois de mars. C'était à la même époque que nos ancêtres entraient en charge, jusqu'à la guerre du perfide Annibal. Enfin, *quintilis* est le *cinquième* mois, à partir de mars, et on suit la même règle pour les autres mois, qui doivent leur nom au rang qu'ils occupent. Ce roi que les Romains allèrent chercher dans le pays fameux par ses olives, Numa, s'aperçut le premier que l'année était incomplète; soit qu'il eût puisé cette science auprès du philosophe de Samos, qui nous fait renaître par la métempsychose, soit qu'il la dût à sa nymphe Égérie : mais il laissa encore subsister des erreurs que César trouva le temps de rectifier, au milieu de ses vastes occupations. Ce dieu, ce père d'une si illustre race, ne crut pas ce soin au dessous de lui; il voulut connaître d'avance ce ciel promis à ses vertus, et ne pas entrer un jour comme un étranger dans des demeures inconnues. On assure qu'il a déterminé avec une pré-

Is decies senos ter centum et quinque diebus
  Junxit, et e pleno tempora quarta die.
Hic anni modus est : in lustrum accedere debet,
  Quæ consummatur partibus, una dies.

Si licet occultos monitus audire Deorum
  Vatibus; ut certe fama licere putat;
Quum sis officiis, Gradive, virilibus aptus,
  Dic mihi matronæ cur tua festa colant?
Sic ego; sic posita dixit mihi casside Mavors;
  Sed tamen in dextra missilis hasta fuit:
Nunc primum studiis pacis, Deus utilis armis,
  Advocor; et gressus in nova castra fero:
Nec piget incœpti : juvat hac quoque parte morari;
  Hoc solam ne se posse Minerva putet.
Disce, Latinorum vates operose dierum,
  Quod petis; et memori pectore dicta nota.
Parva fuit, si prima velis elementa referre,
  Roma : sed in parva spes tamen hujus erat.
Mœnia jam stabant, populis angusta futuris;
  Credita sed turbæ tunc nimis ampla suæ.
Quæ fuerit nostri, si quæris, regia nati;
  Adspice de canna straminibusque domum.
In stipula placidi carpebat munera somni;
  Et tamen ex illo venit in astra toro.
Jamque loco majus nomen Romanus habebat:
  Nec conjux illi, nec socer ullus erat.
Spernebant generos inopes vicinia dives;
  Et male credebar sanguinis auctor ego.
In stabulis habitasse, boves pavisse, nocebat,

cision rigoureuse le temps que met le soleil à parcourir chaque signe. Il joignit aux trois cent cinq jours de l'ancienne année soixante jours nouveaux, et un autre au bout de quatre ans. Cet ordre a prévalu : chaque lustre doit être enrichi d'un jour composé des heures qui restent de l'année.

S'il est permis au poète de jouir des entretiens secrets des dieux, comme la renommée le publie, dis-moi, Mars, dieu des viriles occupations, pourquoi les femmes célèbrent ta fête ? A ces mots, le dieu répondit, après avoir déposé son casque, mais en gardant encore un javelot à la main : « C'est la première fois que l'on m'invoque dans les exercices de la paix, moi, divinité des combats : je vais entrer dans un camp nouveau, et ce changement ne me déplaît pas. En présidant aussi à ces travaux, je veux montrer que ce n'est pas le domaine exclusif de Minerve. Écoute donc, chantre laborieux des mois, et grave mes paroles dans ton cœur : c'était peu de chose, que Rome, à sa première origine; mais déjà, dans cette enveloppe chétive, résidait l'espérance de ce qu'elle est aujourd'hui ; déjà s'élevaient ces murailles où les populations devaient un jour se trouver à l'étroit, mais qui semblaient alors trop vastes pour les premiers habitans. Veux-tu connaître le palais de mon fils? vois cette cabane de roseaux et de chaume ; il dormait tranquillement sur la paille, et de ce lit pourtant il s'est élancé dans les cieux. Déjà les Romains avaient un nom plus grand que leur territoire; mais ils ne connaissaient ni épouses ni alliances. Des voisins opulens méprisaient la pauvreté de ces guerriers; on ne voulait pas croire que je fusse leur père. C'était une tache pour eux d'avoir vécu dans les étables, mené paître les troupeaux, et de ne

Jugeraque inculti pauca tenere soli.
Cum pare quæque suo coeunt volucresque feræque,
Atque aliquam, de qua procreet, anguis habet.
Extremis dantur connubia gentibus: at, quæ
Romano vellet nubere, nulla fuit.
Indolui; patriamque dedi tibi, Romule, mentem:
Tolle preces, dixi: quod petis, arma dabunt.
Festa para Conso: Consus tibi cetera dicet,
Illo facta die quum sua sacra canet.
Intumuere Cures, et quos dolor attigit idem:
Tum primum generis intulit arma socer.
Jamque fere raptæ matrum quoque nomen habebant;
Tractaque erant longa bella propinqua mora.
Conveniunt nuptæ dictam Junonis in ædem;
Quas inter mea sic est nurus orsa loqui:
O pariter raptæ, quoniam hoc commune tenemus,
Non ultra lente possumus esse piæ:
Stant acies; sed utra Dî sint pro parte rogandi,
Eligite; hinc conjux, hinc pater arma tenent.
Quærendum, viduæ fieri malimus, an orbæ:
Consilium vobis forte piumque dabo.
Consilium dederat: parent; crinemque resolvunt;
Mœstaque funerea corpora veste tegunt
Jam stabant acies ferro mortique paratæ;
Jam lituus pugnæ signa daturus erat;
Quum raptæ veniunt inter patresque virosque;
Inque sinu natos, pignora sacra, ferunt.
Ut medium campi passis tetigere capillis,
In terram posito procubuere genu:
Et, quasi sentirent, blando clamore nepotes

posséder que quelques arpens d'une terre inculte. Les oiseaux, les bêtes s'accouplent avec les animaux de leur espèce; le serpent même trouve à se reproduire; on voit les peuples les plus reculés s'unir par des mariages : le Romain seul ne pouvait trouver de femme. Je sentis vivement cet affront; j'animai Romulus de l'esprit de son père. Plus de prières, lui dis-je; ce que tu demandes, les armes te le donneront. Prépare une fête à Consus. Consus, ô poète! te dira le reste des évènemens de cette journée, en te racontant l'origine de son culte. L'indignation souleva les peuples de Cures, et ceux qui partageaient leur ressentiment. Alors, pour la première fois, fut donné le funeste exemple du beau-père armé contre le gendre. A peine ravies, les Sabines avaient déjà le nom de mères; une guerre de cette nature entraînait de longs retards. Elles se réunissent dans un temple de Junon; l'épouse de mon fils leur adresse ces paroles : « O vous! « enlevées comme moi, et soumises à la même destinée, « nous ne pouvons plus, sans crime, nous contenter d'une « piété oisive. Les armées sont en présence; pour quel « parti prier les dieux? choisissez : ici un époux, là un « père; être veuves ou orphelines, c'est là l'alternative. « J'ai un conseil à vous donner, que la piété et le courage « approuvent également. » L'avis qu'elle ouvre est suivi : les cheveux épars, les traits altérés, en longs habits de deuil, lorsque le glaive allait s'enivrer de carnage, et le clairon donner le signal de la bataille, les Sabines s'élancent au milieu de leurs pères et de leurs époux, tenant embrassés les gages chéris de leur amour. Là, dans l'espace qui séparait les deux armées, elles se jettent à deux genoux. Par un instinct touchant, on voyait les enfans tendre leurs petits bras vers leurs aïeux, avec des

Tendebant ad avos brachia parva suos.
Qui poterat, clamabat avum, tum denique visum :
Et qui vix poterat, posse coactus erat.
Tela viris animusque cadunt ; gladiisque remotis
Dant soceri generis, accipiuntque manus.
Laudatasque tenent natas ; scutoque nepotem
Fert avus : hic scuti dulcior usus erat.
Inde diem, quæ prima, meas celebrare Kalendas
Œbalides matres non leve munus habent.
An, quia, committi strictis mucronibus ausæ,
Finierant lacrymis Martia bella suis ?
Vel, quod erat de me feliciter Ilia mater;
Rite colunt matres sacra, diemque meum.
Quid? quod hiems, adoperta gelu, nunc denique cedit
Et pereunt victæ sole tepente nives.
Arboribus redeunt detonsæ frigore frondes :
Uvidaque e tenero palmite gemma tumet.
Quæque diu latuit, nunc se, qua tollat in auras,
Fertilis occultas invenit herba vias.
Nunc fecundus ager : pecoris nunc hora creandi :
Nunc avis in ramo tecta laremque parat.
Tempora jure colunt latiæ fecunda parentes,
Quarum militiam votaque partus habet.
Adde, quod excubias regi Romanus agebat,
Qua nunc Esquilias nomina collis habet.
Illic a nuribus Junoni templa latinis
Hac sunt, si memini, publica facta die.
Quid moror ? et variis onero tua pectora causis ?
Eminet ante oculos, quod petis, ecce tuos.
Mater amat nuptas; matris me turb[illegible]

cris d'une expression caressante; celui qui en a la force appelle son grand-père, qu'il voit pour la première fois; une mère ingénieuse supplée, chez les autres, à la faiblesse de l'organe. L'animosité des guerriers tombe avec leurs armes, les glaives ont disparu; gendres et beaux-pères se donnent la main avec amitié; le père embrasse sa fille qu'il comble d'éloges; l'aïeul porte son petit-fils sur son bouclier : pouvait-on en faire plus doux usage? Aussi, au premier jour du mois, les mères Sabines se font un devoir de célébrer mes calendes. Est-ce en mémoire de cette courageuse audace, lorsque, s'élançant au milieu des épées, elles finirent, par leurs larmes, des combats auxquels je préside; ou bien parce qu'Ilia me dut une heureuse fécondité, que je reçois des mères ce culte et ces sacrifices? Ne serait-ce pas aussi que l'hiver se retire alors avec son manteau de glace, et que la neige se fond sous la tiède haleine du soleil? On voit repousser la chevelure des arbres tondus par les frimas; le bourgeon s'échappe en jets brillans de la tendre écorce; long-temps cachée dans le sein de la terre, l'herbe trouve des voies secrètes pour montrer sa tête verdoyante. Les champs sont féconds; c'est l'instant de la reproduction pour les troupeaux. L'oiseau, sur la branche, prépare un asile à ses petits. Cette époque de renaissance est donc, avec raison, l'objet du culte des mères Romaines, pour qui l'enfantement, appelé par tant de vœux, est le jour du travail et du combat. Enfin, sur la colline où les Romains montaient la garde à leur roi, et qu'on nomme aujourd'hui Esquilies, c'est en ce jour que les dames romaines élevèrent un temple public à Junon. Mais pourquoi tous ces détours, et ces causes diverses qui fa[illegible]t ton attention? Ma mère chérit les épouses, et

Hæc nos præcipue tam pia causa decet.
Ferte Deæ flores : gaudet florentibus herbis
Hæc Dea : de tenero cingite flore caput.
Dicite, Tu lucem nobis, Lucina, dedisti;
Dicite, Tu voto parturientis ades.
Si qua tamen gravida est : resoluto crine precetur,
Ut solvat partus molliter illa suos.

Quis mihi nunc dicat, quare cœlestia Martis
Arma ferant Salii, Mamuriumque canant?
Nympha, mone, nemori stagnoque operata Dianæ :
Nympha, Numæ conjux, ad tua facta veni.
Vallis Aricinæ sylva præcinctus opaca
Est lacus, antiqua relligione sacer.
Hic latet Hippolytus furiis direptus equorum ;
Unde nemus nullis illud initur equis.
Licia dependent, longas velantia sæpes,
Et posita est meritæ multa tabella Deæ.
Sæpe potens voti, frontem redimita coronis,
Femina lucentes portat ab Urbe faces.
Regna tenent fortesque manu, pedibusque fugaces;
Et perit exemplo postmodo quisque suo.
Defluit incerto lapidosus murmure rivus :
Sæpe, sed exiguis haustibus, inde bibes.
Egeria est, quæ præbet aquas, Dea grata Camenis :
Illa Numæ conjux, consiliumque fuit.
Principio nimium promtos ad bella Quirites
Molliri placuit jure, Deûmque metu.
Inde datæ leges, ne firmior omnia posset :
Cœptaque sunt pure tradita sacra coli.

les épouses reconnaissantes fréquentent les autels du fils. Cette pieuse explication est la plus digne de moi. Des fleurs à la déesse : elle aime leur feuillage verdoyant; ornez sa tête d'une fraîche guirlande. Dites-lui : O Lucine! nous te devons la lumière. Dites-lui : Sois propice aux vœux de celle qui souffre les douleurs de l'enfantement. Cependant, que la femme enceinte vienne, les cheveux sans ordre, prier Lucine de tirer doucement de son sein le fruit qu'il renferme. »

Qui me dira maintenant pourquoi les Saliens portent les armes de Mars, présent du ciel, et chantent Mamurius? C'est toi que j'implore, ô Nymphe qui caches tes services au fond des bois et des lacs de Diane! divine épouse de Numa, viens m'inspirer ton histoire! Dans la vallée d'Aricie, au milieu d'une épaisse forêt, est un lac consacré par un culte antique; c'est la retraite formidable d'Hippolyte déchiré par ses coursiers en fureur. Aussi jamais on ne voit de chevaux en ce lieu. Des voiles pendent en larges tissus le long des buissons, et la reconnaissance a consacré un grand nombre de tableaux à la déesse. Souvent, après un vœu accompli, le front couronné de guirlandes, la dame romaine arrive dans ce séjour avec de brillans flambeaux. Le sceptre de la forêt est donné au plus courageux les armes à la main, et au plus léger à la course; et chacun de ces rois éphémères périt à son tour victime de l'exemple qu'il a donné. Là coule, avec un insaisissable murmure, un ruisseau sur un lit de cailloux : vous y boirez souvent, mais à petits coups; c'est Égérie qui fournit cette onde : déesse chère aux Muses, épouse et conseil de Numa. Alors les Romains, guerriers toujours prêts à la violence, avaient besoin d'être amollis par le pouvoir du droit, et la crainte

Exuitur feritas, armisque potentius æquum est :
  Et cum cive pudet conseruisse manus.
Atque aliquis, modo trux, visa jam vertitur ara ;
  Vinaque dat tepidis salsaque farra focis.
Ecce Deûm genitor rutilas per nubila flammas
  Spargit, et effusis æthera siccat aquis.
Non alias missi cecidere frequentius ignes :
  Rex pavet, et vulgi pectora terror habet.
Cui Dea, Ne nimium terrere ; piabile fulmen
  Est, ait ; et sævi flectitur ira Jovis :
Sed poterunt ritum Picus Faunusque piandi
  Prodere, Romani numen uterque soli.
Nec sine vi tradent : adhibeto vincula captis.
  Atque ita, qua possint, erudit, arte capi.

Lucus Aventino suberat niger ilicis umbra,
  Quo posses viso dicere, Numen inest.
In medio gramen, muscoque adoperta virenti
  Manabat saxo vena perennis aquæ.
Inde fere soli Faunus Picusque bibebant.
  Huc venit, et fonti rex Numa mactat ovem :
Plenaque odorati disponit pocula Bacchi ;
  Cumque suis antro conditus ipse latet.
Ad solitos veniunt silvestria numina fontes ;
  Et relevant multo pectora sicca mero.
Vina quies sequitur : gelido Numa prodit ab antro ;
  Vinclaque sopitas addit in arta manus.
Somnus ut abscessit ; tentando vincula pugnant
  Rumpere : pugnantes fortius illa tenent.

des dieux. Les lois naquirent, pour mettre un frein à la force, et les traditions religieuses prirent la forme d'un culte plus pur : on dépouille la férocité des mœurs, la justice est enfin plus forte que les armes; le citoyen rougit de se lever contre le citoyen; le courage le plus arrogant tombe à la vue de l'autel; on voit chacun répandre le vin et le froment sur le foyer enflammé. Mais voilà qu'à travers les nues le père des dieux lance la foudre resplendissante, et semble épuiser les eaux du ciel pour inonder la terre. Jamais on ne vit tant de feux sillonner les airs; le roi est dans l'épouvante, et le cœur du peuple est serré de terreur. « Calmez cette frayeur, lui dit la déesse; l'effet de la foudre peut être détourné, et la colère de Jupiter n'est pas inflexible. C'est à Picus et à Faune, divinités de la terre de Rome, qu'il faut demander le secret de l'expiation; mais ils ne le livreront pas sans résistance : il faut les saisir et les enchaîner. » Et elle lui indique le moyen d'y parvenir.

Un bois s'élevait au pied de l'Aventin, sombre, peuplé de chênes noirs, et dont le seul aspect arrachait ce cri : Là réside la divinité! Au milieu, sur un fond de gazon frais, un ruisseau, caché sous une mousse fleurie, s'échappait du creux d'un rocher; Faune et Picus étaient presque les seuls qui vinssent s'y désaltérer. Numa arrive en ces lieux, et immole une brebis à la fontaine; puis il dépose des coupes remplies d'un vin odorant, et va chercher un asile, avec sa suite, au fond d'un antre. Les deux divinités champêtres, arrivant comme de coutume, se désaltèrent à pleins bords. Après le vin, le sommeil : aussitôt Numa s'élance, et resserre, dans des liens étroits, les mains des dieux assoupis. A leur réveil, ils s'efforcent de rompre leurs chaînes, mais

Tum Numa : Dî nemorum, factis ignoscite nostris,
Si scelus ingenio scitis abesse meo;
Quoque modo possit fulmen monstrate piari.
Sic Numa; sic quatiens cornua Faunus ait :
Magna petis; nec quæ monitu tibi discere nostro
Fas sit : habent fines numina nostra suos.
Dî sumus agrestes, et qui dominemur in altis
Montibus : arbitrium est in sua tela Jovi.
Hunc tu non poteris per te deducere cœlo :
At poteris nostra forsitan usus ope.
Dixerat hæc Faunus : par est sententia Pici.
Deme tamen nobis vincula, Picus ait.
Jupiter huc veniet, valida deductus ab arte :
Nubila promissi Styx mihi testis erit.
Emissi quid agant laqueis, quæ carmina dicant,
Quaque trahant superis sedibus arte Jovem,
Scire nefas homini : nobis concessa canantur,
Quæque pio dici vatis ab ore licet.
Eliciunt cœlo te, Jupiter, unde minores
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant.
Constat Aventinæ tremuisse cacumina silvæ :
Terraque subsedit pondere pressa Jovis.
Corda micant regis : totoque e pectore sanguis
Fugit; et hirsutæ diriguere comæ.
Ut rediit animus, Da certa piamina, dixit,
Fulminis, altorum rexque paterque Deûm;
Si tua contigimus manibus donaria puris;
Hoc quoque, quod petitur, si pia lingua rogat.
Annuit oranti : sed verum ambage remota
Abdidit, et dubio terruit ore virum.

ils ne font que se prendre davantage. « Divinités de ces bois, dit alors le roi, pardonnez à mon audace; vous savez que le crime est loin de mon cœur. Daignez m'apprendre l'expiation de la foudre. » Ainsi dit Numa; ainsi lui répondit Faune, en agitant les cornes de son front : « Ce sont choses graves que tu demandes : ce n'est pas notre bouche qui peut t'en instruire ; notre divinité a ses bornes : dieux des champs, nous régnons sur ces montagnes; Jupiter seul a droit sur ses foudres. Tu ne pourrais toi-même le faire descendre du ciel ; tu le pourras peut-être, aidé de notre secours. » Picus approuve les paroles de Faune : « Cependant, dit-il, délivre-nous de ces liens. Jupiter va descendre ici, par les conjurations d'un art puissant : que le sombre Styx soit témoin de mon serment. » Ce que firent ces dieux, libres de leurs entraves, quelles paroles magiques ils prononcèrent, par quel secret merveilleux ils appelèrent, de l'Olympe, le maître de la foudre, il est défendu à l'homme de le savoir, et nos chants ne s'écarteront jamais des bornes qui sont imposées à la pieuse langue du poète. Ils attirent (*eliciunt*) Jupiter de sa demeure céleste, et c'est de là que nous honorons aussi ce dieu sous le nom d'Elicius.

On vit trembler le sommet de l'Aventin, et la terre s'affaissa sous le poids du maître de l'Olympe : le cœur du roi bat avec violence, tout son sang se retire, et ses cheveux se hérissent. Remis de sa frayeur : « Roi et père des grands dieux, dit Numa, daigne m'enseigner l'expiation de la foudre, si mes mains ont toujours été pures, si pieuse est la voix qui t'implore en ce moment. » Le dieu consent à sa prière; mais il cache la vérité sous une parole brève, quoique franche, et jette le roi dans une terrible incertitude : « Coupe une tête.— Nous obéi-

Cæde caput, dixit : cui rex, Parebimus, inquit :
Cædenda est hortis eruta cepa meis.
Addidit hic, Hominis : Summos, ait ille, capillos.
Postulat hic animam : cui Numa, Piscis, ait.
Risit; et, His, inquit, facito, mea tela procures,
O vir colloquio non abigende meo.
Sed tibi, protulerit quum totum crastinus orbem
Cynthius, imperii pignora certa dabo.
Dixit, et ingenti tonitru super æthera motum
Fertur, adorantem destituitque Numam.
Ille redit lætus, memoratque Quiritibus acta :
Tarda venit dictis, difficilisque fides.
At certe credemur, ait, si verba sequatur
Exitus : en, audi crastina, quisquis ades.
Protulerit terris quum totum Cynthius orbem,
Jupiter imperii pignora certa dabit.
Discedunt dubii, promissaque tarda videntur;
Dependetque fides a veniente die.
Mollis erat tellus rorataque mane pruina :
Ante sui populus limina regis adest.
Prodit, et in solio medius consedit acerno :
Innumeri circa stantque silentque viri.
Ortus erat summo tantummodo margine Phœbus :
Sollicitæ mentes speque metuque pavent.
Constitit, atque caput niveo velatus amictu,
Jam bene Dîs notas sustulit ille manus;
Atque ita, Tempus adest promissi muneris, inquit :
Pollicitam dictis, Jupiter, adde fidem.
Dum loquitur, totum jam sol emerserat orbem :
Et gravis ætherio venit ab axe fragor.

rons ; je ferai couper la tête d'un ognon de mes jardins. — Je veux celle d'un homme. — Vous aurez ses cheveux. — Il me faut une âme. — Ce sera donc celle d'un poisson. — Eh bien, soit, dit en riant Jupiter ; emploie ces expiations pour apaiser nos foudres, ô mortel digne de converser avec le roi des dieux ! Demain, lorsque Phébus éclairera l'univers entier de ses rayons, je te donnerai un gage infaillible du salut de l'empire. » Il dit, s'élève dans les airs ébranlés par les éclats du tonnerre, et laisse Numa humblement prosterné. Numa, transporté de joie, vient raconter aux citoyens ce qui s'est passé : il ne peut obtenir qu'avec peine une foi tardive. « On me croira du moins, s'écrie-t-il, si l'évènement répond à mes paroles. Écoutez donc, vous tous, ce qui doit arriver demain : *Lorsque Phébus éclairera l'univers entier de ses rayons, Jupiter nous donnera un gage infaillible du salut de l'empire.* » La foule se retire, encore incertaine sur une promesse dont l'effet lui paraît éloigné, et laissant dépendre son jugement de l'évènement du lendemain. La terre était encore humide de la rosée du matin, lorsque le peuple se rassembla devant le palais de son roi. Numa s'avance, et prend place au milieu, sur un trône d'érable : autour de lui, une foule innombrable garde un silence respectueux. Phébus ne montrait encore qu'un coin de sa face à l'horizon ; les esprits tremblans étaient agités par la crainte et l'espérance. Le cœur ferme, et se couvrant la tête d'un voile blanc, il élève vers le ciel ses mains si connues des dieux. « O Jupiter ! dit-il, voici le temps marqué pour tes promesses ; viens accomplir ta parole sacrée. » Comme il parlait, le soleil avait inondé la terre de ses feux : tout à coup un bruit formidable ébranle les pôles du monde ;

Ter tonuit sine nube Deus, tria fulgura misit.
  Credite dicenti : mira, sed acta, loquor.
A media cœlum regione dehiscere cœpit :
  Submisere oculos cum duce turba suos.
Ecce levi scutum versatum leniter aura
  Decidit : a populo clamor ad astra venit.
Tollit humo munus, cæsa prius ille juvenca,
  Quæ dederat nulli colla premenda jugo ;
Idque ancile vocat, quod ab omni parte recisum est ;
  Quaque notes oculis, angulus omnis abest.
Tum, memor imperii sortem consistere in illo,
  Consilium multæ calliditatis init.
Plura jubet fieri simili cælata figura,
  Error ut ante oculos insidiantis eat.
Mamurius, morum fabræne exactior artis,
  Difficile est, illud, dicere, clausit opus.
Cui Numa munificus, Facti pete præmia, dixit :
  Si mea nota fides, irrita nulla petes.
Jam dederat Saliis, a saltu nomina ducunt,
  Armaque, et ad certos verba canenda modos.
Tum sic Mamurius : Merces mihi gloria detur,
  Nominaque extremo carmine nostra sonent.
Inde sacerdotes operi promissa vetusto
  Præmia persolvunt, Mamuriumque vocant.
Nubere si qua voles, quamvis properabitis ambo,
  Differ : habent parvæ commoda magna moræ.
Arma movent pugnam : pugna est aliena maritis ;
  Condita quum fuerint, aptius omen erit.
His etiam conjux apicati cincta Dialis
  Lucibus impexas debet habere comas.

trois fois le tonnerre éclate dans un ciel sans nuage, trois fois la foudre est lancée par Jupiter. Croyez ce que je raconte; ce sont des prodiges, mais ce sont des faits. Le milieu du ciel commence à s'entr'ouvrir ; roi et peuple baissent les yeux. Alors, doucement porté par un vent léger, un bouclier tombe : un cri unanime s'élève de l'assemblée. Le roi ramasse le présent des dieux, après avoir immolé une génisse, dont la tête n'avait jamais fléchi sous le joug, il lui donne le nom d'Ancile, parce qu'il est taillé de tous côtés, et que l'œil n'y aperçoit aucun angle. Alors, se souvenant que le destin de l'empire y est attaché, Numa imagine un artifice ingénieux : il ordonne de fabriquer plusieurs boucliers d'une forme semblable, afin d'embarrasser, par l'incertitude, l'œil d'un ennemi perfide. Mamurius, aussi distingué par ses mœurs que par ses talens dans son art, mit la dernière main à cet ouvrage. « Quelle récompense veux-tu? lui dit ce prince généreux. Tu connais la fidélité de mes promesses : tu obtiendras toutes tes demandes. » Les *Saliens*, dont le nom vient de *sauter*, avaient déjà été institués par Numa, qui leur avait donné des armes et des chants sur une mesure prescrite. « Je ne demande d'autre récompense que la gloire, dit Mamurius : qu'à la fin de leurs chants les Saliens répètent mon nom. » C'est pour acquitter cette dette antique, que nos prêtres encore aujourd'hui célèbrent Mamurius.

Jeunes amans, quelle que soit l'ardeur mutuelle qui vous presse, différez votre hymen : un léger retard a souvent produit de grands avantages. Les armes sont le symbole de la guerre, et la guerre est contraire aux époux; attendez qu'on les renferme, et un présage plus heureux se lèvera pour vous. Pendant ces jours, l'épouse

Tertia nox emersa suos ubi moverit ignes;
Conditus e geminis Piscibus alter erit.
Nam duo sunt : austris hic est, aquilonibus ille
Proximus : a vento nomen uterque tenet.

Quum croceis rorare genis Tithonia conjux
Cœperit, et quintæ tempora lucis aget :
Sive est Arctophylax, sive est piger ille Bootes,
Mergetur, visus effugietque tuos.
At non effugiet Vindemitor : hoc quoque causam
Unde trahat sidus, parva docere mora est.
Ampelon intonsum, Satyris Nymphaque creatum,
Fertur in Ismariis Bacchus amasse jugis.
Tradidit huic vitem pendentem frondibus ulmi,
Quæ nunc de pueri nomine nomen habet.
Dum legit in ramo pictas temerarius uvas,
Decidit : amissum Liber in astra vehit.
Sextus ubi Oceano clivosum scandit olympum
Phœbus, et alatis æthera carpit equis :
Quisquis ades, canæque colis penetralia Vestæ;
Cratera Iliacis turaque pone focis.
Cæsaris innumeris, quem maluit ille mereri,
Accessit titulis pontificalis honos.
Ignibus æternis æterni numina præsunt
Cæsaris : imperii pignora juncta vides.
De veteris Trojæ dignissima præda favilla,
Qua gravis Æneas tutus ab hoste fuit;
Ortus ab Ænea tangit cognata sacerdos
Numina : cognatum, Vesta, tuere caput.

du flamine Diale, en manteau couleur de flamme, ne peut passer le peigne sur sa chevelure.

Dès que la troisième nuit répandra dans le ciel sa pâle clarté, on verra disparaître un des Poissons ; car on en compte deux, l'un habitant des régions australes, l'autre voisin de l'Aquilon : c'est aux vents que l'un et l'autre doivent leur nom.

Lorsque l'épouse de Tithon répandra ses pleurs en perles d'or, et ramènera le cinquième jour, Arctophylax, qu'on appelle encore le tardif Bootès, se plongera dans les ondes, et disparaîtra aux yeux de l'observateur; mais on apercevra le Vendangeur: je vais dire en peu de mots comment cette constellation a pris place dans le ciel. Le jeune Ampélos, fruit des amours des Satyres et d'une Nymphe, fut aimé par Bacchus sur le mont Ismare, et reçut de ce dieu une vigne enlacée aux branches d'un ormeau, à laquelle il a donné son nom ; mais en voulant cueillir sur l'arbre une grappe pourprée, l'imprudent tomba : Liber plaça parmi les astres celui qu'il avait aimé.

Cependant, pour la sixième fois, sortant de l'Océan, Phébus a gravi le chemin escarpé de l'Olympe, et déployé dans les airs les ailes de ses coursiers: vous tous, fidèles adorateurs de Vesta, placez sur le foyer de son sanctuaire l'encens et les larges coupes. A tous ses noms glorieux, César a joint un titre dont il est surtout fier, celui de grand-pontife. Son éternité préside au feu éternel; vous voyez réunis les génies tutélaires de l'empire, charge précieuse arrachée à Troie en cendres, et sous laquelle Énée échappa à ses ennemis! Un prêtre issu du héros troyen, approche ces divinités alliées. O Vesta! daigne veiller sur cette tête qui te touche de si

Quos sancta fovet ille manu, bene vivitis ignes;
Vivite inexstincti, flammaque, duxque, precor.

Una nota est Martis Nonis : sacrata quod illis
Templa putant lucos Vejovis ante duos.
Romulus ut saxo lucum circumdedit alto :
Quilibet huc, inquit, confuge, tutus eris.
O quam de tenui Romanus origine crevit !
Turba vetus quam non invidiosa fuit !

Ne tamen ignaro novitas tibi nominis obstet,
Disce, quis iste Deus, cur ve vocetur ita.
Jupiter est juvenis : juveniles adspice vultus :
Adspice deinde manum; fulmina nulla tenet.
Fulmina, post ausos cœlum affectare Gigantas,
Sumta Jovi : primo tempore inermis erat.
Ignibus Ossa novis, et Pelion altior Ossa
Arsit, et in solida fixus Olympus humo.
Stat quoque Capra simul : Nymphæ pavisse feruntur
Cretides : infanti lac dedit illa Jovi.
Nunc vocor ad nomen : vegrandia farra coloni,
Quæ male creverunt, vescaque parva vocant.
Vis ea si verbi est, cur non ego Vejovis ædem,
Ædem non magni suspicer esse Jovis ?

Jamque, ubi cæruleum variabunt sidera cœlum,
Suspice : Gorgonei colla videbis equi.
Creditur hic cæsæ gravida cervice Medusæ
Sanguine respersis prosiluisse jubis.
Huic supra nubes, et subter sidera lapso
Cœlum pro terra, pro pede penna fuit.

près. Feux qu'il entretient de sa main sacrée, vous jetez un brillant éclat : puisse la flamme et le héros ne jamais s'éteindre !

Les nones de mars sont remarquables : c'est en ce jour, dit-on, que fut consacré le temple de Véjovis, à l'entrée d'un double bois sacré. Dès que Romulus eut entouré ce bois de hautes murailles : « Que ce soit, dit-il, la retraite assurée de tout transfuge ! » O Reine du monde ! que ton origine est petite ! Vieux habitans de Rome, que votre condition est peu digne d'envie !

Cependant, que la nouveauté du nom de Véjovis n'effraie pas votre ignorance ; je vais vous dire quel est ce dieu, et pourquoi il est ainsi appelé : c'est Jupiter dans la jeunesse, vous le voyez à ses traits ; regardez ensuite sa main ; elle n'est point armée de la foudre. Jupiter ne prit la foudre qu'après l'audacieuse tentative des Géans pour escalader le ciel : il fut d'abord sans armes. Il écrasa de feux nouveaux Ossa, et Pélion entassé sur Ossa, et l'Olympe solidement assis sur la terre. Près de Jupiter, on a représenté la chèvre que les nymphes de Crète menaient aux pâturages, et qui donna son lait au dieu enfant. C'est le nom maintenant qu'il faut expliquer : les laboureurs appellent *vegrands* les productions chétives, et les semences qui ont avorté : si telle est la force de ce mot, ne pourrait-on pas dire que le temple de Véjovis est le temple de Jupiter faible enfant.

Les astres déjà ont parsemé l'azur du ciel ; lève les yeux, tu apercevras la tête du Cheval de la Gorgogne : on dit qu'il jaillit, la crinière sanglante, de la tête féconde de Méduse, lorsqu'on la coupa. Volant sous la voûte étoilée, au dessus des nuages, le ciel fut le sol qu'il pressa, ses pieds furent des ailes rapides ; sa bou-

Jamque indignanti nova frena receperat ore;
  Quum levis Aonias ungula fodit aquas.
Nunc fruitur cœlo, quod pennis ante petebat;
  Et nitidus stellis quinque decemque micat.
Protinus adspicies venienti nocte Coronam
  Gnosida : Theseo crimine facta Dea est.
Jam bene perjuro mutarat conjuge Bacchum,
  Quæ dedit ingrato fila legenda viro.
Sorte tori gaudens, Quid flebam rustica, dixit,
  Utiliter nobis perfidus ille fuit.
Interea Liber, depexus crinibus, Indos
  Vincit, et Eoo dives ab orbe redit.
Inter captivas facie præstante puellas
  Grata nimis Baccho filia regis erat.
Flebat amans conjux, spatiataque litore curvo
  Edidit incultis talia verba comis:
En iterum similes, fluctus, audite querelas:
  En iterum lacrymas accipe, arena, meas.
Dicebam, memini, Perjure et perfide Theseu!
  Ille abiit: eadem crimina Bacchus habet.
Nunc quoque nulla viro, clamabo, femina credat.
  Nomine mutato causa relata mea est.
O utinam mea sors, qua primum cœperat, isset!
  Jamque ego præsenti tempore nulla forem!
Quid me desertis perituram, Liber, arenis
  Servabas? potui dedoluisse semel.
Bacche levis, leviorque tuis, quæ tempora cingunt,
  Frondibus; in lacrymas cognite Bacche meas;
Ausus es ante oculos adducta pellice nostros
  Tam bene compositum sollicitare torum?

che, indignée, avait reçu un frein nouveau, lorsque, d'un pied léger, il fit jaillir la fontaine d'Aonie; et maintenant il possède ce ciel, où le portaient ses ailes auparavant, et il brille couronné de quinze étoiles.

La nuit suivante, vous apercevrez au ciel la Couronne d'Ariane, dont le crime de Thésée fit une déesse. Déjà Bacchus avait remplacé un époux parjure auprès de la princesse qui guida avec un fil les pas de l'ingrat. « Que j'étais simple de pleurer, dit-elle, charmée de son nouvel hymen; la perfidie a été pour moi la source du bonheur. » Cependant le vainqueur des Indes, Bacchus à la chevelure élégante, revenait chargé des dépouilles de l'Orient : dans le nombre des jeunes captives remarquables par leur beauté, une fille de roi sut trop plaire à Bacchus. Sa tendre épouse versait des larmes; errant sur le rivage tortueux, les cheveux en désordre, elle soulageait ainsi sa douleur : « Flots déjà témoins de mes gémissemens, entendez encore une fois mes plaintes! sable de ce rivage, reçois encore une fois mes pleurs! Je m'écriais, il m'en souvient : Ah! parjure! ah! perfide Thésée! Il est parti; Bacchus est aussi coupable. Maintenant encore je crierai : O femmes! ne vous fiez jamais à un homme! Il n'y a qu'un nom à changer : mon infortune est la même. Plût aux dieux que ma triste destinée eût suivi son cours! je n'existerais plus aujourd'hui. Pourquoi m'avoir arrachée aux sables déserts où j'attendais la mort? je pouvais finir mes malheurs d'un seul coup. Bacchus, dieu inconstant, plus mobile que le feuillage qui orne ton front, Bacchus que je n'ai connu que par mes larmes, tu as pu offrir une odieuse rivale à mes yeux, et rompre des nœux si doux! Hélas! qu'est devenue cette foi mutuelle? où sont les sermens que ta bou-

Heu! ubi pacta fides? ubi quæ jurare solebas?
  Me miseram, quoties hæc ego verba loquor!
Thesea culpabas, fallacemque ipse vocabas:
  Judicio peccas turpius ipse tuo.
Ne sciat hoc quisquam, tacitisque doloribus urar;
  Ne toties falli digna fuisse puter.
Præcipue cupiam celari Thesea, ne te
  Consortem culpæ gaudeat esse suæ.
At, puto, præposita est fuscæ mihi candida pellex.
  Eveniat nostris hostibus ille color!
Quid tamen hoc refert? vitio tibi gratior ipso est.
  Quid facis? amplexus inquinat illa tuos.
Bacche, fidem præsta; nec præfer amoribus ullam
  Conjugis adsuetæ semper amare virum.
Ceperunt matrem formosi cornua tauri;
  Me tua: at hic laudi est; ille pudendus amor.
Ne noceat, quod amo: neque enim tibi, Bacche, nocebat,
  Quod flammas nobis fassus es ipse tuas.
Nec, quod nos uris, mirum facis: ortus in igne
  Diceris, et patria raptus ab igne manu.
Illa ego sum, cui tu solitus promittere cœlum.
  Hei mihi, pro cœlo qualia dona fero!
Dixerat: audibat jamdudum verba querentis
  Liber, ut a tergo forte secutus erat.
Occupat amplexu; lacrymasque per oscula siccat;
  Et, Pariter cœli summa petamus, ait.
Tu mihi juncta toro, mihi juncta vocabula sumes.
  Jam tibi mutatæ Libera nomen erit.
Sintque tuæ tecum faciam monumenta Coronæ,
  Vulcanus Veneri quam dedit, illa tibi.

che m'a répétés tant de fois? Infortunée! je suis toujours réduite aux mêmes plaintes : tu accusais Thésée, tu l'appelais toi-même trompeur; tes propres paroles s'élèvent honteusement contre toi. Mais cache-toi bien à tous les regards, ô ma douleur! je veux que tu me dévores dans le silence. Ah! si l'on me croyait digne d'avoir été trompée tant de fois! mais surtout que Thésée l'ignore, qu'il n'ait pas la joie de te voir partager son crime! Sans-doute c'est ma figure noire qui a fait triompher une rivale éclatante de blancheur; ah! puisse sa couleur être celle de tous mes ennemis! Mais qu'importe ce défaut, si c'est par là qu'elle te devient plus chère? Arrête, cher époux! elle souille tes embrassemens. Bacchus, reviens à moi; ne préfère aucune femme à la tendresse d'une épouse qui s'est fait une douce habitude de chérir son époux. Le front d'un superbe taureau a séduit ma mère; le tien m'a séduite; mais mon amour est glorieux, le sien fait rougir. Pourquoi me punir de t'aimer? Bacchus, ai-je donc été cruelle pour toi, lorsque tu me fis l'aveu de ton ardeur? Est-il si étonnant que je brûle de tes feux? on te dit né au milieu des flammes, et arraché à leur fureur par la main paternelle. Tant de fois tu devais me conduire au ciel : hélas! le voilà donc ce ciel que tu m'as promis. » Elle dit; Bacchus, qui suivait ses pas, avait entendu les paroles d'Ariane éplorée; il la serre dans ses bras, et sèche ses larmes à force de baisers. « Élevons-nous ensemble au plus haut des cieux, dit-il; tu partages mon lit, tu dois porter mon nom. Après ce changement, tu n'en auras pas d'autre que celui de Libera : j'établirai, comme monument de notre alliance, la couronne que Vénus tenait de Vulcain, et que tu reçus de Vénus. » Il remplit sa promesse, et

Dicta facit; gemmasque novem transformat in ignes.
  Aurea per stellas nunc micat illa novem.
Sex ubi sustulerit, totidem demerserit orbes,
  Purpureum rapido qui vehit axe diem:
Altera gramineo spectabis Equiria campo,
  Quem Tibris curvis in latus urget aquis.
Qui tamen ejecta si forte tenebitur unda,
  Cælius accipiat pulverulentus equos.

Idibus est Annæ festum geniale Perennæ,
  Haud procul a ripis, advena Tibri, tuis.
Plebs venit, ac virides passim disjecta per herbas
  Potat, et accumbit cum pare quisque sua.
Sub Jove pars durat: pauci tentoria ponunt:
  Sunt, quibus e ramis frondea facta casa est:
Pars sibi pro rigidis calamos statuere columnis,
  Desuper extentas imposuere togas.
Sole tamen vinoque calent: annosque precantur,
  Quod sumant cyathos; ad numerumque bibunt.
Invenies illic, qui Nestoris ebibat annos:
  Quæ sit per calices facta Sibylla suos.
Illic et cantant, quidquid didicere theatris;
  Et jactant faciles ad sua verba manus;
Et ducunt posito duras cratere choreas,
  Cultaque diffusis saltat amica comis.
Quum redeunt, titubant; et sunt spectacula vulgo;
  Et fortunatos obvia turba vocant.
Occurri nuper: visa est mihi digna relatu
  Pompa: senem potum pota trahebat anus.

transforme les pierres de la couronne en neuf étoiles, dont le cercle d'or brille au ciel.

Lorsque le dieu qui roule la lumière sur son char rapide, aura six fois montré sa tête sur l'horizon, et six fois se sera plongé dans l'Océan, tu contempleras de nouveaux jeux Équiries dans le champ couvert de gazon, que le Tibre rase dans son cours tortueux ; mais lorsque ce lieu est inondé par les débordemens du fleuve, les coursiers volent sur le mont Célius, au milieu des nuages de poussière.

Aux ides, c'est la fête joyeuse d'Anna Perenna, non loin des rives du Tibre. La foule accourt, et se répand çà et là sur une herbe verdoyante : chacun boit et s'étend auprès de sa compagne. Quelques-uns restent en plein air ; un petit nombre dressent des tentes. On en voit qui se font des cabanes avec des branches touffues; d'autres dressent des pieux en terre, et étendent leurs vêtemens sur ces espèces de colonnes. Cependant le feu du soleil et celui du vin se font sentir : on demande autant d'années que l'on vide de coupes, et l'on compte; il s'en trouve là qui avaleraient toute la vie de Nestor : telle intrépide, à force de boire, devient aussi vieille que la Sibylle. Là aussi se répètent les chansons apprises au théâtre, et les gestes suivant le sens des paroles; puis on quitte la coupe pour se livrer à des danses grossières, et la beauté, parée avec soin, laisse flotter sa longue chevelure. Au retour, leurs pas chancellent; c'est un spectacle pour les passans, qui s'écrient : « Les gens heureux ! » J'en rencontrai dernièrement une troupe; la pompe intéressante que je vis est digne d'être racontée à la postérité : une vieille femme ivre traînait un vieux bonhomme ivre comme elle. Mais quelle est cette déesse?

Quæ tamen hæc Dea sit, quoniam rumoribus errat,
Fabula proposito nulla tegenda meo.
ARSERAT Æneæ Dido miserabilis igne;
Arserat exstructis in sua fata rogis:
Compositusque cinis, tumulique in marmore carmen
Hoc breve, quod moriens ipsa reliquit, erat:

PRÆBUIT Æneas et causam mortis, et ensem:
Ipsa sua Dido concidit usa manu.
PROTINUS invadunt Numidæ sine vindice regnum,
Et potitur capta Maurus Iarba domo;
Seque memor spretum, Thalamis tamen, inquit, Elissæ
En ego, quem toties reppulit illa, fruor.

DIFFUGIUNT Tyrii, quo quemque agit error: ut olim
Amisso dubiæ rege vagantur apes.

TERTIA nudandas acceperat area messes;
Inque cavos ierant tertia musta lacus:
Pellitur Anna domo: lacrymansque sororia linquit
Mœnia; germanæ justa dat ante suæ.
Mixta bibunt molles lacrymis unguenta favillæ;
Vertice libatas accipiuntque comas.
Terque, Vale, dixit: cineres ter ad ora relatos
Pressit, et est illis visa subesse soror.

NACTA ratem, comitemque fugæ, pede labitur æquo,
Mœnia respiciens, dulce sororis opus.
Fertilis est Melite, sterili vicina Cosyræ
Insula, quam Libyci verberat unda freti.
Hanc petit, hospitio regis confisa vetusto:

les opinions se partagent : je ne dois négliger aucune tradition.

Didon avait brûlé pour Énée d'une flamme malheureuse, et d'autres flammes avaient terminé ses jours sur un bûcher. On recueillit ses cendres; on mit sur le marbre du tombeau cette courte inscription quelle avait laissée en mourant :

« Énée a fourni la cause et l'instrument de la mort : Didon, pour se tuer, n'emprunta que sa propre main. »

Aussitôt les Numides s'élancent sur un royaume sans défenseur, et le Maure Jarbas s'établit dans un palais usurpé. Il se rappelle les mépris d'Élise : « Enfin, dit-il, je possède cette chambre nuptiale dont on m'a tant de fois repoussé. »

Les Tyriens fuient, égarés par le trouble, comme on voit des abeilles errer incertaines après la perte de leur roi.

Trois fois la grange avait reçu la dépouille des moissons, trois fois le vin avait bouillonné dans la cuve aux larges flancs; Anne est chassée du palais, elle quitte en pleurant ces murs qui lui parlent de sa sœur; mais elle veut auparavant rendre à ses mânes les derniers honneurs : la cendre de la tombe s'amollit sous les larmes et les parfums dont elle l'arrose; elle offre aussi une partie de sa chevelure. « Adieu, » répéta-t-elle trois fois; et trois fois elle presse sur ses lèvres ces cendres chéries, dans lesquelles il lui semble retrouver sa sœur.

Suivie par une compagne d'exil sur un vaisseau qu'elle trouve sur la côte, elle s'éloigne lentement, les yeux attachés sur ces remparts, cher ouvrage de Didon. Non loin de la stérile Cosyre s'élèvent les rivages fertiles de Mélite, contre lesquels vient battre la mer de Libye;

Hospes opum dives rex ibi Battus erat.
Qui postquam didicit casus utriusque sororis;
Hæc, inquit, tellus quantulacumque tua est.
Et tamen hospitii servasset ad ultima munus;
Sed timuit magnas Pygmalionis opes.
Signa recensuerat bis sol sua : tertius ibat
Annus; et exsulibus terra petenda nova est.
Frater adest, belloque petit : rex arma perosus,
Nos sumus imbelles, tu fuge sospes, ait.
Jussa fugit; ventoque ratem committit et undis.
Asperior quovis æquore frater erat.

Est prope piscosos lapidosi Crathidis amnes
Purus ager : Cameren incola turba vocant.
Illuc cursus erat : nec longius abfuit inde,
Quam quantum novies mittere funda potest.
Vela cadunt primo, et dubia librantur ab aura :
Findite remigio, navita dixit, aquas.
Dumque parant torto subducere carbasa lino,
Percutitur rapido puppis adunca Noto :
Inque patens æquor, frustra pugnante magistro,
Fertur, et ex oculis visa refugit humus.
Adsiliunt fluctus, imoque a gurgite pontus
Vertitur, et canas alveus haurit aquas.
Vincitur ars vento; nec jam moderator habenis
Utitur, at votis : hic quoque poscit opem.
Jactatur tumidas exsul Phœnissa per undas;
Humidaque opposita lumina veste tegit.

c'est là qu'elle dirige sa course, comptant sur les anciens nœuds de l'hospitalité qui l'unissaient avec le roi de cette île : c'était le riche et opulent Battus. Dès qu'il eut appris les malheurs des deux sœurs : « Cette terre, quelque petite qu'elle soit, est à vous, » dit-il. Et sans doute il eût respecté jusqu'à la fin les droits de l'hospitalité; mais il craignit les forces et la puissance de Pygmalion. Le soleil avait deux fois visité les signes célestes, la troisième année s'écoulait : Anne, avec sa compagne, dut chercher un autre asile. Son frère paraît et la réclame les armes à la main; le roi recule devant une guerre : « Nous sommes faibles, dit-il; mettez-vous en sûreté par la fuite. » Anne obéit, et abandonne son navire au caprice des vents et des flots : elle fuit un frère plus redoutable que les vagues en courroux.

Sur les rives du Crathis, qui roule ses eaux fécondes sur un lit de pierres, s'étend une campagne découverte, que les habitans appellent Camère; le vaisseau s'approchait de ces bords; il n'en était plus éloigné que de neuf fois l'espace que peut fendre la fronde. Tout à coup les voiles tombent; à peine un souffle incertain les agite : « A la rame, dit le pilote; fendez maintenant les eaux. » Mais tandis qu'on se prépare à replier les voiles, le Notus impétueux vient frapper la poupe; malgré les efforts du pilote, le vaisseau est emporté dans la haute-mer : la terre, qu'on avait aperçue, disparaît; les flots bondissent, la mer est soulevée jusque dans ses profondeurs; le vaisseau absorbe l'onde blanchissante d'écume : le vent triomphe de l'art. Déjà le pilote a quitté le gouvernail pour recourir à la prière et à l'assistance du ciel. Ainsi l'exilée de Tyr est ballotée par les flots en courroux : elle cache dans ses vêtemens ses yeux humides de

Tum primum Dido felix est dicta sorori,
  Et quæcumque aliquam corpore pressit humum.
Figitur ad Laurens ingenti flamine litus
  Puppis ; et expositis omnibus hausta perit.
Jam pius Æneas regno nataque Latini
  Auctus erat, populos miscueratque duos.
Litore dotali, solo comitatus Achate,
  Secretum nudo dum pede carpit iter,
Adspicit errantem, nec credere sustinet Annam
  Esse : quid in Latios illa veniret agros?
Dum secum Æneas; Anna est, exclamat Achates :
  Ad nomen vultus sustulit illa suos.
Quo fugiat? quid agat? quos terræ quærat hiatus?
  Ante oculos miseræ fata sororis erant.
Sensit, et alloquitur trepidam Cythereius heros :
  Flet tamen admonitu mortis, Elissa, tuæ.
Anna, per hanc juro, quam quondam audire solebas
  Tellurem fato prosperiore dari ;
Perque Deos comites, hac nuper sede locatos,
  Sæpe meas illos increpuisse moras.
Nec timui de morte tamen ; metus abfuit iste :
  Hei mihi! credibili fortior illa fuit.
Ne refer : adspexi non illo pectore digna
  Vulnera, Tartareas ausus adire domos.
At tu, seu ratio te nostris adpulit oris,
  Sive Deus ; regni commoda carpe mei.
Multa tibi memores, nil non debemus Elissæ :
  Nomine grata tuo, grata sororis, eris.
Talia dicenti, neque enim spes altera restat,
  Credidit, errores exposuitque suos.

pleurs. Alors, pour la première fois, elle envie le sort de sa sœur Didon, et de toutes celles dont le corps repose en quelque coin de la terre. Enfin le vaisseau est porté, par un coup de vent, sur le rivage de Laurentum, et tout le monde étant en sûreté, il sombre et périt. Déjà le pieux Énée possédait le royaume et la fille de Latinus, et avait réuni les deux peuples sous la même loi. Sur ce rivage, présent de l'hymen, accompagné du seul Achate, il faisait, à pied, une promenade écartée, lorsqu'il aperçoit une femme errante, sans pouvoir se persuader qu'Anne est devant ses yeux : que viendrait-elle chercher dans les champs du Latium? Mais tandis qu'il fait cette réflexion : « C'est Anne! » s'écrie Achate. A ce nom, elle lève la tête : où fuir? que faire? dans quel abîme se cacher? La destinée de sa sœur se retraçait à elle. Le fils de Vénus sentit son trouble, et s'efforça de le dissiper. Cependant cet avis de la mort de Didon lui arrache des larmes : « Anne, j'en jure cette terre qui me fut autrefois promise, tu le sais, par des destins plus heureux! j'en jure les dieux compagnons de ma fuite, qui viennent de prendre possession de cette contrée! souvent des prodiges célestes ont accusé mes retardemens, et pourtant je ne craignais pas cette mort cruelle; cette pensée était loin de moi. Hélas! son courage a passé ma croyance! Dispense-toi de ce triste récit : j'ai vu sa poitrine couverte d'indignes blessures, dans mon voyage aux sombres bords. Pour toi, que ta volonté ou qu'un dieu t'ait conduite sur nos côtes, jouis des avantages que te présente notre royaume. Mon cœur reconnaissant te doit beaucoup, il doit tout à Didon : tu me seras chère par ton nom, chère par le nom de ta sœur. » Anne se laissa persuader; c'était son dernier

Utque domum intravit Tyrios induta paratus,
Incipit Æneas ; cætera turba silet :
Hanc tibi cur tradam, pia causa, Lavinia conjux,
Est mihi : consumsi naufragus hujus opes.
Orta Tyro, regnum Libyca possedit in ora;
Quam, precor, ut caræ more sororis ames.
Omnia promittit, falsumque Lavinia vulnus
Mente premit tacita, dissimulatque fremens:
Donaque quum videat præter sua lumina ferri
Multa palam, mitti clam quoque multa putat.
Non tamen exactum, quid agat : furialiter odit ;
Et parat insidias, et cupit ulta mori.
Nox erat : ante torum visa est adstare sororis
Squalenti Dido sanguinolenta coma,
Et, Fuge, ne dubita, mœstum fuge, dicere, tectum.
Sub verbum querulas impulit aura fores.
Exsilit ; et velox humili super arva fenestra
Se jacit : audacem fecerat ipse timor :
Quaque metu rapitur, tunica velata recincta,
Currit, ut auditis territa dama lupis.
Corniger hanc cupidis rapuisse Numicius undis
Creditur, et stagnis occuluisse suis.
Sidonis interea magno clamore per agros
Quæritur : apparent signa notæque pedum.
Ventum erat ad ripas : inerant vestigia ripis,
Sustinuit tacitas conscius amnis aquas.
Ipsa loqui visa est : Placidi sum Nympha Numicî ;
Amne perenne latens, Anna Perenna vocor.
Protinus erratis læti vescuntur in agris ;
Et celebrant largo seque diemque mero.

espoir; elle raconte au héros ses courses errantes. Lorsqu'elle entra dans le palais avec ses vêtemens troyens, Énée parla ainsi, au milieu d'un silence profond : « Je te confie cette étrangère, Lavinie; c'est une cause pieuse qui m'engage à l'accueillir : naufragé, je me suis assis à sa table. Sortie de Tyr, elle a possédé un royaume sur les côtes de Libye. Je t'en conjure, qu'elle soit pour toi une sœur tendrement aimée. » Lavinie promet tout, renferme dans son cœur une jalousie insensée, et dissimule en frémissant. Les nombreux présens qu'elle voit porter devant elle à l'exilée, lui persuadent qu'elle en reçoit beaucoup d'autres en secret. Elle n'a aucun plan arrêté : mais elle hait avec fureur, prépare des pièges, et consent à périr, pourvu qu'elle se venge. Une nuit, le spectre de Didon se dressa devant le lit de sa sœur, triste et les cheveux en sang : « Fuis sans balancer, fuis cette demeure funeste! » A ces mots, le vent fit crier la porte, qui sembla gémir : Anne tressaillit; légère, elle s'élance dans la campagne par une fenêtre basse; la crainte même lui inspirait cette audace : emportée par la frayeur, elle court enveloppée dans sa tunique, comme la biche qui a entendu les hurlemens du loup. On dit que Numicius, au front orné de cornes, l'enleva dans ses ondes amoureuses, et la cacha au fond de ses palais humides. Cependant on cherche, avec de grands cris, à travers la campagne, la fille de Sidon; on la suit à la trace de ses pas, qu'on aperçoit encore sur la rive. Le fleuve, pour lui plaire, suspend ses ondes silencieuses, et elle parle ainsi : « Je suis une Nymphe du paisible Numicius; retirée au fond de ces eaux intarissables, je m'appelle Anna Perenna. » A ces mots, la joie éclate dans les

Sunt quibus hæc Luna est, quia mensibus impleat annum:
Pars Themin; Inachiam pars putat esse bovem:
Invenies, qui te Nymphen Atlantida dicant;
Teque Jovi primos, Anna, dedisse cibos.
Hæc quoque, quam referam, nostras pervenit ad aures
Fama; nec a veri dissidet illa fide.
Plebs vetus, et nullis etiamnum tuta tribunis
Fugit; et in sacri vertice montis erat.
Jam quoque, quem secum tulerant, defecerat illos
Victus, et humanis usibus apta Ceres.
Orta suburbanis quædam fuit Anna Bovillis
Pauper, sed multæ sedulitatis, anus.
Illa, levi mitra canos redimita capillos,
Fingebat tremula rustica liba manu;
Atque ita per populum fumantia mane solebat
Dividere: hæc populo copia grata fuit.
Pace domi facta signum posuere Perennæ,
Quod sibi defectis illa tulisset opem.
Nunc mihi, cur cantent superest obscena puellæ
Dicere: nam coeunt, certaque probra canunt.
Nuper erat Dea facta: venit Gradivus ad Annam;
Et cum seducta talia verba facit:
Mense meo coleris; junxi mea tempora tecum;
Pendet ab officio spes mihi magna tuo.
Armifer armiferæ correptus amore Minervæ
Uror; et hoc longo tempore vulnus alo.
Effice, Dî studio similes coeamus in unum:
Conveniunt partes hæ tibi, comis anus.

champs; on boit à longs traits, et ce jour est célébré au milieu des festins.

Les uns pensent que cette déesse est la Lune, parce qu'elle remplit, avec les mois, le cours de l'*année;* les autres, que c'est Thémis; d'autres veulent que ce soit la vache Ino; quelques-uns disent qu'Anna est une nymphe fille d'Atlas, qui nourrit Jupiter dans son enfance. Je vais rapporter une nouvelle tradition que j'ai recueillie; elle me semble assez d'accord avec la vérité : Le peuple de l'ancienne Rome, qui n'avait pas encore des tribuns pour défenseurs, s'était retiré, dans sa fuite, sur le mont Sacré : déjà les vivres étaient épuisés; le blé, si nécessaire, manquait. Il y avait à Boville, dans les environs de Rome, une vieille appelée Anne, pauvre, mais active et diligente. Ses cheveux blancs relevés par un petit ruban, elle pétrissait, d'une main mal assurée, des gâteaux rustiques, et le matin elle les distribuait au peuple, encore tout fumans : ce secours fut agréable aux citoyens. De retour à Rome, après la fin des troubles, ils élevèrent une statue à Pérenna, qui les avait soulagés dans leur détresse.

Il me reste maintenant à vous apprendre pourquoi les jeunes filles se réunissent et chantent ensemble des chansons obscènes et licencieuses. Anne n'était déesse que depuis quelque temps; Mars la prit à l'écart, et lui adressa ces mots : « On t'honore dans le mois qui m'est consacré; j'ai voulu confondre mon culte avec le tien : tout l'espoir de mon bonheur repose sur toi. Dieu des armes, je brûle pour la déesse des combats, et, depuis longtemps, cette blessure vit au fond de mon cœur; réunis par les attributs, fais que nous le soyons encore par l'amour : ce rôle te convient, bonne et sensible vieille. »

Dixerat : illa Deum promisso ludit inani ;
  Et stultam dubia spem trahit usque mora.
Sæpius instanti : Mandata peregimus, inquit ;
  Evictas precibus vix dedit illa manus.
Gaudet amans, thalamosque parat : deducitur illuc
  Anna tegens vultus, ut nova nupta, suos.
Oscula sumturus subito Mars adspicit Annam :
  Nunc pudor elusum, nunc subit ira, Deum.
Ridet amatorem caræ nova Diva Minervæ ;
  Nec res hac Veneri gratior ulla fuit.
Inde joci veteres obscenaque dicta canuntur ;
  Et juvat hanc magno verba dedisse Deo.
Præteriturus eram gladios in principe fixos,
  Quum sic a castis Vesta locuta focis :
Ne dubita meminisse ; meus fuit ille sacerdos :
  Sacrilegæ telis me petiere manus.
Ipsa virum rapui ; simulacraque nuda reliqui :
  Quæ cecidit ferro, Cæsaris umbra fuit.
Ille quidem cœlo positus Jovis atria servat ;
  Et tenet in magno templa dicata foro.
At quicumque nefas ausi, prohibente Deorum
  Numine, polluerant pontificale caput,
Morte jacent merita : testes estote Philippi ;
  Et quorum sparsis ossibus albet humus.
Hoc opus, hæc pietas, hæc prima elementa fuerunt
  Cæsaris, ulcisci justa per arma patrem.

Postera quum teneras Aurora refecerit herbas,
  Scorpios a prima parte videndus erit.

Ainsi dit le dieu; la vieille l'amuse avec de vaines promesses, et le nourrit, par les délais et l'incertitude, dans son aveugle espérance. Comme il devenait pressant : « Vos désirs sont accomplis, dit-elle; vaincue par mes prières, elle a cessé toute résistance. » Ivre d'amour et de joie, Mars prépare la couche; il y conduit Anne déguisée sous les traits d'une jeune mariée. Au moment de se livrer à son ardeur, il la reconnaît tout à coup : la honte et la colère agitent tour-à-tour le dieu trompé. La nouvelle déesse se moque de l'amant passionné de Minerve, et Vénus ne peut contenir sa joie. Voilà l'origine de ces vieilles plaisanteries et de ces chants obscènes : on trouve agréable le tour qu'Anne fit à ce dieu puissant.

J'allais oublier le trépas de César tombant sous le fer assassin, lorsque ces paroles sortirent des foyers de la chaste Vesta : « Ne recule pas devant ce souvenir : César fut prêtre de mes autels; c'est contre moi que se sont armées des mains sacrilèges; moi-même j'enlevai le héros, ne laissant à sa place qu'un vain simulacre : le glaive n'atteignit que l'ombre de César. Pour lui, assis au rang des dieux, il habite le palais de Jupiter, et reçoit les hommages des Romains dans le temple élevé au milieu du Forum. Mais tous ceux dont l'audace criminelle, malgré la majesté divine, a profané cette tête pontificale, ont trouvé la mort qu'ils méritaient : demandez aux champs de Philippes, et à la terre blanchissante au loin d'ossemens épars. Telle fut le but pieux, telle fut la première ambition d'Auguste : il vengea son père, dans une guerre sacrée. »

Lorsque l'aurore du lendemain ranimera les tendres herbes, le Scorpion montrera la première moitié de son corps.

Tertia post Idus lux est celeberrima Baccho.
  Bacche, fave vati, dum tua festa cano:
Nec referam Semelen, ad quam nisi fulmina secum
  Jupiter adferret; parvus inermis eras:
Nec, puer ut posses maturo tempore nasci,
  Expletum patrio corpore matris onus.
Sithonas, et Scythicos longum enumerare triumphos;
  Et domitas gentes, turifer Inde, tuas.
Tu quoque Thebanæ mala præda tacebere matris,
  Inque tuum furiis acte, Lycurge, genu.
Ecce libet subitos pisces Tyrrhenaque monstra
  Dicere: sed non est carminis hujus opus.
Carminis hujus opus, causas expromere, quare
  Vilis anus populos ad sua liba vocet.

Ante tuos ortus aræ sine honore fuerunt,
  Liber, et in gelidis herba reperta focis.
Te memorant, Gange totoque Oriente subacto,
  Primitias magno seposuisse Jovi.
Cinnama tu primus, captivaque tura dedisti,
  Deque triumphato viscera tosta bove.
Nomine ab auctoris ducunt libamina nomen,
  Libaque; quod sacris pars datur inde focis.
Liba Deo fiunt, succis quia dulcibus ille
  Gaudet, et a Baccho mella reperta ferunt.

Ibat arenoso Satyris comitatus ab Hebro:
  Non habet ingratos fabula nostra jocos;
Jamque erat ad Rhodopen, Pangæaque florida ventum;
  Æriferæ comitum concrepuere manus.

Le troisième jour après les ides est le jour de Bacchus. Viens inspirer le poète, ô Bacchus! c'est ta fête que je chante. Je ne rappellerai pas Sémélé : si Jupiter ne se fût présenté à elle armé de la foudre, tu restais sans pouvoir et sans nom. Pour naître enfant au terme fixé par la nature, tu passas, dans le corps de ton père, le temps que ta mère devait te porter. Il serait trop long de compter tes victoires sur les Sithoniens, sur les Scythes, et sur les nations de l'Inde que tu domptas : je ne m'étendrai pas davantage sur les infortunes de ce Thébain déchiré par sa propre mère, et le châtiment de Lycurgue, qui se coupa les jambes dans un transport furieux. Je trouve encore sur mon chemin l'histoire de ces brigands tyrrhéniens changés tout à coup en poissons; mais ce serait nous écarter de notre sujet : nous y restons, en expliquant pourquoi une misérable vieille invite le peuple à acheter ses gâteaux.

Avant ta naissance, ô Bacchus! les autels étaient sans honneurs, et l'herbe croissait au milieu des foyers sans flammes. On dit qu'après avoir subjugué le Gange et tout l'Orient, tu mis à part les prémices de ton butin pour le grand Jupiter; le premier, tu lui offris le cinnamome et l'encens captif, et les entrailles rôties d'un bœuf qui avait orné ton triomphe : c'est de toi, inventeur illustre, que tirent leur nom les *libations* et les *libes* (gâteaux), que l'on présente sur les foyers sacrés. On offre ces gâteaux à Bacchus, parce qu'il aime les sucs doux, et qu'on lui attribue la découverte du miel.

Un jour, ce dieu revenait des bords de l'Hèbre sablonneux, accompagné des Satyres (cette histoire n'est pas sans agrémens) : déjà il était sur le mont Rhodope et sur le Pangée aux flancs garnis de fleurs, quand ses

Ecce novæ coeunt volucres tinnitibus actæ;
  Quaque movent sonitus æra, sequuntur apes.
Colligit errantes, et in arbore claudit inani
  Liber; et inventi præmia mellis habet.

Ut Satyri, levisque senex tetigere saporem,
  Quærebant flavos per nemus omne favos.
Audit in exesa stridorem examinis ulmo;
  Adspicit et ceras; dissimulatque senex:
Utque piger pandi tergo residebat aselli,
  Applicat hunc ulmo, corticibusque cavis.
Constitit ipse super ramoso stipite nixus;
  Atque avide trunco condita mella petit.
Millia crabronum coeunt; et vertice nudo
  Spicula defigunt: oraque summa notant.
Ille cadit præceps, et calce feritur aselli;
  Inclamatque suos, auxiliumque rogat.
Concurrunt Satyri, turgentiaque ora parentis
  Rident: percusso claudicat ille genu.
Ridet et ipse Deus; limumque inducere monstrat:
  Hic paret monitis, et linit ora luto.
Melle pater fruitur; liboque infusa calenti
  Jure repertori candida mella damus.

Femina cur præstet, non est rationis opertæ:
  Femineos thyrso concitat ille choros.
Cur anus hoc faciat, quæris? vinosior ætas
  Hæc est, et gravidæ munera vitis amans.
Cur hedera cincta est? hedera est gratissima Baccho:

compagnons firent entendre le son perçant des cymbales en choquant leurs mains. A ce bruit, on voit des volatiles inconnus s'assembler et suivre le son de l'airain; c'étaient des abeilles. Bacchus réunit leur troupe errante, et l'enferme dans le creux d'un arbre : le miel fut le prix de sa découverte.

A peine les Satyres et le vieillard à tête chauve avaient goûté la douceur du miel, qu'ils cherchaient dans la forêt des rayons dorés. Silène entend le bourdonnement d'un essaim dans le creux d'un vieil orme, il aperçoit la cire, et cache sa bonne fortune : assis pesamment sur le dos de sa lourde monture, il l'approche de l'arbre et du tronc pourri, se dresse dessus, soutenu par une branche, et cherche avec des yeux avides le miel recélé dans le creux de l'orme : alors des milliers de frélons sortent ensemble, dardent leur aiguillon sur la tête sans cheveux de Silène, et défigurent ce dieu. Il tombe lourdement, et reçoit les ruades de son âne; il fallait l'entendre appeler les siens et crier au secours. Les Satyres, accourus, ne peuvent voir sans rire la face boursoufflée de leur père, qui s'en va boitant, le genou meurtri de sa chute; Bacchus lui-même rit de bon cœur, et conseille au pauvre patient de s'enduire de boue : fidèle à cet avis, Silène se barbouille le visage. C'est donc un tribut mérité, que d'offrir les blancs rayons du miel, versés dans des *libes* tout chauds, au dieu qui nous a fait ce délicieux présent.

Pourquoi ces gâteaux sont-ils distribués par une femme? la raison en est claire; Bacchus, le thyrse à la main, anime les chœurs de femmes. Pourquoi plutôt une vieille? c'est l'âge vineux par excellence, et le plus passionné pour les présens de la vigne. Pourquoi ce

Hoc quoque cur ita sit, dicere nulla mora est.
Nysiades Nymphæ, puerum quærente noverca,
Hanc frondem cunis apposuere novis.
Restat, ut inveniam, quare toga libera detur
Lucifero pueris, candide Bacche, tuo.
Sive, quod ipse puer semper juvenisque videris,
Et media est ætas inter utrumque tibi:
Seu, quia tu pater es, patres, sua pignora, natos
Commendant curæ numinibusque tuis:
Sive, quod es Liber, vestis quoque libera per te
Sumitur, et vitæ liberioris iter.
An, quia, quum prisci colerent studiosius agros,
Et patrio faceret rure senator opus,
Et caperet fasces a curvo consul aratro,
Nec crimen duras esset habere manus,
Rusticus ad ludos populus veniebat in urbem?
Sed Dîs, non studiis ille dabatur honos.
Luce sua ludos uvæ commentor habebat,
Quos cum tædifera nunc habet ipse Dea.
Ergo ut tironem celebrare frequentia possit,
Visa dies dandæ non aliena togæ.
Mite, pater, caput huc placataque cornua vertas;
Et des ingenio vela secunda meo.

Itur ad Argeos, qui sint, sua pagina dicet,
Hac, si commemini, præteritaque die.
Stella Lycaoniam vergit proclinis ad Arcton,

lierre sur sa tête? le lierre est l'arbre favori de Bacchus; et si vous en demandez aussi la cause, on peut vous l'apprendre en peu de mots : Les Nymphes de Nyse couvrirent de son feuillage le berceau du dieu enfant, pour le soustraire aux recherches d'une marâtre irritée. Il faut encore découvrir pourquoi les enfans reçoivent la toge libre, le jour de ta fête, dieu au blanc visage; est-ce parce que nous te voyons toujours orné des grâces de l'enfance et de la jeunesse, et que tu tiens le milieu entre ces deux âges? ou bien ton nom de père n'engage-t-il pas les pères à recommander aux soins de ta divinité des enfans chéris? Peut-être encore est-ce à cause de ton surnom de Liber, qu'on prend, sous tes auspices, la toge libre, et qu'on entre dans une vie plus indépendante. Ne serait-ce pas aussi parce que, dans ces temps reculés, où les terres étaient cultivées avec plus d'ardeur, où le sénateur faisait valoir lui-même le champ paternel, où le consul quittait la charrue pour les faisceaux, où l'on ne rougissait pas d'avoir des mains rudes et calleuses, le peuple de la campagne venait à Rome pour assister aux jeux, qui étaient alors des cérémonies religieuses, et non un amusement profane? Le dieu des raisins avait, à un jour fixe, les jeux qu'il partage maintenant avec la déesse qui porte des flambeaux. Afin de réunir beaucoup de monde autour du jeune homme qui prend la toge, on choisit ce jour comme le plus favorable. O dieu! daigne tourner vers moi ton front orné de cornes brillantes, daigne enfler ma voile d'un souffle propice.

On se rend aux Argées (dont il sera parlé en son lieu), ce jour et le précédent, s'il m'en souvient.

L'étoile du Milan s'incline vers l'Ourse, fille de Ly-

Miluus : hæc illa nocte videnda venit.
Quid dederit volucri, si vis cognoscere cœlum ;
Saturnus regnis ab Jove pulsus erat.
Concitat iratus validos Titanas in arma;
Quæque fuit fatis debita, poscit opem
Matre satus terra, monstrum mirabile, taurus
Parte sui serpens posteriore fuit.
Hunc triplici muro lucis incluserat atris
Parcarum monitu Styx violenta trium.
Viscera qui tauri flammis adolenda dedisset,
Sors erat, æternos vincere posse Deos.
Immolat hunc Briareus facta ex adamante securi ;
Et jam jam flammis exta daturus erat.
Jupiter alitibus rapere imperat : adtulit illi
Miluus; et meritis venit in astra suis.
Una dies media est; et fiunt sacra Minervæ;
Nominaque a junctis quinque diebus habent.
Sanguine prima vacat ; nec fas concurrere ferro :
Causa, quod est illa nata Minerva die.
Altera tresque super strata celebrantur arena :
Ensibus exsertis bellica læta Dea est.

Pallada nunc pueri, teneræque ornate puellæ:
Qui bene placarit Pallada, doctus erit.
Pallade placata, lanam mollire puellæ
Discant, et plenas exonerare colos.
Illa etiam stantes radio percurrere telas
Erudit; et rarum pectine denset opus.
Hanc cole, qui maculas læsis de vestibus aufers;
Hanc cole, velleribus quisquis ahena paras:
Nec quisquam invita faciat bene vincula plantæ

caon : elle se montre cette nuit. Voulez-vous savoir ce qui donna le ciel à cet oiseau? Chassé de son trône par Jupiter, Saturne, dans son ressentiment, avait soulevé les Titans redoutables, et voulait profiter d'un secours infaillible du destin : un monstre, fils de la terre, un taureau dont le corps se terminait en serpent, avait été enfermé, sous de triples remparts, dans un bois sombre, par le Styx impétueux, obéissant aux ordres des trois Parques : celui qui aurait présenté aux flammes les entrailles de ce taureau, pourrait, suivant un arrêt du destin, vaincre les dieux immortels. Briarée l'immole d'un coup de sa hache de diamant; et déjà il approchait ses entrailles du feu : Jupiter ordonne aux oiseaux de les enlever; elles lui furent apportées par le milan, qui reçut pour récompense une place au milieu des astres.

Après un jour d'intervalle, on célèbre les fêtes de Minerve; elles doivent leur nom aux cinq jours de leur durée. Le sang ne doit pas souiller le premier jour : c'est un crime de lutter en armes, car Minerve naquit en ce jour; le second et les trois suivans, l'arène est ouverte, et la déesse des combats aime à voir briller les glaives.

Garçons et jeunes filles, ornez de couronnes la statue de Pallas; celui qui plaira à la déesse, deviendra savant. Après avoir honoré Pallas, amollissez la laine, jeunes filles, et apprenez à vider vos quenouilles déjà pleines; Pallas vous enseignera aussi à parcourir avec la navette les fils tendus devant vous, et à resserrer la trame avec un peigne d'ivoire. Honorez Pallas, vous qui enlevez les taches des vêtemens, honorez Pallas, vous qui préparez les vases d'airain pour recevoir les étoffes : personne,

Pallade : sit Tychio doctior ille licet ;
Et licet antiquo manibus collatus Epeo
Sit prior; irata Pallade mancus erit.
Vos quoque, Phœbea morbos qui pellitis arte,
Munera de vestris pauca referte Deæ.
Nec vos turba Deam censu fraudata magistri
Spernite : discipulos adtrahit illa novos ;
Quique moves cœlum ; tabulamque coloribus uris ;
Quique facis docta mollia saxa manu.
Mille Dea est operum : certe Dea carminis illa est,
Si mereor, studiis adsit amica meis.

Cælius ex alto qua mons descendit in æquum,
Hic ubi non plana est, sed prope plana via est;
Parva, licet, videas Captæ delubra Minervæ,
Quæ Dea natali cœpit habere suo.
Nominis in dubio causa est : capitale vocamus
Ingenium sollers : ingeniosa Dea est.
An, quia de capitis fertur sine matre paterni
Vertice, cum clypeo prosiluisse suo ?
An, quia perdomitis ad nos captiva Faliscis
Venit, et hoc ipsum littera prisca docet ?
An, quod habet legem, capitis quæ pendere pœnas
Ex illo jubeat furta reperta loco ?
A quacumque trahis ratione vocabula, Pallas,
Pro ducibus nostris ægida semper habe.
Summa dies e quinque tubas lustrare canoras
Admonet, et forti sacrificare Deæ.

malgré Minerve, ne parviendra à bien faire une chaussure, fût-il plus habile que Tychios; et, eût-il vaincu l'antique Epéus dans les arts, il ne sera qu'un manchot, si Minerve lui est contraire. Vous aussi, disciples d'Apollon qui chassez les maladies, portez à la déesse une légère part des dons que vous recevez; et vous, maîtres sévères, que la fête de la déesse a souvent frustrés du salaire accoutumé, ne méprisez pas son culte: elle attire de nouveaux disciples. Vous qui maniez le compas, vous qui peignez en émail avec des couleurs brûlantes, vous dont la main savante donne la vie au marbre : Pallas est la déesse de tous les arts; elle est surtout la déesse de la poésie : puisse-t-elle, si j'en suis digne, encourager mes efforts d'un coup d'œil ami!

A l'endroit où le mont Célius s'abaisse jusqu'au niveau du sol, lorsque le terrain, sans être une surface plane, ne présente qu'une pente insensible, vous pouvez voir le petit temple de Minerve *Capta*, qui lui fut consacré au jour de sa naissance. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce nom; *capital* se dit d'un esprit ingénieux, et Minerve est la déesse du génie. Serait-ce point parce que, fille sans mère, elle s'élança, dit-on, de la tête (*caput*) de son père, armée d'un bouclier, ou parce qu'elle vint *captive* à Rome, après la défaite des Falisques, comme nous l'apprennent les anciens livres? ou bien à cause de cette loi qui fait tomber la *tête* du voleur qui a violé son temple? Quelle que soit cette raison, ô Pallas! étends sans cesse ton égide sur les chefs qui nous gouvernent. Au dernier des cinq jours, on purifie les trompettes retentissantes, et l'on offre un sacrifice à la déesse des batailles.

Nunc potes ad solem sublato dicere vultu ;
  Hic here Phryxeæ vellera pressit ovis.
Seminibus tostis sceleratæ fraude novercæ,
  Sustulerat nullas, ut solet, herba comas.
Mittitur ad tripodas, certa qui sorte reportet,
  Quam sterili terræ Delphicus edat opem.
Hic quoque corruptus, pro semine nuntiat Helles
  Et juvenis Phryxi funera sorte peti.
Utque recusantem cives, et tempus, et Ino
  Compulerunt regem jussa nefanda pati;
Et soror, et Phryxus, velati tempora vittis,
  Stant simul ante aras; junctaque fata gemunt.
Adspicit hos, ut forte pependerat æthere, mater;
  Et ferit attonita pectora nuda manu :
Inque draconigenam nimbis comitantibus urbem
  Desilit; et natos eripit inde suos.
Utque fugam rapiant, aries nitidissimus auro
  Traditur : ille vehit per freta longa duos.
Dicitur infirma cornu tenuisse sinistra
  Femina, quum de se nomina fecit aquæ.
Pæne simul periit, dum vult succurrere lapsæ
  Frater, et extentas porrigit usque manus.
Flebat, ut amissa gemini consorte pericli,
  Cæruleo junctam nescius esse Deo.
Litoribus tactis, Aries fit sidus : at hujus
  Pervenit in Colchas aurea lana domos.
Tres ubi Luciferos veniens præmiserit Eos,
  Tempora nocturnis æqua diurna feres.
Inde quater pastor saturos ubi clauserit hædos,
  Canuerint herbæ rore recente quater;

Tu peux dire maintenant, les yeux fixés sur le soleil : Hier, cet astre brillant a commencé à presser la toison du bélier de Phryxus. Les semences, brûlées par l'artifice infâme d'une marâtre, ne s'étaient point levées, comme à l'ordinaire, en herbes chevelues. On envoie au trépied de Delphes, pour demander secours au dieu contre la stérilité de la terre; le messager, aussi corrompu que les semences, rapporte que l'oracle exige le trépas d'Hellé et du jeune Phryxus. Le roi refuse d'abord; mais les cris des citoyens, l'impérieuse nécessité, et Ino arrachent enfin son consentement à cette exécution barbare. Phryxus et sa sœur, le front ceint de bandelettes, tous deux debout au pied des autels, gémissent sur leur malheur commun : du haut des airs, leur mère les aperçoit; dans sa douleur, elle se frappe la poitrine de ses mains : mais elle est descendue, entourée de nuages, dans les murs de Cadmus; ses enfans sont sauvés, et, pour favoriser leur fuite, elle leur fournit un taureau tout brillant d'or : il les porte tous deux à travers la vaste mer. On dit que la jeune Hellé, ne saisissant pas la corne avec assez de force, tomba dans les ondes qui portent son nom; Phryxus même fut sur le point de périr, en voulant retenir sa sœur, et en étendant les mains pour la chercher : il pleurait cette compagne d'infortune, dont il ignorait l'union avec le dieu des eaux. Lorsqu'il eut touché le rivage, le taureau fut enlevé parmi les astres; mais le palais de Colchos reçut sa toison d'or.

Lorsque l'Aurore matinale aura trois fois ouvert les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil, les jours seront égaux aux nuits. Déjà quatre fois le pâtre a enfermé dans l'étable ses chèvres rassasiées; quatre fois

Janus adorandus, cumque hoc Concordia mitis,
Et Romana Salus, araque Pacis erit.
Luna regit menses : hujus quoque tempora mensis
Finit Aventino Luna colenda jugo.

une rosée nouvelle a blanchi l'herbe des champs : adorez Janus, et la douce concorde, et le salut de l'empire, et l'autel de là Paix. La Lune est la déesse des mois ; elle mettra fin à celui que je chante, par sa fête sur le mont Aventin.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

1. *Je chanterai l'année romaine* (Page 3). Ovide, ainsi que l'annonce son exposition, ne se borne pas à énumérer dans son poëme les fêtes religieuses, les usages publics et les coutumes civiles des Romains. Son plan est plus étendu; il y fait entrer l'astronomie connue de son temps; ainsi, en parcourant l'année, il suit le cours du soleil dans le zodiaque, et précise les diverses époques de chaque mois par le lever et le coucher des astres. Les Romains distinguaient trois de ces époques: la cosmique, l'acronique et l'héliaque; trois dénominations empruntées du grec. L'héliaque désigne le lever ou le coucher d'un astre, lorsque l'un et l'autre se font si près du soleil qu'on ne peut les suivre des yeux à travers ses rayons. On emploie le terme de cosmique quand le coucher et le lever d'un astre s'effectuent au même degré de l'écliptique que le lever du soleil. Ce phénomène prend le nom d'acronique, quand la même chose arrive au coucher du soleil.

2. *Et toi, Germanicus, accueille cet ouvrage* (p. 3). En plaçant son poëme sous les auspices de Germanicus, Ovide complète l'exposition de son sujet, et flatte en même temps la famille des Césars. Cet exemple d'adulation fut imité plus tard de Lucain et de Stace, qui, l'un et l'autre, firent la dédicace de leur poëme à Néron et à Domitien.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, l'enthousiasme d'Ovide pour Germanicus est excusable. Le plus bel éloge de ce prince, c'est la crainte que manifeste le poète en le prenant pour juge.

Cette invocation à Germanicus suffirait seule pour éclaircir le

doute qui s'élève sur l'époque de la publication des *Fastes*. La prédiction de l'avènement de Tibère au trône, l'apothéose de Livie sous le nom de Julie, nom qu'il ne lui fut permis de porter qu'après l'ouverture du testament d'Auguste, enfin le triomphe de Germanicus que le poète célèbre dans ce livre, triomphe qui ne lui fut accordé que deux ans après la mort de son aïeul, toutes ces circonstances prouvent que cet ouvrage, commencé sous Auguste, n'a été mis au jour que sous Tibère.

Ovide, en s'adressant à Germanicus, cherchait sans doute à se rendre ce prince favorable. On sait que cet infortuné poète, transplanté des délices de la cour des Césars au sein d'une région hyperborée, au milieu des hordes barbares dont il ne comprenait pas même l'idiome, que ce Romain si peu stoïque descendit à toutes les adulations, à toutes les bassesses pour obtenir non sa grâce, mais seulement un exil moins rude. Tibère, comme Auguste, fut inexorable. Il espérait sans doute que Germanicus emploierait son crédit pour mettre un terme à ses malheurs; mais, soit que la cause de son exil fût trop grave pour que l'intervention de César pût le faire cesser, soit que ce prince eût traité sa demande avec indifférence, toujours est-il que l'attente d'Ovide fut trompée. L'infortuné! il ne devait voir la fin de ses souffrances que dans le tombeau, loin de la ville éternelle, loin de ses foyers domestiques, loin de sa Corinne!

César Germanicus, qu'il invoque au commencement de ce poëme, était fils du fameux Drusus Néron et d'Antonia, neveu et fils adoptif de l'empereur Tibère. Auguste l'éleva successivement, malgré son extrême jeunesse, à la questure et au consulat. On ne sait qui l'empêcha d'en faire son successeur.

A l'avènement de Tibère, les vieilles légions de Germanie se révoltèrent et lui offrirent la pourpre. Dans cette position délicate, la conduite du jeune César fut admirable de courage et de fidélité. Par l'ascendant moral qu'il avait su conquérir sur ses vieux compagnons d'armes, l'héroïsme de son caractère et la puissance de sa parole, il parvint à faire rentrer dans l'ordre les rebelles et à rétablir la discipline. Avec eux, il vengea la défaite de Varus, rhéabilita la gloire du nom romain dans ces contrées, où il venait de recevoir un si sanglant affront. Devant lui,

pâlit constamment l'étoile du héros germain Arminius (Hermann).

Tibère n'osa refuser à son neveu les honneurs du triomphe, mais déjà ce cœur faux et dissimulé méditait la perte du vainqueur d'Arminius. Germanicus fut envoyé en Orient avec le titre d'*imperator*, sous prétexte d'y apaiser des troubles, et de réprimer les incursions des Parthes et des Arméniens. Dans une courte expédition, il vainquit le roi d'Arménie, le détrôna et donna sa couronne à un autre. Alors la puissance, la gloire et la popularité de Germanicus étaient à leur comble. L'empire le regardait comme son génie tutélaire, l'appelait d'une voix unanime *ses délices*. Il n'en fallait pas tant pour aigrir la jalousie du cruel et sombre empereur. Aussi il le fit empoisonner par Pison, sa créature, proconsul de la province de Syrie. On ne saurait peindre la consternation que cette mort prématurée répandit dans tout l'empire. Jamais regrets ne furent plus sincères; on eût dit que les dieux protecteurs de Rome s'étaient enfuis du Capitole.

Digne veuve du héros, Agrippine vint à Rome réclamer hautement la justice de l'empereur contre l'homme que la voix publique accusait du meurtre de son glorieux époux. C'était mettre le vieux et dissimulé Tibère dans un cruel embarras. Pour couper court à la procédure qui avait été commencée, et prévenir des révolutions dont il aurait eu peu à se flatter, il fit étrangler clandestinement Pison dans sa prison, et on répandit le bruit que cet infâme instrument de la tyrannie s'était donné la mort pour éviter la condamnation capitale qui l'attendait infailliblement.

Non satisfaite de cette expiation, Agrippine ne cessa point ses démarches pour soulever le voile qui enveloppait cette épouvantable affaire; mais l'admirable conduite de cette vertueuse Romaine, de cette autre Artémise, n'aboutit qu'à hâter son trépas. Le poison fit taire sa voix généreuse.

Germanicus fut père de Caligula et frère de Claudius, qui furent tour-à-tour élevés à l'empire.

3. *Tirées des annales antiques*..... (p. 3). Ces annales antiques dont parle le poète ne sont autres que les *Fastes*. Entre ceux qui avaient écrit sur le même sujet avant, Ovide, on compte Claudius, Afranius, Ennius, Fenestella, Labercius, Licinius, etc.

4. *Souvent le nom de ton père* (p. 3). Comme nous l'avons dit plus haut, Tibère adopta Germanicus, comme il l'avait été lui-même par Auguste. Les monumens, les médailles confirment ce fait historique. Gruter parle d'une inscription sur un cippe ainsi conçue : CÆSARI. TI. F. AUGUSTI N. DIVI PRONI, etc. Goltzius fait mention d'un grand nombre de médailles qui donnent à Germanicus les titres de fils adoptif et de petit-fils d'Auguste.

5. *Avec Drusus ton frère* (p. 3). Tibère eut de Vipsanie, sa seconde femme, le jeune Drusus, qui devint frère de Germanicus par l'adoption dont il a été parlé.

Ce jeune prince fut empoisonné par l'infâme Séjan, préfet du prétoire, qui avait corrompu sa femme Julie, fille d'Agrippa et de la première Julie.

Une médaille frappée à Sardes, du consentement unanime de toutes les villes d'Asie, représente Drusus et Germanicus assis sur des chaises curules, tenant, l'un le *simpule* comme pontife, et l'autre le *lituus* comme augure; l'inscription leur donne le titre de frères, ἀδελφοί.

6. *Que d'autres chantent les armes de César* (p. 3). Ici le poète entend parler de Jules-César, réformateur du calendrier, et d'Auguste, qui approuva l'apothéose de son grand-oncle, lui éleva des temples, et institua des fêtes religieuses en son honneur.

7. *Le jugement du dieu de Claros* (p. 5). C'est Apollon adoré dans une ville d'Ionie appelée Claros, assez près de Colophon, et dans une île de même nom.

8. *Nous avons senti les charmes de l'éloquence sur ses lèvres* (p. 5). Suétone et Dion Cassius s'accordent à dire que Germanicus fit souvent briller son éloquence dans des causes publiques.

9. *Quand ton génie ardent se porte vers notre art* (p. 5). Les mêmes historiens nous disent qu'il composa quelques tragédies grecques. Quintilien le met au rang des poètes héroïques, et en fait le plus grand éloge.

10. *Il fit son année de dix mois....* (p. 5). La chronologie romaine est enveloppée des plus épaisses ténèbres, et les auteurs qui se sont livrés à cette étude n'ont pu nous laisser que des conjectures sur un sujet qui exige des démonstrations. La nature

de l'année de Romulus est surtout un des points les plus obscurs de cette chronologie ; elle a partagé les savans de tous les siècles ; les uns, Tarrantius, Plutarque, Macer, Fenestella, ont cru que cette année était de 12 mois et de 360 jours; les autres, Ovide, Tite-Live, Varron, Macrobe, Cassiodore, etc., ont pensé qu'elle était de 10 mois et de 304 jours.

Au milieu de ces contrariétés, d'habiles chronologistes, après avoir approfondi et balancé les témoignages de l'une et l'autre opinion, ont cru devoir se renfermer dans les limites du doute. Le père Petau serait assez de l'avis de Plutarque, qui donne 360 jours à l'année romaine, mais il n'ose l'assurer. Dodwel n'est pas plus hardi. Langius croit trancher le nœud de cette difficulté, en supposant que les deux formes d'année ont existé en même temps, l'une suivie par les Romains sous Romulus, et l'autre par les Sabins sous Tatius, tant que ces deux peuples habitèrent ensemble sous une double domination. Enfin, Des Vignoles, qui semble incliner pour l'année de 360 jours, avoue cependant son incertitude et son ignorance, *après avoir tourné la chose de plusieurs côtés.*

Les doutes mêmes de ces savans nous éclairent, et l'on peut, en imitant leur modestie, profiter de leurs lumières pour établir de nouvelles conjectures. Mais il semble d'abord qu'il faut préciser d'une manière absolue le nombre des mois de l'année de Romulus et celui des jours de cette même année.

Des témoignages authentiques paraissent offrir sur la première de ces deux discussions des preuves qui établissent que l'année primitive des Romains n'était composée que de dix mois. Et avant tout, cette division n'a rien qui étonne pour des siècles aussi reculés, puisqu'il paraît, d'après quelques autorités, que la division du zodiaque en douze parties est une invention des Grecs, bien postérieure à la fondation de Rome.

Dans l'*Odyssée*, Neptune dit à une Naïade qu'il avait honorée de ses embrassemens : *A la révolution de l'année, tu donneras le jour à de beaux enfans.* Aulu-Gelle, qui cite ce passage au sujet du temps fixé pour la grossesse des femmes, ajoute : « Ayant montré ce passage à plusieurs grammairiens, les uns dirent qu'au

temps d'Homère, *comme à celui de Romulus,* l'année n'était pas de douze mois, mais de dix. »

Nous lisons dans Sénèque : *Annum feminis ad lugendum constituisse majores.* Apulée fait dire aussi à une veuve que le temps consacré à pleurer son époux est d'une année. Souvent même les anciens jurisconsultes limitaient aussi à une année le temps du deuil des femmes. Cependant, c'est une vérité reconnue, que depuis l'origine de Rome jusqu'à la constitution des empereurs Gratien, Valentinien, et Théodose, les femmes ne furent condamnées à pleurer leurs maris que pendant dix mois. Ovide, Plutarque et le corps des lois romaines, en vingt endroits, nous l'apprennent. Ce même Sénèque, qui vient de fixer à un an le temps du deuil, s'explique ailleurs : *Sexui muliebri pœne concessum est, uni datum in lacrymas jus, non immensum tamen ; ideo majores decem mensium spatium viros lugendi dederunt.* Sénèque et Apulée ont donc voulu parler de l'année primitive de Rome, et c'est ainsi que l'on doit entendre l'année de deuil dont parlent les jurisconsultes. Supposera-t-on que Sénèque et Apulée se sont trompés ? Supposera-t-on que les jurisconsultes, qui avaient sous les yeux le dépôt des lois et des décrets de tous les âges, lesquels, pour régler leurs décisions, ont dû connaître l'ordre de l'année dans les diverses époques de l'empire, supposera-t-on qu'ils sont tombés dans l'erreur commune, lorsqu'ils ont fixé indistinctement à un an et à dix mois le temps du deuil des femmes ? Elle est donc appuyée sur une base solide l'opinion de ceux qui ne donnent que dix mois à l'année de Romulus.

Mais de ce que cette année n'eut que dix mois, il ne faut pas en conclure qu'elle ne fût composée que de 304 jours. Quelque ignorance que l'on suppose aux premiers Romains, ils n'auraient pas été long-temps à s'apercevoir de la confusion qu'une pareille computation eût répandue dans l'ordre public et dans les travaux de l'agriculture, en ne ramenant qu'après une longue suite d'années les saisons aux mêmes points, et en s'écartant de soixante et un jours du cours ordinaire du soleil, de manière qu'au bout d'un cycle de quatre ans les époques des fêtes immobiles se fussent dérangées de huit mois. Il est plus probable

qu'ils auront suivi l'année lunaire, comme Ovide et les anciens auteurs le répètent à chaque page, et qu'ils auront composé leur année de 354 jours, nombre parfait de l'année lunaire. Cette année fut sans doute la plus ancienne de toutes, parce que ce fut la plus simple. Il faut moins de connaissances pour observer une suite de périodes déterminées par l'apparition et les phases de la lune, que pour marquer dans les cieux un point fixe d'où part et où revient le soleil, et calculer l'espace de son cours. Aussi voyons-nous que, dans l'origine de toutes les nations, on ne connaissait d'autre mesure du temps que celle des révolutions lunaires. Quand tous les monumens manqueraient, les Néoménies célébrées chez tous les anciens peuples, particulièrement chez les Hébreux, et qui se célèbrent encore chez les Musulmans et dans l'Orient par des fêtes publiques, suffiraient pour établir ce fait d'une manière incontestable. Romulus, considéré comme chef d'une société naissante, aura donc dû suivre cette forme d'année. Si nous cherchons quelles sources ont pu lui fournir les premières connaissances, nous trouverons les Étrusques, qui, s'étant répandus dans toute l'Asie Mineure, avaient adopté l'année lunaire de ce pays; les Albains dont il sera bientôt question, les Arcadiens, colonie de Pélasges, et surtout les Phrygiens qui passèrent en Italie sous la conduite d'Anténor. Ces derniers peuples avaient déifié leurs mois, et nous voyons sur les monumens et les médailles le dieu *Men* ou *Lunus* représenté avec le bonnet phrygien et le croissant pour indiquer son origine et sa dépendance de la lune. Ce dieu passa des Phrygiens chez les autres nations de l'Asie Mineure, qui, comme ce peuple, adoptèrent l'année lunaire. Le *Men Pharnacos*, *Uranie* et *Astarté*, qui, chez les peuples de l'Orient, n'était autre que l'intelligence qui présidait à la marche du temps, établissent assez la nature de l'année que ces nations suivaient. Si nous considérons encore l'année romaine, même dans les derniers temps, nous trouvons les marques de son ancienne origine dans la division de ses mois en calendes, nones et ides, et dans la protection de Junon, invoquée au commencement de chaque mois.

Cependant, on aura peine à concevoir comment les Romains auront composé leur année primitive de 354 jours, et n'auront

compté que dix néoménies, qui, étant chacune de vingt-neuf jours et demi environ, n'auraient donné que 295 jours. Mais il ne faut pas prendre à la lettre le passage d'Ovide où il assure que l'année était révolue lorsque la lune avait parcouru dix fois son orbite. Une première observation, c'est que les Romains, ainsi que tous les peuples à leur berceau, ne suivaient point de mois civils et ne réglaient pas l'ordre des saisons sur celui des signes célestes, bien éloignés de les distribuer dans l'espace certain des points de la sphère. Ils plaçaient les saisons à des espaces presque moyens, et ne suivaient pour guide que la nature; ce qui fait que leur année était plutôt une suite d'observations parapegmatiques des astres, qu'une computation astronomique du cours de la lune et de celui du soleil. Les Romains particulièrement devaient aux Albains la forme de leur année, et chez ce dernier peuple ce n'était rien moins que le calcul de la marche des astres qui réglait l'ordre des temps. Chaque mois était l'espace observé entre deux néoménies apparentes. On sent que cet espace pouvait être ou plus court ou plus long, parce que la variation de l'atmosphère pouvait retarder ou précipiter aux yeux de grossiers observateurs, l'apparition de la lune, puisqu'en effet ils ne jugeaient du commencement ou de la fin de leurs mois que lorsqu'ils croyaient apercevoir cette planète pour la première fois, ou la voir remplir sa dernière phase. Aussi Censorin nous dit qu'ils avaient des mois absolument inégaux; mars était de trente-six jours, mai de vingt-deux, août de dix-huit, etc. Les Romains purent adopter ces idées, et Plutarque n'a peut-être pas avancé une erreur, lorsqu'il a dit que sous Romulus on n'avait pour les mois ni règle ni mesure; que l'on faisait quelques mois de vingt jours, d'autres de trente-cinq, d'autres plus longs encore, parce que, ajoute-t-il, on n'avait aucune idée de la différence qu'il y a entre le cours de la lune et celui du soleil. Ainsi, quoique l'année n'eût que dix lunaisons apparentes, elle pouvait en avoir cependant douze réelles, et 354 jours ou même 360, si l'on veut; et voilà peut-être la seule manière d'accorder les auteurs sur ce point obscur. L'année de Romulus n'était pas solaire, puisqu'il lui eût manqué onze jours six heures dans un système, et cinq jours six heures dans l'autre. Elle n'était pas lu-

naire non plus, puisqu'elle ne suivait pas l'ordre exact des lunaisons. C'était une année purement parapegmatique, réglée sur la grossière observation des astres, et sur les apparitions vagues de la lune. Il devait en résulter le bouleversement dont parle Macrobe, le froid pendant les mois de l'été, et la chaleur pendant ceux de l'hiver. Quoi qu'il en soit, elle était plus conforme à l'état d'un peuple naissant, à une aggrégation de pâtres et de brigands, qu'une année dont la disposition suppose des calculs astronomiques, et qui même eut besoin, pour être régulière, de la réforme de Jules-César. Cependant on a poussé l'esprit de système à cet égard, jusqu'à prétendre que Romulus fit usage des intercalations.

11. *Dix mois suffisent à l'enfant pour sortir du ventre de sa mère* (p. 5). Ovide n'est pas le seul auteur de l'antiquité qui semble fixer à dix mois le terme de l'accouchement des femmes, et nous ne trouvons nulle part qu'il soit parlé du neuvième mois; Virgile aussi, dans son ode à Marcellus, dit en parlant d'Octavie sa mère : *Decem tulere menses.*

Quelques interprètes, qui ont cru que ces différens sentimens tendaient à établir que le dixième mois était l'époque ordinaire fixée par la nature, pour les accouchemens, l'attribuaient à Hippocrate; et, pour concilier cette opinion avec les cours ordinaires de la nature, ils prétendaient que les mois d'Hippocrate étaient les mois lunaires de la plupart des Grecs; mais ils avaient pris pour terme commun, ce qu'Hippocrate n'avait fixé que comme un des termes extrêmes où la nature, inconstante dans ses œuvres, peut porter les accouchemens. D'un autre côté, cet auteur ne comptait pas suivant les lois lunaires, puisque, dans son traité *de Principiis*, il dit que la naissance à sept mois révolus donne deux cent dix jours, nombre qui produit sept mois solaires de trente jours chacun; et non sept néoménies qui, n'étant chacune que de vingt-neuf jours et demi environ, n'auraient donné que deux cent neuf jours et demi. Ainsi, lorsque les anciens fixent à dix mois l'accouchement des femmes, il faut entendre cette fixation de neuf mois révolus. C'est dans ce sens que Plaute dit: *La mère fait venir les femmes, parce que le dixième mois approche;* c'est-à-dire parce que le neuvième est bientôt près de finir. Il

est vrai que le même poète dit ailleurs: *Alors la jeune épouse, qui avait reçu ses embrassemens, lui donne une fille à la fin du dixième mois.* Mais ce passage, et tous ceux qui semblent exprimer la même opinion sur le terme des accouchemens, ne signifient pas que ce terme fût toujours de dix mois révolus.

Quoi qu'il en soit, le terme de dix mois fut long-temps le dernier fixé par les lois civiles, dans ces temps grossiers, où l'on soumettait ainsi au calcul et aux fausses observations la marche inconstante de la nature, dans l'impénétrable mystère de la génération. Nous trouvons, dans les fragmens des Douze-Tables, cette loi : *Si filius patri post mortem ejus intra decem menses proximos a morte, natus ab uxore erit, justus ei filius esto.* On voit, pour cette loi, que le terme de dix mois était proposé comme le dernier. Cette loi fut développée et confirmée plus de six siècles après sa première sanction. Le célèbre Ulpien prononça : *Post decem menses mortis natus non admittitur ad legitimam hæreditatem.* On a prétendu, il est vrai, que Justinien avait abrogé cette loi par la trente-neuvième novelle, et porté le terme des accouchemens jusqu'à onze mois révolus. Mais d'abord, dans l'espèce de cette novelle, il ne s'agit pas de décider quel est le terme que la nature a fixé, et que les lois doivent adopter. Si Justinien répète souvent que la femme ayant accouché après onze mois, l'enfant doit être déclaré illégitime, c'est qu'ayant à parler dans une espèce où l'accouchement était réellement arrivé à ce terme, depuis la mort du mari, il devait ne parler que de ce terme, et cette fixation nécessaire n'annonce point qu'il crût que le terme de onze mois était le dernier après lequel l'illégitimité était prononcée. Aulu-Gelle, dans les *Nuits athéniennes*, assure que l'empereur Adrien étendit la faveur des accouchemens jusqu'au terme d'onze mois, et déclara légitime un posthume de onze mois. Notre jurisprudence, long-temps barbare comme nos mœurs, ne fut pas plus favorable aux accouchemens tardifs que celle des Romains, depuis l'origine de la république, jusqu'au prétendu décret d'Adrien, relaté par Aulu-Gelle. Notre nouvelle, non plus que notre ancienne législation, ne déterminent point d'une manière précise le terme nécessaire pour la légitimité des enfans. Parmi les jurisconsultes, Accursa, Cujas, Papon, d'Expilly, soutien-

nent qu'il n'y a d'enfans légitimes, que ceux nés dans le dixième mois. D'autres, d'une opinion moins sévère, tels que Ricard et Domat, ont justifié les accouchemens qui excèdent le terme de dix mois. Notre Code Civil se contente d'énoncer que la légitimité de l'enfant né au bout de trois cents jours est sujette à contestation.

Il semble cependant que, quoique la médecine soit partagée sur ce point, quoique notre législation soit contraire aux naissances tardives, il y ait des règles propres à guider la justice, nous voulons dire les circonstances et les mœurs de la mère. En effet, sur un sujet soumis particulièrement au climat, à l'organisation, aux maladies, et susceptible par conséquent de toutes les variations que ces causes diverses produisent dans l'économie animale, il serait téméraire de fixer une règle exclusive, et d'imposer des limites à la nature. D'un autre côté, il serait dangereux, pour l'ordre social, d'excuser les suites de l'incontinence, par les écarts de cette même nature. La conduite de la femme sera donc le seul fil qui devra guider dans ce dédale ; si sa vertu est au dessus de tout reproche, la nature seule a erré ; si ses mœurs sont irrégulières, elle a pu-être coupable, et elle a perdu le droit de se retrancher derrière les bizarreries de la nature.

12. *L'épouse..... renferme les noirs atours du veuvage* (p. 5). Les Romains, jaloux de conserver les droits du sang, voulurent que les femmes qui passeraient à un second mariage, avant qu'il se fût écoulé dix mois depuis la mort de leur premier mari, fussent regardées comme infâmes ; et, par les lois primitives, elles devaient offrir aux dieux, en expiation, une génisse pleine. En cela, le législateur n'avait pas seulement consulté des raisons de décence publique. La crainte de rendre à jamais incertain le sort des enfans, et de troubler l'ordre des familles, en y introduisant un sang étranger, tel fut le puissant motif qui condamna les femmes à un deuil célibataire de dix mois.

13. *Le premier fut consacré à Mars son père* (p. 5). On sait que les Romains, pour jeter du merveilleux sur leur origine, ont prétendu que la mère de leur fondateur fut séduite par le dieu Mars, aimant mieux devoir la naissance de leur premier roi aux larcins amoureux de ce dieu, que de ne pas tenir à la divinité

par quelque endroit, persuadés d'ailleurs que cette parenté avec le dieu de la guerre les rendrait plus formidables.

14. *Le second à Vénus, source de sa race* (p. 5). Romulus descendait de Vénus par Énée, fils de cette déesse et d'Anchise, prince troyen.

15. *Numa..... ajouta deux mois aux anciens* (p. 5). D'après l'opinion qui a été émise sur la forme de l'année de Romulus, on doit regarder ce que dit Ovide sur les deux mois ajoutés par Numa, comme une erreur dans laquelle il fut entraîné par l'incertitude qui de son temps même était répandue sur cette matière. Numa, s'étant aperçu que la computation établie par son prédécesseur n'avait rien de certain, et qu'elle ne pouvait s'accorder ni avec le cours des astres ni avec l'ordre des saisons, entreprit de réformer le calendrier. L'année ancienne était de 354 jours, ou de 360 jours si l'on veut, ce qui est indifférent ici; plein des idées égyptiennes sur les nombres, et regardant les nombres pairs comme funestes et sinistres, il ajouta un jour ou en retrancha cinq, et composa son année de 355 jours. Cette année vraiment lunaire, si elle eût eu un jour de moins, fut divisée en douze mois, sept de 29 jours, quatre de 30 et un de 28, février, le mois des expiations, le mois funèbre, le mois du nombre pair. Voilà ce que fit Numa pour corriger les vices de l'année de Romulus. Nous ne parlerons point des intercalations qu'il introduisit pour accorder, après un cycle certain, son année avec l'année solaire : cette dissertation serait oiseuse.

Mais une question qui ne l'est point, c'est de savoir s'il faut lire *præposuit* au lieu de *apposuit*, comme l'ont voulu quelques commentateurs; ce qui annonçait que Numa plaça janvier et février au commençement de son année. D'abord cette version ne peut être admise, parce qu'elle mettrait Ovide en contradiction avec lui-même, puisque ailleurs, dans le livre II du même ouvrage, il assure que ce furent les décemvirs qui rapprochèrent janvier de février. Mais quand même cette leçon contradictoire serait la véritable, elle contiendrait une erreur.

Tous les commentateurs paraissent d'accord sur l'innovation que fit Numa par rapport à janvier, quoique quelques-uns aient

soupçonné, d'après l'antiquité du culte de Janus dans le Latium, que le mois qui lui était consacré avait existé dans le premier calendrier de Rome, et avait dans tous les temps ouvert l'année. Mais février, créé par Numa, fut indubitablement le dernier mois de son année, et ne fut point placé avant les dix mois de l'année de Romulus, comme l'a prétendu l'auteur du *Monde primitif*. Ce mois était consacré, comme on sait, aux expiations, aux cérémonies lugubres, et le but symbolique de toutes les fêtes qu'on y célébrait annonçait l'expiration de l'année, le terme de la révolution solaire : il dut donc être le dernier des mois. D'ailleurs, les intercalations se plaçaient à la fin de l'année, et on les trouve en février. Enfin, un fragment des lois des Douze-Tables ne laisse aucun doute à cet égard. On y lit : *Ut mensis februarius qui Numæ instituto postremus erat, deinceps esset;* et ce sentiment est appuyé de l'autorité de Cicéron et de Varron.

16. *Connais maintenant les privilèges des différens jours, car tous n'ont pas le même emploi* (p. 5). La première division de jours chez les Romains était en jours *fastes* et *néfastes*, permis et défendus, c'est-à-dire en jours destinés aux affaires, et en jours destinés au repos. On attribue cette division à la politique de Numa. Les pontifes furent institués les dépositaires uniques et perpétuels du livre qui contenait cette division, ce qui finit par leur donner un pouvoir très-dangereux, puisqu'ils pouvaient, sous prétexte des jours fastes ou néfastes, avancer ou reculer le jugement des affaires les plus importantes, et traverser les desseins les mieux concertés du gouvernement et des particuliers. Cette autorité leur fut retirée l'an 400 de Rome.

Pendant les jours néfastes, l'exercice des tribunaux était suspendu ; c'est ce qu'Ovide exprime par ces mots : *Tria verba silentur*, et ces trois termes, qu'il s'abstient de formuler, sont ceux de *do*, *dico*, *addico*, qui caractérisaient les diverses fonctions du préteur. Ce magistrat prononçait l'envoi en possession, soit d'après les lois, soit d'après son édit qui avait force de loi ; il nommait des arbitres, décidait la réintégration d'un citoyen dans le patrimoine d'où il avait été évincé, etc. Toutes ces attributions étaient résumées dans ce seul mot, *do*. *Dico* exprimait

que le préteur nommait les tuteurs d'après la loi Attilia, fixait les féries, prononçait les interdictions, etc.; enfin, c'était lui qui adjugeait dans les aliénations de biens; il sanctionnait les adoptions, régularisait les émancipations, etc., ce qu'exprimait *addico*.

Les jours néfastes sont désignés dans les anciens calendriers par la lettre *N*. Tant qu'ils duraient, tout acte public était défendu. On ne pouvait porter aucune loi, ni assembler le peuple, ni nommer les magistrats, etc.

De cette explication ressort naturellement la définition des jours fastes. Ils sont désignés dans le calendrier par la lettre *F*.

Il y avait encore des jours mixtes, qu'on appelait *dies intercisi*, parce qu'ils ne pouvaient être *fastes* que dans l'espace intermédiaire de l'immolation de la victime et de l'offrande des entrailles : *Inter cæsa et porrecta*, dit Varron.

Le savant Boulanger, dans son ouvrage sur l'*Antiquité dévoilée*, consigne une opinion qui nous paraît tout-à-fait judicieuse. Après avoir rappelé que tous les anciens peuples commençaient leur jour le soir, pour le terminer le soir suivant, il ajoute : « C'est par cette division des jours qu'on voit, chez les Romains, des fêtes qui n'occupaient plus que la moitié d'un jour, et surtout la matinée de ce jour. Cette portion de fête avait, dans son origine, fait partie d'une fête complète qui avait commencé la veille au soir; mais cette première partie avait peut-être été anéantie, parce qu'elle était funèbre. » De sorte que ces jours pouvaient être fastes le matin et néfastes le soir, ou néfastes le matin et fastes le soir, ou bien encore néfastes le matin et le soir, et néfastes à midi.

17. *Il est des jours de comices* (p. 7). Les Romains subdivisaient encore leurs jours en jours de comices et jours de nundinales.

Les jours de comices étaient ceux pendant lesquels le peuple s'assemblait par centuries, par curies et par tribus, pour discuter les intérêts de l'état et procéder à l'élection des magistrats. Ils sont désignés dans le calendrier par la lettre *C*.

Ovide se sert en cet endroit d'une expression qui demande quelques éclaircissemens : *Populum includere septis*.

Pour empêcher la confusion entre les diverses classes du peuple

assemblées pour voter, le Champ-de-Mars était divisé en plusieurs parties, suivant le genre de comices, et chaque centurie, tribu ou curie se trouvait originairement enfermée dans une enceinte mobile en forme de palissades, appelée *septa*. Cette enceinte se nommait quelquefois *ovilia*, à cause de sa ressemblance avec les parcs dans lesquels les pâtres renfermaient les troupeaux. Ces enceintes conservèrent leur forme rustique jusqu'au temps d'Agrippa, qui les fit construire en marbre, les orna de peintures, et les décora de portiques immenses qui servaient de promenades publiques et où les joailliers, au rapport de Martial, tenaient leurs magasins. Les empereurs y donnèrent souvent des spectacles. Agrippa leur donna le nom de *Septa Julia*. Il nous reste des médailles des familles Antonia et Mussiadia, relatives à ces *septa*, et qui représentent des balustrades élevées sur une maçonnerie arrondie en arcades, et, dans l'enceinte, des personnages y déposent leurs votes dans les urnes des scrutins.

Les jours des nundinales, ainsi nommées de *nundinatus*, épithète que l'on donnait à Mercure, étaient ceux où le peuple des campagnes venait à Rome, après huit jours de travaux, pour vendre les denrées et s'instruire des lois portées et des fêtes à observer. On fait remonter l'origine de ces jours au temps de Servius Tullius. Ils se célébraient à Rome dans les premiers temps de la république, avec de grandes solennités.

18. *Le culte de Junon consacre les calendes romaines* (p. 7). Les Romains, à l'instar des autres peuples du Latium, divisaient leurs mois en trois parties, en calendes, en nones et en ides.

Dans les premiers temps, dit Macrobe, avant que les *fastes* ne fussent publiés par le tribun Fulvius, un des pontifes était chargé d'observer le moment de la nouvelle lune, et de l'annoncer au roi des sacrifices. Celui-ci faisait assembler le peuple, et comme l'année était composée de mois inégaux, le pontife annonçait combien il y aurait de jours depuis le *novilunium* jusqu'aux nones, c'est-à-dire jusqu'à la pleine lune, en criant *Kalo Jano novelia!* ou suivant la version de Scaliger, *Juno novella!* autant de fois qu'il devait se trouver de jours entre ces phases. Ainsi le premier jour de chaque mois, c'est-à-dire de la néoménie ou

première apparition de la lune, était appelé calende, du verbe καλέω, et alors on faisait un sacrifice solennel à Junon. Il paraît même que cet usage était observé de toute antiquité chez les Laurentins, qui avaient donné à cette déesse le surnom de *Kalendaris*. A Argos, c'étaient les prêtresses de Junon qui réglaient les différens temps de l'année.

On entrevoit déjà que si le premier jour de chaque mois fut consacré à Junon, c'est que cette déesse était considérée alors comme la lune, parce que, ainsi que nous l'avons vu, l'année était alors calculée sur le cours de cette planète.

L'épouse de Jupiter changea de fonctions comme le souverain des dieux, et toutes les parties du système du monde lui furent données tour-à-tour; quand il était le soleil, elle était nécessairement la lune. Ce dernier caractère était étroitement lié à la fonction de présider aux accouchemens, puisque la lune en règle le temps, et qu'on imaginait qu'elle réglait aussi la vie des hommes, suivant Manilius. Junon Lucine, en effet, était regardée comme la lune; elle était la même que Diane *Lucifera*, au sentiment de Cicéron dans son traité de la *Nature des Dieux*, et l'on sait que cette déesse présidait aux accouchemens, et sous ce nom et sous celui d'*Artemis*, comme nous l'apprennent les inscriptions. Aussi, sur un monument trouvé à Lucerne, on voit Junon avec un croissant sur la tête, tenant d'une main un long flambeau et de l'autre un enfant. L'auteur du monde primitif croit que les Égyptiens appelaient la lune *Ioh*, et que c'est de ce mot que les Latins avaient fait *Juno*, en y ajoutant le mot *noh*, changé depuis en *nox*, la nuit; en effet l'Io ou l'Isis des Égyptiens était souvent prise pour la lune. L'abbé Bergier croit aussi que Junon était originairement la lune, et qu'elle ne fut connue sous le nom de *Hera* ou Junon, que depuis le règne de Jupiter; Macrobe dit positivement: « Nos ancêtres, faisant commencer leurs mois avec la première apparition de la lune, consacraient avec raison les calendes à Junon; en effet, ajoute-t-il, ils regardaient cette divinité comme la lune. » Enfin, une inscription rapportée par Gruter porte: JUNONI, LUNÆ, SANUM.

Les Romains n'étaient pas les seuls qui considéraient Junon et la lune sous le même rapport; on adorait la même divinité

sous le nom de Junon et sous celui d'Uranie, et personne n'ignore qu'Uranie ne fût la lune. Sur une médaille de Livie frappée à Samos, où le culte de Junon était particulièrement établi, on voit d'un côté la tête de cette impératrice avec un croissant et ces mots : MENE ΣAMION. Or, saint Augustin nous dit que Junon était aussi appelée *Dea Mena*, et l'on sait que la déesse Mena ou le dieu Men était la divinité qui présidait au cours de la lune et aux mois lunaires. Ajoutons à cela le témoignage bien décisif de Donat : « Les Samiens, dit-il, représentaient sous la forme d'une lune ou croissant leur Junon, que Ménandre appelle Diane. »

19. *Aux Ides, une grande brebis blanche tombe en l'honneur de Jupiter* (p. 7). Le jour de la pleine-lune était appelé *Ides*, parce que formant la moitié du mois, il le divisait, et que le verbe *iduare*, s'il faut s'en rapporter à l'étymologie donnée par Macrobe, signifie dans la langue étrusque, diviser, partager. Les ides étaient consacrées à Jupiter, comme les calendes à Junon. Parmi toutes les institutions civiles et religieuses que les Romains avaient empruntées des Étrusques, ils leur dûrent surtout la division de leurs mois. Chez ce peuple, le jour qui partageait le mois s'appelait *I-dis*, et ce mot signifiait jour de la confiance en Jupiter, *Jovis fiducia*. Jupiter était enfin regardé comme le dieu de l'air, le dieu du jour, et les Saliens dans leurs chants l'appelaient *Lucetius*, le lumineux, et les Romains *Dies Piter*, *Diei Pater*, d'après les Sabins dont ils tenaient ces dénominations, suivant Varron. A la pleine-lune, la lumière, le jour comme la nuit, est dans sa phase la plus brillante ; de sorte que, pendant ce période, les ténèbres nocturnes n'interrompent presque pas le règne de la lumière, ce qui fit que les Étrusques appelèrent les ides *jours à la louange de Jupiter, jours de confiance en son règne*. Cet usage passa chez les Romains, et telle est sans doute l'origine des sacrifices qu'ils faisaient à Jupiter.

On immolait à ce dieu une brebis que l'on appelait *Idulis*. Spanheim rapporte à cet usage une médaille de la famille *Trebonia*, où l'on voit d'un côté la tête de Jupiter avec le mot *aspeo*, et au revers une brebis devant un autel au pied duquel est un couteau avec ces lettres : *C. Trebonius*. C. J. César fut tué aux

ides de mars; Trébonien fut un de ses assassins, et cette médaille paraît avoir été frappée pour perpétuer la mémoire de cet évènement.

20. *Aucun dieu ne préside aux Nones* (p. 7). Le premier quartier de la lune, en y comptant le jour des calendes, était compris sous le nom générique de nones. Ces jours étaient ainsi appelés, parce que du dernier jour à celui des ides ou de la pleine-lune, il y avait toujours neuf jours inclusivement. On donne encore à ce nom une autre origine. La fable de *Tzetzés* rapporte que le Romain Nonus nourrit Rome durant quinze jours de famine, et qu'en reconnaissance de ce service, les Romains donnèrent son nom aux nones.

On comptait quelquefois six et quelquefois quatre jours de nones, ce qui s'explique aisément. Les mois, surtout ceux de l'année primitive, ayant les uns trente et un, et les autres vingt-neuf jours, pour que le jour des ides fût le neuvième depuis le dernier des nones inclusivement, et qu'entre les nones et les calendes suivantes il se trouvât seize jours, on dut, pour les mois de trente-un jours, placer deux jours d'augmentation entre les calendes et les nones, ce qui donnait six jours de nones dans ce mois, tandis qu'il n'y en avait que quatre dans ceux de vingt-neuf jours. César, en reformant le calendrier, observa le même ordre, pour ne pas troubler celui des féries fixes établies par les anciens. Cependant, comme il a été dit, cette computation annonce que les Romains ne connaissaient pas la régularité du cycle hebdomadaire, ignorance qui venait de la différence des néoménies lunaires d'avec les néoménies calendaires.

Les nones, comme le dit Ovide dans une élégante tournure de phrase, n'étaient sous la protection d'aucune divinité, et à cela on donnait une raison assez singulière. Servius Tullius, dont le nom était demeuré cher aux Romains, était né pendant les nones; mais on ignorait dans quel mois. Pour être fidèles à la vénération qu'ils professaient pour ce prince, ils décidèrent de fêter son jour natal aux nones de chaque mois, et de lui consacrer ces jours tout entiers. On en donnait encore une autre raison : c'est que ces jours étaient consacrés en commun à Jupiter et à Junon,

chez les anciens peuples du Latium, et que cet usage passa chez les Romains.

Il reste une observation générale à faire sur la manière ancienne de compter les jours d'après la triple division que l'on vient de voir. Les jours compris entre les calendes et les nones se comptaient par leur éloignement de ces derniers; ainsi, quand le mois avait six jours de nones, le deuxième jour du mois était le sixième des nones, et le lendemain des nones était toujours le huitième des ides, et les autres jours après les ides se comptaient par leur éloignement des calendes du mois suivant. Ainsi le lendemain des ides de janvier était le seizième des calendes de février, etc.

21. *Le jour qui les suit est marqué de couleur noire* (p. 7). Les pontifes établirent que les lendemains des calendes, des nones et des ides, seraient des jours malheureux, sinistres, *atros, infaustos*. Pendant ces jours, on ne faisait aucun sacrifice, on s'abstenait de toute entreprise. Dans les fastes de la république, ils étaient marqués avec de la craie et du charbon.

Les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs eurent avant les Romains leurs jours heureux et malheureux. Hésiode a fait un catalogue des jours heureux et malheureux, dans un traité intitulé *les Ouvrages et les Jours*, où il estime le cinquième jour malheureux, parce qu'il croit qu'en ce jour les Furies de l'enfer se promènent sur la terre; ce qui a fait dire à Virgile : « N'entreprenez rien le cinquième jour, c'est celui de la naissance de Pluton et des Euménides. En ce jour, la terre enfanta le géant Cée, Japet, le cruel Typhée et toute la race enfin de ces mortels qui conspirèrent contre les dieux. »

Voici ce qui donna lieu, chez les Romains, à cette dernière division des jours.

Les tribuns militaires, l'an de Rome 363, voyant que la république recevait tous les jours quelque échec, présentèrent requête au sénat pour demander qu'on en examinât la cause. Le sénat fit appeler le devin L. Aquinius, qui répondit que, lorsque les Romains avaient combattu contre les Gaulois, près le fleuve Allia, avec des chances si malheureuses, on avait fait des sacri-

fices aux dieux le lendemain des fêtes de juillet; qu'à Crémère, les Fabiens furent tous tués pour avoir combattu un pareil jour. Sur cette réponse, le sénat, de l'avis du collège des pontifes, défendit de combattre à l'avenir, ni de rien entreprendre le lendemain des calendes, des nones et des ides.

Outre ces jours-là, il y en avait d'autres que chacun estimait malheureux par rapport à soi-même. Auguste n'osait rien entreprendre le jour des nones; d'autres, le quatrième des calendes, des nones et des ides. Vitellius ayant pris possession du souverain pontificat, le quinzième des calendes d'août, et s'étant mis à faire des ordonnances sur la religion, elles furent mal reçues, parce qu'à tel jour étaient arrivés les malheurs de Crémère et de l'Allia, disent Suétone et Tacite. Il y avait encore plusieurs autres jours estimés malheureux par les Romains, comme le jour qu'on sacrifiait aux mânes des morts, le lendemain des Vulcanales, les féries latines, les Saturnales, le quatrième avant les nones d'octobre, le sixième des ides de novembre, la fête appelée *Lesuria*, au mois de mai, les nones de juillet appelées Capotrines, le quatrième avant les nones d'août, à cause de la défaite de Cannes arrivée ce jour-là, et les ides de mars, parce que Jules-César fut tué en ce jour, et plusieurs autres dont il est fait mention dans le calendrier. Quelques-uns ne laissaient pas de mépriser toutes ces observations et de les regarder comme superstitieuses et ridicules. Lucullus répondit à ceux qui voulaient le dissuader de combattre contre Tigrane aux nones d'octobre, parce qu'à pareil jour l'armée de Cépion fut taillée en pièces par les Cimbres: « Et moi, dit-il, je le rendrai de bon augure pour les Romains. » Jules-César ne laissa pas de faire passer des troupes en Afrique, quoique les augures fussent contraires; Dion de Syracuse combattit contre Denys-le-Tyran, et le vainquit un jour d'éclipse de lune. Il y a beaucoup d'autres exemples semblables.

22. *Janus ouvre pour toi le cours d'une année heureuse* (p. 7). De tous les dieux du paganisme, il n'en est aucun sur lequel nous ayons moins de lumières que sur Janus. La raison en est peut-être que les Romains le regardaient comme une divinité indigène du Latium, et que n'ayant d'autre système religieux

que celui des Grecs, il ne nous est rien dit d'une divinité dont cette nation ne leur avait rien appris.

Les mythologues ne sont pas d'accord sur l'origine de Janus. Les uns le font Scythe, les autres originaire du pays des Perrhèbes, peuple de Thessalie, qui habitaient sur les bords du Pénée. Aurélius Victor rapporte que Créuse, fille d'Érechthée roi d'Athènes, princesse d'une rare beauté, fut surprise par Apollon, et en eut un fils qu'elle fit élever à Delphes. Érechthée donna sa fille en mariage à Xiphée, qui, ne pouvant avoir d'enfans, alla consulter l'oracle. Le dieu lui recommanda d'adopter le premier enfant qu'il rencontrerait le lendemain. Le premier qu'il rencontra fut Janus, fils de Créuse, qu'il adopta. Janus, devenu grand, équipa une flotte, aborda en Italie, y fit des conquêtes, et bâtit une ville qu'il appela de son nom Janicule. Saturne, chassé du ciel, ayant abordé en Italie, Janus l'accueillit et l'associa même à sa royauté, ce qu'on a représenté par une tête à deux faces. Saturne, par reconnaissance, doua Janus d'une rare prudence qui rendait le passé et l'avenir toujours présens à ses yeux, ce qu'on croit encore exprimé par les deux visages adossés. Plutarque en donne une autre raison. « C'était, dit-il, pour nous apprendre que ce prince et son peuple étaient, par les conseils de Saturne, passés de la vie sauvage à la civilisation. » Le règne de Janus fut pacifique, ce qui le fit depuis regarder comme dieu de la paix. C'est à ce titre que Numa lui fit bâtir un temple qui restait ouvert durant la guerre et qu'on fermait pendant la paix. Ce temple fut fermé une fois sous le règne de Numa, la seconde fois après la deuxième guerre punique, et trois fois sous le règne d'Auguste.

Sur cette expression du texte *qui tua terga vides*, Desaintange fait observer, on ne sait pour quel motif, que *terga*, chez les Latins, n'était pas un terme aussi bas que celui de *fesses* chez les Français, ce qui du reste est vrai.

Origine de l'année qui s'écoule silencieuse. « En effet, dit Sénèque dans son traité sur la *Brièveté de la Vie*, le temps ne fait pas de bruit en passant; il ne nous avertit pas de sa rapidité, mais il s'écoule silencieusement. »

Pour en revenir à Janus, plusieurs commentateurs, d'après

Macrobe, prétendent que ce dieu est le même que le soléil, et qu'il est représenté double comme le maître de l'une et l'autre porte du ciel, parce qu'il ouvre et ferme le jour. Ses statues marquent souvent de la main droite le nombre de 300, et de la gauche celui de 65, pour exprimer la mesure de l'année. Varron dit qu'on lui avait érigé douze autels représentant les douze mois. Ces autels étaient hors de Rome, au delà de la porte du Janicule.

Il y avait à Rome plusieurs temples de Janus, les uns de Janus Bifrons, les autres de Janus Quadrifrons. Ces derniers étaient aussi à quatre faces avec une porte et trois fenêtres à chaque face; les quatre côtés et les quatre portes marquaient apparemment les quatre saisons de l'année, et les trois fenêtres les trois mois de chaque saison.

Il n'est donc pas étonnant que Janus fût regardé comme le dieu qui présidait à l'harmonie des astres, comme le créateur de l'univers. Martial l'appelle le père des ans et du monde céleste. Saint Augustin, d'après un fragment de Varron, dit que Janus est le monde; et ailleurs, sur la même autorité, il dit (*voyez* la *Cité de Dieu*, livre VII) que Janus est au dessus même de Jupiter. Juvénal, dans sa sixième satire, l'appelle le plus ancien des dieux; dans les hymnes des Saliens, c'est le dieu des dieux, et, suivant Servius, Janus et Vesta avaient la première part dans les sacrifices. « C'est Janus, dit l'augure Messala, qui forme et conduit tout: c'est lui qui sut envelopper des cieux la terre et l'eau qu'il unit ensemble, et qu'il fit tendre à un centre commun; c'est lui qui donna au feu cette essence légère qui le porte vers les régions supérieures, et au ciel cette puissance qui rapproche les élémens contraires. » Macrobe, de qui ce passage est extrait, nous apprend encore qu'on représentait Janus par un dragon ou serpent qui se mordait la queue. Ce symbole, comme on sait, désignait l'éternité et quelquefois le cours du soleil, comme on le voit sur les monumens de Mithra.

Une difficulté se présente ici; c'est que Janus paraît quelquefois avoir été confondu avec Jupiter. Une inscription, citée par Muratori, l'appelle *Deus Optimus Maximus*, qualification particulièrement réservée au maître des dieux; plusieurs médailles le

représentent ceint du *modius* de Sérapis. Cette confusion s'explique si l'on observe que, d'après les attributions que l'on reconnaissait à Janus, il pouvait être facilement identifié avec Jupiter; que d'un autre côté Jupiter, pris pour les différentes parties de la nature, d'après l'idée généralement admise que ce dieu n'était autre que l'esprit universel qui vivifiait chaque partie du système du monde, était souvent considéré comme le soleil.

Ainsi, sous ce double rapport, Jupiter et Janus étaient la même divinité; soit donc que l'on considère ce dernier relativement à ses attributs particuliers, soit qu'on l'identifie avec Jupiter, il paraît certain qu'il était l'emblème du soleil, le dieu qui préside à l'ordre des temps, le père de la nature, le principe et le moteur du grand tout. Ceci posé, on conçoit pourquoi la fête de Janus ouvrait l'année; et comment toutes les cérémonies de son culte s'appliquent à l'allégorie du renouvellement des périodes et de leurs successions diverses.

Ce ne fut pas Numa qui introduisit le culte de Janus en Italie. De temps immémorial, il était le principal et le plus ancien des dieux des Étrusques; il était le prince de leurs grands dieux, sa double image se voit sur des médailles avec des caractères étrusques.

Si nous nous sommes un peu arrêtés sur cette note, c'est que nous avons jugé important d'éclaircir un des points les plus obscurs de la mythologie, lequel se rattache intimement aux coutumes religieuses et nationales du plus grand peuple de l'antiquité.

23. *Janus..... montre-toi propice aux chefs dont les soins vigilans donnent le repos à la terre* (p. 7). Le poète veut-il parler de tous les généraux qui, comme Auguste, après la bataille d'Actium, ont consolidé la paix; ou bien ce qu'il dit se rapporte-t-il seulement à Germanicus qui, l'an de Rome 770, sous Tibère, triompha des Chérusques, des Cattes et autres peuples barbares? Ce dernier sentiment est préférable.

24. *Ton sanctuaire éclatant paraisse à nos regards.....* (p. 7). Il y a dans le texte *templa candida;* ce que l'on peut interpréter de deux manières différentes. L'épithète de *candida* peut être donnée aux temples, de ce qu'ils sont construits de marbre ou de toute

autre espèce de matériaux de couleur blanche; ou bien encore, et c'est le sens qu'il faut adopter ici, de ce que les temples de Janus se remplissent d'hommes vêtus de blanc. C'était l'usage de renouveler au commencement de l'année, ses vêtemens blancs; à cette époque, Néron prenait une tunique blanche.

Au surplus, il était impossible de faire passer dans la traduction l'opinion que nous venons d'émettre.

25. *Silence! recueillement* (p. 7)! Les auteurs sont partagés sur la formule *favete linguis*, que l'on prononçait dans tous les sacrifices. Les uns ont prétendu qu'elle signifiait seulement dire des choses agréables, εὐφημεῖν, s'appuyant sur le sentiment de Cicéron et de Festus. D'autres soutiennent avec Sénèque, que cette formule n'était employée que pour imposer le silence nécessaire à la célébration des sacrifices. C'est le sentiment que nous avons suivi.

26. *Comme le safran cilicien pétille au foyer du dieu* (p. 7). Le safran le plus estimé était celui du mont Cocyte, en Cilicie. Cette plante servait aux fumigations sacrées chez les Hébreux et les Grecs, ainsi que chez les Romains. Callimaque, dans son hymne à Apollon, s'exprime ainsi : « Je te salue, dieu puissant! c'est à toi que s'adressent tous nos vœux. Au printemps nouveau, toutes les fleurs que fait éclore la rosée répandue sur la terre par le souffle du Zéphyr, nous en ornons tes autels; dans la saison des fruits, c'est le safran odorant que nous y consacrons. » En effet, le safran fleurissait à la fin de l'automne, au coucher des Pléiades.

Le pétillement du safran était le signe de sa bonne qualité, selon Pline : c'était dans le pétillement que consistait sa vertu d'être un heureux présage.

27. *La voûte est parsemée de clartés vacillantes* (p. 9). Virgile dit dans les *Géorgiques*, livre IV, v. 385 :

> Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.
>
> « Trois fois étincela la flamme envahissant le sommet du toit »,

ce qui était d'un heureux présage.

28. *Le peuple a pris la couleur qui convient à ce beau jour* (p. 9). Aux calendes de janvier, tout le peuple, vêtu d'habits de fête,

allait processionnellement au Capitole avec les magistrats, offrir un sacrifice à Jupiter. Dans son ouvrage sur Pontus, *élégie* IV, livre 4, Ovide rappelle encore cet usage en félicitant Sextus Pompée sur son élévation au consulat : « Lorsque tu viendras ouvrir les portes de l'année, dieu au double visage, et que décembre fuira devant le mois qui t'est consacré, la pourpre fera briller sur Pompée l'éclat des honneurs les plus éminens.... Il me semble voir le peuple pénétrer en foule jusqu'au fond du sanctuaire, qui ne pourra contenir la multitude. »

Quant à l'épithète d'*intactis*, elle désigne en cet endroit la blancheur des vêtemens, et cette interprétation est conforme à l'idée de ces mots : *concolor festo*. En effet, les vêtemens blancs, nécessaires dans la plupart des sacrifices, comme symbole de la pureté de l'âme, étaient le costume ordinaire des jours de fêtes.

29. *Déjà de nouveaux faisceaux s'avancent* (p. 9). Le premier jour de l'année était, comme on vient de le voir, celui où les consuls désignés entraient en charge. Cependant cet usage ne fut mis en vigueur que depuis le consulat de Fulvius Nobilior et de T. Annius Luscus, l'an de Rome 601. Avant cette époque, on trouve dans l'histoire d'autres termes de l'année consulaire, et on a observé que ce commencement variait en ordre rétrograde. Depuis l'an 434 de Rome jusqu'à l'an 460, il fut fixé entre le 13 et le 21 août; aux calendes de juillet, depuis l'an 460 jusqu'à l'an 474; entre le 17 et le 23 mars, dans une des années intermédiaires de 474 à 502; au mois de mai, depuis l'an 502 jusqu'au commencement de la deuxième guerre punique; aux ides de mars, à l'une des années intermédiaires de 421 à 537; enfin aux calendes de janvier, depuis 601.

Quoique la pourpre fût le vêtement commun à toutes les magistratures curules, elle était cependant regardée comme le signe particulier de la dignité consulaire. Dans Pline, revêtir la pourpre et monter sur la chaise curule, signifie prendre possession du consulat.

30. *Les jeunes taureaux qu'a nourris l'herbe de Falisque* (p. 9). Les champs de Falisque, près de Falères ville d'Étrurie, servaient de pâturages aux victimes. Pour les sacrifices que l'on offrait aux divinités de l'Olympe, on préférait les taureaux blancs.

On croyait que les eaux de la rivière Clitumne, qui arrosaient ces prairies, avaient la vertu de blanchir le poil des taureaux; aussi ce n'était que de là que Rome tirait les victimes destinées aux sacrifices.

31. *Salut, jour de bonheur, etc.* (p. 9). La transposition était ici nécessaire, parce que les deux derniers vers ne sont que le développement de la pensée renfermée dans les deux premiers, et que le génie de notre langue n'aurait pas permis qu'ils les eussent précédés.

Le mot *arx,* employé ici par le poète, signifie-t-il la demeure de Jupiter dans les régions éthérées, ou bien faut-il entendre le Capitole dans lequel Jupiter descendait en ce jour pour assister aux sacrifices célébrés en son honneur? Sans trancher la question, nous penchons pour cette dernière version. Dans le livre v des *Tristes,* Ovide s'écrie dans un accès d'enthousiasme : *Rome, assise sur les sept collines, contemple l'univers.*

Avec quel orgueil national le poète parle de Rome! Ailleurs il dit : *Quodcumque est alto sub Jove, Cæsar habet.* « A tout ce qui est sous les lois du grand Jupiter, commande César. » Les Romains parlaient de leur empire, de leur univers, *suo orbe,* comme s'ils eussent été les maîtres de tout le globe.

32. *La Grèce n'a aucun dieu qui te ressemble* (p. 9). Ovide avoue positivement ici que les Romains regardaient leur religion comme dérivée de la religion grecque, et que tout dogme que cette dernière ne leur avait pas transmis était pour eux obscur et embarrassant; ce qui est vrai; mais ce qui ne l'est pas autant, c'est que la Grèce n'eût aucune divinité semblable à Janus. Il paraît cependant que la Grèce et l'Égypte adoraient le même dieu sous des noms différens.

En effet, le Cécrops des Athéniens est le même absolument que le Janus des Latins. Comme lui, il civilisa des peuplades barbares, fonda des colonies, établit des lois et le culte des dieux; comme lui, il représentait le soleil dont son nom figurait l'orbite, et il eut trois filles qui représentaient les trois saisons des Orientaux. Jànus fut le premier qui éleva un autel à Saturne après sa mort; Cécrops fut le premier qui en éleva un à ce même dieu et à Ops sa femme, dans l'Attique.

En Égypte, c'était sous le nom de Thot ou de Mercure que Janus était adoré. Comme lui, Mercure ouvrait l'année en Égypte; comme lui, il fut contemporain de Saturne, le reçut dans ses états, et seconda son invention de l'agriculture. Le double visage de Janus se retrouve aussi dans le double visage que Thot a donné à Saturne. Le savant Dupuis a cru aussi que Janus était le même que Mercure, l'Anubis des Égyptiens; mais en reconnaissant l'un et l'autre pour une divinité astronomique, il s'est avisé d'en faire la Canicule, *dont le dégagement hors des rayons du soleil marquait la nouvelle année solaire.*

Ainsi, en Grèce, Janus fut le même que Cécrops sous le rapport primitif qu'il était l'astre du jour. En Égypte, il fut le même que Thot ou Mercure, sous le rapport qu'il était le dieu qui règle le temps et les constellations. Il est donc vraisemblable que les anciens peuples du Latium empruntèrent des colonies étrusques et grecques la figure qu'ils donnèrent à Janus, bien que ce fût pour eux une divinité indigène.

33. *C'est le double Janus, etc.* (p. 9). Pour donner de la force et de la variété au discours, le poète feint que Janus lui apparaît et lui révèle sa nature. Cette fiction est très-belle; mais Ovide ne se fait pas faute d'y recourir dans cet ouvrage.

34. *Un bâton à sa main droite, et une clef à sa gauche* (p. 9). Macrobe, Arnobe et Albricus disent aussi que l'on représentait Janus avec une clef et un bâton. Dans plusieurs médailles, il est représenté avec la haste. Chez les Étrusques, la haste était le symbole de la royauté.

35. *On m'appelait Chaos* (p. 9). Janus était regardé comme le principe de toutes choses; c'est de là qu'il fut appelé Chaos. Il y a même des commentateurs qui pensent avec Festus que son nom vient de Chaos, en retranchant l'aspiration.

36. *Trace légère de la confusion de mon premier état* (p. 9). Janus dit qu'il conserve encore dans ses doubles traits une image de la confusion du chaos. Sa double figure en effet était souvent prise pour représenter l'état confus de la nature avant la séparation des élémens. Bérose dit que des hommes ailés et à plusieurs têtes, représentés sur les murs du temple de Belus, désignaient, suivant le rite chaldéen, cette confusion primitive.

37. *Tout se ferme ou s'ouvre à mon gré* (p. 11). Janus était le gardien de toutes les portes, et le dépositaire de toutes les clefs sur la terre comme dans le ciel. De cette idée dépend l'intelligence de tout ce passage. Ensuite on croyait que les serrures et les clefs avaient été inventées par Janus, le plus ancien roi du Latium.

38. *Avec les Heures paisibles* (p. 11). Homère, livre II de l'*Iliade*, dit en parlant des Heures :

> Ἃς ἔχον Ὧραι, τῆς ἐπετέτραπται μέγας οὐρανὸς οὔλυμπός τε,
> Ἡ μὲν ἀνακλῆναι πυκινὸν νέφος, ἡ δ' ἐπιθεῖναι.

« Les Heures chargées, dans la vaste étendue du ciel, d'ouvrir ou de fermer un épais nuage. »

Hésiode et Orphée ont décrit les noms et les attributions des Heures.

39. *Libum* (p. 10, v. 128). Le mot de *libum* employé dans le texte désigne, au sentiment de Varron, une espèce de gâteaux que l'on offrait aux dieux avant que d'être cuits. Celui que l'on destinait seulement à Janus était appelé *Janual*.

Quant au *far* mêlé de sel, c'est ce que l'on nomme *mola salsa*. C'était du *far* broyé et saupoudré de sel que l'on répandait sur l'autel, sur les instrumens du sacrifice et sur la victime. Pline le naturaliste nous apprend que c'était une espèce de froment qui fut la première nourriture des anciens Latins et dont les Romains conservèrent l'usage pendant plus de 300 ans. Ce blé était long et maigre comme l'avoine ; on le mangeait comme le riz. C'était peut-être la même espèce de céréales que le millet.

Dans tous les sacrifices, on employait le *far* comme symbole de l'état primitif de la nation et des prémices de la terre offertes en reconnaissance.

Le sel était employé dans les sacrifices pour désigner la pureté de l'âme. On s'en servait dans les lustrations. Cet usage a passé dans le christianisme, qui a fait une foule d'autres emprunts au rit païen.

40. *Je suis tantôt Patulcius et tantôt Clusius* (p. 11). C'étaient les deux surnoms de Janus, qui indiquaient par leur étymologie

la double fonction de ce dieu d'ouvrir et de fermer l'année et les saisons.

41. *Primi tecti* (p. 10, v. 137). Au lieu de ce texte, Burmann prétend qu'il faut lire *prioi tecti;* ce qui donne un sens tout-à-fait différent. La raison qu'en donne ce commentateur, c'est que la partie basse de la maison où est l'entrée ne peut exactement s'appeler *primum tectum.* Mais cette objection tombe d'elle-même, si l'on observe que la métonymie est une figure familière au poète; qu'il est libre d'appeler *primam rem,* seulement la première partie de cette chose. Aussi rencontrons-nous à chaque instant dans les poètes ces expressions, *primum ver, primus sol,* et une foule d'autres semblables.

42. *On donne trois visages à la triple Hécate* (p. 11). Hécate était le surnom de Diane, quand elle était prise pour la Lune. Hésiode, dans sa *Théogonie,* en fait une divinité particulière qu'il fait naître du Titan Persée et d'Astérie fille de Phœbé; mais Φοίβη, Ἀστερίη, Ἑκάτη, sont trois épithètes de la Lune, qui signifient *brillante,* et dont les poètes ont fait trois personnages différens. Orphée fait Hécate fille du Tartare et de Cérès; Bacchylide, de la Nuit; et Phérécide, d'Aristée. Chacun lui donne un caractère conforme à sa généalogie, ou plutôt l'Hécate de chaque pays est un personnage différent dont les mythologues ont compliqué les qualités et cumulé les actions.

Hécate vient de ἑκατὸν, cent, parce qu'on lui offrait cent victimes, ou qu'elle retenait cent ans sur les bords du Styx les âmes dont les corps avaient été privés de la sépulture. La deuxième racine d'Hécate est ἑκὰς, loin, parce que la lune darde ses rayons de loin; enfin la troisième racine est κατ, feu, lumière.

La vaste puissance qu'Hésiode attribue à Hécate sur la terre et les mers, est un hommage de l'ignorance à l'influence de la Lune. Cette divinité, selon cet ancien mythologue, a pour ainsi dire le destin du monde entre ses mains; elle distribue les biens à ceux qui l'honorent, elle accorde la victoire, suit les voyageurs et les navigateurs, préside au conseil des rois, aux songes, aux accouchemens, à la conservation et à l'accroissement des enfans qui viennent de naître.

L'Hécate d'Orphée, dont le culte fut importé d'Égypte, était

peinte avec d'autres traits. Déesse des magiciennes et des enchantemens, c'était elle qu'on invoquait avant de commencer les opérations magiques qui la forçaient de paraître sur la terre. Présidant aux songes et aux spectres, elle apparaissait à ceux qui l'invoquaient. Ulysse, voulant se délivrer de ceux dont il était tourmenté, lui consacra un temple en Sicile. Enfin, déesse des expiations, sous ce titre on lui immolait de petits chiens, et on lui élevait des statues dans les carrefours.

Apulée prétend qu'Hécate était la même qu'Isis. Plusieurs mêlèrent le culte de cette déesse à celui de Diane, et c'est ainsi qu'elle fut adorée à Éphèse, à Délos, à Brauron dans l'Attique, à Magnésie, à Mycènes, à Ségeste et sur le mont Ménale. Athènes lui offrait des gâteaux où l'on voyait imprimée la figure d'un bœuf, parce qu'on l'invoquait pour la conservation de ces animaux utiles; à Sparte, on teignait ses autels de sang humain; à Rome, son culte fut aussi célèbre, comme on le voit, sans être aussi cruel.

Alcamène fut le premier qui donna un triple corps à cette déesse, soit à cause de sa triple puissance sur la terre, dans le ciel et dans les enfers, soit parce que ses trois faces expriment les trois phases de la lune, ou bien soit que, suivant Servius, elle préside à la naissance, à la vie et à la mort, sous les noms de Lucine, Diane et Hécate.

Tantôt ses têtes sont naturelles et même agréables, étant ceintes d'une guirlande de roses à cinq feuilles. Tantôt ses statues en offrent une de chien, une de cheval et une de sanglier. Quand elle est forcée de répondre aux évocations magiques de Médée, elle paraît coiffée de serpens, une branche de chêne à la main, entourée de lumière, et faisant retentir autour d'elle les aboiemens de sa meute infernale et les cris aigus des nymphes du Phase.

Lorsque Phèdre l'implore dans Sénèque, elle est armée d'une torche ardente, d'un fouet ou d'une épée. Souvent elle tient un flambeau propre à diminuer les ténèbres du Tartare, ou une patère pour sacrifier aux dieux Mânes. Quelquefois elle porte une clef d'une main, et de l'autre des cordes ou un poignard dont elle lie ou frappe les criminels.

Sur un jaspe du cabinet national, on la voit avec ces trois têtes sur lesquelles s'élèvent des boisseaux. Elle n'a qu'un seul corps auquel tiennent six bras. Deux tiennent des serpens, deux des torches enflammées, et les deux autres des vases propres aux expiations. Le chêne lui était consacré particulièrement, et on la couronnait des branches de cet arbre entrelacées de serpens. Le nombre trois servait encore à la désigner. L'autel élevé en son honneur différait de celui des autres divinités, en ce qu'il avait trois côtés comme sa statue, d'où vient l'épithète de Τρίσωμος. Elle en avait un pareil à Rome, dans le temple d'Esculape.

Le savant Boulanger voit dans Hécate comme dans Mercure une divinité cyclique qui disposait de la vie des hommes; voilà pourquoi on plaçait sa statue dans les carrefours, comme pour indiquer que la vie n'est qu'un passage. Aristophane nous apprend que tous les mois, à la nouvelle lune, les riches Athéniens donnaient un repas public dans les carrefours. Hécate était censée présider à ce banquet. Elle avait sa part des mets qu'elle était supposée consumer elle-même ou faire consumer par ses serpens. Entre autres mets, on y servait des œufs, soit qu'on leur crût une vertu expiatoire, soit que l'œuf, considéré comme le symbole de la génération, dût être l'attribut d'une déesse qui rappelait la force productrice de la nature.

43. *Pourquoi le nouvel an commence dans la saison des frimas* (p. 13). Au temps de Numa comme à celui de César, l'année commença au solstice d'hiver, parce qu'on regarda ce point comme le terme de la révolution solaire. Le 25 décembre était appelé *sol novus*, et dans un ancien calendrier, on lit à ce jour, *natalis invicti*, jour natal de l'*invaincu*, épithète donnée au soleil sur les médailles et les monumens.

Cependant, avant Numa, l'année ne commençait pas au milieu de l'hiver. On sait que Romulus la fit commencer avec le printemps, avec le mois de mars; quelques-uns ont cru, d'après un passage d'Hésiode et un autre de Virgile, livre Ier des *Georgiques*, v. 217, que l'année commençait au mois d'avril, au signe du Taureau.

Le clou sacré enfoncé chaque année dans le temple de Mi-

nerve, au mois de septembre, pour annoncer l'an nouveau, prouve qu'avant Romulus, l'année avait commencé, chez les anciens habitans du Latium comme chez les Juifs, à l'équinoxe d'automne. Sous le gouvernement républicain, l'année française correspondait à cette même époque astronomique.

Enfin Court de Gebelin prétend qu'il fut un temps où l'année commença chez les Romains au solstice d'été.

Quoi qu'il en soit, la fixation de cette époque éprouva de grandes variations dans l'espace intermédiaire qui sépare le règne de Numa de la réforme de César. Pendant tout ce temps, une confusion arbitraire régna dans le calendrier. Les pontifes, chargés du soin de régler l'année et de placer les intercalations, en changeaient la marche et l'ordre au gré de leur caprice et de leur intérêt; c'est Censorin qui nous l'apprend. Macrobe va plus loin; suivant lui, l'ordre des féries était absolument renversé; celles des moissons ne se trouvaient plus en été, ni celles des vendanges en automne. Ce bouleversement devant déranger le mois qui, aux deux époques de Numa et de César, se rapportait au solstice d'hiver, dut nécessairement faire varier le commencement de l'année, et il est indubitable qu'Ovide n'a pas voulu dire, comme plusieurs commentateurs l'ont assuré, que le mois de janvier ait toujours répondu depuis Numa au solstice d'hiver; assertion absurde que la différence des computations, la variation des cycles et l'incertitude des intercalations détruiraient facilement. Quelques exemples le prouveront.

On lit cette loi dans Caton : *Locus vinis ex A. D. Kal. Octob. primus dabitur. Si non ante exportaverit, dominus vini, quod volet, facito.* Il résulte de cette citation que, du temps de Caton, le raisin était encore pendant par racines aux calendes d'octobre; tandis que dans l'année ancienne il était pressuré aux Vulcanales, au mois d'août.

L'an de Rome 564, le 5 des ides de juillet, qui répond au 14 mars de l'an 4524 de la période Julienne, il y eut une éclipse de soleil. Si le onzième jour du juillet romain tombait ainsi au 14 du mars Julien, les calendes de ce même mois tombaient nécessairement sur le 4 du mois Julien, et ainsi le janvier romain se rapportait à peu près au 8 du septembre Julien.

L'an de Rome 586, il y eut une éclipse de lune la veille des nones de septembre, le 21 juin de l'an 4546 de la période Julienne. De la veille des nones de septembre à la fin de l'année romaine, il y avait 114 jours. Qu'on les suppute depuis le 21 juin, ils se terminent au 12 octobre prochain. L'ancien mois de janvier commença donc au 13 de l'octobre Julien.

Enfin, dans une lettre écrite à Atticus après le mois de mars, Cicéron dit: *Infero mari, incerto cursu, hieme maxima, navigandum est.* Si l'hiver était alors dans sa force au milieu d'avril, le mois de janvier devait nécessairement se trouver en automne.

En voilà assez pour appuyer l'opinion des auteurs qui pensent que pendant les six siècles qui séparent Numa de César, le commencement de l'année romaine a répondu quelquefois à l'équinoxe d'automne. On ne saurait dire s'il en fut toujours ainsi, attendu l'absence d'une loi immuable pour fixer cette computation.

44. *Alors tout fleurit* (p. 13). Les poètes grecs et latins ont fait presque tous, chacun à sa manière, la description du printemps; ANACRÉON, *Ode* XXXVII; LUCRÈCE, liv. I; HORACE, liv. I, *Ode* 4; liv. IV, *Odes* 7 et 12; VIRGILE, *Géorg.*, liv. II, v. 324.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici la justesse et l'énergie de cette belle expression, *amicitur;* Horace a dit avec non moins de bonheur, livre IV, *ode* 7: *Redeunt arboribus comæ,* « Les arbres recouvrent leur chevelure. »

Voici les vers du fade Demoustier sur le printemps:

Sur un nuage de rosée,
Doré des rayons du soleil,
Il parcourt nos guérets et presse le réveil
De la nature reposée,
Qui, de mille feux embrasée,
Le sein couvert de fleurs, sort des bras du sommeil.
Une légère draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,
Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris,

Et fait sourire la campagne.
A l'aspect des coteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté
Le premier ornement est la simplicité.
L'amour qui, sans être invité,
Assiste à toutes les parties,
Voltige à ses côtés ; et tandis que les fleurs
Échappent de ses mains, le fripon les ramasse,
Puis, en riant, les entrelace
Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.
La mère du Printemps, jeune, fraîche et vermeille,
Flore, dans sa riche corbeille,
Assortit un tribut de roses et de lis,
Et le donne au Zéphyr pour l'offrir à son fils.
Les Plaisirs enfantins, les jeunes Amourettes,
Suivent en jouant du hautbois,
Et chassent vers le nord l'hiver au fond des bois,
En lui jetant des violettes.

45. *Je m'étonnais qu'au premier jour de l'an toute occupation ne fût pas suspendue* (p. 13). Chez les Romains, comme chez toutes les nations, le peuple devait suspendre ses travaux les jours de fêtes, pour se livrer exclusivement au culte des dieux. Cependant, les premiers législateurs de Rome, persuadés que le travail était le nerf des états et le soutien de la population, crurent devoir se servir de l'autorité des dieux pour donner une sanction puissante aux lois économiques. Ils annoncèrent au peuple que le premier et le plus ancien de leurs dieux, Janus, avait voulu que le jour de sa fête ne fût pas employé en cérémonies religieuses, mais consacré tout entier aux travaux, afin d'enseigner, dès le commencement de l'année, que l'oisiveté devait être proscrite pendant tout son cours.

Il ne faut pas croire non plus que cette multitude de fêtes qui remplissent les calendriers romains fussent célébrées par tout le peuple, et suspendissent tous les travaux. La plupart n'étaient

que des fêtes propres à certaines congrégations religieuses, sans que tout le peuple fût tenu de les observer. Le sage Antonin, persuadé que la religion doit toujours tendre au bien de l'état, et que les dieux ne s'honorent pas de l'encens d'une multitude d'oisifs, voulut qu'il y eût dans l'année 330 jours où l'on pourrait vaquer à ses affaires; de sorte qu'il n'en restait que 35 qui fussent universellement fêtés.

46. *Dois-je vous offrir la première part de l'encens et du vin* (p. 15). Janus avait la première part dans les sacrifices. Scaliger cite une formule de supplication commençant ainsi : *Jane, Jovis pater, Marspiter, etc.* Une inscription trouvée en 1591 dans les décombres d'une vieille tour de Nantes porte : *Numinibus Augustorum deo volente, Jano, etc.*

Martial dit également, liv. VIII, épigr. 8 :

> Te primum per tura rogent, te voce salutent;

et liv. X, épigr. 28 :

> Publica quem primum vota precesque vocant.

Les opinions sont partagées sur la cause de cet honneur. Fabius Pictor croit que c'est parce que Janus enseigna le premier l'usage du vin et de la farine dans les sacrifices; Cicéron, parce qu'il a une influence suprême sur l'origine et la fin de toutes choses; Macrobe, parce qu'il fut le premier qui éleva des temples aux dieux dans l'Italie; et Festus, parce que le Chaos est le premier de tous les dieux. Comment concilier toutes ces opinions diverses?

47. *Ces souhaits de bonheur, ces paroles agréables* (p. 15). Chez les Romains, aux calendes de janvier, on ne se bornait pas à se rendre des visites, à échanger des souhaits heureux, mais on s'envoyait encore des présens. Martial, qui nous a laissé un livre sur cette matière, nous dit que l'on s'envoyait surtout des dattes couvertes d'une légère feuille d'or. Les monumens confirment cet usage. Un cristal de roche, recueilli autrefois par Stosch, représente trois petits médaillons : sur le premier, on voit la tête de Commode; sur le second, la Victoire avec ces mots : *Vic. Aug.*; et sur le troisième, Janus en pied dans un temple avec

cette inscription : *Felici imperatori annum novum, faustum, felicem.* Macrobe dit que lorsque les Cyrénéens sacrifiaient à Saturne, divinité qu'il faut se garder de séparer de Janus dans la mythologie primitive des Romains, ils étaient couronnés de feuilles de figuier, et s'envoyaient mutuellement des gâteaux.

En Égypte, au mois de thot, premier mois de l'année, ou quelques jours après la pleine-lune, on célébrait la fête de Mercure. Alors on mangeait du miel et des figues, c'est-à-dire tout ce que l'on avait de plus doux, d'après cette sentence admirable, que rien n'était plus excellent que la vérité, et que les douceurs physiques n'étaient qu'un emblème des plaisirs que procure la vertu.

A Athènes, dans la fête des πλυντήρια, célébrée en l'honneur de Minerve, surnommée Ἄγλαυρος ou Ἄγρουλος, on portait des paniers remplis de figues, parce que c'étaient les premiers alimens dont les indigènes avaient fait usage après le gland.

48. *Dans tout commencement il y a présage* (p. 15). Cette faiblesse, qui consistait à regarder comme des indices de l'avenir les évènemens les plus simples et les plus naturels, se distinguait des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des signes recherchés et interprétés suivant les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement étaient interprétés par chaque particulier d'une manière plus vague et plus arbitraire.

Il n'y avait aucun temps où l'on crût pouvoir négliger impunément les présages, mais on les observait surtout au commencement de tout ce qu'on faisait. C'est de là qu'était venue la coutume pratiquée à Rome de ne rien dire que d'agréable le premier jour de janvier. Cette attention pour les présages avait lieu dans toutes les cérémonies de la religion, dans les actes publics qui, pour cette raison, commençaient tous par ce préambule : *Quod felix, faustum, fortunatumque sit!*

49. *C'est l'oiseau aperçu le premier qui règle la prédiction de l'augure* (p. 15). Les augures étaient une sorte de divination qui se faisait par l'inspection du vol et du chant des oiseaux, et de la manière dont ils mangeaient.

Cet art avait pris son origine chez les Chaldéens, d'où le tirèrent les Grecs et ensuite les Romains. Des auteurs font dériver

la science des augures du premier homme, qui devait entendre parfaitement le langage des oiseaux. De père en fils, elle passa à Noé, grand astrologue, qui ne lâcha le corbeau et le pigeon hors de l'arche qu'après s'être bien orienté suivant les principes de l'ornithomancie; de Noé à Cham, fameux pour son goût pour les sciences abstraites, et connu chez les nations sous les noms de Saturne, de Pan et de Zoroastre; et enfin de Cham à Tagès, qu'ils font son petit-fils, par le canal duquel cette merveilleuse science passa en Europe.

Le collège des augures, à Rome, dont le chef s'appelait *magister collegii*, fut d'abord composé de trois, puis de quatre, et enfin de neuf augures, dont quatre patriciens et cinq plébéiens; ils étaient en si grande considération qu'une loi des Douze-Tables défendait, soûs peine de mort, de désobéir aux augures. Si quelqu'un d'entre eux se rendait coupable d'un crime, il ne perdait point ses prérogatives; faveur dont ne jouissaient pas les autres collèges sacerdotaux.

Lorsque les augures voulaient faire leurs observations, ils montaient sur une tour, se tournaient vers l'orient, en sorte qu'ils avaient le nord à gauche et le midi à droite, partageaient le ciel en quatre régions avec un bâton en forme de crosse, sacrifiaient ensuite aux dieux en se voilant la tête de leurs vêtemens.

On ne faisait aucune entreprise considérable sans les consulter auparavant. Cependant, il paraît que sur la fin de la république ils étaient un peu tombés dans le discrédit, et les Romains éclairés disaient sans doute avec Cicéron, qu'ils ne concevaient pas comment un augure pouvait en rencontrer un autre sans rire. Les esprits sensés, même chez les Grecs, étaient à peu près de la même opinion; car Euripide fait dire à Thésée, lorsqu'il condamne Hippolyte : « La lettre de Phèdre est un témoin qui dépose contre toi; quant au vol des oiseaux, je récuse ce témoignage trompeur. »

Les oiseaux dont on observait plus exactement le vol et le chant, étaient l'aigle, le vautour, le milan, le hibou, le corbeau, la corneille. On sait quelle part les poulets sacrés avaient aux entreprises les plus importantes. Les Gaulois étaient aussi

adonnés à la science des augures, et ne les consultaient pas moins que les Grecs et les Romains.

L'augure est désigné sur les médailles par un homme debout avec une couronne sur la tête, le bâton augural à la main, et qui considère le vol d'un oiseau ou des poulets à qui on donne à manger. Leur habillement était une robe de couleur rouge.

50. *Candida mella cado* (p. 14, v. 186). Martial se sert du même mot *cadus*, qui veut dire vase propre à recevoir diverses choses, liv. 1er, épigr. 4, lorsqu'il dit :

Flavaque de rubro promere mella cado.

Mais pour les étrennes le cadus était blanc ainsi que miel.

Des commentateurs ont pensé qu'il fallait *mella condita sub favo*, au lieu de *candida sub cado*. Ce qui les a fait pencher pour cette interprétation, c'est l'espèce de pléonasme qui résulte de l'accumulation des deux épitèthes *candida* et *niveo ;* ils n'ont pas réfléchi que le poète les avait choisies à dessein, parce que la couleur blanche était le symbole de la joie, et que le miel blanc était le meilleur.

51. *Que signifient les dattes, les figues, etc.* (p. 15). Aux dattes, au miel, aux figues, etc., il paraît que, même dès les premiers temps de Rome, on ajoutait des pièces de monnaie. L'origine de cet usage remontait au roi Tatius. Sous les empereurs, tout le peuple allait en foule saluer le prince, faire des vœux pour son bonheur, et lui porter son présent d'argent. On trouve la preuve, dans les inscriptions, qu'Auguste éleva plusieurs monumens avec les étrennes qu'il avait reçues aux calendes de janvier. Tibère, au contraire, s'absentait, de peur de recevoir les étrennes, et cet usage occupait tellement le peuple les six ou sept premiers jours de l'année, qu'il fut contraint de porter un édit qui défendait les étrennes au delà du premier jour. Caligula vit les choses d'un autre œil ; il fit savoir par un édit qu'il recevrait des étrennes, et à cet effet il se tint, tout le jour des calendes de janvier, dans le vestibule de son palais, où il recevait à pleines mains les présens de son peuple. Claude, qui lui succéda, abolit de nouveau ce ridicule usage ; mais le peuple ne l'en conserva pas moins, comme nous l'apprennent Hérodien sous l'empereur

Commode, et Trebellius Pollion dans la *Vie de Claude le Gothique*. Au reste, la plupart des empereurs le rendaient au peuple, et souvent au quadruple, comme l'affirme Dion Cassius.

52. *Que tu es loin de ton siècle* (p. 15). Tacite (*Mœurs des Germains*, chap. XIX) s'écrie : *Nec, corrumpere et corrumpi, sæculum vocatur.* La cupidité qui, du temps d'Ovide, s'était glissée dans les mœurs, ne fit qu'aller croissante dans les siècles suivans, et bientôt on l'afficha avec un cynisme révoltant. Un seul trait historique suffit pour caractériser la hideuse démoralisation de la période impériale, c'est la mise à l'enchère de l'empire par les prétoriens, et son adjudication à l'imbécile vieillard Didius Julianus.

53. *A grand'peine, sous le bon Saturne, etc.* (p. 15). Ovide a dit ailleurs :

> At quum regna senex cœli Saturnus haberet,
> Omne lucrum tenebris alta premebat humus.

Quand le vieux Saturne occupait le trône du ciel, la terre refoulait dans les ténèbres toute soif de gain. A cette époque, les hommes, contens du peu que la terre leur donnait, et ayant tout en commun, ne convoitaient pas les richesses; mais enfin la farouche cupidité envahit la terre, lors de l'âge de fer.

Horace se plaint énergiquement (liv. I, *épître* I) de la sécheresse du cœur, de la soif du gain qui possédaient les hommes de son temps, alors que l'argent était tout. On connaît les vers de Boileau sur ce sujet, qui d'ailleurs a aussi soulevé la bile de tous les poètes, et a été de tout temps un lieu commun de déclamations.

54. *Avec le temps s'accrut la soif de l'or, aujourd'hui montée au plus haut point* (p. 15). Juvénal a dit non moins énergiquement, satire XIV, v. 139 :

> Crescit amor nummi quantum ipsi pecunia crescit.
>
> « L'amour des écus s'est accru autant que l'argent lui-même. »

Salluste, *Cat.* XI : *Semper infinita, insatiabilis, neque copia, neque inopia minuitur.* « Il est sans bornes, insatiable ; ni l'opulence, ni la pauvreté ne peuvent le corriger. »

55. *La foudre dans sa main était d'argile* (p. 17). Dans les premiers temps où les hommes s'avisèrent de donner à la divinité leur figure et leurs passions, les grossiers simulacres dont ils décorèrent leurs temples dûrent être pétris d'argile. Cette matière fut en effet la plus ancienne dont on se servit dans la sculpture. Du temps de Pausanias, on voyait encore des dieux d'argile dans plusieurs temples, dans ceux de Cérès et de Proserpine, à Tritie en Achaïe. Dans celui de Bacchus, à Athènes, il y avait un groupe d'argile représentant Amphictyon donnant un repas à Bacchus et aux autres dieux. Dans la même ville d'Athènes, le portique de Céramique était ainsi nommé à cause des vases et autres ouvrages d'argile qui l'ornaient. On employa ensuite à la sculpture le bois, l'ivoire, la pierre, le marbre et les métaux.

56. *L'argent donne les honneurs, les amis* (p. 17). Pline a dit aussi quelque part : « Posteris laxitas mundi, et rerum amplitudo damno fuit, postquam senator *censu* legi cœptus, judex fieri *censu*, magistratum ducemque nihil magis exornare quam *census*. »

Il n'est pas besoin de faire ressortir l'énergie de cette expression si vraie, si pittoresque : *Pauper ubique jacet!* Que d'idées accumulées dans ce seul mot, *jacet!...*

57. *L'ancienne monnaie a cédé avec raison à la nouvelle* (p. 17). Pendant long-temps les Romains ne se servirent que de monnaie de bronze. Ce fut seulement, dit Pline, l'an de Rome 485, sous le consulat de Q. Ogulnius et de C. Fabius, que l'usage de l'argent fut introduit dans les monnaies ; « L'or, ajoute le même auteur, ne fut mis en monnaie que soixante-deux ans après qu'on eut commencé de frapper l'argent. »

Ainsi, depuis que l'or fut converti en monnaie, l'usage fut de s'en envoyer aux étrennes, parce qu'il offrait un augure plus flatteur. Cependant on ne laissa pas de se servir aussi pour cet usage des pièces de bronze, pour rappeler la simplicité des temps antiques.

Il paraît, par le mot *nostras*, qui se trouve dans le vers d'Ovide, bien que quelques-uns croient qu'il faille lire *vestras*, il paraît, disons-nous, que l'on allait offrir aussi des pièces de monnaie dans le temple de Janus, ce que nous ne voyons point

ailleurs. Nous savons seulement que l'on en donnait aux prêtres de Cybèle dans leurs processions ; que les jeunes gens en portaient au temple de la Jeunesse en prenant la robe virile, comme les parens des morts dans le temple de Libitine ; on en jetait aussi dans les fontaines sacrées, quand on était guéri de quelque maladie. Cet usage dont parle Pausanias était surtout consacré chez les Gaulois. On sait qu'ils jetaient des trésors immenses dans un lac près de Toulouse, qu'ils supposaient être la résidence d'une divinité. L'an 105 avant J.-C., Cépion, le même qui perdit une sanglante bataille contre les Teutons, les fit enlever ; cette impiété lui fut si funeste ainsi qu'à sa postérité, que le mot d'*or de Toulouse* passa depuis en proverbe pour désigner un bien fatal à celui qui l'acquiert.

58. *Pourquoi encore les pièces d'airain présentent-elles d'un côté un vaisseau et de l'autre une double tête* (p. 19) ? Chez les Romains, le type de l'as fut une tête de Janus, et au revers la proue d'un vaisseau ; revers qui se voit pareillement à toutes les parties de l'as. On trouve souvent cette proue sur les deniers consulaires avec le mot *Roma* et une tête seule au revers. Pline nous apprend sur l'époque de l'empreinte de ce type, que pendant la première guerre punique, l'état ne pouvant suffire à ses dépenses, on réduisit le poids réel de la livre de cuivre, de sorte que l'as, qui était originairement d'une livre, fut réduit à deux onces, et la marque de ces nouveaux as fut d'un côté la double tête de Janus, et de l'autre une proue de navire. Ces types ne se rencontrent guère que sur les pièces de bronze, ce qui confirme ce passage d'Ovide « On a trouvé cependant dans les débris d'Herculanum un petit tableau représentant une cassette du genre de celles appelées *pixis*, où les vieilles coquettes, au dire de Martial, mettaient leurs dents, leurs cheveux et leurs sourcils. A côté de cette cassette, sont deux pièces d'or, sur l'une desquelles on voit la figure de Janus, et sur l'autre celle de Saturne. Ces anciennes monnaies faisaient partie de la toilette des femmes, et étaient confondues avec leurs bijoux par les jurisconsultes. » C'est de cette représentation ordinaire de Janus et d'une proue de vaisseau qu'avait pris naissance chez les Romains le jeu des enfans *an caput, an navim*, connu chez nous sous le

nom de *croix* et de *pile*, ce dernier mot signifiant un vaisseau, suivant quelques étymologistes qui en font dériver le mot *pilote*.

59. *Le dieu qui porte une faux avait parcouru l'univers, lorsque son vaisseau entra dans le Tibre* (p. 19). La faux était le symbole de l'agriculture que Saturne inventa; ou bien on lui met cet attribut dans la main pour indiquer que le temps mesure tout, coupe et divise tout.

Une belle cornaline du cabinet de Florence rend avec une rigoureuse fidélité ce qu'Ovide dit ici de Saturne. Elle représente ce dieu à demi nu, assis sur la proue d'un vaisseau, sa faux dans la main droite; derrière lui s'élèvent les murs d'une ville dans une partie de laquelle on voit un temple. Cette pierre rappelle les services que Saturne a rendus aux habitans du Latium, le vaisseau qui l'y porta, la civilisation qu'il y établit, en rassemblant dans des murs les hommes épars et errans.

Saturne, détrôné par son fils Jupiter, pour se dérober à sa poursuite, fuit de l'Olympe et vint se réfugier en Italie, dans le pays où régnait Janus, lequel prit le nom de *Latium*, parce qu'il avait été pour lui un sûr asile.

Tout le temps que ce dieu y passa fut appelé l'âge d'or, que Demoustier célèbre dans ces vers musqués :

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhomie,
Où la franchise et la noble équité
Avaient encore un temple en Normandie,
Où l'on disait toujours la vérité,
Où la Gascogne était inhabitée,
Où la beauté n'était jamais fardée,
Où l'on n'avait ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal,
Où décemment l'on n'était point volage,
Où chaque amant heureux était discret,
Où, sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait
Au fond de l'âme on conservait l'image,
Où la concorde, l'hymen et l'amour
Paisiblement faisaient ménage ensemble :

Siècles heureux, reviendrez-vous un jour ?
Le mal revient fort souvent, ce me semble :
Le bien lui seul passe-t-il sans retour ?

A ce vœu de l'aimable amant d'Émilie, ne pourrions-nous pas répondre par cette exclamation du vieux Charron : « Temps pire que le siècle de fer, aux méchancetés duquel la nature n'a point donné de nom, et ne l'a baptizé du titre d'aucun métail ! »

Passons maintenant à l'explication de la fable de Saturne ; tous les auteurs, tant anciens que modernes, s'accordent à y voir une allégorie que chacun interprète à sa manière :

« Toute la Grèce est imbue de cette vieille croyance, dit Cicéron, que Cœlus fut mutilé par son fils Saturne, et Saturne lui-même enchaîné par son fils Jupiter. Sous ces fables impies se cache un sens physique assez beau. On a voulu marquer que l'Éther, parce qu'il engendre tout par lui-même, n'a pas ce qu'il faut à des animaux pour engendrer par la voie commune. On a entendu par Saturne, celui qui préside au temps et qui en règle les dimensions. Ce nom lui vient de ce qu'il dévore les années, et c'est pour cela qu'on feint qu'il dévorait ses enfans ; car le temps, insatiable d'années, consume toutes celles qui s'écoulent. Mais de peur qu'il n'allât trop vite, Jupiter l'a enchaîné, c'est-à-dire l'a soumis au cours des astres, qui sont comme ses liens. »

D'autres philosophes n'ont eu égard qu'à la planète qui porte le nom de Saturne, et est la plus grande et la plus élevée de toutes ; selon eux, ce que les poètes disent de la prison de Saturne enchaîné par Jupiter, signifie seulement que les influences malignes qu'envoyait la planète de Saturne étaient corrigées par des influences plus douces qui émanaient de celle de Jupiter.

Les platoniciens, au rapport de Lucien, s'imaginaient que Saturne, comme le plus proche du ciel, c'est-à-dire le plus éloigné de nous, présidait à la contemplation.

Dupuis et Boulanger disent que le Saturne des Latins, autrement le *Chronos* des Grecs, avait été adoré primitivement en Égypte sous le nom de *Thot*. Le nom de Chronos, donné par les Orientaux au génie de l'agriculture, signifiait *corne*, et au figuré *puissance*, ou venait de *kronos, révolution, durée*. Les Latins rapprochèrent ce nom de l'objet qu'il représentait, et le changèrent en

celui de *Saturne*, de *sat*, *semer*; *sata*, *semences*. Le dieu du jour étant déjà personnifié sous les attributs de Janus, il était naturel de joindre l'allégorie sous laquelle on peignait les effets du soleil à celle qui représentait les premiers travaux de l'agriculture. Ainsi, Saturne fuyant la vengeance de Jupiter se retire dans le Latium, et Janus y favorise sa retraite; parce que l'agriculture, pour se soustraire aux rigueurs de *Jou*, le dieu de l'air, cache ses semences dans la terre, *Lat* (chez les nations septentrionales, *Land*), et qu'alors le soleil les féconde et les développe.

Nous n'entrerons pas dans tous les raisonnemens sur lesquels ces savans basent leur opinion. Il suffit de dire que la confusion qui enveloppe l'ensemble de l'histoire de Saturne et de Janus vient de ce que chaque peuple imagina une fiction pour éterniser la mémoire de la première découverte de l'agriculture.

60. *Sur la rive gauche que rase de son onde paisible le Tibre bourbeux* (p. 19). Fabius Pictor dit en effet : « Is *Janus* sub initium aurei sæculi levum latus Tiberis Etruriæ *tenuit*. »

61. .....*S'élevait une forêt verdoyante que le fer n'avait pas encore violée* (p. 19). Tous les poètes romains, Virgile, Properce, etc., ont célébré les lieux sur lesquels devait s'élever la ville éternelle, pour faire contraster l'humilité de son origine avec sa grandeur future. C'est ainsi que Tibulle dit, élég. II, V, v. 25:

> Sed tunc pascebant herbosa Palatia vaccæ,
> Et stabant humiles in Jovis arce casæ.

62. *Ce siècle religieux lui a donné mon nom et l'appelle Janicule* (p. 19). Le Janicule était une des plus hautes collines de Rome, à la gauche du Tibre. C'est sur le sommet de cette colline que l'on offrit les premiers sacrifices à Janus, ce qui fit dire que ce lieu avait été sa demeure. Sur le Capitole, à l'opposite, la même cause avait fixé le séjour de Saturne. Les jardins d'un ami de Martial, situés sur le Janicule, lui ont donné occasion de faire de cette colline une description très-pittoresque.

63. ..... *N'avaient pas encore chassé la Justice, qui, la dernière, remonta vers l'Olympe* (p. 19). La Justice descendit du ciel dans l'âge d'or pour habiter la terre; mais les crimes des hommes l'ayant forcée de quitter successivement les villes, puis

les campagnes, où Virgile place son dernier asile, elle retourna au ciel où les poètes disent qu'elle forma le signe de la Vierge dans le zodiaque.

64. *Pourquoi..... un temple qui touche à deux places publiques est-il le seul où ton image reçoive nos adorations* (p. 21)? Sous Romulus, Janus n'avait point de temple à Rome; une seule porte de la ville lui était consacrée, et Numa fut le premier qui lui en éleva un. Le consul Duilius dédia dans la suite un nouveau temple à Janus, près du *forum Olitorium*, entre le théâtre de Marcellus et le Tibre, et bientôt on lui en éleva plusieurs autres, à deux et à quatre façades, de manière qu'il n'est pas facile de préciser duquel de ces temples Ovide veut parler ici. Cependant on peut fixer la situation de ce temple dans le huitième quartier, à la descente du Capitole, près du *forum Romanum* et du *forum Boarium*, non loin de la rue appelée *Argilète*. En effet, c'était là qu'était la fontaine dont parle Ovide, et Varron s'exprime ainsi : LAUTOLÆ *a lavando, quod ibi ad Janum geminum aquæ callidæ fuerint.* C'était l'ancienne porte Janicule, et il faut reporter au temps de Numa l'époque de la fondation de ce temple, qu'Ovide semble attribuer à Romulus. Il était partagé en deux parties, à cause de la double figure du dieu, et c'est pourquoi peut-être Ovide a dit *templa* au pluriel. Il était tout entier de bronze, dit Procope, qui lui donne aussi la même position.

65. ..... *Séduite par des bracelets d'or, conduisit les Sabins au Capitole* (p. 21). Tarpéia Hersilie, fille du commandant de la citadelle, promit de la livrer aux Sabins, à condition qu'on lui donnerait tous les bracelets d'or qu'ils portaient à leurs bras; ce qui annonce déjà chez les Sabins un sentiment de luxe. La trahison consommée, ils l'écrasèrent sous le poids de leurs boucliers.

66. ..... *Dont la fille de Saturne* (p. 21). C'est Junon, qui ne cessait de poursuivre de sa haine implacable les descendans d'Énée.

67. ..... *Afin que ces eaux bouillantes fermassent le chemin aux ennemis* (p 21). On trouve des traces de cette fable dans Fabius Pictor et dans Macrobe. Les commentateurs ont hasardé diverses conjectures sur le fait historique qui a pu y donner lieu. Voici la plus vraisemblable. Dans la guerre des Sabins, les Romains, pressés par l'ennemi, se divisèrent en deux corps de

troupes, dont l'un, commandé par Romulus, vint se poster à la porte *Mugonia*, et l'autre à la porte *Januale*. Romulus défendit vigoureusement son poste, et mit en fuite les Sabins. Un grand nombre alla se précipiter, à la suite de Curtius, dans un marais voisin où les eaux se rendaient de tous côtés. Grévius, dans *le Trésor des antiquités romaines*, pense que ce marais était le lac sulfureux de Janus Vadimon. Quoi qu'il en soit, Janus s'attribue ici la gloire d'un prodige qu'Ovide, dans ses *Métamorphoses*, attribue aux Nymphes d'une fontaine voisine de son temple.

68. *C'est là qu'on m'éleva dans un petit temple* (p. 21). Romulus, après avoir conclu la paix avec les Sabins, éleva le premier temple à Janus dans l'endroit même où ce dieu l'avait secouru contre Tatius.

69. .....*Consume les gâteaux sacrés* (p. 21). Le gâteau appelé *strues* ne s'offrait guère qu'avec un gâteau d'une autre espèce, *seretum*. Une ancienne inscription rapportée par Neuville est ainsi conçue : *Porcam et agnam struibus et ferilis*. Caton dit aussi : *Priusquam porcam feminam immolabis, Jano struem commoveto sic : Jani pater, ter hac strue commovenda bonus preces precor*. Si l'on en croit Festus, le *strues* avait la forme d'une main dont les doigts sont traversés et recouverts d'une membrane.

70. *Mais pourquoi vous cacher pendant la paix, et ne paraître qu'au signal des combats* (p. 21)? Janus étant la principale divinité du Latium, on dut, dans les premiers temps, recourir à ses autels pour implorer de sa puissance la défaite des ennemis de l'état. Tant que durait la guerre, son temple dut être ouvert au peuple qui s'y rendait chaque jour, et dès que la paix était rétablie, on cessait de l'importuner par des vœux. De là vint l'usage établi par Numa d'ouvrir les portes de ce temple pendant la guerre, et de les fermer pendant la paix, et la raison qu'Ovide en apporte n'est qu'une idée accessoire de celle que nous venons d'émettre.

Avant Auguste, le temple de Janus ne fut fermé que deux fois. Numa, occupé tout entier d'adoucir les mœurs de son peuple, ferma le premier le temple de Janus, qui ne fut point ouvert durant son règne. Mais plus tard, Rome fut entraînée dans des guerres longues et sanglantes; elle ne respira quelques momens

de repos que sous le consulat de Manlius Torquatus et d'Attilius Balbus. Dans cette même année, le temple de Janus fut ouvert, et il ne se referma que près de trois siècles plus tard, lorsque, devenue maîtresse du monde, Rome jouit d'une paix profonde sous Auguste qui, pendant son règne, ferma trois fois le temple de Janus.

71. *Et déjà, ô Germanicus! le Rhin, théâtre d'une valeur que couronna le triomphe, t'avait livré ses ondes soumises* (p. 23). Tacite nous apprend que le 7 des calendes de juin de l'an de Rome 770, Germanicus triompha des Chérusques, des Cattes et des Angevares, peuples des bords du Rhin et de l'Elbe. Plusieurs médailles attestent sa victoire et son triomphe. Quelques-unes montrent d'un côté Germanicus triomphant, *Germanicus Cœsar,* et au revers ce héros debout, tenant une aigle légionaire avec ces mots : *Signis receptis, devictis Germanis.* Il avait en effet repris aux Germains les étendards qu'ils avaient enlevés à Varus.

72. *Voici maintenant ce que j'ai lu dans nos Fastes mêmes* (p. 23). Tout ce qu'Ovide nous a appris jusqu'ici, il a feint de le tenir de Janus; maintenant qu'il a des fêtes à décrire et des évènemens à placer, il prévient qu'il va consulter les livres des *Fastes.*

73. ..... *Reçut le fruit des amours de Phébus et de la nymphe Coronis* (p. 23). Une grande peste affligeait Rome, l'on consulta les livres Sibyllins sur les moyens d'en arrêter les ravages. On y trouva qu'il fallait faire venir d'Épidaure à Rome le dieu Esculape. Il y vint sous la forme d'un serpent, et on lui éleva, dans l'île du Tibre, le temple dont parle Ovide.

74. *Jupiter voulut partager nos hommages avec Esculape* (p. 23). On lit dans Tite-Live que le décemvir Caïus Servilius dédia dans l'île du Tibre un temple à Jupiter; que le consul L. Furius Purpureo en avait fait le vœu six ans auparavant, lors de la guerre contre les Gaulois, et que, lorsqu'il fut consul, il en entreprit la construction.

Il ne faut pas croire qu'Ovide ait voulu dire que, le même jour de la même année, le sénat consacra le temple de Jupiter et celui d'Esculape; il eût commis un grossier anachronisme, puisque le temple d'Esculape fut consacré l'an 462, et celui de Jupiter l'an 557. Ovide a donc voulu dire seulement que la dédicace de

ces deux temples eut lieu le même jour, à deux époques différentes.

75. *Et parvinrent jusqu'au séjour des dieux* (p. 23). Pline le Jeune, en parlant des mortels qui étudient la marche des astres, s'écrie : « Macti ingenio este, cœli interpretes, rerumque naturæ capaces, argumenti repertores, qui homines Deosque vicistis. » Quelques lignes plus haut, il les appelle *viros ingentes*, et élève au dessus de la nature humaine ceux qui ont découvert les lois de la divinité.

Horace, livre I, *ode* 28, a rendu l'idée qu'Ovide exprime si énergiquement, dans ce vers admirable :

Inque domos superas scandere cura fuit ;

par ces vers :

Aerias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum.

76. ..... *Et leur génie a régné dans les airs soumis* (p. 23). Je ne saurais mieux faire que de rapprocher de ce pompeux éloge de l'astronomie, l'admirable morceau de poésie de Voltaire sur la philosophie de Newton. Le voici :

Le charme tout puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent.
L'espace qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix ;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure ;

Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi la couleur dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos voiles
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

77. ..... *En vain vous chercherez au ciel le Cancer aux huit pattes* (p. 23). Le cancer fut l'animal que Junon envoya contre Hercule, lorsqu'il combattit l'hydre du marais de Lerne, et dont il fut mordu au pied ; mais il le tua, et Junon le mit au nombre des douze signes du zodiaque.

78. ..... *Au lever de la Lyre* (p. 25). Après la fin tragique d'Orphée, les Muses prièrent Jupiter de placer sa *Lyre*, qui lui avait été donnée par Mercure, au nombre des constellations.

79. *C'est la fête des* AGONALES (p. 25). Les Agonales étaient des fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de Janus. Elles avaient été instituées par Numa en l'honneur de ce dieu, dont la fête arrivait le 9 janvier. Selon d'autres, les Agonales avaient lieu trois fois l'année, le 11 de janvier, le 21 de mai et le 13 de décembre. Varron nous apprend qu'on y sacrifiait un bélier.

On bâtit à Rome le cirque appelé *Agonal* à l'endroit où se célébraient originairement les jeux en l'honneur de Janus. Ce cirque n'était destiné qu'aux courses, symbole de la course rapide du *soleil*, que les anciens Latins adoraient sous le nom de Janus.

Les Agonales se célébraient, les unes sur les sept collines, les autres sur le Quirinal, appelé aussi *Agonius*.

80. ..... *Ce jour porta le nom grec des jeux auxquels s'exerçaient les anciens hommes* (p. 25). Parmi toutes les étymologies que

propose Ovide sur le nom de la fête de Janus, cette dernière est, suivant nous, la plus vraisemblable. Voici comment nous appuyons cette opinion :

Lorsque les premiers peuples du Latium adorèrent le soleil sous le nom de Janus, ils établirent des jeux en son honneur qu'ils appelèrent *Agonaux*, parce que tel était le nom des jeux institués par les Grecs pour célébrer cet astre; et le dieu lui-même fut appelé *Agonius,* surnom que dans la suite les Romains, qui cherchaient toujours dans leur langue l'étymologie des mots, firent dériver du verbe *agere.*

Lorsque Numa eut réglé le culte grossier de son peuple, il établit des fêtes régulières en l'honneur de Janus; mais afin de conserver dans ces fêtes l'idée de l'objet allégorique des anciens jeux, et pour rapprocher de plus près la source de son étymologie, le mot *agon,* il voulut que ce mot fût affecté particulièrement aux fêtes de Janus; parce que ce dieu étant la plus ancienne divinité qui eût représenté le soleil dans ces contrées, ses fêtes devaient porter le nom des premières solennités religieuses instituées en l'honneur de cet astre; mot qui d'ailleurs peignait si bien ses attributs. Il est donc vraisemblable que ces fêtes de Janus ne furent appelées *Agonales,* que parce qu'elles étaient les fêtes du soleil, du dieu *sans angle,* du dieu dont la marche est *circulaire*, ἄ—γων.

81. .... *Le roi des sacrifices* (p. 25). La royauté semblait si inhérente à la prêtrise, que, malgré l'odieux du nom de roi, l'on conserva toujours sous la république un *rex sacrorum.* Denys d'Halicarnasse en donne la raison dans le passage suivant: « Les rois de Rome, dit cet auteur, ayant rendu de grands services à l'état, on voulut, pour conserver au moins le nom de roi tant que Rome subsisterait, que les pontifes et les augures désignassent le plus ancien et le plus digne d'entre eux, qui n'aurait d'autre soin que celui du culte, et qui serait nommé roi des sacrifices. »

Tite-Live présente la cause de cet établissement sous un point de vue différent. Il dit que, dans l'origine de Rome, les objets les plus importans du culte des dieux étaient confiés aux rois, que les prêtres venaient consulter sur la religion et les cérémonies.

Afin que le nom de roi ne fût pas entièrement aboli après l'expulsion de Tarquin, et de peur que la négligence qui pourrait s'introduire dans le culte ne fît un jour regretter les rois, on crut nécessaire de remettre entre les mains de quelqu'un le soin des mêmes sacrifices confiés aux rois; on nomma donc un roi des sacrifices, qui, roi de nom seulement, et sans empire, devait être revêtu de l'autorité dont ils jouissaient.

Ce sacerdoce était perpétuel; celui qui en était revêtu ne pouvait exercer aucune fonction militaire, se trouver à l'armée ni aux assemblées du peuple, à cause de l'horreur attachée au nom de roi. Ainsi, son autorité se renfermait tout entière dans la religion et les temples.

Chaque année, à certain jour, les Vestales allaient trouver le roi des sacrifices, pour l'avertir de veiller infatigablement aux choses sacrées qui lui étaient confiées. C'était lui qui annonçait les jours fastes et néfastes, et qui fournissait tous les objets nécessaires aux sacrifices. C'est à lui que s'adressaient les habitans de la campagne et de la ville, qui ignoraient l'ordre des fêtes, pour apprendre celles qu'ils auraient à célébrer pendant chaque mois, et le sens des sacrifices qu'ils devaient offrir.

Ce chef des prêtres était choisi au commencement parmi les patriciens et les personnages qui avaient déjà rempli d'éminentes fonctions; mais, dans la suite, il fut pris parmi les plébéiens. Il était créé par le peuple assemblé par centuries.

On ne pouvait le condamner à mort pour quelque cause que ce fût, et ses filles jouissaient du privilège de ne pouvoir être reçues vestales malgré elles; mais de peur que ces prérogatives ne lui donnassent trop d'orgueil, il était soumis au pontife; il ne pouvait exercer aucune magistrature ni assembler le peuple; et, après avoir fait les sacrifices, il sortait de l'assemblée avec précipitation comme un fugitif.

Sa femme, qui s'appelait reine, avait aussi le droit de faire quelques sacrifices, et toutes les fois qu'elle présidait à une cérémonie religieuse, elle avait pour tout ornement de tête une branche de grenadier, symbole de la royauté, suivant Festus. A toutes les calendes, elle sacrifiait à Junon un porc ou un agneau.

La maison publique où demeurait le roi des sacrifices s'appe-

lait *regia*. Pour en finir, son sacerdoce était le même que celui du roi et de la reine des sacrifices chez les Athéniens, sacerdoce dont Démosthène a défini l'origine, la nature et l'importance.

82. *On appelle victime l'animal qui tombe sous une main victorieuse. Celui qu'on immole après avoir repoussé une invasion hostile des ennemis prend le nom d'hostie* (p. 25). Isidore confirme ces étymologies; il dit que l'on appelait particulièrement *hostie* l'animal que l'*imperator* immolait avant d'aller contre l'ennemi, afin de se rendre les dieux favorables, faisant dériver avec Festus le mot *hostie* de *hostis* et de *hostire*, frapper. Le mot *victime*, selon le même auteur, vient du sacrifice que le général faisait aux dieux après la victoire remportée sur l'ennemi, *a victis et profligatis hostibus*. Dans la suite, ces deux mots se trouvèrent confondus. L'on y fit cependant cette différence, que le mot *victime* se prenait pour le gros bétail, et le mot *hostie* pour les brebis, les oiseaux.....

83..... *Les pleurs de la myrrhe* (p. 25). La myrrhe est un arbrisseau d'Arabie, de l'écorce duquel on fait sortir par l'incision un parfum liquide. Ovide dit du même parfum dans ses *Métamorphoses :*

> Flet tamen, et rapidæ manant ex arbore guttæ.
> Est honor et lacrymis, etc.

84. *L'Euphrate gardait son encens* (p. 25). Des critiques ont reproché une faute de géographie à Ovide, fondée sur ce que l'encens, au rapport de Pline, ne croît qu'au sein de l'Arabie Heureuse, tandis que l'Euphrate en est fort éloigné, et que d'ailleurs, suivant le même auteur, le transport de l'encens se faisait par terre de Sabata jusqu'à Gaza en Judée, sur le bord de la Méditerranée, d'où il passait en Italie. Pline calcule même ce que coûtait chaque chameau dans ce trajet qu'il dit être de quatre-vingts journées. Comment, d'après cette autorité, l'Euphrate aurait-il pu envoyer l'encens à Rome? Cependant il est facile de justifier Ovide, soit qu'il ait parlé comme poète, soit qu'il ait parlé comme historien. Comme poète, l'Euphrate se déchargeant dans le golfe Persique et bornant l'Arabie à l'est, il a pu prendre l'Arabie en général pour la partie qui produisait

l'encens, et représenter tout le pays par le grand fleuve qui en baignait la frontière. Comme géographe, il est certain, si nous en croyons le savant abbé Raynal, que les Arabes chargeaient leurs vaisseaux au golfe Persique, d'où ils remontaient l'Euphrate jusqu'au détroit de Palmyre. Il ne leur fallait qu'un jour pour transporter les cargaisons jusqu'à cette ville, d'où elles passaient sur les côtes de Syrie. Cette voie pour le commerce subsista jusqu'aux derniers jours de l'empire.

85. ..... *L'Inde ses parfums* (p. 25). Il y a dans le texte *costum*. « Les racines du *costus*, dit Pline, sont fort estimées dans les Indes; elles ont une saveur brûlante et une odeur suave. » Cette plante est inconnue de nos jours en Europe. Au surplus, Ovide n'a choisi ici le *costus* que pour désigner en général les parfums de l'Inde.

86. *L'autel, pour fumer, se contentait de l'herbe sabine et du laurier pétillant* (p. 25). L'herbe sabine servait, chez les Romains, aux fumigations sacrées avant qu'ils connussent l'encens.

« L'herbe sabine, dit Valmont de Bomare, est un petit arbuste toujours vert. On en distingue de trois espèces; l'une à feuilles de *tamaris*, l'autre à feuilles de cyprès, et la troisième à feuilles panachées. Les naturalistes anciens la confondent avec le *brathy* des Grecs. » Voici comme en parle Pline : « L'herbe sabine, appelée *brathy* par les Grecs, a deux espèces; l'une dont la feuille ressemble à celle du tamarin, et l'autre ayant quelque ressemblance avec le cyprès, d'où quelques-uns l'ont nommée cyprès de Crète. Beaucoup de personnes s'en servent comme parfums au lieu d'encens. »

Il paraît qu'on joignait le laurier à l'herbe sabine. Tibulle dit que le pétillement du laurier était un heureux présage.

87. *Le couteau, qui se plonge maintenant dans les flancs du taureau, était sans emploi dans les sacrifices* (p. 27). Nous avons déjà eu occasion de l'observer; le culte des premiers âges fut simple comme les mœurs. De la farine, du sel, des plantes et des parfums, voilà les objets que l'on croyait pouvoir offrir aux dieux. « Cécrops, dit Pausanias, fut le premier qui appela Jupiter dieu suprême, et qui défendit que l'on sacrifiât aux dieux rien qui eût vie. » Les premiers Athéniens, suivant le précepte de Triptolème,

de n'adorer les dieux qu'avec des fruits, ne leur offraient que les productions de la terre. Dans tous les temps, l'homme forma la divinité à son image. Tant que l'on se contenta pour nourriture des fruits de la terre, sans verser le sang des animaux, les dieux auxquels on prêta des mœurs aussi patriarchales, ne virent sur leurs autels que les prémices des fleurs et des fruits. Mais quand on en vint à croire que tous les êtres sont nés pour l'usage de l'homme, les antiques offrandes ne suffirent plus aux dieux. Cependant la pureté du culte primitif se conserva encore en quelques endroits. A Délos, il y avait un autel que l'on appelait l'autel des hommes pieux, parce que le sacrifice n'empruntait rien au règne animal.

« A Athènes, dit Pausanias, était l'autel de *Jupiter Optimus*, auquel on ne présentait que des gâteaux et pas même de vin. » Pythagore voulait que les victimes animées fussent réservées pour les génies malfaisans ; et un siècle auparavant, Numa avait défendu qu'on fît jamais couler le sang sur les autels. De la farine, dit Plutarque, une libation de vin, suffisaient. Cette simplicité se maintint à Rome l'espace de cent soixante-dix ans.

88. *Cérès, la première, aima le sang de la truie avide* (p. 27). Le culte des dieux dut commencer chez les peuples agricoles, étant le fruit de leur reconnaissance. Aussi voyons-nous que le premier animal que l'on ait sacrifié le fut à Cérès, déesse des productions de la nature. Cet animal ensuite dut être celui qui ravageait les moissons ; le porc fut donc la première victime. Varron s'exprime ainsi à cet égard : « Sus græce dicitur *hus*, dictus ab illo verbo θύειν, quod est immolare. Ab suillo enim pecore generis immolandi initium primum sumptum videtur. »

Tibulle appelle le porc victime mystique, sans doute à cause des mystères d'Éleusis.

La raison que rapporte Ovide du choix de cette victime n'est pas la seule. Quelques-uns ont cru que c'était à cause de sa fécondité ; voilà pourquoi on l'immolait le jour des noces. D'autres enfin l'ont regardé comme un animal qui avait appris aux hommes l'art de labourer, et c'est pour cela qu'il était sacré aux yeux des Égyptiens.

Ce peuple avait deux grandes fêtes durant lesquelles on n'im-

molait pas d'autres victimes. Cet animal était sacré chez les Crétois, parce qu'ils croyaient que Jupiter avait été allaité par une truie; ailleurs il était immolé à Hercule par les Agriens; à Vénus dans les Hystéries; par les Romains aux dieux lares, et en général par ceux qui voulaient guérir ou étaient guéris d'une folie.

Le célèbre Winckelmann dit avoir vu une cornaline représentant un porc au dessus duquel est une massue d'Hercule; devant lui un coq qui tient un épi de blé, et derrière lui un caducée, type qui se retrouve sur un autel d'Hercule au Capitole, et sur quelques médailles d'Éleusis.

89. *Ce redoutable exemple, pauvre bouc* (p. 27). La raison qui fit immoler le porc à Cérès fit immoler le bouc à Bacchus. Le grammairien Probus dit: *Postquam mortale genus animalium cœpit carne vesci, ex his quæ frugibus nocerent, vel aliquos læderent fructus, prima existimatur hostia fuisse sus, secunda caper.*

Virgile a dit comme Ovide que le bouc fut immolé à Bacchus pour avoir rongé la vigne.

C'est de là sans doute qu'Apollodore a dit que Bacchus en naissant fut transformé en bouc; de là aussi Ovide nous apprend que, dans la guerre des Géans, il prit la forme d'un bouc.

Quant à la prédiction qu'Ovide fait faire au bouc, elle est relative à un usage qui se pratiquait dans tous les sacrifices. Après avoir répandu sur la tête de la victime les parcelles de la *mola salsa*, qui en faisaient la première consécration, le prêtre prenait du vin dans le simpule, et, en ayant goûté le premier et donné à goûter aux assistans pour les faire participer au sacrifice, il le versait entre les cornes de la victime, en prononçant ces paroles sacramentelles : *Mactus hoc vino inferio esto.*

Le bouc était en grande vénération chez les habitans de Mendès en Égypte. En général les Égyptiens n'immolaient jamais de boucs, parce qu'ils représentaient leur dieu Pan ayant la face et les jambes de bouc. Sous le symbole de cet animal, ils croyaient adorer le principe de la fécondité de la nature exprimée par le dieu Pan.

Pausanias dit que les Cléonies immolèrent un bouc au soleil levant, pour qu'il les délivrât de la peste, et qu'en mémoire de

cet évènement ils en dédièrent un de bronze dans le temple. Une pierre gravée dans Béger représente un bouc luttant avec le dieu Pan ; deux peintures d'Herculanum offrent aussi le même sujet. On voit encore dans Béger un Amour monté sur un bouc qui traîne le char de Vénus.

90. *Mais quel fut votre crime, bœuf patient, et vous, brebis innocentes* (p. 27)? Ovide, dans le XVe livre des *Métamorphoses*, met les mêmes plaintes dans la bouche de Pythagore et les exprime dans les mêmes termes.

Les Égyptiens avaient pour le bœuf une profonde vénération, dont on retrouve les traces dans l'Inde. Ce respect religieux passa chez les Grecs, qui dans les premiers temps n'immolèrent que de jeunes taureaux dont la tête n'avait pas encore porté le joug. Dans les premiers âges de Rome, on s'abstint aussi de faire mourir le bœuf sacré.

Les triomphateurs romains immolaient à Jupiter Capitolin des bœufs blancs nés dans l'Ombrie. S'ils n'avaient que quelques taches blanches, on achevait de les blanchir avec de la craie, on appelait cela *bos cretatus*. On ornait les portes des temples avec les têtes des bœufs immolés ; c'est pourquoi on voit les crânes de ces animaux orner les autels. Les Romains appelaient le bœuf, le taureau et les jeunes veaux, grandes victimes. C'étaient les seules auxquelles on dorait les cornes dans les sacrifices; mais les Grecs les doraient même aux autres victimes.

Les pauvres, qui n'avaient pas le moyen d'offrir un bœuf vivant, en sacrifiaient un de pâte cuite.

Selon Porphyre, Pythagore offrit un bœuf de pâte en sacrifice. Athénée rapporte de même, qu'Empedocle, disciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux Olympiques, distribua à tous ceux qui étaient présens, un bœuf fait de myrrhe, d'encens et de toutes sortes d'aromates. Pythagore avait tiré cette coutume d'Égypte, où elle était fort ancienne et où elle se pratiquait encore du temps d'Hérodote.

Quant à la brebis, elle était en grande vénération à Saïs en Égypte. Les Grecs l'immolaient aux Furies.

91. *Aristée pleurait* (p. 27). On connaît l'admirable épisode d'Aristée, qui termine le IVe livre des *Géorgiques*. Le même pro-

cédé s'y trouve détaillé avec les charmes de la plus riche poésie et de la plus ingénieuse fiction.

Il paraît que les anciens croyaient fermement à cette singulière naissance des abeilles, et c'est de là qu'en grec elles étaient appelées βουγενεῖς. « Quelques-uns pensent, dit Pline l'Ancien, que si la race des abeilles est perdue, on peut la recouvrer en enterrant dans le fumier les entrailles d'un bœuf tué récemment. » Cette pratique ridicule est détaillée fort au long par Élien.

Aristée était adoré comme un dieu, en Sicile ; sa statue était à Syracuse dans le temple de Bacchus.

92. *L'imprudente a brouté la verveine* (p. 29). La verveine était chez les anciens une plante que les Grecs appelaient *hierobotanon*, et les Latins *verbenaca*, *columbina*, *vertipedium*, *betonica*, *etc.*

Cette plante était fort en usage dans les cérémonies religieuses : c'est pour cela qu'on l'appelait herbe sacrée ; on en balayait les autels de Jupiter. Le peuple se présentait dans les temples, couronné de verveine, ou tenant à la main de ses feuilles, lorsqu'il s'agissait d'apaiser les dieux. Pour chasser des maisons les malins esprits, on faisait des aspersions d'eau lustrale avec de la verveine.

Cette plante servait encore à couronner les féciales, les triomphateurs, et à orner les autels.

Les Druides attribuaient une vertu merveilleuse à la verveine ; ils ne la cueillaient et ne l'employaient qu'en y mêlant beaucoup de superstitions. D'abord, suivant eux, il fallait la cueillir au moment où la Canicule se levait, et cela à la pointe du jour, après avoir offert à la Terre un sacrifice d'expiation où les fruits et le miel étaient employés. Mais aussi quelles vertus n'avait pas alors cette plante ! en s'en frottant, on obtenait tout ce qu'on voulait ; elle chassait les fièvres, guérissait toutes sortes de maladies, et, qui plus est, réconciliait les cœurs que l'inimitié avait aliénés ; enfin, répandue avec un rameau en forme d'aspersion sur des convives, ceux qu'elle touchait se sentaient et plus gais et plus contens que les autres.

Souvent aussi la verveine se prenait génériquement pour toutes sortes d'herbes ou de branches réputées sacrées.

Cette herbe jouait aussi un grand rôle dans les opérations ma-

giques, dans la sorcellerie, le rêve le plus honteux et le plus extravagant qu'ait jamais enfanté l'imagination des hommes.

93. *Le Perse immole un coursier au brillant Hypérion* (p. 29). En effet, Xénophon, Pausanias, Philostrate et Justin assurent que le cheval était la victime qu'offraient les Perses au Soleil, surnommé Hypérion. On lit aussi dans l'Écriture cette phrase qui semble établir le même culte: *Abstulit equos quos dederant reges Judæ Soli in introitu templorum.*

Les Athéniens et les Messagètes immolaient aussi des chevaux au Soleil. Les Scythes adoraient Mars, les Macédoniens le Soleil, et les Syriens Anamalech, ou le Soleil, sous la figure d'un cheval.

Tacite nous apprend que ce bel animal était en grande vénération chez les peuples de la Germanie et surtout chez les Suèves.

94. *La biche qui tomba une fois devant l'autel de Diane, pour sauver une vierge* (p. 29). Ovide fait ici allusion à cette épisode de la guerre de Troie, où le devin Chalcas annonce à l'armée des Grecs retenue dans l'Aulide, que Diane, irritée contre Agamemnon de ce qu'il avait tué une biche qui lui était consacrée, leur refusait un vent favorable, et qu'elle ne pouvait être apaisée que par le sang d'une vierge. Agamemnon, après avoir hésité long-temps, accorda sa fille aux sollicitations des princes ligués. Ulysse s'offrit pour l'enlever, sous quelque prétexte spécieux, des bras de sa mère. On disposa tout pour le sacrifice; mais Diane, apaisée par cette soumission, mit à la place d'Iphigénie une biche qui lui fut immolée, et la transporta dans la Tauride pour en faire sa prêtresse.

Le sacrifice d'Iphigénie peint par Timanthe est fameux dans l'antiquité. On sait qu'après avoir gradué la douleur sur les visages de tous les assistans, et désespérant d'atteindre celle d'un père, il représenta Agamemnon se couvrant la tête d'un voile.

Notre grand Racine a fait de ce tragique évènement une de ses plus belles tragédies.

La biche ou le cerf était l'animal chéri de Diane. Aussi cette déesse était appelée chez les Grecs Ἐλαφηβόλος, *cervi jaculatrix*. Sur une médaille de Gallien, on voit une biche avec ces mots: DIANÆ CONSERVATRICI. Callimaque et Claudien attèlent des cerfs

au char de Diane, et les monumens confirment cette fiction. La statue de cette déesse à Éphèse était accompagnée de deux cerfs et ornée des têtes de ces animaux.

Sur le mont Ménale, Diane avait une biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or. Eurysthée commanda à Hercule de la lui amener; le héros, après l'avoir poursuivie une année, l'atteignit enfin sur les bords du Ladon, la saisit, la chargea sur ses épaules et la porta à Mycènes.

95. *J'ai vu des entrailles de chien offertes à la triple Hécate par les Sapéens et par les Barbares qui habitent les neiges de l'Hémus* (p. 29). Nous avons déjà vu pourquoi Ovide donne l'épithète de triple à Hécate, et pourquoi on lui sacrifiait des chiens. Cette victime était celle de tous les sacrifices nocturnes et expiatoires.

Dans Théocrite, une magicienne invoque *la terrible Hécate dont les chiens redoutent la présence quand elle marche au milieu des tombeaux.*

Dans Virgile, de longs aboiemens annoncent toujours l'arrivée d'Hécate. Tibulle parle d'une magicienne de son temps qui savait arrêter les aboiemens des chiens d'Hécate.

Les chiens étaient en grand honneur en Égypte; le dieu Anubis y était adoré, sous la forme de cet animal. Diodore de Sicile dit que des chiens précédaient, dans les processions solennelles, l'image d'Isis; mais la vénération des Égyptiens diminua beaucoup, lorsque Cambyse ayant tué Apis et fait jeter son corps à la voirie, il n'y eut, de tous les animaux, que le chien qui alla se repaître de son cadavre.

Les Sapéens et les Barbares qui habitent les neiges de l'Hémus étaient des peuples de la Thrace. Ovide les connaissait, puisque, l'an de Rome 773, il quitta Tomes, ville du Pont où il avait été exilé, pour se rendre sur les côtes de la Thrace; de là il alla à pied chez les Bistoniens. C'est cette même année qu'il termina les *Fastes* commencés à Rome.

Les commentateurs cités dans la bibliothèque classique de Lemaire ont évidemment fait une erreur chronologique en y mettant 763 au lieu de 773; puisque, plus haut, nous avons vu que le triomphe de Germanicus, mentionné par Ovide, eut lieu l'an de Rome 770.

96. *On sacrifie encore l'âne au dieu sévère des jardins* (p 29). Cet animal était sacrifié à Priape depuis que ce dieu en avait tué un dans l'expédition de Bacchus aux Indes, pour avoir eu l'insolence de lui disputer le prix de la force.

Les Égyptiens croyaient l'âne un symbole de Typhon, dieu du mal ; aussi était-il fort maltraité à Coptos. Chez ce peuple, un ignorant était représenté avec une tête d'âne. Quand ils voulaient représenter un ouvrage de peu de durée, ils représentaient un âne au grand galop, parce qu'il ne galope que par fantaisie, et reprend bientôt son allure. Les Romains conservèrent cette aversion pour l'âne, et regardaient sa rencontre comme un mauvais présage.

Le mépris des anciens pour l'âne s'est perpétué jusqu'à nous; partout il en est accablé, et cependant, non-seulement il ne le mérite point, mais encore ses qualités le rendent digne de beaucoup d'intérêt. Il est d'une humilité, d'une patience et d'un courage remarquables ; il supporte avec résignation la privation de nourriture et l'intempérie des saisons. Il est très-attaché à son maître qu'il reconnaît partout, et n'oublie jamais les lieux qu'il avait coutume de parcourir. Il dort moins que le cheval, et se livre au sommeil seulement quand il est excédé de fatigue.

97. *La Grèce célébrait les fêtes du dieu des raisins, que ramène toujours à une époque fixe le troisième hiver* (p. 29). Mélampe porta d'Égypte en Grèce les fêtes de Bacchus; les Athéniens les célébraient avec solennité, mais avec dissolution. Elles passèrent en Italie, où elles furent renouvelées d'abord trois fois l'année et ensuite plus souvent. D'abord les hommes n'étaient point admis à la célébration de ces mystères; dans la suite, ils y furent initiés, et le mélange des deux sexes donna lieu à des désordres affreux. Le sénat, pour y remédier, rendit un décret, l'an de Rome 568, qui supprima ces infâmes orgies dans Rome et dans toute l'Italie.

98. *Le vieux Silène lourdement posé sur son âne* (p. 29). C'est effectivement l'attitude que tous les peintres et sculpteurs de l'antiquité ont donnée au nourricier de Bacchus.

Il nous est resté des anciens des bas-reliefs qui représentent les fêtes de Bacchus. Le plus souvent ce dieu y paraît élevé sur

une espèce de tréteaux avec ses attributs ordinaires. Ses prêtresses, à moitié nues, et couvertes seulement de peaux de tigre passées en écharpe, ont des couronnes de lierre et des ceintures de pampre. Les unes, tout échevelées, agitent dans les airs des torches allumées; les autres, armées de thyrses entourés de feuilles de vigne, folâtrent et bondissent au son des cymbales, des tambours et des clairons. Des hommes déguisés en Satyres les accompagnent, et traînent après eux des boucs ornés de guirlandes et destinés aux sacrifices. Pan y paraît avec sa flûte, et les Silvains entourent leur roi. Plus loin suit Silène, à moitié ivre, et dont la tête chancelle appesantie qu'elle est par le vin. Il est monté sur un âne, quelquefois à pied, mais toujours entouré de Bacchantes et de Faunes qui le soutiennent de peur qu'il ne tombe. L'un porte sa couronne de lierre, l'autre tient sa coupe, un troisième l'annonce en riant au bruit des crotales.

Outre les bas-reliefs antiques qui représentent les Bacchanales, on les voit encore dessinées sur quantité de vases grecs et dans les peintures d'Herculanum.

Catulle nous a laissé la description d'une Bacchanale dans son poëme sur les noces de Thétis et de Pélée.

Tacite, dans le IIe livre des *Annales*, a peint avec son inimitable pinceau une Bacchanale célébrée par la fameuse Messaline.

99. *Aucun lien n'enchaîne son pied délicat* (p. 31). Les anciens se servaient de deux sortes de chaussures; l'une couvrait entièrement le pied, et l'autre n'était qu'une semelle attachée au pied par des bandelettes que la mode et la coquetterie disposaient de mille manières différentes.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette dernière chaussure, dont la simplicité s'accordait si bien avec celle des premiers âges, devint la chaussure favorite des élégans et des jolies femmes de Rome et d'Athènes. Cicéron en fait un reproche à Verrès, et Suétone à Caligula.

100. ..... *Et du dieu qui se couronne de pin* (p. 31). Sur les monumens antiques, on voit la plupart des divinités champêtres couronnées de branches de pin. Properce dit aussi que cet arbre était consacré à Pan.

101. ..... *Au dieu de l'Hellespont* (p. 33). L'épithète qu'Ovide

donne ici à Priape vient de ce qu'il était particulièrement adoré à Lampsaque, ville de Mésie, sur les bords de l'Hellespont. C'est de là sans doute que l'on appelait *vers lampsaciens* les vers licencieux, et *filles lampsaciennes* les filles débauchées. Gruter cite une inscription grecque dédiée à Priape ainsi conçue : ΛΑΜΨΑΚΙΩΝ ΚΟΙΝΩΝΙΑ.

102. *La fille d'Inachus reçoit sur ses autels le foie de l'oiseau sauveur* (p. 33). On sait que, dans la guerre des Gaulois, le Capitole allait être pris d'assaut, si des oies que, par respect pour Junon, on avait épargnées malgré la disette, n'eussent éveillé par leurs cris les sentinelles endormies.

Auparavant l'oie était peu estimée des anciens; le nom seul en était obscène et servait à désigner une femme publique.

Mais depuis que les oies eurent sauvé le Capitole, les Romains établirent une espèce de procession où chaque année on portait en triomphe une oie sur un brancard richement décoré. Le premier soin des censeurs, lorsqu'ils entraient en fonctions, était de pourvoir à l'entretien des oies sacrées. Au milieu du triomphe de l'oie, on portait un chien attaché à une potence.

La fille d'Inachus était Isis, dont le culte fut importé d'Égypte à Rome vers le temps de Sylla, s'il faut en croire Apulée, qui ajoute qu'on fonda dans cette ville un collège de prêtres d'Isis.

Il serait trop long de citer tous les monumens qui attestent que l'oie était la victime la plus agréable à Isis.

Ce n'est pas sans raison qu'Ovide donne à Isis l'épithète de *lauta*. Les Apicius du temps savaient déjà apprécier le foie d'oie. Pline, à cet égard, s'exprime ainsi: « Si Lacyde fut sage d'avoir su dresser une oie à lui faire compagnie, je trouve nos Romains encore plus sages d'avoir connu la bonté du foie d'oie. Celui des oies engraissées, continue-t-il, devient d'une grosseur prodigieuse, et, quand il est tiré du corps de l'oiseau, on en augmente encore le volume, en le laissant tremper dans le lait et le miel; aussi n'est-ce pas sans sujet qu'il s'est élevé une dispute sur le premier auteur d'un mets si délicat. »

Cette bonne tradition ne s'est pas perdue; nos gourmets ne font pas moins de cas de ce mets succulent qui faisait les délices des épicuriens de Rome impériale. Combien le pâté de foie d'oie

si renommé n'a-t-il pas valu d'indigestions aux joyeux confrères de Brillat-Savarin !...

103. *Le signe brillant du Dauphin* (p. 33). Pline dit positivement que César, dans son calendrier, fixe le lever du Dauphin à la veille des nones. Il est en désaccord avec Ovide, qui le place le cinq des ides ou le neuf du mois.

104. *Le lendemain, l'hiver est au milieu de sa course* (p. 33). Ce lendemain est le 10 janvier. Le chantre des *Fastes* se trouve encore ici en contradiction avec la plupart des auteurs anciens. Columelle et Ptolémée fixent le milieu de l'hiver à la veille des nones de janvier.

D'un autre côté, Pline dit que l'hiver commence au huit des calendes de janvier, soit le 25 décembre, époque où le soleil a parcouru la huitième partie du Capricorne. Comment concilier ces contradictions? Autre est notre tâche.

105. *L'Aurore, quittant le lit de Tithon* (p. 33). On connaît la fable d'Aurore et du vieux Tithon. Virgile a dit de l'Aurore, livre Ier, v. 447 des *Géorgiques :*

Tithoni croceum linquens Aurora cubile.

106. ..... *De la nymphe arcadienne* (p. 33). Cette nymphe arcadienne n'est autre que Carmenta, à qui un autel avait été élevé près de la porte Carmentale, au pied du Capitole.

Carmenta était une fameuse prophétesse d'Arcadie qui rendait, dit-on, ses oracles en vers, ce qui lui fit donner son nom de *carmen*. Son véritable nom était Nicostrata. Elle eut, de Mercure, Évandre, avec lequel elle passa en Italie où Faunus, roi du Latium, les accueillit favorablement. Après sa mort, elle fut admise parmi les dieux indigènes du pays.

Outre l'autel dont nous avons parlé, Carmenta avait encore un temple dans le huitième quartier de Rome. Il n'était pas permis d'y porter des habits de cuir, comme étant impurs.

On attribua à Carmenta le changement des lettres grecques Π et Ψ dans les latines correspondantes apportées par Évandre en Italie.

Carmenta est représentée sur une médaille de Q. Fabius Maximus Eburnus, sous les traits d'une jeune fille dont les cheveux

frisés tombent par anneaux sur les épaules ; sur sa tête est une couronne de fèves et près d'elle une harpe, symbole de son caractère prophétique.

On peut consulter Virgile, livre VIII de l'*Énéide*, et Tite-Live, liv. II, f. 1.

107. ..... *O sœur de Turnus* (p. 33). Cette sœur de Turnus est Juturne, fille de Daunus. Virgile, attentif à placer dans son poëme toutes les antiquites romaines, n'a pas manqué d'y faire jouer un rôle à cette déesse.

On croit que son nom vient de *juvare*, aider. Effectivement, à Rome, les filles et les femmes la révéraient particulièrement, les unes pour obtenir d'elle un prompt et heureux mariage, et les autres un accouchement favorable.

Le 3 des ides de janvier, date qu'entend donner Ovide, on dédia un temple à la nymphe Juturne, sœur de Turnus, dans le Champ-de-Mars, près la source appelée *Eau vierge*. Servius dit que les malades buvaient de cette eau pour recouvrer la santé. On s'en servait dans les sacrifices, et surtout dans ceux offerts à Vesta, pour lesquels il était défendu d'en employer d'autre.

Cette croyance à la vertu de cette eau s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; les malades croient encore puiser la santé dans cette fontaine par l'intercession de la Vierge.

108. ..... *Née avant la lune* ..... *l'Arcadie reçut son nom du grand Arcas* (p. 35). L'Arcadie était une partie du Péloponnèse, le pays de toute la Grèce le plus fécond en fables. Appelée d'abord Drymodès parce qu'elle était couverte de chênes, δρὺς, elle prit successivement les noms de Lycaonie, de Pélasgie et enfin d'Arcadie, d'Arcas qu'Ovide appelle grand, parce que ce prince, instruit par Triptolème, apprit à ses sujets à semer du blé, à faire du pain et de la toile, etc.

Arcas et sa mère Calisto furent changées en ourses et Jupiter en fit les constellations de la grande et de la petite Ourse.

109. *En ce pays naquit Évandre, illustre par sa naissance du côté paternel, plus illustre encore par la nymphe sa mère* (p. 35). Évandre vint de Pallante, ville d'Arcadie, en Italie. Il fut, comme nous l'avons dit, fils de Mercure et de Carmenta.

Pourquoi Ovide dit-il que la naissance de ce prince fut plus

Tibulle a dit aussi, en parlant d'une pythonisse :

Venit rutilis humeros protecta capillis.

120. *Salut, dieux de ces bords tant désirés* (p. 37)! Cette coutume de saluer la terre étrangère et les dieux était religieusement observée dans toute l'antiquité. Rarement les hommes étaient sourds à cette invocation : l'hospitalité était le plus sacré des devoirs. Patronage admirable du riche et du pauvre ! *Aude hospes contemnere opes !*

Les dieux *nouveaux* dont parle Carmenta sont Faune, Romulus, les Césars.

121. *Ces collines ne doivent-elles pas se changer en superbes remparts* (p. 37)? Tous ces oracles sur la grandeur de l'empire romain, l'arrivée d'Énée et l'éclat de la famille italienne, sont analogues à ceux de Virgile. Nous regrettons, à cause de l'exiguité de notre cadre, de ne pouvoir faire ressortir ici la différence de ces deux grands poètes dans la manière de traiter le même sujet. (*Voir* la Notice qui précède.)

122. *Je vois une autre femme allumer le flambeau d'une nouvelle guerre* (p. 37). On devine aisément que Carmenta parle de la guerre de Turnus contre Énée, où Lavinie, fille de Latinus, devait être le prix du vainqueur.

123. *O mon fils! ô Pallas!* (v. 37). Énée étant venu demander du secours à Évandre contre Turnus, ce prince lui envoya quatre cents cavaliers sous le commandement de son fils Pallas.

Au huitième livre de l'*Énéide*, nous voyons le jeune guerrier s'arracher aux embrassemens de son père et voler aux combats. Au dixième, il tombe sous les coups de Turnus. Au douzième enfin, Énée, tenant terrassé Turnus, aperçoit sur ses épaules le baudrier de Pallas ; cette vue lui rend sa fureur, et il plonge son épée dans le cœur du meurtrier de son ami.

124. *Et tes destructeurs resteront ensevelis sous tes ruines* (p. 39). Car la ruine de Troie fera qu'en Italie s'élèvera un empire qui détruira un jour la suprématie de la Grèce.

125. ..... *Dévorez la ville de Neptune* (p. 39). Troie fut ainsi appelée, parce qu'elle était sous la protection de Neptune et d'Apollon, et parce qu'elle fut bâtie par les mêmes dieux.

126. *Déjà le pieux Énée apporte ici les objets sacrés du culte de la patrie, avec son père* (p. 39). L'ombre d'Hector, dans Virgile, confie à Énée les objets sacrés de Troie, les simulacres de bois des dieux de la patrie. Aussi ce dernier prend son père sur ses épaules, et porte dans ses mains les dieux de son pays. Anchise mourut à Drépane, où son fils lui fit élever un tombeau magnifique. Cependant quelques-uns, parmi lesquels Caton, Strabon, Dion Cassius, le font venir en Italie. Ovide a suivi cette opinion.

127. *O Vesta! ouvre ton sanctuaire aux dieux d'Ilion* (p. 39)! Les pénates d'Énée furent d'abord déposés à Lavinium, et de là transférés à Rome, où ils étaient conservés dans le temple de Vesta.

Qu'était-ce que cette Vesta dont le culte était si ancien en Italie? Les uns, et Ovide est de ce nombre, croient que c'est la terre, parce qu'elle se soutient par son propre poids : *Sua vi stat.*

Les autres, et c'est le plus grand nombre, la font déesse du feu : elle était honorée à Troie long-temps avant la ruine de cette ville. Le temple qu'elle avait à Rome était ouvert à tout le monde pendant le jour; mais il n'était permis à aucun homme d'y passer la nuit.

Ce n'était pas seulement dans les temples que l'on conservait le feu sacré de Vesta, mais encore à la porte de chaque maison particulière, d'où vient le nom de *Vestibule.*

128. *Un dieu lui-même présidera à vos sacrifices, et la défense de la patrie sera pour jamais confiée aux Césars* (p. 39). Ce passage peut s'appliquer et à Jules-César et à Auguste, qui, l'un et l'autre, se revêtirent du souverain pontificat, et qui tous deux, après leur mort, furent mis au rang des dieux.

129. *Ainsi, le fils et le petit-fils d'un dieu* (p. 39). C'est Tibère, fils adoptif d'Auguste, et petit-fils de Jules-César, tous deux mis au rang des dieux.

130. *Pendant que Julie prendra place dans l'Olympe* (p. 39). Cette Julie n'est autre que Livie Drusille, seconde femme d'Auguste, qui, par une adoption consignée dans le testament de cet empereur, passa dans la famille des Jules, dont elle prit le nom.

Après sa mort, le sénat lui accorda les honneurs divins ; mais Tibère, son fils, l'en priva par modestie, et ce fut à Claude, son petit-fils, qu'elle dut sa divinité. Elle eut ses vestales, sa flamine, suivant Dion Cassius.

131. *C'est alors que le grand Hercule.....* (p. 39). Cet épisode de l'arrivée d'Hercule en Italie se lie très-peu au sujet : envisagé dans un cadre à part, il répond au tout quant à la délicatesse et à la grâce.

Sur le revers d'une médaille d'Antonin le Pieux, on voit Cacus renversé sans vie au pied d'Hercule, autour duquel se presse un peuple reconnaissant.

> Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
> Corripit in nodum complexus, et angit inhærens
> Elisos oculos et siccum sanguine guttur.
>
> (VIRGIL., *Æneid.*, lib. VIII.)

De profonds mythologues invoquent l'allégorie pour rendre raison de cette défaite de Cacus par Hercule, dans qui il paraît démontré que les anciens reconnaissaient le Soleil, c'est-à-dire le génie de l'agriculture, le principe de la végétation, l'ami de la nature.

La terre dans sa rudesse primitive, dans son état cyclopéen, est symbolisée ici par *Cacus*, du mot grec *κακὸς*, qui veut dire méchant. Cacus est fils de Vulcain, et il vomit des flammes, ce qui veut dire que le Latium roulait des volcans qui, nécessairement, s'opposaient aux premiers essais de l'agriculture. Il fallut de grands travaux pour rendre arables les champs qu'ils ravageaient. Ce furent donc des travaux herculéens, et, par ces travaux, Cacus fut vaincu.

Cette explication, que nous ne développerons pas dans tous ses détails, n'est pas seulement ingénieuse ; elle paraît encore avoir un grand caractère de vérité.

132. ..... *Débarqua sur ces bords les bœufs enlevés aux pâturages d'Érythie* (p. 39). Érythie était une île ou région fort célèbre dans les poètes, qui en font le royaume de Géryon. Les uns placent ce pays sur les côtes d'Espagne, les autres vers celles de Portugal.

133. *Sa demeure était une caverne, etc.* (p. 41). Virgile a peint cet antre horrible dans les vers suivans :

> Hic spelunca fuit, vasto submota recessu
> Semihominis Caci facie quam dira tegebat,
> Solis inacoessam radiis; semperque recenti
> Cædè tepebat humus, foribusque affixa superbis
> Ora virûm tristi pendebant pallida tabo.

134. *Et veut qu'on lui élève dans la place, qui a retenu le nom de Boarium, l'autel appelé le plus grand* (p. 43). Hercule, après avoir vaincu Cacus, éleva à Jupiter Inventeur un autel qui était à Rome, près la porte Tumégine, et lui offrit un taureau : les Romains célébraient encore ce sacrifice dans le rit grec, du temps de Denys d'Halicarnasse.

Évandre, qui tenait de sa mère qu'il était dans les destins qu'Hercule serait mis au rang des dieux, lui fit le premier des sacrifices sur l'autel que ce dieu avait construit. Hercule alors fit jurer aux habitans de cette contrée, qu'ils conserveraient perpétuellement son culte en rit grec; et il choisit lui-même deux familles nobles, les Potitiens et les Pinariens, qu'il instruisit de la manière dont il voulait être honoré. Le sacrifice du matin se fit régulièrement; mais à celui du soir, Potitius arriva le premier, et Pinarius ne vint qu'après l'offrande des entrailles. Piqué de cette négligence, Hercule voulut que les Pinariens servissent les Potitiens pendant qu'ils mangeraient les viandes des sacrifices. Ces deux familles conservèrent long-temps exclusivement le sacerdoce d'Hercule.

Tacite s'accorde aussi à dire que l'autel d'Hercule était situé entre le grand Cirque et le mont Palatin, au milieu du *forum Boarium.*

Servius dit qu'il était d'une grandeur démesurée, et qu'il existait encore de son temps.

C'est à cet autel que l'on allait prêter le serment qui scellait toutes les conventions. On y offrait à Hercule la dîme de toutes les productions de la terre.

135. *C'est en ce jour que le sceptre de l'univers pacifié fut rendu aux Romains* (p. 43). Presque tous les commentateurs ont

été embarrassés sur le sens de ce vers que nous explique l'histoire.

Octave, après avoir vaincu tous ses rivaux, et être demeuré seul maître du monde, s'occupa de préparer les Romains au gouvernement d'un seul : pour cela, il attira tous les pouvoirs à lui, en se faisant décerner tous les titres ; convaincu qu'il pouvait tout par ce qu'il avait déjà osé, il voulut non-seulement ressusciter l'ancienne forme monarchique sous un autre nom, mais que les Romains eux-mêmes y prêtassent les mains.

Le 7 janvier, l'an de Rome 727, sûr de l'affection du peuple et des suffrages des deux tiers des sénateurs, il se rendit au sénat et déclara formellement qu'il déposait la souveraine puissance. (Ce sujet a fourni au grand Corneille une belle scène dans sa tragédie de *Cinna.*) Cette adroite démarche eut le résultat qu'on en attendait ; Octave fut sollicité de garder le pouvoir ; il fit mine de résister ; mais enfin il céda aux instances de ce corps avili. Puis, avec une hypocrite modération, l'habile ambitieux déclara qu'il ne pouvait supporter seul le fardeau de l'empire, qu'il fallait que le sénat et le peuple partageassent avec lui l'administration des provinces. Il s'adjugea les provinces frontières, celles qui n'étaient point encore pacifiées, et les fit administrer par des propréteurs. Le sénat eut pour sa part les provinces tranquilles ; il y envoya des proconsuls.

En confirmant l'empire à Octave, le sénat, sur la motion de Munatius Plancus, lui donna le nom d'Auguste.

136. *Parcours les images de cire, etc.* (p. 43). Elles étaient rangées dans l'*atrium*, et contenaient l'inscription des exploits, des honneurs et des qualités du citoyen qu'elles représentaient.

137. *L'Afrique donne son nom à son vainqueur* (p. 43). Ce vainqueur fut P. Cornelius Scipion, qui vainquit Syphax, roi de Numidie, et, quelques années après, le fameux Annibal à Zama.

Silius Italicus dit que Scipion fut le premier Romain auquel on permit de s'honorer du nom de la nation qu'il avait vaincue.

138. *La ruine des Isauriens et le ravage de la Crète* (p. 43). P. Servilius, après la défaite des pirates de la Cilicie et la prise d'Isaure, prit le surnom d'Isaurien.

Vaillant cite une médaille de la famille Servilia, représentant

la tête de Rome couverte d'un casque, ROM. ISAURICUS; de l'autre, un guerrier sur un char de triomphe et couronné par la Victoire, P. SERVIL. C. F.

Q. Cécilius Metellus prit le surnom de Crétois, parce qu'il ravagea cette île qui avait favorisé Mithridate.

139. *Les Numides et Messine rappellent aussi de grands triomphes* (p. 43). La Numidie et Messine donnèrent leurs noms, la première à Q. Cécilius Metellus, fils de Cécilius Calvus, pour ses victoires contre Jugurtha : l'autre à Valerius Maximus, qui fut d'abord surnommé Messana, et appelé ensuite par corruption Messala, surnom qui prévalut.

140. *C'est aux ruines de Numance que cet autre va demander un surnom* (p. 43). Cet autre est Scipion Émilien, fils de Paul-Émile, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain. Il mérita le même surnom que son aïeul en détruisant Carthage, l'an de Rome 608.

Sur une médaille frappée en l'honneur de Scipion Émilien, vainqueur de Carthage et de Numance, on voit d'un côté la tête de Rome, et, de l'autre, une Victoire couronnant un trophée, AIMILIAN. AFRICAN.

141. *Drusus trouva en Germanie un titre glorieux et la mort* (p. 43). Drusus, fils de Livie et de son premier mari Tibère Néron, frère de l'empereur Tibère, après plusieurs exploits dans la Germanie, mourut sur les bords du Rhin, l'an de Rome 745, des suites d'une chute de cheval. Le sénat lui conféra à lui et à ses descendans le nom de Germanicus.

Le poète déplore la fin prématurée de ce héros; il mourut à l'âge de trente ans.

142. *L'un doit sa gloire à la prise d'un collier, l'autre au secours qu'il reçut d'un corbeau* (p. 43). Manlius Torquatus arracha un collier (*torques*) à un Gaulois qui l'avait provoqué, et en prit le surnom de *Torquatus*, comme on le voit sur les médailles de la famille *Manlia*.

M. Valerius Corvinus, tribun militaire, l'an de Rome 406, vainquit dans un combat singulier un Gaulois d'une taille gigantesque, ayant été aidé d'un corbeau qui, perché sur son casque, déchirait de son bec et de ses ongles le visage de son ennemi.

143. *Et toi, Pompée, le surnom de Grand est digne de tes exploits* (p. 43). Pompée avait été salué du surnom de *Grand* par Sylla, qui avait deviné au premier coup d'œil le génie vain et médiocre de cet heureux soldat, lorsque, à peine âgé de vingt-trois ans, il vint le rejoindre dans la guerre des Italiens, après avoir battu trois généraux et trois armées.

En plaçant au dessus de Pompée Jules-César son vainqueur, Ovide, tout en disant la vérité, fait sa cour au successeur d'Auguste.

144. *Cette famille* (la famille Fabienne) *mérita, par ses services, d'être appelée très-grande* (p. 43). Les Fabius sont déjà mêlés aux fables d'Hercule, puisqu'ils se disaient descendre de ce dieu et d'une fille d'Évandre. Celui qui frappa Remus fut un Fabius.

Quant à défaite de trois cents Fabius, pour le passage de Fabius Dorso à travers les Gaulois, Tite-Live déclare s'en rapporter à Fabius Pictor; et comment ne pas soupçonner d'exagération le récit qu'il nous fait de ces deux évènemens?

La Famille Fabienne reçut le titre de très-grande, de ce que l'un de ses membres distribua en quatre tribus la population des faubourgs, et les appela tribus urbaines. « Les esprits, dit Tite-Live, furent si satisfaits de cette mesure, qu'il gagna, par cette condescendance, le nom de Grand que ne lui avaient pu conquérir tant de victoires. »

145. *C'est avec le grand Jupiter que César partage son nom* (p. 43). Quelques sénateurs étaient d'avis qu'Octave prît le nom de Romulus; mais le plus grand nombre décida, d'après Plancus, qu'il s'appellerait Auguste, non pas seulement parce que ce nom était nouveau, mais parce qu'il était le plus imposant de tous.

Ovide a connu la véritable étymologie de ce mot, qu'il fait avec raison sortir de la même source que le verbe *augere*, l'un et l'autre ayant pour racine OC, mot celtique qui désigne la grandeur et toute idée relative à la propriété de s'agrandir, d'accroître et d'augmenter.

Par une idée secondaire qui attache à la grandeur une idée de vénération et de majesté, on composa le mot *auguste*, qui signifie grand, majestueux, saint, sacré, etc.

Le mot *augure* a une autre origine que celui d'*auguste;* il est composé des deux primitifs AV oiseau et CVRO observer.

146. *Et puisse à jamais la couronne de chêne orner les portes de vos palais* (p. 45) ! Dion Cassius dit que le même jour où le sénat donna à Octave le surnom d'Auguste, il lui accorda pour prix de ses victoires le droit d'orner de laurier et de branches de chêne les portes de son palais.

C'est pour consacrer la memoire de cet évènement, qu'on voit sur un grand nombre de médailles d'Auguste une couronne civique et ces mots au centre : *Ob cives servatos*. Quelques-uns portent pour type un aigle tenant dans ses serres une branche de chêne et une de laurier.

147. *Puisse le héros* (p. 45). C'est de Tibère qu'Ovide veut parler. Après la guerre d'Illyrie, on voulut lui donner les titres de *Pannonicus* et de *Pius*. Il préféra celui d'*Augustus;* encore ne s'en servait-il, dit Suétone, que lorsqu'il écrivait aux rois.

148. *Autrefois les dames romaines se faisaient porter sur des chars appelés carpentes* (p. 45). Le sénat accorda ce privilège par reconnaissance aux dames romaines, à l'occasion que voici :

Camille avait fait vœu de consacrer à Apollon la dixième partie du butin de Véies. Après la prise de cette ville, le trésor public se trouvant vide, les matrones s'assemblèrent et décidèrent qu'elles porteraient leur or et leurs bijoux aux tribuns militaires pour payer la dette contractée envers les dieux.

149. *Loin de son temple toute dépouille enlevée à un animal mort* (p. 45). Varron dit qu'il y avait cette inscription sur les murs de quelques temples : *Ne quid scorteum adhibeatur, ideo ne morticinum quid adsit.*

150. *Le jour suivant, douce Concorde, un temple de marbre blanc s'éleva pour toi, près des degrés majestueux qui conduisent à celui de Junon Moneta* (p. 47). Le 17 des calendes de février, on éleva un temple à la Concorde. Cette déesse en eut cinq à Rome. Celui dont il est question ici est le plus ancien.

Le peuple bâtit, sur l'emplacement de la maison de Manlius, un temple à la déesse que l'on surnommait *Moneta*, c'est-à-dire à Junon. On y montait par un escalier de cent degrés.

Le plus magnifique temple de la Concorde était celui du Ca-

pitole où se tenaient souvent les assemblées du sénat. Plutarque dit qu'on lui fit bâtir une chapelle d'airain de l'argent provenu d'une taxe sur les publicains.

On invoquait la Concorde pour l'union des familles, des citoyens, des époux, etc. Ses statues la représentent couronnée de guirlandes, tenant d'une main deux cornes d'abondance entrelacées, et de l'autre un faisceau de verges ou une pomme de grenade, symbole d'union.

Deux mains l'une dans l'autre sont un de ses emblèmes les plus ordinaires. Quelquefois les deux mains jointes tiennent un caducée. On trouve aussi, sur une médaille romaine, les deux mains jointes tenant une enseigne militaire appuyée sur une proue de navire, avec l'inscription *Concordia exercituum*, pour marquer la concorde des armées.

Sur une médaille de Néron, c'est une femme assise, tenant une patère de la main droite et de la gauche une corne d'abondance. L'inscription porte *Concordia augusta.*

Une médaille de Domitien la montre assise sur un trône. Elle tient d'une main un rameau et de l'autre une corne d'abondance.

151. *Dans des temps reculés, le dompteur de la nation étrusque, F. Camille, pour accomplir un vœu solennel, fut le premier qui te consacra une demeure* (p. 47). L'an de Rome 388, il s'éleva entre les plébéiens et les patriciens une violente dispute qui menaça d'ensanglanter le forum. Les premiers exigeaient que l'on prît l'un des consuls dans leur sein. Alors le dictateur Camille, illustre par la prise de Véies, Falères, villes des Étrusques, élevant ses regards vers le Capitole, pria les dieux d'apaiser la sédition, et fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, dès que l'ordre serait rétabli. Le sénat ayant enfin cédé aux réclamations du peuple, la réconciliation des deux ordres fut scellée des plus vives acclamations.

Le lendemain, on s'assembla et l'on décréta que, pour accomplir le vœu du dictateur, on bâtirait le temple de la Concorde dans un lieu qui commanderait le forum et les comices.

Tibère, au commencement de son consulat avec Cn. Pison, entreprit de le rétablir, pour y inscrire son nom et celui de

Drusus, et il n'en fit la dédicace que l'an de Rome 762, après avoir rétabli la paix dans la Dalmatie et la Pannonie, lorsque Drusus était déjà mort.

Ovide est le seul qui nous apprenne que Livie fournit l'autel et les ornemens de ce temple, Livie, cette femme du *grand Jupiter!!!* L'adulation et l'impiété peuvent-elles aller plus loin?....

152. *Après ces solennités, quittant le Capricorne, ô Phébus! tu entreras dans le signe du Verseau* (p. 47). Ovide place au 16 de février le passage du soleil dans le Verseau, et sur ce point il est d'accord avec Pline; mais Ptolémée le place au 17.

Le signe du Capricorne était la chèvre Amalthée, qui allaita Jupiter.

Le Verseau, onzième signe du zodiaque, était Ganymède, enlevé au ciel par Jupiter.

153. ..... *L'étoile qui brille au sein du Lion aura disparu* (p. 47). Suivant Ovide, c'est le 9 des calendes de février que se couche cette étoile, que l'on appelle Regulus; Suivant Columelle, c'est le 27 janvier.

154. *Aucun jour de la fête des semences n'y était marqué* (p. 47). Et cela n'est pas étonnant. Les féries Sementines, instituées pour prier Cérès et la Terre de féconder les semences que l'on venait de lui confier, étaient réglées tous les ans par les magistrats ou les prêtres. On ne pouvait donc les trouver dans les Fastes. Ovide le savait bien; mais il voulait faire la description de ces fêtes. On dirait qu'ici il a eu sous les yeux le commencement du livre II de Tibulle, où sont décrites les Ambarvales.

Il est à présumer que les Sementines ont été introduites dans notre culte sous le nom de Rogations, tant on trouve d'analogie entre ces deux coutumes religieuses.

Elles se célébraient dans le temple de la Terre, le 24 de janvier pour l'ordinaire, car le jour n'était pas fixe.

155. *Offrez à la Terre, à Cérès, etc.* (p. 49). Ovide veut parler de la fête des Paganales, parce qu'on les célébrait dans les villages, appelés *pagi*.

Dans ces fêtes, les habitans des campagnes allaient en procession autour de leur village, faisant des lustrations pour les purifier. Ils faisaient aussi des sacrifices dans lesquels ils offraient

des gâteaux sur les autels de Cérès et de la Terre, pour obtenir une récolte abondante.

Cette fête avait lieu au mois de janvier, après les semailles, et l'argent que les habitans de la campagne y apportaient, était une espèce de tribut et de redevance annuelle à laquelle Servius Tullius les avait assujétis. Ce fut ce prince qui institua cette fête par un principe de politique. Tous les habitans de chaque village étaient tenus d'y assister, et d'y porter une petite pièce de monnaie, différente selon l'âge et le sexe; de sorte que celui qui présidait à ce sacrifice connaissait tout d'un coup l'âge, le sexe et le nombre.

156. ..... *Et le far qui doit subir deux fois l'épreuve du feu* (p. 49). « Dans l'Étrurie, dit Pline le Naturaliste, après avoir séché au feu les épis du far, on les monde avec un pilon, etc. »

C'est de cette opération préliminaire qu'Ovide veut sans doute parler.

En général, l'ensemble de cette espèce d'hymne à Cérès et à la Terre est plein de mouvement et de poésie.

157. *La guerre occupa long-temps le bras des hommes* (p. 51). Ce passage, de la plus grande beauté, rappelle le sublime épisode qui termine le premier livre des *Géorgiques* :

> Quippe ubi fas versum, etc.

158. *Le sixième jour avant les calendes, un temple fut consacré aux fils de Léda* (p. 51). L'an de Rome 769, le 6 des calendes de février, Tibère dédia un temple à Castor et à Pollux, et y inscrivit son nom et celui de son frère Drusus.

Ce temple était situé au bord du lac Juturne, sur le Forum, et près du temple de Jules-César.

Tibère ne fit que restaurer ce temple; sa fondation première remontait à l'origine de la république. La bataille était engagée avec l'armée des Tarquins sur les bords du lac Régille, quand parurent deux jeunes guerriers montés sur des chevaux blancs, qui portèrent à Rome la nouvelle de cette victoire du dictateur Posthumius, le jour même qu'elle avait été remportée.

Rome leur bâtit un temple en reconnaissance de ce bienfait, où on leur sacrifiait des agneaux blancs.

Une fête anniversaire de cette memorable bataille fut instituée en l'honneur de Castor et de Pollux. Cette fete était marquée par une brillante cavalcade de chevaliers romains, quelquefois au nombre de cinq mille, et couronnés de branches d'olivier.

159. ..... *Parlons de l'autel de la Paix* (p. 51). Le trentième jour de janvier, on allait sacrifier à l'autel de la Paix, situé dans le quatorzième quartier de Rome, ou probablement dans le palais même du sénat.

Cet autel de la Paix ne fut élevé que l'an de Rome 741, le sixième jour des nones de juillet, lors du retour d'Auguste à Rome, après la pacification des Gaules, de l'Espagne et de la Germanie.

Quelques années plus tard, on érigea à cette déesse, dans la rue Sacrée, le plus grand et le plus magnifique temple qui fut dans Rome. Ce temple, commencé par Agrippine et achevé par Vespasien, reçut les riches dépouilles que cet empereur et son fils avaient enlevées au temple de Jérusalem.

Ovide représente la Paix la tête ceinte du feuillage d'Actium, parce que c'est la victoire d'Actium qui rendit la paix au monde.

160. *Que le son de la trompette ne nous appelle plus qu'aux fêtes joyeuses* (p. 51). La trompette, *tuba*, n'était pas seulement consacrée à la musique militaire; elle servait encore dans les jeux, les solennités publiques et les cérémonies religieuses, ce qu'attestent les auteurs et les monumens.

LIVRE DEUXIÈME.

1. *Nos pères ont nommé Februa les cérémonies expiatoires* (p. 57). Tous les étymologistes de l'antiquité, Varron, Festus, etc., conviennent que le mot *februum* avait dans la langue sabine la même signification que le mot *purgamentum* dans la langue latine, et que le verbe *februare* est synonyme des verbes *expiare*, *purgare*, *purificare*, expier, purifier, etc.

Tout ce qui servait aux expiations était appelé du nom générique de *februa : Quæcumque purgamenti causa*, dit Varron, *in quibusdam sacrificiis adhibentur, februa appellantur.*

De là le dernier mois de l'année romaine fut appelé *februarius*, parce que la plupart de ses fêtes n'étaient que des expiations. On y célébrait les Lupercales, la fête des morts, et l'on y purifiait les tombeaux par des sacrifices expiatoires.

La religion des Étrusques et des Sabins, qu'avaient adoptée les Romains, était mystérieuse et terrible, en tout l'opposé de celle des Grecs, qui avaient fait leurs dieux à leur image et semblaient se jouer avec eux.

Les dieux italiens, au contraire, isolés, silencieux et immobiles, ne participaient ni à la vie ni aux passions de l'homme. Aussi les Romains, dit Plutarque, n'élevèrent point de statues aux dieux jusqu'à l'an 170 de Rome.

Presque tous les monumens étrusques sont tristes ; ce sont des tombeaux et des urnes. Ces urnes présentent souvent des tableaux d'amour et de danses. Comme dans le poëme de Lucrèce, l'homme y jouit avec une fureur voluptueuse de la vie qui va passer.

Ce génie sombre et rude des anciens habitans de l'Italie, qui leur faisait exclure de leur religion l'allégresse et l'espérance, explique pourquoi cette même religion est encombrée d'expiations et de cérémonies funèbres.

2. *Et du flamine* (p. 57). Les flamines étaient une classe particulière de prêtres instituée à Rome par Numa. Ces flamines n'étaient que trois dans l'origine, l'un pour Jupiter, l'autre pour Mars, et le troisième pour Quirinus.

Dans la suite, ils furent multipliés jusqu'à quinze, dont les trois premiers, tirés du sénat, étaient d'un rang supérieur aux autres, et, par cette raison, appelés *flamines majeurs ;* et les douze autres, *flamines mineurs*, étaient choisis dans les familles plébéiennes.

L'élection des uns et des autres se faisait par le peuple, et la consécration par le souverain pontife.

Chacun n'était que pour un dieu dont il prenait la dénomination, et ne pouvait tenir plusieurs sacerdoces à la fois.

Leurs filles étaient exemptes d'être vestales. Quoiqu'ils fussent perpétuels, il y avait des causes pour lesquelles ils pouvaient être déposés.

Leurs bonnets, faits de peau de brebis, s'attachaient sous le menton ; ils étaient surmontés d'une grosse houppe de fil ou de laine, ce qui les fit nommer *filamines* ou *flamines*. D'autres dérivent leur nom de *flammeus*, nom latin de leur bonnet couleur de feu.

Le flamine Diale ou de Jupiter était le premier des flamines, comme Jupiter était le premier des dieux. Il portait la pourpre et siégeait sur la chaise curule.

Aulu-Gelle a fait l'énumération des choses qu'il lui était défendu de faire ou de toucher.

3. ..... *Dont le licteur va porter la vertu expiatoire dans des lieux désignés* (p. 57). Ce licteur est celui dont parle Festus : *Flaminius lictor est, qui flamini Diali sacrorum causa præsto est.*

Le licteur recevait de son maître le flamine, les gâteaux et autres objets d'expiation qu'il portait dans les maisons qui avaient besoin d'être purifiées, et qui étaient indiquées à cet effet. C'est ainsi que, dans les premiers siècles du christianisme, les diacres, selon Justin, portaient par les maisons l'eucharistie aux absens.

4 ..... *Détaché de l'arbre* PUR (p. 57). Les commentateurs ne sont pas d'accord sur la nature de cet arbre *pur*. Les uns pensent que c'est le laurier dont on se sert dans les lustrations ; d'autres l'épine, parce que les anciens donnaient à cet arbuste la vertu d'empêcher les querelles. Mais le sentiment le plus probable, c'est qu'Ovide a entendu parler du pin par cet arbre *pur*.

Le pin était consacré à Pan, et le poète semble avoir en vue, dès le commencement de ce chant, la purification des Lupercales. Enfin, on ne peut en douter d'après ce qu'il dit immédiatement, qu'il a vu donner pour fébruale une branche de pin.

Le pin servait à éclairer toutes les cérémonies religieuses ; ainsi il éclairait la solennité des noces où tout devait être pur :

Exspectet puros pinea tæda DIES.

Ses feuilles étaient ainsi regardées comme un antiaphrodisiaque. Les prêtresses de Minerve et de Cérès d'Éleusis en parsemaient leur lit pour conserver leur chasteté.

5. *J'ai vu une flamine* (p. 57). Cette flamine qu'a vue Ovide, était la femme du flamine Diale.

Cette prêtresse partageait la considération de son époux. L'exercice de son sacerdoce avait pour objet principal de détourner la foudre, et elle devait toujours sacrifier quand il tonnait, jusqu'à ce qu'elle eût apaisé les dieux. Aussi portait-elle sur ses vêtemens l'image de la foudre en couleur de feu; son voile était de pourpre, et son bonnet était toujours surmonté d'une branche d'olivier comme celui de la reine des sacrifices.

Elle ne pouvait se marier en secondes noces, et la chasteté à laquelle elle était condamnée était si sévère, qu'elle ne pouvait monter un escalier de plus de trois degrés, à moins qu'ils ne fussent à la grecque, c'est-à-dire absolument fermés de toutes parts, *de peur*, dit Servius, *que l'œil ne pût apercevoir la moindre partie de son corps*.

Dans certains temps, il lui était défendu de peigner ses cheveux ou de rogner ses ongles.

6. *Chez nos aïeux à la longue barbe* (p. 57). Les Romains ne commencèrent à se raser la barbe que l'an de Rome 454. Sous l'empereur Adrien, à l'exemple du souverain, ils reprirent la longue barbe.

7. *Le descendant d'Actor fut purifié par Pélée* (p. 57). Patrocle, fils de Menatius, roi des Locriens et petit-fils d'Actor, ayant tué le fils d'Amphidamus, dans un emportement de jeunesse causé par le jeu, fut obligé de quitter sa patrie, et trouva un asile à la cour de Pélée, roi de Phthie, en Thessalie, qui le fit élever par Chiron avec son fils Achille; de là cette amitié si tendre qui unit les deux héros.

8. *Ainsi le trop crédule Égée rendit un service stérile à la fille du Phase* (p. 57). Médée, fille d'Étès, roi de la Colchide, qu'arrose le Phase, ayant brûlé le palais de Jason, empoisonné Créuse et égorgé ses propres enfans, s'enfuit à travers les airs sur un char traîné par des dragons, et vint à Athènes. Égée, père de Thésée, qui en était roi, la purifia de ses crimes et la prit pour femme.

9. *Lave mon parricide, s'écrie le fils d'Amphiaraüs au fleuve Acheloüs* (p. 57). Le devin Amphiaraüs, ayant prévu par son art

qu'il périrait dans la guerre de Thèbes, se cacha. Ériphile, séduite par le don d'un collier, révéla le lieu de sa retraite à Polynus. Amphiaraüs, obligé de partir, chargea son fils Alcméon du soin de sa vengeance. Fidèle à cet ordre, Alcméon tua sa mère; tourmenté par les Furies, il consulta l'oracle, qui lui dit qu'il n'en serait délivré qu'après avoir trouvé un lieu qui n'était point éclairé du soleil lorsqu'il commit son parricide. Après plusieurs expiations qui furent sans succès, il vint à bout de se purifier dans le fleuve Acheloüs.

10. *Croyez-vous donc, mortels, qu'un peu d'eau efface la trace sanglante du meurtre* (p. 57)? Un plaisant a parodié cette pensée par ces deux vers burlesques :

> C'est une drôle de maxime,
> Qu'une lessive efface un crime.

L'expiation par l'eau remonte à la plus haute antiquité, et se trouve dans toutes les religions. Les hommes, toujours conduits par les sens, s'imaginèrent que ce qui lavait le corps pouvait purifier l'âme. *Aquis tinguntur*, dit Tertullien, *idque se in regenerationem et impunitatem perjuriorum suorum agere præsumunt. Penes veteres*, ajoute-t-il, *quisquis se homicidio infecerat, purgatrice aqua se expiabat.*

De là vint l'usage des lustrations dans les cérémonies religieuses et de l'immersion dans les initiations aux mystères. D'un vase couronné de feuillage, dit Tirésias à Alcamène dans Théocrite, répandez une eau pure mêlée avec le sel, ainsi que la loi l'ordonne.

Énée asperge aussi trois fois ses compagnons avec un rameau d'olivier. Au sortir de Troie, il n'ose se charger de ses dieux avant de s'être purifié par l'eau.

Junon, à son retour des enfers, est purifiée par Iris avec un rameau trempé dans l'onde pure.

Hector n'ose offrir des libations de vin à Jupiter, parce qu'il n'a pas les mains purifiées.

Ajax et Ulysse se lavent les mains avant de faire cette libation, etc.

Les Hébreux, imitateurs des Égyptiens et des Orientaux,

avaient aussi de fréquentes purifications par l'eau, comme on peut le voir dans l'Écriture. Ils avaient dans leurs jardins des bassins où ils se purifiaient.

Notre eau bénite n'a pas d'autre origine; c'est l'eau lustrale des anciens. Il n'est pas jusqu'au vase qui la contient à l'entrée des églises, qui ne rappelle ces grandes cuves placées anciennement dans le vestibule des temples, cuves dans lesquelles on se purifiait le visage et les mains.

Le baptême, mot qui signifie en grec purifier, était la première cérémonie des mystères d'Éleusis et de Mithra. Cette partie de l'initiation était regardée comme régénérant les initiés, produisant une nouvelle vie, et effaçant les taches de l'ancienne. On peut s'en convaincre par l'initiation d'Apulée, décrite dans *l'Ane d'or*.

Les monumens, et surtout ceux des Étrusques, nous présentent ce baptême antique. Gori en cite plusieurs : 1° un sépulcre; on voit sur une des faces un temple fermé, et de chaque côté une femme ayant un glaive suspendu à un large baudrier, paraissant verser de l'eau d'une patère sur la tête d'un homme assis. Sur l'autre face les mêmes personnages dans la même action, et au milieu du fronton du temple, la corbeille ou *ciste* de Bacchus avec le serpent.

2° Sur un autre tombeau, on voit un jeune initié, tête nue et porté dans les bras de son parrain, qui le soutient au dessus de l'autel pour que l'eau dont il va être arrosé retombe sur cet autel; à sa gauche, le grand-prêtre, couvert de ses vêtemens pontificaux, renverse sur sa tête une patère et le baptise; d'un autre côté sont les mystes, la tête couverte, comme le pontife et le parrain, d'un bonnet rond. Un est à genoux; un autre soutient l'autel d'un long bâton; un troisième joue de la flûte; un quatrième touche une lyre; le dernier lit.

Les Grecs et les Romains purifiaient les enfans, en les plongeant dans des vases pleins d'eau; les filles le huitième jour de leur naissance, et les garçons le neuvième; c'est alors qu'on leur donnait le nom.

Les Hébreux lavaient de même les premiers nés avec de l'eau et du sel.

Le christianisme eut son baptême. Avant cette cérémonie, on était seulement cathécumène.

On donnait primitivement le baptême par immersion, comme on le pratique dans l'église grecque; mais la température de nos climats a fait adopter la simple aspersion, vers la fin du huitième siècle.

11. *Et toi aussi, dieu Terme* (p. 59). Ce dieu était l'un des plus anciens des Romains; la preuve en est dans les lois romaines faites par les rois, dans lesquelles on ne trouve le culte d'aucun dieu établi avant celui du dieu Terme.

C'est Numa qui inventa cette divinité, comme un frein plus capable que les lois d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au peuple la distribution des terres, il bâtit au dieu Terme un petit temple sur la roche Tarpéienne.

Dans la suite, Tarquin-le-Superbe ayant voulu bâtir un temple à Jupiter dans le Capitole, il fallut déranger les statues et même les chapelles qui y étaient déjà. Tous les dieux cédèrent sans résistance la place qu'ils occupaient: le seul Termè tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, et il fallut nécessairement le laisser. Ainsi il se trouva dans le temple même qu'on élevait en cet endroit.

Cette fable se débitait parmi le peuple, pour lui persuader qu'il n'y avait rien de plus sacré que les limites des champs: c'est pourquoi ceux qui avaient l'audace de les changer étaient dévoués aux Furies, et il était permis de les tuer.

Le dieu Terme fut d'abord représenté sous la figure d'une grosse pierre carrée: dans la suite on lui donna une tête humaine placée sur une borne pyramidale; mais il était toujours sans bras et sans pieds, afin qu'il ne pût point changer de place.

On honorait ce dieu non-seulement dans les temples, mais encore sur les bornes des champs qu'on ornait de guirlandes, et même sur les grands chemins. Les sacrifices qu'on lui faisait ne furent long-temps que des libations de lait et de vin avec des offrandes de fruits et quelques gâteaux de farine nouvelle. Dans la suite, on lui immola des agneaux et des truies dont on faisait ensuite un festin auprès des bornes.

Les Terminales se célébraient le 6 avant les calendes de mars.

12. *Au commencement de février, Junon Protectrice vit s'élever pour elle un nouveau temple* (p. 59). Aux calendes de février, on consacra un temple à Junon Sospita; puisqu'il était voisin de celui de Cybèle, il dut être sur le Palatium. On ignore par qui il fut élevé. Les uns ont cru que ce fut par le consul Porcius Licinius, l'an 569, parce que l'on a des médailles de ce consul, avec les attributs de Junon; mais il faudrait en dire autant de tous les autres, dont on a de semblables médailles.

Quelques-uns ont cru, fondés sur un passage de Tite-Live, que ce fut Cornelius Cethegus qui en fit le vœu au commencement de la guerre des Insubriens; mais un autre passage de Tite-Live détruit cette conjecture, parce qu'il place dans le *forum Olitorium*, onzième quartier, ce temple voué par Cethegus, tandis que celui dont il s'agit était situé sur le Palatium, dixième quartier.

Du temps d'Ovide, ce temple était ruiné de fond en comble.

13. *Auguste fondateur, Auguste restaurateur des monumens religieux* (p. 59). Ces éloges s'adressent à Auguste, qui, suivant Suétone, engagea les grands de sa cour à orner Rome de nouveaux édifices et à relever les anciens. Lui-même paya d'exemple : il fit rebâtir tous les temples que le temps avait renversés ou que le feu avait consumés, et leur assigna de riches revenus.

Tite-Live appelle aussi César Auguste fondateur et restaurateur des temples. Cependant s'il est vrai, comme nous l'avons démontré, que les *Fastes* aient été publiés après la mort d'Auguste, comment concevoir que ces éloges s'adressent à lui avec les souhaits d'une longue vie? ne semblerait-il pas qu'ils dussent plutôt regarder Tibère? Cette difficulté se lève, si l'on admet, ce qui est le plus probable, que ce morceau avait été fait du temps d'Auguste et que le poète l'aura laissé.

14. *Alors aussi on célèbre la fête de l'Asyle ouvert par Romulus sur le rivage du Tibre* (p. 59). Cet Asyle était un espace sur les bords du Tibre, entre le Capitole et la roche Tarpéienne, lequel était couvert de bois.

15. *Le sanctuaire de Numa* (p. 59). C'est le temple de Vesta, dans le vestibule duquel avait habité Numa son fondateur.

16. *Souvent alors l'Auster, etc.* (p. 59). Columelle a dit de

même : *Kalendis februariis Fidis incipit occidere, ventus Euzenus, interdum Auster cum grandine est.* L'Auster était le vent du midi.

17. *Il verra tout à coup le Lion, etc.* (p. 61). La constellation du Lion était le lion de la forêt de Némée, tué par Hercule.

18. *Le Dauphin, etc.* (p. 61). Le Dauphin était une constellation qui a pris son nom, ou du dauphin d'Arion, ou de celui qui négocia le mariage de Neptune et d'Amphitrite, ou d'un des mariniers que Bacchus changea en dauphin, ou enfin du dauphin qu'Apollon donna pour conducteur à des Crétois qui allaient en Phocide.

Sur un tableau trouvé dans les ruines d'Herculanum, on voit un génie monté sur un dauphin, qui apporte à Polyphème des tablettes de Galathée.

Quant à la fable d'Arion, elle est rapportée par tous les poètes et les historiens : on la trouve aussi sur une médaille de Méthymne, patrie d'Arion, ville de Lesbos.

19. *L'oiseau de Minerve supportait sans humeur le babil de la corneille* (p. 61). La corneille était primitivement l'oiseau favori de Minerve ; mais elle fut disgraciée pour son indiscrétion. Le hibou lui fut préféré ; *inde iræ;* on croyait qu'ils se haïssaient.

20. ..... *Le cygne prélude par des plaintes harmonieuses à son dernier soupir* (p. 63). Ce préjugé populaire du chant du cygne mourant a été long-temps accrédité.

On lit dans Platon qu'Orphée fut métamorphosé en cygne, suivant le principe de la métempsycose, qui faisait passer les âmes des hommes dans les êtres avec lesquels ils avaient le plus de rapport.

Pythagore, à cette occasion, s'est imaginé que cet oiseau a une âme qui ne meurt point, et que le chant qu'il exprime quand il va mourir, vient de ce qu'il va être délivré de son corps mortel.

Cicéron parle du cygne en homme qui a cédé aux idées universellement reçues.

Horace prévoit qu'il sera changé en cygne.

Quant à ce don de chanter avant de mourir, que le cygne tient d'Apollon, suivant quelques-uns, Élien en parle en termes

douteux ; Myndius, dans Athénée, réfute le fait ; Pline le nie et Lucien s'en moque.

21. .... *O vieillard de Méonie* (p. 63) ! Ce vieillard de Méonie est le divin Homère. Sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau de ce grand homme, qui, s'il faut en croire la tradition, aurait vécu pauvre et aveugle.

Ovide tranche cette question en le faisant ici naître à Smyrne, ville de Méonie.

Cette ville fit bâtir un grand portique carré et au bout un temple dédié au chantre de l'*Iliade* avec sa statue.

Homère, cet homme si merveilleux, qu'il a fait douter de son individualité, cette gloire immense de l'enfance des sociétés, qui éblouit encore après que trois mille ans ont déroulé devant elle ; Homère, génie incompréhensible, dont la destinée, telle que nous l'a faite la tradition, est elle-même une mystérieuse épopée ; Homère, disons-nous, a été célébré dans toute l'antiquité. Non-seulement l'admiration lui éleva des autels ; mais la lyre des poètes se plut à chanter cette gloire *sans fin*. Silius Italicus et Manilius le célébrèrent dignement. *Voyez* le livre XIII *de la Guerre punique* du premier, et livre II du poëme *sur l'Astronomie* du second.

Le grand poète lyrique que la France s'énorgueillit de posséder, de Lamartine, s'est emparé de ce riche sujet qui n'avait su inspirer qu'une douzaine de vers prosaïques au froid Boileau.

Nous transcrivons ce magnifique morceau d'autant plus volontiers, qu'il résume toutes nos idées sur ce géant de la poésie.

Homère ! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme ! l'homme n'a plus de mot qui te mesure !
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer ;
Et dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec tes fables même,
Nuage du passé qui couvre ton poëme !
Cependant tu fus homme ; on le sent à tes pleurs !
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs !
Il faut que l'Immortel qui touche ainsi notre âme,

Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme!
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé dans sa magnificence.
Comme un autre océan, profond, sans rive, immense,
Sympathique miroir, qui dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour-à-tour les grâces de ses rives;
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives;
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentans de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde!
Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit comme un dieu!.... Par l'insulte et l'oubli.
On dit que sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire!.....
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre,
Et de ses vils serpens qui rongèrent ta cendre,
Sont nés pour dévorer les restes d'un grand nom.
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom de Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris.

(LAMARTINE, dernier chant du *Pèlerinage de Childe-Harold.*)

22. *Père sacré de la patrie.....* (p. 63). Après la victoire de unda, en Espagne, sur les restes du parti de Sextus Pompée, n de Rome 752, le 5 avant les calendes de février, Valeus Messala conféra à Auguste le titre de Père de la patrie avec tte formule : « Le sénat, d'accord avec le peuple romain, vous lue Père de la patrie. »

Les médailles, les inscriptions, et un ancien fragment de calendrier trouvé à Preneste, lui donnent ce titre.

23. *Il veille à la sainteté du mariage* (p. 65). César Auguste rendit plusieurs édits contre l'adultère; il fit entre autres les fameuses lois Julia et Poppéa, dirigées contre l'adultère et le célibat.

Il ne faut pas croire que ce zèle pour les mœurs vînt chez Auguste de l'austérité de sa conduite. Il ne fut rien moins qu'irréprochable dans sa vie, ce prince qui enleva scandaleusement la femme de Tibère Néron, et dont le tempérament voluptueux ne pouvait se satisfaire dans les plaisirs du mariage.

On sait d'ailleurs, du moins on a là-dessus des conjectures qui équivalent presque à une certitude; on sait ce qui fut cause de l'exil d'Ovide, et certes le prince que l'on soupçonne d'une pareille infamie ne peut guère passer pour un rigide observateur de la chasteté.

24. *Il le repousse* (p. 65). Auguste abolit le droit d'asile qu'Alexandre et Mithridate avaient ouvert aux meurtriers dans le temple de Diane à Éphèse.

Pourquoi accorda-t-il ensuite ce même droit au temple de son père, suivant Dion?

Quoi qu'il en soit, il était réservé à Tibère, son successeur, d'extirper entièrement cet abus.

25. *A César celui de prince* (p. 65). Ce nom de maître était si odieux aux anciens Romains, qu'ils ne le donnaient pas même aux pères de famille.

Par politique, Auguste ne voulut jamais qu'on le lui donnât. Il se contenta de celui de *prince*, et son règne fut appelé *principium* et *principatus*.

L'adroite modestie d'Auguste, attentive à refuser tout ce qui pouvait déplaire aux Romains, ne lui permit pas non plus de souffrir qu'on lui élevât des temples à lui seul, mais en commun avec Rome. Plusieurs médailles représentent au revers le fronton d'un temple avec cette inscription: *Roma et Aug.*

26. *Déjà l'enfant de l'Ida* (p. 65). C'est Ganymède, fils de Tros. Jupiter, frappé de sa beauté, l'enleva pour en faire son échanson.

27. *Parmi les Hamadryades, etc.* (p. 65). Les Hamadryades étaient des nymphes dont le destin dépendait de certains arbres avec lesquels elles naissaient et mouraient, ce qui les distinguait des Dryades.

C'était principalement avec les chênes qu'elles avaient cette union. Rac. *hama* ensemble, et *drys* chêne.

Elles n'en étaient cependant pas absolument inséparables, puisque, suivant Homère, elles s'échappaient pour aller sacrifier à Vénus avec les Satyres; et que, selon Sénèque, elles quittaient leurs arbres pour venir entendre Orphée.

28. *Que jamais l'Ourse ne plongera dans ses eaux* (p. 69). Effectivement, l'Ourse ne disparaît point sous l'horizon. On retrouve la même chose dans les *Métamorphoses* d'Ovide, et dans Homère. Virgile dit aussi dans les *Géorgiques :*

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

29. *Aux ides de ce mois, l'encens fume sur les autels de Faune* (p. 69). Aucun calendrier ne parle de cette fête. Publius Victor dit seulement qu'il y avait trois temples dans l'île du Tibre, dédiés l'un à Jupiter, l'autre à Esculape et le troisième à Faune.

Tite-Live assure que, l'an de Rome 509, les édiles élevèrent ce temple avec l'argent provenant des amendes.

Faune, troisième roi d'Italie, fils de Picus et petit-fils de Saturne, prince brave, pieux et sage, introduisit dans l'Italie le culte des dieux, les travaux de l'agriculture. Le soin avec lequel il se tenait renfermé, et se dérobait à la vue, ajouta au respect qu'il inspirait; et la reconnaissance publique lui donna, après sa mort, les honneurs divins.

Il mit Picus, son père, au rang des dieux, et conféra le don de prophétie à sa femme Fauna, et à son fils Stercutius.

Horace suppose qu'il est le protecteur des gens de lettres, et Virgile en fait un dieu à oracles, tous deux fondés sur l'étymologie du mot *fari* parler.

30. *C'est en ce jour, etc.* (p. 69). L'an de Rome 275, les Véiens ne cessant de harceler Rome, le chef de la famille Fabienne fait au sénat la proposition d'entretenir à ses frais une armée. On rapporte que trois cent six guerriers, tous patriciens, tous de

la famille Fabia, tombés dans une embuscade que leur tendaient les Véiens près de Cramera, se firent tous massacrer jusqu'au dernier.

Par bonheur, il restait à Rome un jeune Fabius, âgé de douze ans, qui fut la souche des Fabius qui se distinguèrent si honorablement dans la suite.

Quoique cet évènement soit attesté par de graves historiens, il n'en est pas moins une fable. Aussi Denys d'Halicarnasse, qui l'a rapporté autrement que les auteurs latins, a-t-il cru devoir le modifier, en ajoutant qu'ils avaient emmené avec eux quatre mille hommes, la plupart leurs cliens et leurs amis.

Comment, en effet, supposer dans une ville, à peine florissante, trois cent six personnes d'une même famille en état de porter les armes? n'avait-elle pas encore des filles, des femmes et des vieillards? et alors quelle ville en eût jamais produit une semblable?

D'un autre côté, comment n'était-il resté qu'un seul enfant de toute cette famille? Un seul homme avait donc des enfans au dessous de l'âge prescrit pour le service militaire? aucun des autres n'était donc marié? Plutarque et Valère-Maxime, qui ne manquent aucune occasion de rapporter un fait merveilleux, n'en disent pas un mot, et Sabellius ne doute pas que ce ne soit une fable, telle que les annales de toutes les nations en présentent.

31. ..... *Qui conduit à la porte Carmentale* (p. 69). La porte Carmentale, située près du temple de Janus, au bas du Capitole, et souvent appelée *Vegentina* et *Tarpeia*, reçut depuis cet évènement le nom de *Scelerata*.

La voie qui conduisait à cette porte longeait le *forum Olitorium*, et allait au pont *Sublicius*.

32. *Ont atteint les bords du Crémère* (p. 59). Denys d'Halicarnasse a pris ce fleuve pour une forteresse, comme le singe d'Ésope qui prenait le Pirée pour un homme.

33. ..... *De la race d'Hercule* (p. 71). Nous avons déjà vu que la famille Fabienne prétendait descendre d'Hercule et d'une fille d'Évandre.

34. *C'était sans doute pour nous donner ce Maximus, etc.* (p. 71).

Il s'agit ici de Q. Fabius Maximus, surnommé *Cunctator*, qui, par son système de temporisation, arrêta le cours des victoires d'Annibal, et donna à Rome le temps de reprendre haleine; c'est de lui qu'Ennius a dit :

> ..... Tu Maximus ille es,
> Unus qui nobis cunctando restituit rem.

A côté de ce vers barbare, citons l'éloge de Fabius, par Silius Italicus :

> Interea trepidis Fabius spes unica rebus,
> Ille quidem socias atque ægram vulnere præceps
> Ausoniam armabat, viridique ad dura laborum
> Bellator senio, jam castra movebat in hostem.
> Sed mens humana major, nec tela, nec enses,
> Nec fortes spectabat equos : tot millia contra
> Pœnorum, invictumque ducem, tot in agmina solus
> Ibat, et in sese cuncta arma virosque gerebat.
> Ac ni sacra seni vis, impressumque fuisset,
> Sistere cunctando fortunam adversa foventem,
> Ultima Dardanii transisset nominis ætas.
> .....
> .....

Ce système de honteuse temporisation, adopté par Fabius, a été beaucoup trop vanté par les historiens latins qui ont généralement écrit sous l'influence d'un préjugé aristocratique.

Sans doute, ce système était presque le seul possible avec des soldats découragés contre la meilleure armée, et le premier général du monde; mais en abandonnant ainsi, sans protection, les terres des alliés, et même les colonies romaines, on risquait de les jeter dans le parti d'Annibal; et l'empire de Rome eût bientôt été réduit à ses murailles.

35. *Le Corbeau* (p. 71). Le corbeau était l'oiseau favori d'Apollon. Stace l'appelle *Phœbeius ales*, Manilius *Phœbo sacer ales*, Élien *Apollinis sacram avem*.

Plutarque et Diodore disent que c'est parce que, dans la guerre des Géans, Apollon se métamorphosa en corbeau.

La raison la plus probable est qu'on croyait au corbeau un

instinct naturel pour prédire l'avenir, et qu'Apollon était le dieu des oracles.

On s'attachait à étudier toutes ses actions, toutes les circonstances de son vol, toutes les différences de son chant, dont on avait compté jusqu'à soixante-quatre nuances diverses.

Ce fut le corbeau qui causa, par son babil indiscret, la mort de la nymphe Coronis qu'Apollon tua par jalousie; en punition, le dieu le rendit noir, de blanc qu'il était auparavant.

36. ..... *Tant que la figue, nageant dans un suc laiteux, etc.* (p. 73). Cette fable de la figue repose sur une observation faite par Pline et Élien.

Le premier de ces auteurs dit que les corbeaux sont malades pendant soixante jours, souffrant principalement de la soif, avant la maturité des figues.

37. *La troisième aurore, qui se lève après les ides, éclaire la nudité des Luperques, etc.* (p. 73). C'était par conséquent le 15 de février, ou bien le 15 avant les calendes de mars.

Il paraît, par différens passages d'Ovide et par un d'Horace, que Faune présidait aux Lupercales, et qu'il était le même que le Pan des Arcadiens. Partout l'auteur des *Fastes* confond ces deux divinités, et mêle les anciennes fables de l'Italie avec celles des Grecs.

Ainsi, tantôt il dit que Faune est le dieu des Lupercales; puis, tout à coup, il reconnaît Pan pour leur divinité. Là, il assure que le culte apporté dans le Latium fut celui de Pan; ici, il déclare que ce fut celui de Faune.

Enfin, il appelle Faune *Lycéen*, place son temple sur le Lycée, et le fait errer sur le Ménale, lieux vulgairement consacrés à Pan.

Toute cette confusion prouve une chose; c'est que Pan et Faune étaient la même divinité, et que les Romains, qui empruntèrent des Grecs le fond de son allégorie, voulurent en faire une divinité qui leur fût propre. De là les fables nationales imaginées sur Faune qu'ils placèrent parmi les anciens rois du Latium.

Maintenant voyons ce qu'étaient les *Lupercales*.

Valère-Maxime prétend qu'elles ne furent commencées que

sous Remus et Romulus, à la persuasion du berger Faustulus. Ils offrirent un sacrifice, immolèrent des chèvres, et firent un festin où les bergers, échauffés par le vin, se divisèrent en deux troupes, qui, s'étant ceintes de peaux de bêtes immolées, allaient çà et là folâtrant les uns avec les autres.

Mais Justin et Servius prétendent, avec plus de raison, que Romulus ne fit que donner une forme plus décente et plus régulière aux grossières institutions d'Évandre.

En mémoire de ces fêtes, des jeunes gens couraient tout nus, tenant d'une main les couteaux dont ils s'étaient servis pour immoler les chèvres, et de l'autre des courroies dont ils frappaient tous ceux qu'ils trouvaient sur le chemin.

L'opinion qu'avaient les femmes que ces coups de fouet contribuaient à leur fécondité ou à leur heureuse délivrance, faisait que, loin d'éviter leur rencontre, elles s'approchaient d'eux pour en recevoir des coups auxquels elles attachaient une si grande vertu.

L'usage de courir nu s'établit, ou parce que Pan est toujours ainsi représenté, ou parce qu'un jour que Remus et Romulus célébraient cette fête, des voleurs profitèrent de l'occasion pour enlever leurs troupeaux. Les deux frères, et la jeunesse qui les entourait, mirent bas leurs habits pour mieux atteindre les voleurs, et leur reprirent le butin.

Auguste remit cette fête en vigueur, et défendit seulement aux jeunes gens, qui n'avaient point de barbe, de courir avec les Luperques un fouet à la main.

Les Lupercales se soutinrent jusqu'à la fin du cinquième siècle.

Des commentateurs ont expliqué les Lupercales par des raisons astronomiques, et ne voient dans les cérémonies de cette fête, qu'une expiation envers Pan qui est le symbole du soleil.

Les Luperques étaient une des sectes de tous les prêtres de l'antiquité, pour lesquels on avait le moins de considération, quoiqu'ils fussent les plus anciens. Cicéron les appelle une communauté de pâtres et de rustres, antérieure à l'humanité et aux lois.

38. ..... *Pan*, ... *le dieu des eaux* (p. 73). Pan était en

même temps le dieu des troupeaux et celui des eaux; le patron des pêcheurs et celui des bergers. On le trouve souvent considéré, sous ce double rapport, dans les épigrammes grecques.

Virgile confirme cette idée en parlant du temple de Faune ou Pan : « Là, dit-il, était l'olivier de Faune; arbre de tout temps révéré des nautonniers, qui, préservés du naufrage, avaient coutume, pour accomplir leurs vœux, d'y suspendre leurs humides vêtemens. »

La raison, qui fit de Pan le dieu des eaux, est sans doute celle qui, dans le système de Thalès, avait fait de l'eau le premier principe de la nature, le premier germe de la fécondité.

D'ailleurs, Pan étant le chef de la famille des Silvains, des Satyres, toujours mêlés avec les Nymphes et les Naïades, le chef de toute cette hiérarchie qui animait les paysages, peuplait les arbres, les collines, les bosquets, les fontaines et les ruisseaux, il devait être aussi regardé comme une divinité des eaux.

On sait de plus, que le Capricorne ou signe de Pan était représenté avec une queue de poisson. De là Manilius l'appelle :

..... Ambiguum sidus terræque marisque.

Il n'en fallut pas davantage dans les temps reculés où ce signe correspondait au règne équinoxial de Pan, pour que ce dieu parût présider aux troupeaux et aux ondes, parce que son symbole présentait une chèvre et un poisson, à raison de ce qu'il était pour l'Égypte, berceau de l'astronomie, un signe pluvieux et de débordement.

39. *Apportées par les Pélasges* (p. 75) Les Pélasges sont pris ici pour les Grecs et spécialement pour les Arcadiens.

40. *Et dont le flamine Diale* (p. 75). Nous avons vu que le flamine Diale était consacré spécialement au culte de Jupiter. On ne doit pas s'étonner de le voir originairement attaché à celui de Pan, puisque ce dieu était le même que Jupiter *Lycéen.*

Des trois Jupiters des anciens Théogoniens, deux étaient nés en Arcadie, séjour de Pan : « Chanterons-nous Jupiter comme né en Crète ou sur le Lycée? » s'écrie Callimaque dans la première de ses hymnes.

Pausanias dit aussi qu'à Mégalopolis, en Arcadie, on voyait, de son temps, un temple de Jupiter *Lyceus* avec deux autels, deux tables, deux aigles et une statue de Pan.

Jupiter, comme on sait, était regardé comme le grand principe de la nature, et sous ce rapport il était presque toujours confondu avec les divinités que leurs attributions rapprochaient de ce point allégorique, dans chacune des parties du vaste système du monde.

41. *Et à faire sortir les animaux de leurs retraites* (p. 75). De là ce qu'on appelle *terreur panique.*

Denys d'Halicarnasse dit que cette expression vient de ce que Pan, commandant un jour l'armée avec Bacchus, mit en fuite les ennemis en leur donnant une fausse nouvelle.

Mais Plutarque et Polyen en rapportent l'origine au Pan égyptien.

Selon le premier, Pan et les Satyres, effrayés de la mort d'Osiris massacré par Typhon, firent retentir les rivages du Nil de leurs hurlemens, et depuis on a appelé *terreur panique* cette frayeur subite et vaine qui surprend.

Polyen assigne une autre cause, savoir, le stratagème dont Pan, général de l'armée d'Osiris, se servit pour dégager l'armée de ce prince surprise la nuit dans une vallée. Il leur ordonna de pousser des cris épouvantables, dont les ennemis furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite.

Enfin, d'autres attribuent l'origine de ce mot à la terreur que Pan inspira aux Perses, en se faisant voir à leur armée sous la figure d'un géant formidable, terreur qui valut aux Athéniens la célèbre victoire de Marathon.

Bochard prétend que Pan n'a passé pour être cause de ces terreurs, que parce qu'on exprime en hébreu un homme épouvanté par le mot *pan* ou le mot *phan.*

42. *Un jour le jeune héros de Tirynthe* (p. 75). On voit, par ce charmant épisode, de quelle manière les anciens traitaient les sujets les plus graves de leur religion, et comment ils se jouaient avec leurs divinités.

Le prétentieux Dorat a traduit ce galant épisode :

Le grand vainqueur des oiseaux de Stymphale.

La Harpe a imité, dans son poëme, aujourd'hui ignoré, de Tangu et de Félime, la marche tremblante de Faune au milieu des ténèbres.

Touchant à peine la terre, etc.

Quant au déguisement d'Hercule et d'Omphale, dont Ovide parle dans cette fable, on le retrouve sur un camée antique où l'on voit Hercule coiffé en femme qui jouit d'Omphale, revêtue de la peau du lion.

43. *Des voiles dorés* (p. 75). L'usage du parasol remonte à la plus haute antiquité. Ovide recommande à l'amant qui doit être aux petits soins auprès de sa maîtresse, de tenir sur sa tête son parasol étendu avec ses verges.

Ammien Marcellin, parlant du luxe des Romains de son temps, dit : « Qu'une mouche s'abatte sur les franges de soie de leurs éventails dorés ; qu'un rayon du soleil passe par quelque trou de leur parasol, et vous les entendrez se plaindre de n'être pas nés chez les Cimmériens. »

Et dans Claudien, on lit ces vers :

..... Nec defensura colorem
Aurea summoveant rapidos umbracula soles.

Les prêtresses de Bacchus portaient des ombrelles au milieu des cérémonies sacrées.

Dans les fêtes des Thesmophories et d'Éleusis, les Canophores avaient une espèce de parasol appelé *umbella*, et en grec σκιάδια, ombrage.

Il en était de même aux Skiroïdes, fêtes de Minerve à Athènes ; des suivantes le portaient sur la tête.

Plutarque parle aussi de l'usage du parasol, et les monumens nous le représentent. Sur un vase étrusque, une femme en suspend un sur la tête de deux autres femmes.

Un tableau trouvé à Herculanum représente Vénus sortant de l'onde, assise sur un cheval marin ; un Amour tient les rênes, et un autre porte en volant un parasol sur la tête de la déesse.

Dans un autre tableau trouvé dans les ruines de la même ville, on voit deux femmes ailées qui soutiennent en volant une ban-

derolle ou écharpe attachée avec symétrie au manche d'une espèce de petit pavillon en forme de dais ou de parasol antique.

Mais ce qui lève tout doute à cet égard, c'est qu'à Herculanum on en a trouvé un à verges pliantes, qui devait être absolument semblable aux nôtres.

D'après ce que nous venons de voir, on ne peut donc raisonnablement admettre que le parasol soit une invention moderne: *Reddamus Cœsari quod est Cœsaris, etc.*

44. *Ils sont arrivés au vignoble de Tmole* (p. 77). Le Tmole était une montagne de Lydie, célèbre par ses vins et son safran. Le Pactole y prenait sa source.

45. *Et il fallait être pur le lendemain* (p. 77). La première loi des sacrifices, c'était que ceux qui les célébraient, et même les femmes, eussent passé la nuit précédente dans une rigoureuse continence.

Scaliger rapporte un fragment d'un ancien poète latin, qui dit, en parlant de Priape : « Ici, ici, qui que tu sois, ne crains pas que le temple de ce dieu joyeux soit un temple austère. Quoique tu aies tenu cette nuit une jeune fille dans tes bras, viens toujours, ne crains rien. Cette défense n'est que pour les divinités sévères. »

« Vous, dit Tibulle, vous dont la nuit a recélé les caresses amoureuses, n'approchez point des autels. »

Démosthène fait parler ainsi une prêtresse de Bacchus : « Je suis pure, sans tache, exempte de toute pollution, et surtout de celle que l'on contracte dans le commerce d'un homme ; je puis célébrer la fête de Bacchus au temps accoutumé et suivant le rit de mon pays. »

Le même orateur dit ailleurs que celui qui veut entrer dans le temple, et toucher les bassins et les corbeilles sacrées, doit être chaste pendant un certain nombre de jours.

Ovide, dans l'*Art d'aimer*, se plaint ainsi de la loi cruelle de la fête de Cérès : « L'année a ramené la fête de Cérès, et mon amante languit tristement sur sa couche solitaire. »

« Les tristes fêtes d'Isis vont recommencer, dit Properce, et voilà la dixième nuit que Cynthie passe dans la retraite..... Ma-

lédiction à la fille d'Inachus, qui, des tièdes ondes du Nil, étend sa tyrannie jusque sur les plaisirs de nos femmes ! »

Sur la porte du temple d'Épidaure, on lisait : *Que ceux qui entrent soient chastes*. Clément d'Alexandrie dit que les Égyptiens étaient les premiers qui avaient défendu d'entrer dans les temples, après l'acte du mariage ; Chérémon, dans Porphyre, remarque, comme Hérodote, qu'ils s'abstenaient de voir leurs femmes avant d'offrir les sacrifices.

C'était le précepte de Pythagore. Lampride, dans la vie d'Alexandre Sévère, dit que ce prince sacrifiait tous les jours dans la chapelle de ses dieux domestiques, à moins qu'il n'en fût empêché par quelque impureté.

Mais cette rigoureuse abstinence n'était pas toujours aussi fidèlement exécutée ; la prêtresse Théona les éluda, en disant qu'il n'y avait que les commerces contraires à la nature qui dussent éloigner des autels de Cérès.

Au reste, on trouve la même loi sur l'abstinence chez les Hébreux. Elle existe encore dans l'église grecque, où le sacerdoce n'exclut pas le mariage.

N'est-ce pas le même usage qu'a sanctifié l'église romaine, en défendant de marier pendant l'Avent, le Carême, etc., et de faire usage du mariage, pendant les grands jeûnes, les veilles des grandes fêtes, etc.? Double point de discipline dont l'un cède aux dispenses et l'autre n'est guère observé.

46. *Cet évènement est resté* (p. 81). Ce passage semblerait annoncer que, dans les Lupercales, les prêtres Fabiens ou Luperques de Remus avaient la prééminence, comme, dans les sacrifices d'Hercule, les Potitiens l'avaient conservée sur les Pinariens.

47. ..... *Sont appelés Lupercales* (p. 81). Servius fait venir ce mot de ce que l'on faisait des expiations avec une chèvre : *de caprâ luebatur*.

C'est aussi ce que dit Pomponius Sabinus : *Lupercal, id est luere per capram*.

Pline le Naturaliste semble indiquer que ce nom vient de ce que l'on trouva sous le figuier Ruminal une louve d'airain allaitant deux enfans, sans doute cette fameuse louve que l'on croit

la même que celle qui est encore à Rome au Capitole. Aussi Ovide propose-t-il comme conjecture que la louve avait donné le nom à l'endroit appelé *Lupercal.*

Mais il est plus vraisemblable, comme il en convient lui-même, que ce mot ne fut qu'une traduction du grec λυκεία, parce que, comme dans la Grèce, on y sacrifiait à Pan *Lycéen.* « Les Romains, dit Denys d'Halicarnasse, appellent ce lieu *Lupercal*, expression que nous pouvons rendre par *Lycée.* »

Cet endroit appelé *Lupercal* était dans les premiers temps, selon le même auteur, une caverne profonde, creusée sous le mont Palatin, et couverte de chênes touffus. Dans la suite, ce fut un temple entouré d'édifices, dans le dixième quartier de Rome, près du figuier Ruminal et des Comices.

48. *La vestale Ilia venait de mettre au monde une race divine* (p. 81). Pour expliquer ce que nous avons à dire sur le fondateur de Rome, nous allons donner le morceau suivant, extrait de l'excellent ouvrage de M. le professeur Michelet, sur l'*Histoire romaine*, ouvrage précieux que nous ne saurions trop recommander à tous ceux qui veulent s'initier aux mœurs, aux usages et à la législation de ces Romains que nos historiens nous ont si peu fait connaître :

« Le héros romain, le fondateur de la cité, doit être d'abord un homme sans patrie et sans loi, un *outlaw*, un banni, un bandit, mots synonymes chez les peuples barbares. Tels sont les Hercule et les Thésée de la Grèce. Encore aujourd'hui, les *banditi* sont la partie héroïque du peuple romain. Le héros du peuple le plus héroïque du moyen âge, le Normand Roger, fondateur de la monarchie sicilienne, se vantait d'avoir commencé par voler les écuries de Robert Guiscard.

« Le type de l'héroïsme n'est pas chez les Romains un dieu incarné, comme dans l'Asie. La mission de Romulus est moins haute ; pour fonder la cité, c'est assez d'un fils des dieux. Il naît, non pas d'une vierge, comme les dieux indiens, mais au moins d'une Vestale. En lui, comme en sa cité, s'unit l'esprit du Mars italien, occidental (*Mars, Mavors, Mamers*), qui ne connaît de supériorité que celle de la force, et l'esprit de la Vesta orientale,

mystérieux principe de la hiérarchie religieuse et civile. Dans le seul Romulus, coexistent déjà les plébéiens et les patriciens.

« Aussi est-il d'abord présenté comme double; il a un frère et il le tue. Il suffit, en effet, que la dualité soit exprimée dans la fondation de la ville. Remus en saute les remparts, en détruit l'unité. Il faut qu'il disparaisse, qu'il meure jusqu'à ce que l'introduction des étrangers dans Rome permette à la dualité de reparaître avec Tatius que Romulus sera encore accusé d'avoir tué. Au reste, ces meurtres ne font pas plus de tort au bon et juste Romulus, que la mutilation de Saturne n'en fait au père des dieux et des hommes.

« L'Astyage d'Hérodote craignait que sa fille Mandane ne lui donnât un petit-fils. L'Amulius de Tite-Live craint que sa nièce Ilia ne lui donne un arrière-neveu. Tous deux sont également trompés. Romulus est nourri par une louve et Cyrus par une chienne. Comme lui, Romulus se met à la tête des bergers; comme lui, il les exerce tour-à-tour dans les combats et les fêtes. Il est de même le libérateur des siens. Seulement les proportions de l'Asie à l'Europe sont observées : Cyrus est le chef d'un peuple, Romulus d'une bande ; le premier fonde un empire, le second une ville. »

49. .....*Où s'étendent aujourd'hui nos forums et l'enceinte profonde du grand Cirque* (p. 81). A la seule inspection d'un plan de Rome antique, on voit qu'Ovide veut parler des *forum Romanum, Boarium* et *Piscatorium*, situés près de la rive du Tibre la plus exposée aux inondations, c'est-à-dire en face l'endroit où l'isthme partage son lit.

Le grand Cirque ou *Circus maximus* était aussi tout près de là. Toute cette étendue de terrain n'était dans les commencemens qu'un lieu bas et marécageux. Desséchée dans la suite, elle servit à construire les plans dont nous venons de parler.

50. .....*Que nous appelons le figuier rumine* (p. 83). Tacite raconte que ce figuier, après avoir subsisté huit cent trente ans, se dessécha et puis reverdit.

La vérité est que ce figuier avait été planté pour conserver la mémoire de celui sous lequel la tradition populaire voulait que Remus et Romulus eussent été allaités. On ne coupait point cet

arbre, on le laissait mourir de vieillesse : les prêtres en substituaient un autre.

On l'appelait *ruminalis*, de *ruma*, mamelle.

51. .....*Et une louve*..... (p. 83). Voici ce que le savant Niebhur dit de cette fable :

« Si l'on considère le peu de monumens qui nous restent des premiers temps de Rome, on peut regarder, comme le témoignage très-ancien d'une opinion populaire vivante et reconnue par l'état, l'érection faite, en 458, d'une statue de bronze, représentant la louve et ses nourrissons près du figuier Ruminal ; cet antique et bel ouvrage est venu jusqu'à nous, comme les poëmes d'Homère, quoiqu'il ait péri une innombrable quantité de choses plus récentes.

« Ce qui était arrêté comme opinion populaire, c'est que Rome avait été fondée par deux jumeaux, mis au jour par une princesse à laquelle Mars avait fait violence. Ces jumeaux, que la protection divine arrache à la mort au milieu des flots, sont conservés et nourris par une louve, animal favori de leur père, etc. »

52. *Que m'a donc servi l'enlèvement des Sabines? etc.* (p. 85). Nous croyons plaire à nos lecteurs en citant ici l'ouvrage de M. Michelet :

« La ville est fondée ; la ville de la guerre. Il faut que la lutte s'engage avec les villes voisines. L'origine de la tentation dans les traditions de tous les peuples, le symbole du désir qui attire l'homme hors de lui, l'occasion de la guerre et de la conquête, c'est la femme. Par elle commence la lutte héroïque. Les amantes de Rama et de Crishna sont ravies dans les poëmes indiens par Ravana et Sishupala ; Brunhild par Siegfried, dans les Nibelungen ; dans le livre des héros, Chriemhild enlevée par le dragon, comme Proserpine par le roi des enfers. Hélène quitte Ménélas pour le Troyen Pâris ; l'adroite Pénélope élude avec peine la poursuite de ses amans.

« Le progrès de l'humanité est frappant. Parti chez les Indiens de l'amour mystique, l'idéal de la femme revêt chez les Germains les traits d'une chasteté sauvage et d'une force gigantesque ; chez les Grecs, ceux de la grâce et de la ruse, pour arriver chez les

Romains à la plus haute moralité païenne, à la dignité virginale et conjugale. Les Sabines ne suivent leurs ravisseurs que par la force; mais, devenues matrones romaines, elles refusent de retourner à la maison paternelle; désarment leurs pères et leurs époux, et les réunissent dans une même cité.

. . . . . .

. . . . . .

« Pour se faire pardonner leur violence, les Romains assurèrent des privilèges à leurs femmes. Il fut réglé qu'on n'exigerait d'elles d'autre travail que celui de filer de la laine, qu'on leur céderait le haut du pavé, qu'on ne ferait, qu'on ne dirait en leur présence rien de déshonnête, que les juges des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal, que leurs enfans porteraient la prétexte et la *bulla.* »

53. *Au pied de l'Esquilin* (p. 85). L'Esquilin, situé dans le troisième et cinquième quartier de Rome, était composé de plusieurs petites collines.

Varron dit que le bois de Junon Lucine était situé au bas d'une de ces collines, appelée le mont Cipsius.

54. ..... *En l'honneur de la grande Junon...* (p. 85). Dans les notes du premier livre, on a déjà vu l'idée que l'on doit prendre de Junon Lucine. C'était la lune, et, sous ce rapport, la déesse qui préside aux accouchemens. Ovide est le seul qui fasse dériver Lucine de *lucus*, bois sacré. Tous les auteurs font dériver ce mot de *lukos* lumière; *quod,* dit Varron, *ab* LUCE *ejus, qua quis conceptus, usque ad eam qua partus quis in lucem una vivat, donec mensibus actis, produxit in* LUCEM.

Ovide a expliqué plus haut pourquoi *Junon Lucine* se trouve mêlée à la fête des Lupercales, et ce rapport est prouvé par une médaille représentant Junon Lucine, qui d'une main tient la haste, et de l'autre le fouet des Luperques: *Junoni Lucinæ.*

55. *Mères du Latium qu'un bouc velu vous féconde* (p. 85). Les femmes de Mendès, en Égypte, allaient visiter le bouc sacré, afin d'attirer sur elles ses fécondes influences.

Les femmes, chez les Juifs, étaient aussi fort attachées au culte du bouc. Les Saintes-Écritures elles-mêmes leur font l'infâme

reproche de forniquer avec cet animal. *Cum quibus fornicati sunt hirci, etc.*, dit le Lévitique, chap. 17, v. 7.

Tous les auteurs de l'antiquité déposent de ce culte sale et révoltant. Il passa sans doute en Étrurie, et de là dans le Latium. C'est ce qui aura donné lieu à la tradition de l'oracle de Junon et à l'interprétation de l'augure étrusque.

56. *Fuyant l'horrible Typhon* (p. 87). Typhon, géant affreux que Junon enfanta en frappant du pied la terre, épouvanta si fort les dieux, qu'ils prirent tous la fuite en Égypte. Jupiter vint à bout de le terrasser, et l'étendit sur le mont Etna, où il vomit continuellement des flammes.

Typhon était le mauvais génie des Égyptiens; il était frère d'Osiris; mais peu content de son partage, il en conçut, contre son frère, une haine qui ne s'éteignit qu'à la mort qu'il lui donna. Orus, fils d'Osiris, vengea la mort de son père et délivra l'Égypte de ce tyran.

Les cent têtes, que la fable lui donne, montrent qu'il avait su attirer à son parti les meilleures têtes de l'Égypte; les serpens qui étaient au bout de ses doigts et de ses cuisses, marquaient sa souplesse; son corps, couvert de plumes, exprimait la rapidité de ses conquêtes; par l'énorme grandeur de sa taille, on apprenait qu'il avait poussé ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Égypte; et par le feu qui sortait de sa bouche, qu'il portait le ravage partout où il passait.

On le représentait quelquefois sous la figure d'un loup; quelquefois sous celle d'un crocodile, ou d'un hippopotame, à cause de sa ressemblance avec ces animaux également redoutables par leurs artifices et par leur cruauté.

Le plus souvent il était représenté sous les traits d'un homme laid et roux, aussi on ne lui immolait que des bœufs roux et des ânes dont la couleur, en Égypte, est ordinairement rousse. On lui sacrifiait même des hommes roux qui ne pouvaient être que des étrangers, car les Égyptiens avaient les cheveux noirs et la peau rougeâtre.

57. . . . . *De ce fleuve de la Palestine* (p. 87). Ovide appelle l'Euphrate, fleuve de la Palestine, parce qu'il baigne la Syrie dont la Palestine faisait partie.

58. . . . . *Jamais bouche d'un Syrien n'est profanée par la chair d'un poisson* (p. 87). Plutarque et Hygin s'accordent à parler de cette répugnante aversion des Syriens pour le poisson, parce qu'ils croyaient que Vénus s'était cachée sous les écailles d'un poisson, lorsque tous les dieux se cachèrent sous différentes formes d'animaux.

Les Égyptiens auraient cru commettre un grand crime que de manger des poissons appelés *lepidotès*, *phagros* et *oxyzinchès*, parce que ces poissons avaient dévoré les parties viriles d'Osiris que Typhon avait jetées dans le Nil.

59. . . . . *Mais le troisième est consacré à Quirinus, etc.* (p. 87). Les Quirinales se célébraient par conséquent le 17 février, ou le 13 avant les calendes de mars.

Les Quirinales ne furent pas établies au jour de la mort de Romulus; car tous les historiens de l'antiquité fixent l'époque de sa disparution, du milieu de son peuple, aux nones de juillet de l'ancienne année, qui correspondent au 26 des calendes du mai juillet.

Les Quirinales furent instituées par Numa en l'honneur de son prédécesseur.

Les Sabins, qui s'étaient établis avec le roi Tatius dans Rome, prenaient le nom de *Quirites*, de ce que leur hache ou pique était appelée en leur langue *quiris*.

Quand, dans la suite du temps, des mariages réciproques et un culte commun eurent préparé les Romains et les Sabins à l'idée de ne faire qu'un seul peuple, ils s'entendirent pour n'avoir plus qu'un sénat, qu'une assemblée de la nation et un roi. Celui-ci devait être choisi alternativement dans l'un des deux peuples par l'autre.

Toujours est-il, qu'à dater de cet instant, on unit le nom de ces deux peuples dans toutes les occasions solennelles : *populus Romanus et Quirites;* et plus proprement, d'après le vieil usage romain : *populus Romanus Quirites*, ce dont les âges plus récens ont fait : *populus Romanus Quiritium.*

Quand bien même dans la suite *Quirites* et *plébéiens* auraient eu la même signification, cela n'ôte rien à la tradition qui veut que *Quirites* ait été le nom particulier aux Sabins de Tatius. On con-

çoit facilement comment, lorsque toute différence entre les Romains et les anciens Sabins eut cessé, ce nom a pu passer aux plébéiens qui étaient entrés dans la nation sous des rapports semblables. C'est par cette réunion que Romulus a été changé en Quirinus, et que probablement *Quiritium* est devenu ce nom latin secret de Rome, qu'il était défendu de prononcer. (Extrait de NIEBUR).

60. ..... *Et Romulus mortait au ciel sur le char de son père* (p. 89). Tite-Live a dit sur le même évènement : *Subito coorta tempestas cum magno fragore tonitribusque tam denso regem operiunt nimbo.* Plutarque et Denys d'Halicarnasse ont décrit le même évènement.

« Romulus meurt de bonne heure, dit M. Michelet, et de la main des siens. Tel est le caractère du héros : il apparaît sur la terre, la régénère par ses exploits ou ses institutions, et périt victime de la perfidie. C'est la fin commune de Dscheuschid, d'Hercule, d'Achille, de Siegfreid et de Romulus. Le fondateur de la cité disparaît au milieu d'un orage, enlevé par les dieux ou déchiré par les patriciens. »

« C'était une chose impossible, dit Niebbur, qu'un mortel fût divinisé et enlevé au ciel ; mais on ne voit pas d'impossibilité physique dans l'assertion sur laquelle, pendant l'obscurité d'un orage (il n'est pas même question d'éclipse), les sénateurs auraient tué le roi, puis, le déchirant comme les Bacchantes avaient fait de Penthée, auraient emporté ses membres sanglans sous leur toge.

« On ne voit pas non plus d'impossibilité morale à cette scène qui fait de ces sénateurs de vils bourreaux. De telles choses cependant sont faites pour étonner de la part des écrivains d'une époque plus récente : imaginées dans la vieille Rome, ces horreurs nous fournissent un exemple de l'exaspération que la haine des partis porte dans les esprits : on regardait les patriciens comme capables des actions les plus atroces. »

61. *Un jour Proculus* (p. 89). Proculus, ami de Romulus, était un de ceux qui étaient venus d'Albe avec lui pour fonder Rome.

Eusèbe fait descendre Proculus des rois d'Albe. Il dit que de

Remula, fils de Silvius Agrippa, naquit Jules qui fut le bisaïeul de Proculus. Ce dernier, ajoute-t-il, vint à Rome avec Romulus et fut la tige de la famille Julia.

On prétend que Proculus fut suborné par les sénateurs pour attester cette apothéose ; sur quoi Tertullien, alors Montaniste, dit : « Indignum denique ut Romulus quidem ascensus sui in cœlum habuerit Proculum affirmatorem ; Christus vero descensus de cœlo suî non invenerit annuntiatorem, quasi non ille ascenderit iisdem mendacii scalis, sicut et iste descendit. »

62. *Beau et la taille plus qu'humaine* (p. 89). Tite-Live, au même endroit, dit : « Habitum formamque viri (*Herculis*) aliquantum ampliorem augustioremque humano intuens.»

Dans Plutarque, Romulus apparaît à Proculus καλὸς καὶ μέγας, ὡς οὔποτε πρόσθεν, ὅπλοις δὲ λαμπροῖς καὶ φλέγουσι κεκοσμημένος.

63. *Revêtu de la trabée* (p. 89). La trabée était une robe fort en usage chez les Romains ; il y en avait de trois sortes : la première était toute de pourpre, et n'était employée que dans les sacrifices que l'on offrait aux dieux.

La deuxième était mêlée de pourpre et de blanc, et portée d'abord, non-seulement par les rois, mais encore par les consuls lorsqu'ils allaient à la guerre ; elle devint même un habit militaire avec lequel paraissaient les cavaliers aux jours de fêtes et de cérémonies, tels que les représente Denys d'Halicarnasse, dans les honneurs qu'on rendait à Castor et à Pollux. Les chevaliers en firent leur costume spécial.

La troisième espèce de trabée était composée de pourpre et d'écarlate, c'était le vêtement propre des augures.

64. *Le glaive était plus en honneur que la charrue* (p. 91). Les premières années de Rome se passèrent en guerres continuelles avec les petits peuples qui l'entouraient, et qui arrêtaient son essor.

Malgré ses victoires, le peuple n'en était pas plus heureux, et en voici les raisons que donne l'excellent ouvrage de M. Michelet :

« Le cens du consul Valerius Publicola donna cent trente mille hommes capables de porter les armes ; ce qui ferait suppo-

ser une population de plus de six cent mille âmes, sans compter les affranchis et les esclaves. Il fallait que cette multitude tirât sa subsistance d'un territoire d'environ treize lieues carrées. Nulle autre industrie que l'agriculture; entourées de peuples ennemis, les terres étaient exposées à de continuels ravages, et la ressource incertaine du butin enlevé à la guerre ne suffisait pas pour les compenser. La guerre ôte plus au vaincu qu'elle ne donne au vainqueur; quelques gerbes de blé, que rapportait le plébéien, ne compensaient pas la perte de sa chaumière incendiée, de ses charrues, de ses bœufs, enlevés l'année précédente par les Èques ou les Sabins. Lorsqu'il rentrait dans Rome, vaincu et ruiné, et que ses enfans l'entouraient en criant pour avoir du pain, il allait frapper à la porte du patricien ou du riche plébéien, demandait à emprunter jusqu'à la campagne prochaine, promettant d'enlever aux Volsques ou aux Étrusques de quoi acquitter sa tête, et hypothéquant sa première victoire. Cette garantie ne suffisait pas; il fallait qu'il engageât son petit champ, et le patricien lui donnait quelque subsistance en stipulant le taux énorme de douze pour cent par année.

« Depuis l'institution des comices par centuries, le pouvoir politique ayant passé de la noblesse à la richesse, l'avidité naturelle du Romain fut stimulée par l'ambition, et l'usure était le seul moyen de satisfaire cette avidité. La valeur du champ engagé était bientôt absorbée par les intérêts accumulés, la personne du plébéien répondait de sa dette; quand on dit la personne du père de famille, on dit sa famille; car sa femme et ses enfans ne sont que ses membres. »

On ne peut, avec plus de sens et d'érudition, exprimer comment la guerre ruina l'agriculture.

65. *L'usage était de le faire rôtir au feu* (*le froment*) (p. 91). Les anciens Romains faisaient d'abord rôtir au feu leur blé, pour le dépouiller sans doute de ses épis et lui donner un goût agréable; puis ils le broyaient dans des mortiers; ce qu'indiquent ces vers de Virgile :

Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo....
Et torrere parant flammis et frangere saxo.

Apud majores nostros, dit Servius sur ce dernier vers, *molarum non erat usus, frumenta torrebant et ea in pilas missa pinsebant, et hoc erat genus molendi.*

L'usage des meules vint ensuite; elles étaient tournées ou par des filles ou par des esclaves que l'on condamnait pour punition à ce travail, comme on le voit dans Plaute et dans Térence. L'usage des moulins à eau ne vint que fort tard. Pline en fait mention comme d'un procédé qui n'était pas universel de son temps, puisqu'il parle encore de l'usage de broyer le grain dans des mortiers. Palladius et les lois romaines parlent aussi des moulins à eau.

66. *Vint la déesse Fournaise, etc.* (p. 91). Le procédé de torréfier les grains en plein champ ou au milieu des cabanes, fut bientôt abandonné, parce qu'il occasionait de fréquens incendies, ou faisait qu'on ne recueillait que des cendres.

On inventa donc les fours, et alors, pour que l'on suivît l'usage d'y cuire, Numa crut devoir le consacrer; et en créant la déesse Fournaise, il voulut que tous les ans, en l'honneur de cette invention, on célébrât des féries auprès des fours. Cette fête, qui était proprement celle des boulangers, se conserva, lors même que l'usage des moulins fut introduit.

Comme on le voit, d'après Ovide, les féries des Fornacales n'étaient pas fixes. C'était le chef des curions qui en indiquait le jour.

67. .....*Les citoyens peuvent lire dans quelle curie ils doivent sacrifier, etc.* (p. 91). Romulus distribua tout le peuple en trente curies, et fonda trente édifices appelés *curiæ*, où le peuple s'assemblait et faisait des sacrifices par le ministère de son curion; il y avait donc trente curions présidés par le *curio maximus.*

68. .....*Les sots, etc.* (p. 91). On traitait de *stulti* ceux qui, ayant ignoré le jour des Fornacales, étaient obligés, pour expier leur faute ou leur folie, de sacrifier à Quirinus.

69. *Il y a aussi des honneurs pour les tombeaux* (p. 91). Du dogme de l'immortalité de l'âme, naquit le culte des morts. Dès que l'on se persuada que l'homme ne meurt pas tout entier, on crut que l'âme, dégagée de son enveloppe terrestre, quittait quelquefois son nouveau séjour pour venir visiter les lieux qu'elle

avait autrefois habités : et, ces âmes étant alors regardées comme des génies bienfaisans ou malfaisans, la superstition établit des cérémonies pour apaiser ces derniers ; de là les larves ou lemures.

L'opinion de l'immortalité de l'âme fit naître aussi l'idée de l'enfer, c'est-à-dire des Champs-Élysées et du Tartare. Dès que l'on crut, et Virgile nous atteste cette croyance, qu'après certaines expiations les âmes étaient reçues dans les Champs-Élysées, on s'imagina que les sacrifices, les liqueurs, dont on arrosait les cendres des morts, les prières que l'on faisait pour eux, et plusieurs autres pratiques religieuses, adoucissaient leurs peines et en abrégeaient la durée. A cette croyance se rattachent les fêtes pour les morts chez la plupart des peuples anciens et modernes ; de là les *feralia* qui nous occupent ici.

Festus dérive l'étymologie du mot *feralia*, des mets que l'on portait sur les tombeaux, ou des sacrifices des animaux qu'on y immolait : *feralia diis manibus sacrata festa, a ferendis epulis vel a feriendis pecudibus.*

Cette étymologie est adoptée par Varron ; celle que propose Ovide dérive également du verbe *ferre, quia justa* FERUNT.

Ovide rapporte l'origine de ces fêtes à Énée, mais Tite-Live et Ausone l'attribuent à Numa.

Aucun peuple ne portait plus loin le respect pour les morts que les Romains ; ce peuple, dont le génie était pieux et superbe, grave et farouche ; cette nation qui, trempée de religion, d'austérité et de force, était destinée à vaincre le monde et à le discipliner ; voici ce qu'en dit Roucher dans son *Poëme des Mois* :

Des sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un frère évoquant l'ombre sainte,
Ce peuple, enveloppé de sombres vêtemens,
Trois fois se promenait au fond des monumens,
Y brûlait de Saba les parfums salutaires,
Et couronnait enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux,
Sur l'urne où reposaient les restes précieux.

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,

Touchait peu, je le sais, une froide poussière,
Qui tôt ou tard s'envole, éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.

70. *Une tuile, etc.* (p. 91). On offrait une tuile, parce qu'elle servait à couvrir les tombeaux et le foyer domestique.

71. *Il n'en faut pas davantage pour les morts, etc.* (p. 205). Les offrandes que l'on faisait aux morts étaient, selon Festus, du vin, du lait, du far, du sel, du sang, des parfums et des fleurs. Plutarque y ajoute les fèves, parce que leur forme ressemblait, suivant les anciens, à celle des portes infernales.

On faisait un double usage des objets offerts aux morts. D'abord on en jetait sur les bûchers ou l'on en plaçait sur les tombeaux; de là le proverbe: *Cœnam e rogo capere,* que l'on voit dans l'*Eunuque* de Térence. La partie du bûcher où on les brûlait s'appelait *culina.*

Outre ce premier festin des morts, on faisait aussi des banquets près de leurs tombeaux, banquets que les parens faisaient également tous les ans en février, en commémoration des morts, et ces deux genres de repas lugubres s'appelaient les *Parentales.* Tertullien dit: « Voces porro securos, si quando extra portam, cum obsoniis et matteis tibi potius parentans, ad busta recedis, aut a bustis dilutior redis. »

On fondait des *obits* pour être célébrés après la mort. Une inscription, citée par Guthier, parle d'un homme qui lègue une somme pour que tous les ans *sacrificio ei parentetur;* ces repas se nommaient encore *silicernium, de cœna super silicem posita.*

Les Hébreux connaissaient aussi cet usage funèbre. Baruch parle des repas offerts aux morts. Le sage dit qu'il vaut mieux aller au repas qui se fait après les funérailles d'un mort qu'à celui qui se fait à la naissance d'un enfant.

Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, dit Tobie. Jérémie parle aussi du festin du deuil, et Josèphe observe que

cette cérémonie était si religieusement observée, que ceux qui ne la faisaient pas étaient regardés comme impies.

Saint Augustin travailla beaucoup en Afrique à détruire cette antique superstition. Mais elle s'est perpétuée long-temps parmi nous. Il y a encore des pays, tels que la Franche-Comté, où les parens du défunt servent un repas à ses amis et à ceux qui l'ont accompagné dans sa dernière demeure.

Dans les premiers siècles de l'église, on allait boire et prier sur les tombeaux des martyrs.

On ornait les tombeaux de feuillage :

> ..... Hic ubi densas
> Agricolæ stringunt frondes.

On y jetait aussi des fleurs, et surtout des roses, symbole de la brièveté de la vie. Les inscriptions en font mention :

Item, Lectisternium tempore, PARENTALIORUM, *ex* X — CC. *Memoriis ejusdem Valerianæ et Appi Valerian. Fil. ejus per offic. Tessarior. Quod annis ponatur et parentetur. Item* CORONÆ *myrth. ternæ et tempore* ROSÆ *Jul. ternæ eis ponantur.*

Cette autre inscription prouve en même temps l'usage des mets et celui des couronnes sur les tombeaux.

Et ad monumentum itum, aditum, ambitum atque haustum CORONARE, VESCI *mortuum, mortuas, mortuosve,* OSSA *inferre ut liceat, etc.*

Citons encore une belle inscription grecque que l'on peut traduire ainsi :

« Semez de fleurs le tombeau récemment fermé ; que l'on n'y voie point la ronce épineuse ou le poirier sauvage, mais des violettes, des amaranthes et le narcisse des eaux ; Vibius, que tout soit couvert de roses autour de toi. »

On connaît aussi ces vers de l'attendrissant épisode sur la mort de Marcellus :

> ..... Manibus date lilia plenis ;
> Purpureos spargam flores, animumque nepotis
> His saltem accumulem donis.....

Ce touchant usage s'est conservé jusqu'à nous.

72. *Ce prince offrait des dons solennels au génie de son père* (p. 93). Le pieux Énée, ayant enseveli son père Anchise à Drépane, célébra l'année suivante son anniversaire en Sicile.

Les anciens croyaient que chaque homme avait son génie. Quelques-uns même prétendaient que les hommes en avaient deux: un bon qui portait au bien, et un mauvais qui inspirait le mal. Chacun, le jour de sa naissance, sacrifiait à son génie. On lui offrait du vin, des fleurs, de l'encens, mais on ne répandait point de sang dans ces sortes de sacrifices.

73. *C'étaient les cadavres abandonnés qui brûlaient dans les faubourgs* (p. 93). Les Romains, plus religieux et plus éclairés que nous ne l'avons long-temps été, brûlaient et enterraient les morts hors l'enceinte des temples et des villes. Ils croyaient qu'il était indigne de la majesté des dieux de faire de leur demeure le séjour impur de la putréfaction.

Ces vues philosophiques furent adoptées depuis l'origine de la république jusqu'aux derniers siècles de l'empire. Nous les retrouvons depuis la loi des Douze-Tables: HOMINEM MORTUUM IN URBE NE SEPELITO, NEVE URITO, jusqu'à cette constitution de Théodose le jeune, de l'an 381: « Les corps renfermés dans des urnes ou dans des cercueils, dit cet empereur, seront portés hors de la ville, pour y déposer de la fragilité humaine et ne pas souiller la demeure des habitans; *ut et humanitatis instar exhibeant, et relinquant incolarum domicilio sanctitatem.* »

De là l'usage d'enterrer le long des routes et dans les faubourgs, comme l'attestent les nombreux tombeaux découverts aux environs de Rome et de presque toutes les villes: *Juncto Flaminiæ jacet sepulcro,* dit Martial; et Properce:

> Sic te forte meo ducet via proxima busto.
>
> . . . . . .

Cet usage se prouve encore par ces fréquentes apostrophes aux voyageurs, mises sur la plupart des tombeaux: *Siste viator; aspice viator; adsta viator*, *etc.*

Long-temps le désir d'être enterré près des saints et des martyrs, sur la sépulture desquels furent bâties les premières églises chrétiennes, introduisit l'usage d'inhumer dans les églises. La

vanité acheva bientôt l'ouvrage de la piété. On rougit de pourrir avec le vulgaire; la grandeur exigea des sépultures privées, des sarcophages.

Le même principe religieux fit rapprocher les cimetières des églises; et des considérations, nées de l'ignorance et de l'intérêt, s'opposèrent long-temps à ce que ces réceptacles fétides fussent éloignés du sein des villes. En vain des philanthropes éclairés s'élevèrent contre cette révoltante routine; des préjugés religieux retenaient les esprits; enfin la philosophie l'emporta. Turgot fit rendre à Louis XVI une ordonnance qui proscrivit cet abus trop long-temps toléré.

74. *Jeunes veuves, ne formez pas de nouveaux nœuds*..... (p. 93). Il était alors défendu de se marier. Marsus entend par *viduæ puellæ* de jeunes filles récemment mariées, qui étaient obligées de cesser, pendant ces jours, toutes relations conjugales avec leurs maris. Mais les vers suivans: *Nec tibi, etc.*, seraient une répétition. Il est donc probable qu'il s'agit des veuves auxquelles il était défendu de convoler à de secondes noces. Le bon abbé de Marolles ne s'est-il pas avisé de traduire: « Pendant que toutes ces choses se font, abstenez-vous, femmes mariées, de coucher avec vos maris. »

75. *Pour allumer la torche de pin* (p. 93). On se servait pour torches, dans les noces, du pin ou autres arbres résineux, parce qu'ils purifiaient.

76. *Garde que la lance recourbée ne partage alors ta chevelure virginale* (p. 93). Dès que, selon l'ancien usage, le fer d'un javelot a partagé les cheveux de la fiancée; dès qu'elle a goûté au gâteau sacré (*confarreatio*), ou que l'époux a compté au beau-père le prix de la vierge (*coemptio*), on lui dicte la formule (*ubi tu gaïus, ego gaïa*); on l'enlève, elle passe, sans le toucher des pieds, le seuil de la maison conjugale, et tombe, selon la forte expression du droit, *in manum viri;* son mari est son maître et son juge. Pour qu'il ait le droit de la mettre à mort, il n'est pas nécessaire qu'elle ait violé sa foi, il suffit qu'elle ait dérobé les clefs ou qu'elle ait bu du vin.

Telles étaient la forme du mariage et l'autorité exorbitante du mari, consacrées par les Douze-Tables dont nous possédons

quelques fragmens qui ont été recueillis, rapprochés et classés de manière à présenter l'image d'un code.

Pourquoi maintenant ce fer de lance qui partageait les cheveux de la mariée? Festus en donne ces raisons, dont quelques-unes sont vraiment curieuses : « On ornait aussi la tête de la nouvelle mariée du fer d'une lance qui avait été plongée dans le corps d'un gladiateur vaincu et tué, afin que, comme cette lance avait été étroitement unie au corps du gladiateur, l'épouse fût de même unie à l'époux; ou parce que les femmes sont sous la protection de Junon *Curite*, ainsi appelée, de ce qu'elle porte une lance appelée *curis* chez les Sabins; ou pour présager qu'elle enfanterait des hommes courageux; ou enfin parce que la nouvelle épouse était soumise par les lois au pouvoir de son mari, la lance étant le signe de la puissance et de l'empire. »

Cette raison est la seule bonne ; le droit de la lance était celui de l'homme. Les enfans, la femme, les esclaves étaient des corps, des choses, et non des personnes, puisque le père de famille pouvait les battre, les tuer ou les vendre; à lui seul était dévolu ce terrible droit appelé *jus Quiritium*.

Il est plaisant de voir le naïf Marolles prendre ce fer de lance pour un fer à friser. « *Que le fer à friser,* dit-il, *ne serve point boucler vos cheveux.* »

77. *Que les dieux mêmes se renferment au fond de leurs sanctuaires* (p. 93). Pendant ces lugubres solennités, les statues des dieux, même dans les rues, étaient couvertes d'un voile ; les portes des temples étaient fermées, etc. Cette pratique est décrite par Albinovanus, poète contemporain d'Ovide, dans son élégie à Livie sur la mort à Drusus :

> Diqne latent amplis, nec iniqua ad funera vultus
> Præbent; nec poscunt thura ferenda rogo.
> . . . . . .

Car les Romains, ainsi que la plupart des peuples, regardaient tout ce qui tenait aux morts comme sinistre et impur. Porphyre dit que les prêtres et les aruspices défendaient d'entrer dans les maisons où il y avait un mort. Il y avait alors à la porte une branche de cyprès pour empêcher qu'on n'y entrât par mégarde.

La même opinion régnait chez les Hebreux. Saint Épiphane cite, comme de Moïse, cette loi : *S'il passe devant votre maison un mort, fermez vos portes et vos fenêtres, de peur que la maison n'en soit souillée.*

Isaïe dit que dans le deuil on fermait la porte de la maison; et Philon, que les juifs d'Alexandrie tenaient leurs magasins fermés à cause de la mort de Drusille.

Tout homme, mort dans sa tente, souillait pendant sept jours ceux qui y entraient et tout ce qui y était. Quiconque avait touché un mort, même à la guerre, était impur pendant sept jours, et il était exclus du temple, s'il ne se purifiait pas. Si dans cet état il approchait du tabernacle sans être arrosé de l'eau d'aspersion, il était puni de mort. (*Nombres*, chap. V, VI, XIX, XXXI.)

78. *Autant de jours qu'il y a de pieds à mes vers* (p. 93). Ovide, d'accord avec les calendriers, fixe le dernier jour des Férales au 12 avant les calendes de mars, soit le 18 février. Si on compte ce jour comme les Romains, il restera onze jours pour arriver à la fin du mois, c'est-à-dire autant de jours que contient de pieds un distique élégiaque.

Il n'y a pas la moindre équivoque dans ce sens que nous donnons à ce passage d'Ovide qui a embarrassé les commentateurs. Quelques-uns ont soutenu qu'il fallait entendre les onze derniers jours du mois, mais alors Ovide n'eût-il pas rejeté à la fin de ce livre la description qu'il fait ici de la fête des morts?

79. *Elle fait un sacrifice à la déesse du Silence* (p. 93). Cette déesse du *Silence*, appelée *Tacita*, fut imaginée par Numa, qui la jugea aussi nécessaire à l'établissement de son nouvel état que la divinité qu'il fait parler.

Hensius préfère *anus vinosa* à *anus annosa*, qui est un pléonasme assez insignifiant, et il semblerait qu'il a raison.

Il paraît que cette déesse *Tacita*, qui est la même que l'Harpocrate des Egyptiens, présidait à la grande famille des dieux Mânes, muette et silencieuse comme eux : *Muta Manium silentûm.*

Cette fête suivait celle des morts, et était funèbre comme elle. L'esprit de l'homme, porté naturellement au merveilleux, se

plaît à en revêtir surtout les objets tristes et sinistres. De là la magie introduite dans toutes les cérémonies lugubres.

La vieille prend trois grains d'encens avec trois doigts. Le nombre trois était un nombre mystérieux chez les anciens qui buvaient trois fois en l'honneur des trois Grâces, et crachaient trois fois dans leur sein pour détourner les enchantemens.

Le gouvernement du monde était partagé en trois dieux : Jupiter, Neptune et Pluton. Diane avait trois visages. Il y avait trois Grâces, trois Parques, trois Harpyes, trois Hespérides et trois Sibylles.

Les multiples de trois sont la base politique de toutes les divisions politiques des Romains :

> Martia Roma triplex, equitatu, plebe', senatu,
> Hoc numero tribus et sacro de monte tribuni.

Trois tribus, trente curies, trois cents sénateurs, trente villes latines, etc.

La vieille attache ensuite à une roue d'airain, que l'on appelait RHOMBE, *des fils enchantés.*

Il faut savoir que ce *rhombe,* inventé par les Grecs, était une espèce de toupie dont on se servait dans les sortiléges; on l'entourait de lanières tressées, à l'aide desquelles on le faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie magique avait la vertu de donner aux hommes les passions qu'ils voulaient leur inspirer.

Quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un contraire, le magicien la reprenait, l'entourait en un autre sens de sa bandelette, et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru.

Les amans malheureux la faisaient tourner en adressant à Némésis des imprécations contre l'objet de leur amour dont ils étaient dédaignés.

Dans Properce, les enchantemens prononcés en agitant le *rhombe,* ne peuvent rappeler Cynthie à la vie. Ailleurs, c'est la force irrésistible du *rhombe* qui l'arrache des bras de la même Cynthie.

Dans Ovide (*Art d'aimer*), les fils agités par le *rhombe* sont des philtres amoureux aussi puissans que les herbes, etc.

Dans Théocrite, Vegrus roule la roue d'airain autour de la magicienne Siméthé pour enchanter son amant.

Enfin, dans Martial, c'est un *rhombe* qui, au bruit de l'airain, frappe, divise au haut des cieux l'orbite de la lune.

La vieille roule ensuite sept fèves noires dans sa bouche. Les fèves étaient une offrande funèbre. On croyait qu'elles contenaient les âmes des morts et qu'elles ressemblaient aux portes des enfers. Festus prétend qu'il y a sur ce légume une marque sinistre. Elles tenaient aux mystères de Cérès, qui permit aux Phénéates l'usage de tous les légumes, excepté des fèves. Aussi Pythagore les défendait-il à ses disciples.

On dit que ce philosophe tenait cette répugnance des Égyptiens, qui s'abstenaient de manger des fèves, n'en semaient point, et ne touchaient pas même à celles que le hasard leur offrait. Leurs prêtres, plus superstitieux encore, n'osaient pas même jeter les yeux sur ce légume qu'ils tenaient pour immonde.

Pythagore fut victime de son aversion pour les fèves; il aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivaient, que de se sauver à travers un champ de fèves.

Aristote donne de cette défense plusieurs raisons, dont la moins mauvaise est que c'est un précepte moral par lequel le philosophe défendait à ses disciples de se mêler du gouvernement, fondé sur ce qu'en général le scrutin d'élection se donnait avec des fèves.

Cicéron insinue que cette interdiction était fondée sur ce que ce légume échauffant irritait les esprits, et ne permettait pas à l'âme de posséder la quiétude nécessaire pour la recherche de la vérité. Un autre auteur a prétendu qu'elles furent interdites par un principe de légitimité.

D'autres disent que ce fut pour des raisons saintes et mystérieuses que les pythagoriciens ne révélaient à personne. Quelques-uns aimèrent mieux mourir, dit Jamblique, que de trahir ce secret. Une pythagoricienne se coupa la langue, de peur que la rigueur des tourmens ne lui arrachât la vérité.

Ces fèves étaient au nombre de SEPT. Ce nombre, célèbre

parmi les pythagoriciens, était celui fixé pour les purifications. On le regardait comme sacré, à cause des sept planètes. On élevait sept autels, on immolait sept victimes pour faire descendre les génies sur la terre.

Apulée, avant d'invoquer Isis, se baigne sept fois. La Sibylle répète sept fois les paroles sacrées.

Selon Clément d'Alexandrie, c'était le nombre fatal dans les prédictions climactériques. Chez les Egyptiens, dit Aulu-Gelle, ce nombre était sacré, parce qu'il indique dans le zodiaque les points des solstices et des équinoxes. C'est de là, suivant Plutarque, que, dans les sacrifices d'Osiris, on conduisait une vache sept fois autour du temple, parce que c'est au septième mois que le soleil quitte le solstice d'hiver pour passer à celui d'été.

Dans Callimaque, les chantres harmonieux de Phébus, les cygnes de Méonie vinrent tourner sept fois autour de Délos, et chantèrent sept fois l'accouchement de Latone; et en mémoire de ces chants, Phébus monta sa lyre de sept cordes.

On trouve aussi ce nombre en cent endroits de l'Écriture, et d'une manière particulière à la prise de Jéricho, où sept prêtres, marchant devant l'arche avec sept trompettes, font pendant sept jours sept fois le tour de la ville, et en font tomber les sept bastions.

Enfin, et c'est l'objet le plus important, *la vieille prend une tête de* MÈNE *et la fait rôtir.* La mène était un poisson de vil prix que l'on offrait aux divinités infernales. Suivant Eustathe, on l'offrait à Hécate.

Plutarque nous dit aussi que la tête de ce poisson servait à expier la foudre, et Arnobe prétend que ce fut ce poisson que Numa substitua à l'être animé dont Jupiter lui demandait le sacrifice pour détourner le tonnerre. Enfin, Athénée nous assure que la *mène* était la victime la plus agréable à la déesse *Mania*, à cause de la ressemblance des noms.

La formule, prononcée par la vieille, était relative au silence et à ce qu'elle avait eu soin de coudre la bouche du poisson.

80. *Conduis-la chez les Mânes* (p. 97). Les anciens n'avaient pas des idées bien fixes au sujet des Mânes. Tantôt ils les prenaient pour des âmes séparées du corps, tantôt pour les dieux

infernaux, ou simplement pour les dieux ou génies tutélaires des défunts.

Le mot MANES a été aussi pris quelquefois pour les enfers en général. On a donné à ce mot diverses étymologies :

1° *Manare,* découler, parce que les Mânes occupent l'air d'où ils descendent pour tourmenter les hommes, ou plutôt parce que c'est par leur canal que découlent les biens ou les maux de la vie privée.

2° *Manus,* vieux mot latin qui équivaut à *bonus;* et, selon cette idée, les Mânes sont des divinités bienfaisantes qui s'intéressent au bonheur des hommes avec lesquels elles ont eu pendant leur vie des relations de sang ou d'amitié.

3° *Mann,* homme; et alors ce mot signifie des hommes par excellence, parce qu'il n'y a que des âmes vertueuses qui puissent espérer de devenir des divinités capables de faire du bien aux amis de la vertu.

4° *Moun,* racine orientale d'où se sont formés *Moan, Man,* image, fantôme, etc.

Les Égyptiens, les Phéniciens, les Perses, les Assyriens, et toutes les nations de l'Asie honoraient les ombres.

Les Bithyniens, en inhumant leurs morts, les suppliaient à haute voix de ne pas les abandonner entièrement, et de revenir quelquefois parmi eux; et dans l'intérieur même de l'Afrique, des peuples barbares connurent et pratiquèrent ce culte.

Orphée fut le premier qui apporta parmi les Grecs l'usage d'évoquer les Mânes. Les Thesprotes lui dédièrent un temple à l'endroit où l'on croyait qu'il avait su rappeler l'ombre d'Eurydice. Ce temple devint très-renommé, et, plusieurs siècles après, Périandre y vint consulter l'ombre de sa femme Mélisse.

Le culte des Mânes se répandit dans le Péloponnèse, et on leur adressait des vœux dans les malheurs publics. Ulysse, suivant Homère, leur offrit un sacrifice pour obtenir un heureux retour dans ses états.

De tous les prêtres grecs, les Thessaliens étaient ceux qui excellaient le plus dans l'art d'évoquer les Mânes. Lorsque les Spartiates eurent fait périr Pausanias dans le temple de Minerve,

ils furent obligés de faire venir de Thessalie un prêtre pour chasser son ombre.

Dans un champ, près de Marathon, on voyait les tombeaux des guerriers athéniens morts en combattant contre les Perses. Des cris, dit Pausanias, en sortaient quelquefois, et épouvantaient les voyageurs.

Quelquefois, pour apaiser l'ombre irritée de celui qu'un homicide ou un accident funeste avait privé de la vie, on lui immolait des victimes humaines, on lui érigeait une statue. Ainsi, les éphores, voulant satisfaire aux mânes de Pausanias, lui élevèrent deux statues d'airain, devant lesquelles on offrait tous les ans des sacrifices.

Les Athéniens célébraient une fête solennelle en l'honneur des Mânes, dans le mois anthestérion, pendant laquelle on ne pouvait se marier.

Les Platéens rendaient un culte religieux à ceux qui avaient perdu la vie. Ils offraient des sacrifices sur leurs tombeaux, et la victime, couronnée de myrtes et de cyprès, n'était immolée qu'au son des flûtes et des instrumens les plus lugubres. Ils avaient même une fête générale, où tous les principaux de l'état, montés sur des chars drapés de noir, venaient, près des sépulcres, offrir de l'encens aux Mânes. Le plus considérable d'entre eux faisait ensuite tomber sous la hache un taureau noir, et l'on suppliait les Mânes de sortir de leurs demeures pour humer le sang de l'animal.

En Italie comme en Grèce, les Mânes étaient invoqués comme des dieux; on leur élevait des autels et on leur offrait des taureaux pour les engager à protéger les champs, à épouvanter les ravisseurs des fruits. Caton nous a conservé la formule par laquelle on enjoint aux ombres, à qui l'on vient de sacrifier au milieu d'un champ, de veiller à sa conservation.

De Rome, le culte des Mânes passa dans toutes les contrées de l'Italie. Partout on leur éleva des autels : on mit sous leur protection les tombeaux, et chaque épitaphe, comme on le sait, portait en tête *Dis Manibus*.

Sur des monumens antiques, les dieux Mânes sont appelés tantôt *Dii sacri*, tantôt *Dii patrii*, dieux protecteurs de la famille.

C'était une opinion générale dans les temps héroïques, que les mânes de ceux qui étaient morts dans une terre étrangère, erraient et cherchaient à retourner dans leur pays.

81. *Les deux espèces de Lares, etc.* (p. 97). Les Lares étaient les dieux domestiques, les génies de chaque maison, de chaque ville, les gardiens des familles et les protecteurs des états.

Leur place la plus ordinaire, dans les maisons, était derrière la porte ou autour du foyer. Les statues de ces dieux étaient en petit; on les tenait dans un oratoire particulier; on avait un soin extrême de les tenir proprement: il y avait même, du moins dans les grandes maisons, un esclave uniquement occupé au service de ces dieux; c'était la charge d'un affranchi chez les empereurs. Cependant il arrivait bien quelquefois qu'on perdait le respect à leur égard dans certaines occasions, comme à la mort de quelques personnes chères, parce qu'on accusait les Lares de n'avoir pas bien veillé à leur conservation, et de s'être laissé surprendre par les génies malfaisans. Un jour, Caligula fit jeter les siens par la fenêtre, parce que, disait-il, il était mécontent de leur service. Quand les jeunes garçons étaient devenus assez grands pour quitter les bulles, ils les pendaient au cou des dieux Lares. Les esclaves y portaient leurs chaînes, lorsqu'ils recevaient la liberté.

On distinguait plusieurs sortes de Lares. Les Lares publics, *Lares publici*, qui présidaient aux bâtimens publics; les Lares de la ville, *urbani;* ceux de carrefours, *compitales;* les Lares de chemins, *viales;* les Lares de la campagne, *rurales;* les Lares ennemis, *hostiles*, c'est-à-dire ceux qui avaient soin d'éloigner l'ennemi; *familiares*, ceux qui présidaient aux familles; *parvi*, ceux des campagnes, dont les statues n'avaient rien que de simple, soit pour la matière, soit pour la forme; *publici*, rois et princes qui, élevés au ciel après leur mort, sollicitaient le secours des dieux pour l'état.

On leur sacrifiait un porc dans les carrefours; mais en particulier, on leur offrait presque tous les jours du vin, de l'encens, une couronne de laine ou de fleurs et un peu de ce qu'on leur servait à table.

En général, les Romains appelaient Lares tous les dieux qui

étaient choisis pour patrons et génies tutélaires des lieux et des particuliers, tous les dieux dont on éprouvait la protection, de quelque manière que ce fût. Properce nous dit que ce furent les Lares qui chassèrent Annibal de devant Rome, parce que ce furent quelques fantômes nocturnes qui lui donnèrent de la frayeur.

Les Lares avaient un temple à Rome dans le Champ-de-Mars. Voici ce que M. Michelet dit des Lares et des Pénates :

« L'homme et la terre sont identifiés; les génies de la terre (*Genii loci*) sont les Pénates de l'homme et de sa demeure. A côté des Pénates, se placent dans la demeure les Lares, humbles divinités qui furent des âmes humaines, et qui, n'ayant point été souillées, ont obtenu la permission d'habiter toujours leur demeure et de veiller sur leur famille.

« Le temple des Lares et des Pénates est l'*atrium*, leur autel le *focus*. L'*atrium* manque dans les maisons grecques. C'est là surtout ce qui sépare profondément la société grecque de l'italienne. Pendant que, chez les Grecs, les femmes et les enfans, jusqu'à un certain âge, restaient enfermés dans le gynécée, en Italie, au contraire, femmes, enfans, esclaves nés dans la maison (*vernæ*), tous se réunirent dans l'*atrium*. La société italienne est déjà bâtie, ainsi que la société moderne qui en est sortie, sur l'*atrium* et le *focus*. »

82. . . . . *La fête des Charisties* (p. 97). Le onzième jour des calendes de mars, c'est-à-dire le 19 février, les familles se rassemblaient sous un même toit pour faire un festin auquel n'était admis aucun étranger. Ce jour était appelé *les Charisties*. On lit dans le calendrier rustique : CARI. COGNAT., CARISTIA COGNATORUM.

En partant de l'étymologie latine, cette fête était celle des personnes *chères* les unes aux autres. Si on la fait venir du grec χάρις, grâce, ce sera le jour de la réconciliation et la même étymologie que celle du plus auguste sacrement de l'église romaine.

Voici ce que dit Valère-Maxime de cette fête : « Convivium solemne majores nostri instituerunt, idque CHARISTIA appellaverunt. Præter cognatos et affines nemo interponebatur, ut si qua

inter necessarias personas querela esset exorta, apud sacra mensæ et inter hilaritatem animorum, fautoribus concordiæ adhibitis, tolleretur. »

On voit, dans Ovide, que l'on excluait de ce festin tous ceux dont la conduite et les mœurs n'étaient pas pures, ceux qui s'étaient souillés de quelque crime.

Cet usage, de célebrer un repas de famille après les morts, existait également chez les Grecs. Casaubon, dans Athénée, remarque qu'on n'y servait aucun mets délicat : c'étaient simplement des lentilles et des légumes.

83. *Mais loin, bien loin le frère impie, etc.* (p. 97). Le poète se sert ici de la formule dont le prêtre ou le hérault se servait pour éloigner les profanes du sanctuaire.

84. . . . . *Et qui calcule les jours de sa mère* (p. 97). Ovide veut parler d'une superstition fort en vogue de son temps. Les fils ou les héritiers cupides cherchaient à savoir, par les nombres babyloniens ou les combinaisons chaldéennes, l'année où devaient mourir les personnes dont ils souhaitaient la fin. Tacite en parle dans le premier chapitre de ses *Histoires*, et Ovide lui-même, dans le livre premier de ses *Métamorphoses*, dit :

Filius ante diem patrios inquirit in annos.

85. *Fuyez, race de Tantale, etc.* (p. 97). Ici Ovide fait le catalogue des fameux criminels que flétrit l'antiquité : il commence par la race de Tantale, et veut parler d'Atrée et de Thyeste, fils de Pélops, petit-fils de Tantale. Cette famille fut réellement souillée de crimes. Tantale, roi de Lydie, fut condamné par les dieux à être consumé d'une soif brûlante au milieu d'une fontaine dont l'eau échappe sans cesse à ses lèvres desséchées, pour avoir fait servir aux dieux les membres de son propre fils, afin d'éprouver leur divinité.

Atrée, pour se venger de son frère Thyeste qui avait corrompu sa femme Érope, feignit de se réconcilier avec lui, et lui fit servir, dans un festin, les membres de ses enfans coupés par morceaux; ensuite, Atrée montra au malheureux père, dans un bassin, leurs têtes, leurs pieds et leurs mains. On dit que le soleil se cacha pour ne point éclairer une action si barbare.

Thyeste trouva un vengeur dans son fils Égisthe, né d'un commerce incestueux. Celui-ci assassina Atrée au moment où il faisait un sacrifice, et plus tard Agamemnon, dont il avait séduit la femme Clytemnestre. Il fut à son tour immolé par Oreste, fils de ce roi des rois.

Médée, cette cruelle épouse de Jason, coupa en morceaux son frère qui la poursuivait dans sa fuite avec le chef des Argonautes; plus tard, pour se venger de l'infidélité de ce prince qui la répudiait pour épouser Créuse, fille du roi de Corinthe, elle massacra les propres enfans qu'elle avait eus de Jason, et mit le feu au palais de Corinthe.

Celle qui donna aux laboureurs des semences brûlées est Ino, femme d'Athamas, et belle-mère de Phryxus et de Hellen, issus du premier mariage de ce prince avec Néphélé. Pour réussir à les faire périr, elle en fit une affaire de religion. La ville de Thèbes était désolée par une cruelle famine dont elle était la cause, ayant fait mettre dans de l'eau bouillante le grain qui devait servir de semences, pour en brûler le germe. L'oracle, que l'on consulta dans cette calamité, et qui était gagné par la reine, fit répondre que, pour apaiser les dieux, il fallait sacrifier les enfans de Néphélé. Ceux-ci évitèrent, par une prompte fuite, le sort qui les attendait. Athamas, ayant découvert les artifices de sa femme, fut si transporté de fureur contre elle, qu'il tua Léarque, un de ses fils, et poursuivit Ino jusqu'à la mer où elle se précipita avec Mélicerte, son autre fils.

Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Progné, suivit Térée, roi de Thrace, mari de sa sœur, qui ne pouvait vivre séparée d'elle. Devenu amoureux de cette princesse, Térée lui fit violence, et, pour étouffer les reproches de cette infortunée, il lui coupa la langue, et la laissa dans une tour sous une garde dont il était sûr. Progné, à qui il vint dire que sa sœur était morte dans un voyage, pleura Philomèle, et lui fit élever un monument. Un an se passa avant que Philomèle pût instruire sa sœur de ce qui s'était passé; enfin, elle s'avisa de tracer sur la toile, avec une aiguille, l'attentat de Térée et la situation où elle était réduite. Progné, tout à sa vengeance, profitant d'une fête de Bacchus durant laquelle il était permis aux femmes de

courir les champs, délivra sa sœur, tua son propre fils Itys, et fit servir ses membres dans un festin qu'elle donnait à son mari à l'occasion de sa fête. Philomèle parut à la fin du repas et jeta sur la table la tête de l'enfant. Térée, à cette vue, transporté de rage, demande ses armes; mais les princesses s'échapperent, et pendant qu'elles fuyaient, Philomèle fut changée en rossignol, Progné en hirondelle; Térée, qui les poursuivait, se vit aussi métamorphosé en huppe, et Itys en chardonneret.. Pandion, à la nouvelle de ces horreurs, mourut de chagrin.

86. . . . . *Aux Lares du foyer* (p. 97). Les anciens, avant que de commencer leur repas, en consacraient une portion aux dieux. C'est ce qu'ils appelaient *libare*, terme que les Grecs exprimaient par plusieurs mots : σπένδειν et λείβειν quand ils offraient des liqueurs, et ἀπάρχεσθαι quand ils offraient des mets.

Le texte donne aux Lares l'épithète d'*incincti;* Perse leur donne celle de *succincti*, parce que, sur tous les monumens, ils sont représentés ceints à la manière Gabeni, c'est-à-dire en voyageurs. Ce costume leur était donné, sans doute, à raison de ce qu'ils présidaient aux chemins. Un personnage de Plaute dit en se mettant en route :

> Vos, Lares viales, ut me invoco bene juvetis.

« Vulgus arbitratur, dit Arnobe, eos vicorum atque itinerum deos esse, ex eo quod Græci vicos cognominabant Lauros. »

Ce vase, qu'Ovide appelle *patella*, était enduit de poix, et avait la forme d'une espèce de tasse à anses. Perse dit :

> . . . . . Cultrixque foci secura patella.

C'est de ce mot *patella* que les Lares étaient appelés *Dii Patellarii*, ainsi que tous les dieux du dernier ordre auxquels on faisait de minces offrandes. Plaute, en faisant invoquer toute la hiérarchie des dieux, dit :

> Dii omnes, magni, minutique et Patellarii.

87. *Prenez la coupe de la prière, etc.* (p. 99). C'était l'usage à

la fin des repas, de faire des libations, en versant du vin sur la table ou à terre, en invoquant le nom des dieux, et en leur adressant des prières, des vœux et même des hymnes. Quelques empereurs romains partagèrent les libations avec les dieux. Après la bataille d'Actium, le sénat, en ordonna pour Auguste dans les festins publics, ainsi que dans les repas particuliers.

La statue de ce prince avait été placée dans les carrefours au milieu de Lares *Compitales*. C'est ce que prouve ce passage d'Horace, liv IV, *ode* 5.

« Le vigneron visite tous les jours ses coteaux, et marie la vigne à l'ormeau solitaire. Le soir, il revient joyeux boire le vin qu'il a pressuré, et, à la fin du repas, il t'invoque comme un dieu. Il t'adresse ses vœux, te fait des libations de vin pur, et mêle ton nom à celui des Lares, comme on fait en Grèce de ceux de Castor et du grand Hercule. »

Une ancienne inscription recommande qu'on invite les génies d'Auguste et de Tibère à assister au festin des Charisties, en leur offrant le vin et l'encens : *Thure et vino Genii eorum ad epulandum in ara numinis Augusti invitarentur.*

On rendait le même honneur à ses amis. La formule solennelle dans cet acte était celle-ci : *Bene nos, bene vos, bene illum*, c'est-à-dire je souhaite qu'il se porte bien. Tibulle, II, I, 31 :

> Bene Messalam, sua quisque ad pocula dicat.

Quelquefois on employait le datif; Plaut., *Pers.*, V, I :

> Bene mihi, bene vobis, bene amicæ meæ.

Nos s'entendait des vœux pour le bonheur du peuple romain, et *vos* de ceux pour les Lares.

88. . . . . *Célébrez le dieu qui fixe la borne de nos héritages* (p. 99). Nous avons déjà vu que c'est Numa qui imagina ce dieu, et qui régla les fêtes qui se célébraient en son honneur. Elles arrivaient le 7 avant les calendes de mars, ou le 23 février.

Ovide entre ici dans de plus grands détails sur ce dieu et ses fêtes, il lui adresse une hymne et des prières, et exalte la constance à résister. Cette description est rapide et agréable.

Nous ne pourrions, sans nous répéter, revenir sur Terme et les Terminales. (Voir les notes du livre I.)

89. *Si tu avais conservé les bornes du territoire de Tyrée* (p. 101). Il s'éleva, sous le règne de Théopompe, une guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens au sujet du petit canton de Tyrée qui confinait les deux états, et que chacun prétendait lui appartenir.

Pour épargner le sang, on convint de faire combattre trois cents hommes des plus braves de chaque parti, à condition que le terrain en litige demeurerait aux vainqueurs. Ces deux corps d'élite combattirent avec tant d'acharnement, qu'il ne resta que trois hommes, deux du côté des Argiens, Alcénor et Chromius, et un de celui des Lacédémoniens : c'était Othryades. Les deux Argiens, se regardant comme vainqueurs, allèrent en porter la nouvelle à Argos; mais Othryades resta constamment à son poste, et dépouilla les morts. Le lendemain, les troupes revinrent. Chacun prétendait avoir la victoire : les Argiens, parce qu'il était resté plus de soldats de leur côté; les Lacédémoniens, parce que les deux Argiens avaient pris la fuite, et que le seul Othryades était resté maître du champ de bataille. Il fallut en revenir aux mains; les Lacédémoniens furent vainqueurs. Othryades, avant de rendre le dernier soupir, écrit, avec ses doigts trempés de sang, sur un bouclier ennemi : *Κατὰ Ἀργείων Ὀθρυάδης καὶ Λακεδαιμόνιοι.*

On voit, sur plusieurs pierres gravées, Othryades avec un autre soldat blessé comme lui : il s'arrache la flèche de la poitrine, et écrit en même temps, avec son sang, sur un bouclier qui est devant lui : *A la victoire.*

Stace dit aussi :

> Et Lacedæmonium Thyre lectura cruorem.

90. *On jetait les premiers fondemens du Capitole.....* (p. 101). Tarquin le Superbe, ayant élevé en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve, le temple que Tarquin l'Ancien avait voué dans une bataille contre les Sabins, consulta les augures sur le lieu où il devait le placer. Le mont Tarpéien fut désigné par le vol des oiseaux; mais comme il y avait déjà sur ce mont beaucoup

d'autres temples, Tarquin résolut de les abattre pour donner plus d'étendue à celui qu'il avait dessein de construire. Tous les dieux, à qui ces temples étaient consacrés, cédèrent la place à Jupiter. Il n'y eut que le dieu Terme et la déesse de la Jeunesse qui montrèrent une opiniâtre résistance. Ils furent sourds à toutes les supplications des augures. Aussi leurs autels furent compris dans l'enceinte du temple; l'un était placé dans le vestibule de Minerve, et l'autre dans le temple même.

Servius dit comme Ovide, que la partie du toit du temple sous laquelle était la statue du dieu Terme, était percée.

M. Michelet, cherchant à prouver que les Tarquins étaient des Lucumons étrusques, continue:

« Enfin, ce qui me semble le plus décisif, Tarquin chasse du Capitole tous les dieux latins, excepté la Jeunesse et le dieu Terme, pour y établir les trois grandes divinités étrusques qui devinrent le Jupiter, la Junon et la Minerve des Romains. J'ai peine à comprendre comment Niebuhr, qui en fait lui-même la remarque, s'obstine à faire venir les Tarquins du Latium. La forme même du Capitole, qui répond à celle des temples étrusques, témoigne de l'origine de ses fondateurs. La fondation solennelle de Rome, sa forme primitive (*Roma quadrata*, comme Cosa, etc.); le mystère étrusque du *pomœrium*, attribué à l'Albain Romulus, se rapportent bien plus naturellement à cette époque de la royauté romaine où l'influence étrusque est partout visible. Il faut un gouvernement sacerdotal vivace et patient, comme ceux de l'Inde, de l'Égypte et de l'Étrurie, une de ces théocraties qui croient à leur éternité, pour élever ces prodigieux monumens qu'un roi commencerait peut-être, mais qui seraient abandonnés par son successeur; ce Capitole, dont l'emplacement seul dut être préparé par de si grands travaux, et qui embrassait une enceinte de huit cents pieds de circonférence; cette *Cloaca maxima*, qui porte Rome depuis tant de siècles, et qui semble encore aujourd'hui plus ferme et plus entière que la roche Tarpéienne qui la domine. »

91..... *A la sixième pierre que le voyageur rencontre depuis Rome...* (p. 101). Au sixième mille de Rome, le chemin d'Ostie formait une nouvelle branche qui conduisait à *Laurentum* et à

Lavinium, dont la fille de Latinus donna le trône pour dot à Énée. C'est là qu'était le temple où l'on rendait un culte public au dieu Terme. Il paraît qu'au temps de Numa, ce lieu était la limite du territoire romain de ce côté.

92. *Il faut chanter maintenant l'expulsion des rois...* (p. 101). Il s'est élevé ici une grave contestation entre les chronologistes, pour savoir dans quel mois on devait placer l'expulsion des rois. Quelques-uns ont cru qu'Ovide s'était trompé, et qu'elle devait être placée aux calendes de juin. D'autres ont cru que les rois avaient été chassés dans le mois de février.

Les partisans de la première opinion la soutiennent ainsi :

1°. Après l'expulsion des Tarquins, leurs biens furent abandonnés au pillage. Ils avaient entre autres une pièce de terre dans le Champ-de-Mars. Tite-Live dit que l'on en coupa tous les grains que l'on jeta dans le Tibre, dont les eaux étaient alors fort basses. Or, ces circonstances ne peuvent convenir qu'à un mois d'été, comme celui de juin.

2°. Suivant Denys d'Halicarnasse, lorsque les premiers consuls entrèrent en charge, il s'était écoulé quatre mois de l'année. Or, l'année consulaire commençait alors au mois d'octobre.

3°. Suivant Macrobe, le mois de juin dut son nom à Junius Brutus, parce qu'aux calendes de ce mois, après l'expulsion de Tarquin, il établit des sacrifices en l'honneur de Carna.

A ces trois objections, on peut répondre :

1°. L'expulsion des rois et le pillage de leurs biens ne se suivirent pas immédiatement. Il se passa entre ces deux époques des évènemens qui dûrent occuper plusieurs siècles : la forme de république à adopter, la nomination des consuls, les tentatives des Tarquins, leurs émissaires envoyés à Rome, leurs complots secrets, la trahison qui éclata et les supplices qui la suivirent; car ce ne fut qu'après tout cela que l'affaire des biens des Tarquins fut remise en délibération dans le sénat, qu'on rasa leur palais, qu'on abandonna leurs biens au pillage, et que la récolte de leur terre au Champ-de-Mars fut jetée dans le Tibre. D'un autre côté, l'ordre du calendrier, comme nous l'avons déjà remarqué, était fort incertain dans les premiers siècles de Rome.

Souvent, dit Macrobe, l'été occupait les mois que doit occuper l'hiver.

2°. Il n'est pas douteux que Denys d'Halicarnasse n'ait voulu parler de l'année grecque et olympique. Ce sont même ses expressions : *Ce fut au commencement de la soixantième olympiade*, dit-il, *que l'empire romain passa de la domination des rois à celle des consuls, etc.* Or, on sent combien il y aurait d'incertitude à vouloir rapprocher, sur ce point, l'année romaine et l'année grecque, après les changemens que l'une et l'autre éprouvèrent.

3°. La raison de Macrobe n'a rien de positif. Qui prouve que les sacrifices à *Carna* aient eu lieu aussitôt après l'expulsion des rois?

Mais le sentiment le plus probable et le mieux fondé, est que le bannissement des rois doit être placé en février. On lit dans le calendrier de marbre du palais Maffie, au sixième jour avant les calendes de mars : REGIF. N. *Regifugium, nefastus.*

« Le bannissement des rois, dit Niebuhr, était célébré tous les ans, le 24 février, par une fête nommée *Regifugium* ou *Fugalia.* C'est à cela que se rapporte l'indication de Denys, lequel dit qu'il y avait encore quatre mois pour achever l'année. C'est une approximation calculée sur le calendrier attique, dont le premier mois s'adapte tantôt plus, tantôt moins à celui de juillet, et d'après la supposition que cette fête aurait eu lieu à un jour historiquement déterminé. Néanmoins sa liaison avec les *Terminalia*, qu'elle suit immédiatement, nous conduit à penser que ce jour fut uniquement choisi en conformité avec les idées symboliques. »

« L'expulsion des prêtres-rois de Tarquinus, dit M. Michelet, était célébrée tous les ans à Rome par une fête, comme l'était chez les Perses la *Magophonie*, le massacre des Mages, c'est-à-dire des prêtres mèdes, qui, à la mort de Cambyse, avaient usurpé la royauté sur les Perses. Toutefois les Romains, comme les Perses, reconnaissaient la supériorité de ceux qu'ils avaient traités si mal. Ils continuèrent de consulter les augures étrusques dans les occasions importantes; les patriciens leur envoyaient même leurs enfans en Étrurie; mais le peuple les vit

toujours avec défiance, et lorsqu'il se crut trompé par eux, il les punit cruellement et sans égard à leur caractère sacré. »

93. *Et la ville sans chef et sans défense est livrée aux Romains* (p. 103). Gabie était une ville des Latins, colonie d'Albe.

« Sa grandeur dans des temps reculés, dit Niebuhr, est encore manifeste par les murs du sanctuaire du temple de Junon, et Denys l'aperçut encore plus positivement dans les ruines de la vaste enceinte, renversée par un conquérant destructeur (car la ville était bâtie en plaine), ainsi que dans les restes de plusieurs édifices. Comptée parmi les trente villes latines, elle méprisa la résolution de s'humilier, prise par une assemblée où ceux qui n'étaient cependant pas des égaux avaient un suffrage égal; de là naquit entre elle et Rome une guerre opiniâtre. Il n'y avait que douze milles de distance entre les villes ennemies; et, pendant plusieurs années, le pays intermédiaire eut à souffrir toutes les horreurs de la guerre; on n'en prévoyait point la fin, car toutes deux étaient invincibles dans leurs murs, etc. »

94. *Voilà que du sein des autels, etc.* (p. 101). « Mais la sécurité que donnait un bonheur non interrompu, dit Niebuhr, fut troublée par un horrible présage. Un serpent s'échappa de l'autel de la maison royale, et enleva la chair de la victime. C'était alors le temps de la plus grande considération de l'oracle pythien. Le roi envoya à Delphes ses fils Titus et Aruns, et les chargea de riches présens, afin de connaître de quel danger il était menacé. La Pythie, dont les suggestions ne faisaient qu'assurer et confirmer les pressentimens à l'aide desquels nous devons trouver notre sentier dans la nuit des destins (suggestions qui égaraient celui auquel manquaient ces pressentimens), la Pythie répondit que Tarquin tomberait, quand un chien parlerait une langue humaine. Celui auquel le dieu songeait, se trouvait dans le temple avec les ambassadeurs; il s'était rendu agréable par le don d'une baguette d'or, renfermée et cachée dans un bâton creux. La sœur du roi Tarquin, mariée à M. Junius, avait donné le jour à deux fils que leur père avait laissés mineurs. L'aîné avait été mis à mort par le tyran à cause de sa richesse; le second, Lucius, conserva la vie par une feinte démence : il se nourrissait de figues sauvages et de miel. Les insensés étaient sacrés aussi pour

les Romains ; d'ailleurs, en sa qualité de tuteur, Tarquin avait la jouissance de la fortune de son imbécile parent. Ce L. Junius, que pour cette raison on appelait Brutus, avait accompagné à Delphes les jeunes Tarquins. Quand ils eurent rempli la mission de leur père, ils consultèrent l'oracle pour eux-mêmes, pour savoir qui règnerait à Rome après lui. La prêtresse répondit : « Ce sera celui qui le premier donnera un baiser à sa mère. » Les fils du roi résolurent de s'en remettre au sort et de s'arranger de façon que Sextus n'en apprît rien. Brutus descendit la montagne en courant, et se laissa tomber de manière à ce que ses lèvres touchassent la terre, au centre de laquelle est Pytho, son sanctuaire primitif.

« D'autres présages et des songes inquiétaient le roi ; des aigles avaient niché sur le palmier de son jardin ; ils étaient allés chercher de la nourriture ; des vautours, en grand nombre, fondirent sur le nid, en précipitèrent les aiglons encore sans plumes, et chassèrent les aigles qui revenaient trop tard. Le roi rêva que deux béliers, nés du même père, lui étaient amenés à l'autel, qu'il choisissait le plus beau pour victime, et qu'il était renversé par l'autre ; en même temps il rêva que le soleil changeait de cours, et qu'il retournait d'Occident en Orient. En vain les interprètes des songes l'avertissaient de se garer de celui qui lui paraissait simple comme un mouton ; en vain l'oracle était d'accord avec cette vision nocturne ; il fallait que le destin s'accomplît. »

95. *Cependant les enseignes romaines sont plantées devant Ardée* (p. 105). Ardée, ville des Rutules, refusait de se soumettre : on l'assiégeait avec de grandes forces ; elle était placée sur une montagne isolée et volcanique, à parois taillées à pic ; et là où le rocher s'abaissait, il y avait des murailles en moellons de tuf. Une telle forteresse eût été imprenable, même pour l'art des sièges d'une époque plus récente, où la mécanique s'était perfectionnée, à moins toutefois que des tours de même hauteur que le roc ne pussent être construites et serrées contre sa base. Mais dans ces temps-là, quand la trahison ne réussissait pas, la famine était le seul moyen de réduire une place qu'on ne pouvait ni escalader ni miner. L'armée romaine, campée devant Ardée,

attendait donc sous ses tentes que les Rutules eussent consommé leurs provisions. (NIEBUHR.)

96. *Et nous empêche d'aller consacrer nos armes aux dieux de la patrie* (p. 105). Souvent, au retour de la guerre, on consacrait les armes aux dieux :

> Miles ut emeritis non est satis utilis armis,
> Ponit ad antiquos quæ tulit arma deos.
> OVID., *Trist.*, IV.

Lucain dit aussi :

> Rupta quiris populi, stratisque excita juventus
> Diripiunt sacris affixa penatibus arma.
> Quæ pax longa dabat.....

On sait que cet usage est parvenu jusqu'à nous ; il n'y a pas long-temps que la victoire déposait dans les temples les drapeaux que la religion avait bénis. C'est ainsi que chez les Romains les dépouilles opimes ornaient la voûte des temples :

> ..... Tamen excipit omni
> Exuvias Diana tholo, captivaque tela
> Bellipotens.....

97. *Tout à coup le guerrier à qui Collatia a donné son grand nom* (p. 105). Ovide veut parler de L. Tarquin, qui avait pris le nom de Collatin de la ville de Collatia, qu'il habitait, et dont il avait reçu l'investiture. Il était petit-fils d'Arons, frère aîné de Tarquin l'Ancien, après la mort duquel celui-ci était venu s'établir à Rome.

Le morceau qui suit est regardé, par d'habiles critiques, comme un chef-d'œuvre de poésie imitative ; il est impossible de mieux peindre la rapidité de l'action. Les vers d'Homère ne sont ni plus légers ni plus aériens, si je puis m'exprimer ainsi, lorsqu'il peint une course de chevaux, ou la vitesse des cavales d'Énée, ou Neptune volant sur les flots, etc.

98. *Ils entrent et trouvent la fille du roi, le sein couvert de guirlandes, prolongeant devant des coupes de vin son orgie nocturne* (p. 105). *Nurum* est pour *nurus*, car les trois fils de Tarquin étaient mariés.

Le poète traite d'ORGIE, *mero posito*, le festin où les bras du roi se divertissaient avec leurs compagnes, parce que l'usage du vin était défendu aux dames romaines.

Les princesses, pour apaiser leur génie, s'étaient d'abord couronné la tête de guirlandes; mais dans l'exaltation du vin et la bonne chère, ces couronnes flétries tombaient négligemment sur leur gorge; c'est ce que le poëme exprime par ces mots: *fusis per colla.*

Il n'est pas hors de propos de parler ici de cette voluptueuse habitude des anciens de se couronner de fleurs, de s'oindre de parfums dans tous les festins. Point de description de banquets sans que cet usage ne soit relaté: « Apporte des parfums, des couronnes et du vin vieux, du temps de la guerre des Marses, » dit Horace à son esclave.

« Je hais les mains économes, s'écrie ailleurs le joyeux *viveur;* qu'on sème partout des roses. »

Dans un tableau trouvé à Herculanum, le parquet d'un appartement, où un homme et une femme sont couchés devant une table, est parsemé de roses.

Ces couronnes n'étaient ordinairement qu'un simple ruban dont on se ceignait la tête pour tempérer les vapeurs du vin. On les fit ensuite en lierre, parce qu'on croyait que les feuilles de cet arbuste avaient la vertu d'empêcher l'ivresse. On en faisait de myrte et d'ache.

99. .... *Elle filait, etc.* (p. 105). Ce contraste entre les mœurs des filles de Tarquin et de Lucrèce est du plus grand effet. Le récit d'Ovide est tout-à-fait identique à celui de Tite-Live, on dirait qu'il n'a fait que traduire en vers la prose de cet historien, comme on dirait que Plutarque n'a fait que copier en cet endroit les vers d'Ovide.

Ce portrait de Lucrèce n'est que l'image des mœurs antiques des femmes à Rome, dans la Grèce et dans l'Orient. La mère du roi David fait sous ses yeux la toile et les étoffes pour l'usage de la famille. Calypso s'amuse à ourdir la toile. Pénélope occupe ainsi ses loisirs, et éloigne les poursuites de ses amans. Les Troyennes quittent leurs laines et leurs fuseaux pour voler aux armes. Hélène et Andromaque brodent des voiles. La tunique

d'Achille est l'ouvrage de sa mère Thétys, et celle d'Alexandre, celui de ses sœurs.

Chryséis est aussi habile que Clytemnestre dans les ouvrages de broderie. Au fond de sa grotte, la mère d'Aristée est occupée à filer au milieu de ses nymphes. La Grecque, amante de Clinie, dans Térence, charme par de pareils ouvrages les ennuis de l'absence de son bien-aimé.

« Nous l'avons trouvée travaillant au métier. Elle était simplement vêtue..... ses cheveux épars tombaient négligemment autour de son cou d'albâtre. La vieille filait la trame. Il y avait encore, au même métier qu'Antiphile, une petite esclave, etc. »

C'est encore ainsi que Virgile nous peint la femme laborieuse dans le livre VIII de l'*Énéide* : « Elle se lève long-temps avant le jour, réveille son feu assoupi sous la cendre, et distribue de longues tâches à ses ouvrières qu'elle fait travailler à la lueur d'une lampe. »

Telles étaient les sévères occupations des femmes dans les premiers temps, et il en était encore ainsi du temps d'Ovide et dans les siècles postérieurs. Les lois romaines appelaient *mundus muliebris*, *ornamenta muliebria*, les fuseaux, la laine, etc., et Lucien dit que les qualités d'une femme sont de savoir carder la laine et filer.

Vitruve, décrivant la construction d'une maison grecque, dit : « On y voit de grandes salles où les femmes travaillent avec leurs ouvrières. » On sait que ces salles étaient appelées gynécées du mot grec γυνὴ, *femme*.

Suétone nous apprend qu'Auguste ne se servait habituellement que des vêtemens tissés par son épouse, sa sœur, ses filles et ses petites-filles.

Théodora, femme de l'ingrat Justinien, condamna le vainqueur de Totila, l'eunuque Narsès, à filer avec ses filles dans l'atelier, et à présider à leurs ouvrages.

Cette simplicité de mœurs se retrempa dans la barbarie du moyen âge. Éginhart rapporte, du grand Karle, ce que Suétone dit d'Auguste, et entre autres mille exemples, on peut citer la fameuse tapisserie de Bayeux que des documens authentiques

prouvent être l'ouvrage de Mathilde de Flandre, femme de Guillaume le Conquérant, et de ses filles.

Aujourd'hui, les femmes ont renoncé à ces travaux grossiers; des arts agréables, et d'une intéressante frivolité, ont le privilège exclusif de leur plaire; et grâce à cette révolution de goûts et de principes, on ne voit plus de Lucrèces filer des habits pour leurs époux, ni se donner la mort après avoir violé la foi conjugale. C'est un progrès de la civilisation, ainsi qu'il est convenu de dire.

100. *C'est à votre maître que nous enverrons cet habit militaire....* (p. 205). Ce vêtement militaire, Ovide l'appelle *lacerna*. C'était une espèce de manteau à franges courtes et recouvrant la tête, que l'on mettait sur la toge, surtout en temps de pluie; on s'en servait encore pour aller aux spectacles; il était de laine, teint en pourpre pour les gens riches, et en brun roux pour le peuple : on l'attachait sous le menton avec une agrafe. A partir des guerres civiles, tout le monde le porta à Rome, militaires, peuple, magistrats même, etc.

101. *Toute mourante qu'elle est, elle prend garde de tomber avec décence* (p. 211). Il me semble que cette observation minutieuse est tout-à-fait de mauvais goût. C'est le même défaut que J.-J. Rousseau, ce génie qui avait si souvent l'instinct du vrai, reprochait aux acteurs de son temps, élevés à l'école de la Clairon : « Les situations les plus vives, disait ce grand écrivain, ne font jamais oublier à l'acteur des attitudes élégantes; et si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence et tombant comme Polyxène, il ne tombe point, etc. »

Nous ne quitterons pas l'article de Lucrèce sans citer les jugemens que d'habiles critiques ont portés sur la mort de cette vertueuse Romaine; voici ce qu'en pense Niehbur, auquel nous ne nous faisons pas faute de recourir, parce que nous regardons son *Histoire romaine* comme une des sources les plus pures :

« Ni la soif du sang, ni l'avarice des tyrans de l'antiquité, n'étaient ce qu'il y avait de plus terrible pour les sujets; ils les avaient en horreur, plutôt parce que leurs femmes, leurs filles ou leurs garçons, qui avaient allumé la brutale passion de leur

oppresseur, ne pouvaient échapper à l'infamie que par la mort. Les outrages, pareils à ceux que souffrit Lucrèce, étaient fort ordinaires. Ce qui causa la perte des Tarquins, c'est que le rang de Lucrèce ne la préserva point. »

Citons encore un fragment du jeune et savant professeur Ampère, sur l'*Histoire des lois par les mœurs.*

« Puis vint la grande révolution, l'expulsion des Tarquins. Un profond mystère enveloppe cet évènement défiguré par les inventions et les déclamations des âges suivans. Quant à ce qui nous occupe, ce qu'on y voit, c'est le soulèvement des mœurs contre celui qui les avait violées en la personne de Lucrèce. Quel que soit le degré de créance qu'on accorde à l'admirable récit de Tite-Live, il prouve quelque chose pour la gravité et la pureté des vieilles mœurs domestiques, pour leur empire sur les âmes, surtout quand on rapproche la chute de Tarquin de celle d'Appius. Fable ou histoire, la tradition admit deux fois que la pudeur romaine avait placé le fer vengeur aux mains de la Liberté, et qu'au temps de Lucrèce, comme à celui de Virginie, les mœurs, par une insurrection vraiment sainte, amenèrent le changement des lois. »

102. *Brutus arrive, etc.* (p. 211). Voici les réflexions que fait M. Michelet sur Brutus :

« Au moment où l'outrage fait à Lucrèce par un des Tarquins souleva le peuple contre eux, ils avaient confié la première magistrature, la place de tribun des Célères, à l'imbécile Brutus. Il usa du pouvoir de cette charge pour les chasser de Rome, ensuite de Collatie. Ils restèrent à Gabies, et sans doute à Tusculum. Ce Brutus, qui fait exiler Tarquin Collatin, l'époux infortuné de Lucrèce, comme appartenant à la famille des tyrans, est lui-même fils d'une Tarquinia, et neveu de Tarquin le Superbe. Cette contradiction choquante semble indiquer que toute cette histoire exprime, par des noms d'hommes, des idées générales ou collectives. *Brutus,* fils de *Tarquinia,* peut signifier l'indépendance nationale succédant à la tyrannie des Tarquins. Les fils de Brutus sont les Romains affranchis ; quelques-uns d'entre eux conspirent pour le rappel des Tarquins, et sont condamnés par Brutus, leur père.

« Les Grecs, qui rédigeaient les premiers l'*Histoire romaine*, d'après les brèves indications des anciens monumens, n'y trouvant plus le nom de Brutus qu'à l'époque du tribunat, ne pouvant le faire vivre si long-temps, et ne concevant pas que Brutus, originairement patricien, puisqu'il fut le premier consul, devienne plébéien pour fonder le tribunat, tirent encore d'une idée deux hommes, comme Romulus et Tullus, Tarquin l'Ancien et Tarquin le Superbe. Puis ils cherchent à se débarrasser du premier Brutus d'une manière régulière. Il faut qu'il meure, il mourra du moins d'une manière héroïque. Les Véiens, alliés de Tarquin contre Rome, s'avancent ayant à leur tête le jeune Aruns, second fils de Tarquin. Le nom d'Aruns est invariablement celui du frère de Lucumon, et c'est aussi probablement un nom générique. Aruns et Brutus s'aperçoivent, lancent leurs chevaux l'un sur l'autre, et périssent au même instant d'un coup mortel; c'est la mort d'Étéocle et de Polynice. »

Niebuhr, dont la lumineuse critique est d'un grand secours dans cette partie ténébreuse de l'histoire romaine, élève des doutes sur la fidélité de la narration de Tite-Live :

« S'il n'est pas incroyable, dit-il, que Brutus soit le petit-fils du premier Tarquin, ce qu'on raconte d'ailleurs de lui n'en démontre pas moins un enchaînement d'absurdités. Pour le second Tarquin, une durée de règne de plus de vingt-cinq ans ne saurait être réclamée ni par les défenseurs du caractère historique de cette narration, ni par le critique non prévenu. Mais comment donc concilier l'assertion qui fait de Brutus un enfant au commencement de ce règne, tandis qu'à la fin il est père de deux jeunes gens qui conspirent avec les exilés? Ce que dit Denys, qu'ils étaient à peine sortis de l'enfance, n'est qu'une allégation de mauvaise foi et sans résultat. D'ailleurs, comment celui qui passait pour un imbécile, pouvait-il être le représentant du roi, obligé à des fonctions sacerdotales, et jouissant du droit de convoquer les citoyens? Quoi! celui qui était revêtu d'une pareille dignité n'aurait pas même été maître de sa propre fortune! »

Et ailleurs, pour soutenir que Brutus était plébéien, il dit :

« Que Sp. Lucretius avec P. Valerius, Collatin avec Brutus,

soient venus ensemble dans la maison profanée, qu'ensemble ils aient juré le bannissement des tyrans, cela a toute l'apparence d'une action historique, et cependant ce serment des quatre Romains n'est que le symbole de la concorde entre les trois tribus patriciennes et la *plebs*. Toutefois, mon intention n'est pas de contester, que des quatre personnages ainsi nommés, chacun ait représenté son ordre, que peut-être même ils furent à la tête de la république jusqu'à l'organisation du consulat. Valerius y est pour la tribu sabine. Que Lucretius ait appartenu aux Ramnès, c'est ce qui résulte déjà de cette circonstance, que les licteurs de Valerius passèrent à lui comme au plus noble; mais cela résulte, bien plus encore, de sa qualité de préfet de la ville, qualité qui était liée à la dignité de premier sénateur; or, celui-ci était le premier parmi les dix premiers des Ramnès. Lucretius, à raison de cela, était donc interroi. Collatinus, comme membre de la *gens Tarquinia*, était pour les Lucères, et Brutus pour les plébéiens. »

Et plus loin :

« Je n'hésite point à le ranger (L. Brutus) dans l'ordre des plébéiens qu'il représenta parmi les quatre. La maison Junia le considérait avec orgueil comme le fondateur de sa noblesse, et la qualité de plébéien, spécialement pour les Brutus, ne saurait être douteuse à partir de la loi Licinia; elle se manifeste par des tribunats du peuple jusqu'à la fin de la république; enfin, dans le cinquième siècle, il arrive plus d'une fois que, dans les fastes consulaires, un Junius Brutus soit le collègue plébéien. Il est vrai que, dans plusieurs *Gentes* patriciennes, les familles plébéiennes ont seules atteint les derniers siècles, et il serait possible, quoique l'on en puisse difficilement citer un exemple, que celles-ci eussent conservé le surnom distinctif de ces *Gentes* patriciennes auxquelles elles étaient alliées. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . « Que la tradition appelle L. Brutus fils de Tarquinia, cela ne démontre historiquement rien contre sa qualité de plébéien; cela tient à la fiction poétique sur sa dissimulation: d'ailleurs, cela fût-il de quelque valeur, jamais les mariages inégaux ne furent défendus; ils étaient même très-fréquens. Enfin,

nous ne voulons pas le cacher au lecteur, si son tribunat des *Célères* est difficile à concilier avec cette qualité de plébéien, un usurpateur a pu s'attribuer la collation d'une place qui, d'après les lois, ne pouvait être conférée qu'au moyen d'une élection. Les tyrans grecs en agissaient ainsi, tant qu'il leur semblait bon; et il est bien entendu qu'en cela ils n'observaient pas les privilèges des ordres. Tarquin avait fait tourner à son profit la jalousie des patriciens; désormais il avait à les surveiller; afin de le perdre, Brutus peut avoir trompé le tyran par un dévoûment simulé. Il n'est pas non plus étranger à la question qui nous occupe, de remarquer que la dignité de *magister equitum* était généralement considérée comme la continuation de ce tribunat des *Célères*, et qu'un plébéien pouvait en être revêtu dans un temps où le consulat n'était pas accessible à son ordre. »

103. *Brutus, de sa voix puissante, enflamme les citoyens.....* (p. 113). Denys rapporte le long discours que prononce Brutus devant tout le peuple rassemblé autour du cadavre de Lucrèce, gisant devant le palais du sénat.

104. *L'autorité passe aux mains d'un consul annuel* (p. 113). Le poète emploie ici le singulier pour le pluriel :

105. ..... *Ne vois-je pas l'hirondelle, avant-courrière du printemps* (p. 113)? Ovide paraît rejeter l'arrivée des hirondelles au 21 ou au 22, quatre jours après l'entrée du soleil *aux Poissons*. C'est le sentiment d'Eudoxe et de Geminus. Le calendrier de Ptolémée fixe aux 28, 29 et 30 le retour de l'hirondelle; de là, les Arabes ont supprimé un des deux poissons, et y ont substitué une hirondelle. Aussi Scaliger a-t-il dit, en parlant du poisson boréal : « In ejus μορφώσει, caput hirundinum ei affigunt Chaldæi; sed ego puto ab eo quod quum sol est in extremo pisce, hirundo incipit videri, quæ veri præludit. »

Athénée nous apprend, qu'au mois de mars, on allait mendier au nom de l'hirondelle, surtout à Rhodes, et que cela s'appelait *chélydoniser*.

106. *Le nom d'Équirie, etc.* (p. 113). Le trois des calendes de mars ou le 27 février, on célébrait les Équiries, qui consistaient en de grandes courses de chevaux : *Equiria ab equorum cursu : eo enim die currunt equi in campo Martio*. Romulus les in-

stitua en l'honneur de Mars à l'instar des Carmenales. Elles se faisaient dans le Champ-de-Mars, et au milieu d'un espace circonscrit, et non dans un cirque, comme quelques-uns l'ont cru.

On a pensé aussi qu'elles avaient pour objet la revue des chevaliers et l'instruction des chevaux : mais les expressions de Varron, *currunt in campo*, ne permettent pas d'adopter cette idée.

D'ailleurs, on sait que la revue de la cavalerie romaine se faisait aux ides de juillet, dans une marche solennelle, depuis le temple de l'Honneur, hors la ville, jusqu'au Capitole.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Romains avaient pour les chevaux cette passion que notre siècle croit lui appartenir exclusivement. Martial peint un petit-maître, de son temps, qui se rappelait tous les noms de tous les aïeux d'Hirpin, fameux cheval de course, depuis Aquilon, tige de sa noble race.

LIVRE TROISIEME.

1. *Et puis tu sais bien que Minerve* (p. 115). Minerve ne présidait pas seulement aux arts, mais encore à la guerre. Lucien dit qu'on la représentait avec des costumes différens, suivant qu'elle était considérée comme déesse de la guerre ou deesse des beaux-arts. Cicéron, contre l'opinion de tous les mythologues, dit qu'elle est la même que Bellone.

2. *Silvia la vestale..... allait un matin puiser de l'eau pour les sacrifices* (p. 111). Ovide, abusant de la fécondité de son génie, revient encore sur l'histoire de la naissance de Remus et de Romulus, dont il a déjà parlé dans le dernier livre. Seulement il donne de nouveaux détails.

Nous ne parlerons que de cette circonstance de l'eau que porte la vestale dans son vase d'argile.

Il a été question, dans les notes du premier livre, de l'usage des expiations par l'eau, et de la nécessité d'approcher des autels les mains pures. C'est de là qu'était venue la coutume religieuse

apporta d'autres alimens, et d'autres oiseaux consacrés aux augures planaient au dessus des enfans pour en éloigner les insectes. Faustulus, berger des troupeaux du roi, vit ce singulier spectacle : la louve se retira devant lui, laissant les enfans aux soins des hommes. Acca Larentia, femme du berger, devint leur mère nourricière; ils grandirent avec ses douze fils sur le mont Palatin, sous des huttes de paille construites de leurs mains. Celle de Romulus, toujours réparée, fut religieusement conservée jusqu'au temps de Néron.

7. ..... *Dans le mois de décembre, consacré aux festins joyeux* (p. 119). C'était dans le mois de décembre que se célébraient les Saturnales, fêtes où la licence confondait tous les rangs, et dont les jeux et les plaisirs bruyans faisaient la principale solennité.

8. *Alors des murs s'élèvent, petits, peu formidables, que Rémus pourtant se repentit d'avoir osé franchir* (p. 119). La fondation de Rome était célébrée le jour de la fête de Palès, le 21 avril. Le peuple des campagnes, qui avait fourni à Rome ses premiers habitans, invoquait la protection de la déesse pour la fécondité de ses troupeaux; on lui demandait pardon de la violation involontaire des lieux sacrés, et l'on se purifiait par des feux de paille: c'est ainsi que nos aïeux allumaient des feux de mai.

Romulus se mit en devoir de tracer le *Pomœrium*, c'est-à-dire ce qui est derrière ou après le mur (*post mœnia*). Il mit un soc d'airain à sa charrue, et l'attela d'un bœuf et d'une vache, puis traça un sillon autour du mont Palatin, de manière à y renfermer une partie considérable du territoire qui est au pied de cette colline. On dirigea la charrue de manière à rejeter toutes les glèbes vers l'intérieur. Romulus était suivi de gens qui veillaient à ce qu'aucune ne restât couchée autrement. Dans le *Comitium*, on construisit une voûte, et l'on y réunit les prémices de tous les dons de la nature qui entretiennent la vie de l'homme. Ce lieu fut appelé *Mundus*, et, à trois différens jours de l'année, c'était pour les âmes des morts une porte ouverte vers les enfers.

La ville fut entourée de remparts et de fossés, en suivant la trace du Pomœrium. Rémus, encore irrité de l'injustice qu'il

avait soufferte, en ne donnant pas son nom à la ville naissante, quoique les augures se fussent déclarés pour lui, franchit avec ironie cette misérable fortification ; mais il fut tué par Romulus ou par Celer, et dès-lors on regarda comme établi le présage que nul ne franchirait les murailles de Rome autrement qu'à sa perte.

9. *Toutefois, Mars, dès long-temps, était la première divinité du Latium, etc.* (p. 121). Indépendamment du système général adopté sur les dieux, chaque contrée et chaque ville avait sa divinité choisie à laquelle elle adressait un culte particulier.

Les Romains, peuple qui ne dut sa grandeur qu'à la puissance de ses armes, se mirent spécialement sous la protection de MARS, déjà adoré des Sabins sous les noms de Mamers ou Mavors. Aussi la plus grande partie des as romains portent-ils la tête de Mars. Quelques médailles ont aussi le même type.

MINERVE fut de même la divinité protectrice d'Athènes. Séjour des sciences et des arts, cette ville dut être consacrée à la déesse qui y présidait. On peut voir dans Pausanias, combien de temples, d'autels et de statues lui étaient érigés à Athènes et dans toute l'Attique. Presque toutes les médailles frappées à Athènes portent au revers la tête de Pallas ou son oiseau favori.

DIANE fut particulièrement honorée dans l'île de Crète, comme nous l'apprennent Strabon et Pausanias, et elle prit, d'un des promontoires de cette ville, le surnom de *Dictyne*. Plusieurs médailles de Crète confirment ce qu'Ovide dit de cette déesse qui y était aussi appelée *Britomarte*.

VULCAIN, considéré comme le feu, eut pour résidence chez les Grecs, Lemnos, et chez les Latins, la Sicile, parce que ces deux îles renferment des volcans.

Sur plusieurs médailles de Lemnos, on voit l'enclume, le marteau et la tête de Vulcain. Si Ovide appelle Lemnos le pays d'Hypsipyle, c'est que cette princesse y régnait, et y donna ce bel exemple de piété filiale que Stace a chanté en vers ampoulés.

JUNON n'était pas seulement adorée à Samos et à Carthage, elle avait encore un culte particulier à Mycènes et à Lacédémone.

Pausanias parle de la statue d'un vainqueur aux jeux Olympiques qui était dans le temple de Junon Lacédémonienne, et ailleurs il dit que l'on trouvait à quinze stades de Mycènes un temple à Junon au pied du mont Eubée. Il parle aussi du culte que les Spartiates rendirent à Junon, surnommée *Aigophage*, parce qu'ils lui immolaient des chèvres.

Avec les plus simples notions de mythologie, on sait que PAN ou Faune était la principale divinité de l'Arcadie.

10. ..... *C'est le troisième chez les Albains, etc.* (p. 121). Bien avant la fondation de Rome, les colonies grecques et étrusques avaient importé dans le Latium les premières connaissances. Chaque peuple avait déjà sa manière particulière de mesurer le temps, et chacune, suivant Ovide, avait un mois consacré à Mars. La perte des calendriers de ces peuples et le silence des historiens à cet égard, ne permettent pas de rien ajouter à ce que dit Ovide. Seulement nous préciserons la position géographique de ces nations.

Les Albains habitaient une partie du Latium proprement dit, où Albe fut fondée par Ascagne, fils d'Énée, trois cents ans avant la fondation de Rome, d'après Virgile qui, sur ce point, se trouve d'accord avec Tite-Live et Trogue-Pompée. Denys d'Halicarnasse est le seul qui élève à quatre cent quatre-vingt-sept ans l'espace qui sépare la construction des deux villes. D'après une autre indication tout aussi contraire à la chronologie grecque, et dont Servius nous a conservé la connaissance, il s'était écoulé, depuis la destruction de Troie jusqu'à la fondation de Rome, trois cent soixante ans, tout autant que depuis cette fondation jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois.

Albe, la première de trente villes latines, la métropole de Rome, fut rasée sous Tullus Hostilius, et ses habitans transférés dans la cité de Romulus, où des demeures leur furent assignées sur le mont Cœlius.

Les Falisques habitaient la partie septentrionale de l'Étrurie; leurs villes principales étaient Falères, Vescennia, Aquaviva, etc.

Les Herniques occupaient une partie du Latium sur la voie Latine; leurs principales villes étaient Anagni, Alatri, Ferentinum, etc.; suivant Servius, ils étaient sortis du pays des Sa-

bins ; d'après un scoliaste plus ancien, c'était une colonie marse. Dans ce cas, il conviendrait de fixer leur établissement au temps où les Sabins s'avancèrent le long du Tibre vers la mer. Le nom de ce peuple était dérivé du mot sabin et marse *herna*, qui signifie rocher. Ce peuple a de l'importance dans l'histoire, par les rapports extraordinairement avantageux d'égalité dans lesquels il est avec les Romains ses alliés. Le lien de cette alliance est évidemment une haine commune contre les peuples ausoniens, qui, presque de toutes parts, environnaient les montagnes des Herniques.

Aricée était une ville du Latium dont il sera bientôt question. Par les murs *élevés par Télégone*, il faut entendre Tusculum, que l'on croyait fondée par le fils d'Ulysse et de Circé.

Laurentum était située sur les bords de la mer, à l'embouchure du Tibre : elle fut long-temps la capitale du Latium, mais par la suite elle déchut de sa grandeur, et n'était plus rien au temps de Pline.

Les Èques, que l'on qualifie de peuple très-ancien, sont presque inséparables des Volsques dans l'histoire romaine ; ils apparaissent grands et dangereux pour Rome ; c'est un peuple montagnard, endurci par la chasse, et exerçant de continuelles rapines sur les terres de ses voisins. Au temps de sa plus grande puissance, son territoire s'étendait jusqu'à l'Algidus, entre Tusculum, Vélitres et les villes des Herniques, jusqu'au lac Fucin. Leurs principales places étaient Cliternium, Algidas, etc.

Cures, ancienne capitale des Sabins, était une des plus anciennes villes de l'Italie.

Les Péligniens occupaient toute la partie de l'Italie qui s'étendait depuis la mer jusqu'au fleuve Sagrus, lequel les divisait des Marrucini, selon Strabon. Festus dit qu'ils étaient d'origine illyrienne ; mais un témoignage bien plus digne de foi s'élève contre cette assertion : c'est celui d'Ovide, qui, Pélignien lui-même, étant né à Sulmone, nomme les Sabins pour ancêtres de ses compatriotes.

Presque tous les géographes anciens distinguent les Sabelli des Sabins, quoiqu'ils fussent de la même souche. Les Sabins proprement dits habitaient l'ancienne Sabine : c'était un vaste

pays à l'orient du Tibre, borné au nord par l'Ombrie et le Picénum; à l'orient, par les Vescini; au sud-est, par les Marses et les Èques; au midi, par le Latium, et au couchant, par le Tibre. Quelques auteurs les faisaient descendre d'une colonie des Lacédémoniens. Strabon, rejetant les fables que les Tarentins adressaient par flatterie à des voisins puissans, les qualifia, avec raison, d'*autochthones*, ce qui signifie que les Sabins n'étaient point une colonie d'une nation étrangère à l'Italie.

Sous le nom générique de *Sabelli*, c'est-à-dire de peuples ayant la même souche et la même langue osque, étaient compris les Marses, les Samnites, les Péligniens, les Picentins, les Lucaniens; la plupart habitaient le Samnium. Voici comment on explique ces migrations du même peuple:

C'était un usage religieux de l'Italie de vouer un printemps sacré (*ver sacrum*) dans les guerres difficiles ou dans les maladies contagieuses: ce vœu embrassait tous les produits du printemps; après vingt ans, les bestiaux étaient immolés ou rachetés, et la jeunesse était envoyée au dehors. Les Romains firent un pareil vœu en la seconde année de la guerre d'Annibal, mais il ne concernait que les propriétés. La tradition rapporte que ce furent ces mêmes vœux qui donnèrent lieu aux migrations des peuples sabelliques, et les dieux auxquels elles étaient dédiées envoyèrent des animaux sacrés pour guider ces colonies. Un pic, oiseau sacré de Mamers, conduisit celle du Picénum; un taureau amena une autre multitude dans le pays des Opiques: ce fut le grand peuple samnite. Un loup marcha devant les Hirpiniens. Nous savons, par des données qui déjà sont historiques, que le Samnium fournit aussi des colonies.

Quand Rome franchit les limites du Latium, la nation sabellique était, de toutes celles de l'Italie, la plus grande et la plus étendue. Les Étrusques étaient déjà tombés comme ils avaient vu tomber les nations qui furent grandes avant eux, les Tyrrhéniens, les Ombriens et les Ausones. Il fallut aux Romains soixante-dix ans pour soumettre cette nation belliqueuse, et l'histoire atteste combien cette difficile conquête leur coûta de flots de sang.

Jamais les Samnites n'eussent succombé sous les Romains,

s'ils eussent formé un état uni, ou seulement une fédération fortement constituée, de manière à assurer leurs conquêtes par la soumission et par le moyen des colonies. Mais, différens des Romains, ils mettaient au dessus de tout la jouissance de la plus grande liberté possible; ils en faisaient plus de cas que de la puissance, plus encore que de la conservation de l'état. C'est pourquoi ils ne liaient point leurs colonies à la métropole; elles devenaient immédiatement étrangères à la contrée d'où elles sortaient, et quelquefois même ses ennemies; tandis que Rome, en envoyant au dehors des colonies peu nombreuses, était sûre de leur fidélité, et par leur moyen, ainsi que par un droit de cité inférieur, elle changeait en sujets soumis un bien plus grand nombre d'ennemis vaincus.

11. .....*Race de beaux diseurs, mais de faibles courages, etc.* (p. 121). A l'époque de décadence où les Romains connurent les Grecs, ceux-là encore, dans leur rudesse inculte, ne pouvaient manquer de mépriser une petite nation vaine, turbulente, divisée, et prodigieusement loquace; nation qui était la proie du premier venu, et qui faisait plus de cas d'un histrion ou d'un rhéteur que des grands hommes qui tentaient de conjurer l'orage qui la menaçait. Elle trahissait Aratus, raillait Philopœmen, et laissait froidement égorger Agis et Cléomène, pour se livrer à la domination d'un roi macédonien, ou courber docilement la tête sous le joug d'un Machanidas et d'un Nabis, etc.....

Ce mépris des Romains pour les Grecs se manifesta dans une occasion remarquable. Depuis dix-sept ans, on retenait en Italie plusieurs nobles Achéens, sous prétexte de leur faire attendre leur jugement. *On dirait*, s'écria le sévère Caton dans le sénat, *on dirait que nous n'avons rien autre chose à faire que de délibérer si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou ceux de leur pays.* Cette plaisanterie barbare fit triompher l'humanité.

M. Michelet avoue qu'il n'a pas le courage de raconter par quelles misères, par quelle suite de persécutions et d'outrages passa la pauvre Grèce pour arriver à sa ruine. Mais déjà avait fui l'âge d'or de la vertu et de la simplicité romaine. Des mœurs atroces, et profondément corrompues, avaient fait place à cette

austère probité, à cette rigide tempérance que l'on admire dans le siècle des Fabricius et des Curius. Dès-lors on peut juger quelle dut être la politique de ce peuple; ses rapports avec les nations étrangères ne furent plus que perfidies, injustices et atrocités.

Cependant la Grèce, voyant enfin que son formidable ennemi en voulait définitivement à son indépendance, évoqua ses souvenirs, et la ligue achéenne, déterminée à périr glorieusement, osa déclarer la guerre à Rome. Les Béotiens et les Chalcidiens furent les seuls qui voulurent partager la ruine des Achéens. Vaincus en Locride, les confédérés tinrent ferme à l'entrée de l'Isthme à Leucopétra. Dans cette dernière et solennelle bataille de la liberté, les Grecs avaient placé sur les hauteurs leurs femmes et leurs enfans pour les voir mourir. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la tactique romaine triompha encore, la Grèce fut vaincue.

Le barbare Mummius prit la belle Corinthe, vendit le peuple, brûla la ville, porta sa main grossière sur les tableaux d'Apelle et les statues de Phidias. Il voulait même briser les statues des héros de la liberté, d'Aratus et de Philopœmen : mais Polybe, précepteur de Scipion Émilien, et neveu de Philopœmen, supplia l'ignorant consul de les laisser subsister, ce qu'il obtint avec beaucoup de peine; les Romains voulaient ôter aux vaincus jusqu'à la consolation des souvenirs.

12. *Bien combattre, c'était là toute la science romaine* (p. 121). Cette idée des premiers siècles de Rome et des principes qui, dans tous les temps, firent la base de sa constitution, rappelle ces beaux vers de Virgile (sixième livre de l'*Énéide*) :

. . . . . Excudent alii sperantia.

13. *Dans ces temps lointains, qui avait jamais remarqué l'existence des Hyades ou des Pléiades, filles d'Atlas* (p. 123)? Ovide nomme d'abord l'astronomie, parce que la division du temps en dépend.

Les Hyades, filles d'Atlas et d'Éthérie, étaient au nombre de trois, suivant Ovide. Leur frère Hyas ayant été déchiré par une lionne, elles pleurèrent sa mort avec des regrets si vifs, que les

dieux, touchés de compassion, les transportèrent au ciel, et les placèrent sur le front du Taureau où elles pleurent encore. Elles sont appelées par les poètes *Pluviæ, Tristes*, parce que la constellation qu'elles forment annonce la pluie. Rac. ὕειν, pleuvoir.

Les Pléiades étaient filles du même Atlas et de Pléione. Elles étaient au nombre de sept : Maïa, Électre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno. Elles forment le signe de leur nom dans la tête du Taureau, et sont dites avoir été métamorphosées en étoiles, parce que leur père avait voulu lire dans les conseils des dieux, ou bien parce qu'il fut le premier qui découvrit cette constellation, et lui donna le nom des Pléiades ses filles ; soit encore qu'on les ait appelées ainsi de Pléione leur mère, ou enfin, soit parce que ces étoiles paraissent au mois de mai, temps propre à la navigation. Rac. Πλείω, je navigue.

14. *Qu'il y a deux Ourses, etc.* (p. 123). La grande Ourse ou Hélia fut incontestablement le premier guide que choisirent les navigateurs. Les Phéniciens, versés dans la marine et dans l'astronomie, s'aperçurent bientôt de l'insuffisance de ce guide, et ils cherchèrent dans les cieux un point qui pût les diriger d'une manière plus sûre. Ils remarquèrent qu'au dessus de la grande Ourse, il y avait une constellation plus petite, de figure semblable, mais en situation contraire, et qui, étant beaucoup plus près du pôle arctique, ne se couchait jamais pour les mers qu'ils fréquentaient. Ils choisirent donc une étoile de cette constellation que l'on connaît sous le nom de la petite Ourse ou *Cynosure*, pour être leur point de reconnaissance dans leurs courses lointaines sur les mers occidentales où la grande Ourse pouvait leur manquer.

Les Grecs, qui tenaient des Orientaux le peu de connaissances astronomiques qu'ils possédaient, prirent toujours pour guide principal, dans leurs navigations, la constellation de la grande Ourse qui leur suffisait, parce qu'ils ne faisaient que cotoyer la Méditerranée, et que leurs expéditions les plus lointaines se bornaient à l'Archipel et au Pont-Euxin.

Dès le temps d'Homère, ils suivaient cet usage; Ulysse ne conduit son navire qu'en fixant attentivement les Pléiades, le

Bouvier, l'Ourse et Orion; et Calypso lui conseille de faire route en laissant à gauche la grande Ourse.

15. *Ces guerriers s'inquiétaient peu, etc...* (p. 123). Ovide aborde ici une question du plus haut intérêt, et qui eut une si puissante influence sur les destinées du monde, l'organisation des troupes romaines.

Plutarque dit que Romulus divisa en centuries les guerriers qui le suivirent, et que chacune était commandée par un chef qui portait pour signe de ralliement un faisceau d'herbes ou de fleurs au bout d'un bâton. A ces étendards aussi simples que les mœurs d'alors, succédèrent les emblèmes d'animaux, loups, taureaux, etc., jusqu'à Marius qui voulut que l'aigle ornât seul les étendards de Rome, et devînt définitivement le symbole de sa puissance.

Cet étendard primitif donna dans la suite son nom aux soldats appelés *manipulaires* ou *maniplaires*, à moins que l'on ne croie avec Varron que ce mot dérive de *manus;* et c'était sans doute pour rappeler cette double étymologie que les enseignes se terminaient dans leur partie supérieure, tantôt par une couronne, tantôt par une main, comme on le voit sur les médailles et les autres monumens antiques.

Le manipule était une des divisions de l'infanterie romaine qui, sous Romulus, formait la dixième partie de la légion, et depuis Marius la trentième. Chaque manipule était composé d'un nombre d'hommes qui varia avec celui de la légion; mais, lorsque cette dernière fut fixée à six mille hommes, le manipule fut de deux cents hommes, et ces trente corps, formant chacun deux centuries, avaient chacun deux centurions dont l'un était comme le lieutenant de l'autre.

Ovide dit, quelques vers plus haut, que c'était un grand crime pour un soldat de laisser enlever ses étendards. Le témoignage de l'histoire confirme le sien, et nous voyons dans les jurisconsultes que les peines les plus sévères étaient réservées aux soldats coupables de cette lâcheté. Ils étaient dégradés et renvoyés; ils étaient nourris de pain d'orge; quelquefois dégradés et souvent décimés. Les commentateurs de Végèce, se fondant

sur une loi du Code et sur une autre du Digeste, conjecturent même que ce crime était puni de mort.

Quelques peuples crurent que l'infamie était un supplice plus terrible que la mort, et les Athéniens, d'après une loi de Charondas, exposaient aux yeux du peuple et de l'armée les lâches habillés en femmes.

La légion romaine, sous Romulus, fut de trois mille hommes de pied ; chacun des corps qui la composaient, excepté celui des vélites, se divisaient en dix parties appelées *manipules*, qui contenaient chacune deux centuries, comme nous venons de le dire. A cela il faut ajouter que la centurie se partageait encore en dix sous-divisions de dix hommes ; ce qui est le vrai sens des vers d'Ovide. Aulu-Gelle dit que la cohorte se divisait en trois manipules : le manipule en deux centuries, et la centurie en pelotons de dix hommes.

Quant aux trois corps d'infanterie qui, indépendamment des troupes légères répandues dans chacun d'eux, composaient la légion, les hastats, les princes et les *pilani* ou triaires, Ovide est le seul auteur qui en fasse remonter la création jusqu'à Romulus. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live gardent le silence sur ce point.

Les hastats, ainsi nommés des piques (*hastæ*) dont ils étaient armés dans le commencement, mais qu'ils échangèrent ensuite avec les javelots des *pilani*, formaient la première ligne. « C'était, dit Tite-Live, la fleur de la jeunesse qui se formait pour la guerre. » Ils étaient armés pesamment.

Les princes, ainsi appelés, parce qu'avant que les hastats devinssent le premier corps de la légion, ils combattaient avec l'épée au premier rang ; les princes formaient la seconde ligne. « C'étaient, dit encore Tite-Live, des soldats que la force de l'âge rendait plus vigoureux. »

Les *pilani*, appelés ainsi de l'arme dont ils se servaient d'abord (*pilum*), formaient la troisième ligne de la légion. C'étaient des vétérans d'une valeur long-temps éprouvée. On les appelait aussi *triarii*, à cause de leur position au troisième rang.

La légion, de trois mille hommes sous les rois, s'éleva à

quatre mille deux cents hommes sous la république ; elle ne dépassa cependant jamais six mille hommes.

Les vélites, disséminés dans les différens corps, entamaient la bataille avec l'arc et la fronde. Ce corps, très-peu considéré, ne se composait que des citoyens les plus pauvres et les plus jeunes.

A chaque légion, on joignait trois cents cavaliers pris dans l'ordre des chevaliers. Il est faux qu'avant Marius une partie de la cavalerie fût de l'ordre des chevaliers, et l'autre composée de citoyens qui servaient à cheval.

Ovide ne se sert pas indifféremment du verbe *mereri* que nous trouvons aussi employé dans le même sujet par Festus. Effectivement, c'était un honneur de recevoir le *cheval public;* il fallait pour cela, non-seulement être d'une bonne famille, et avoir le bien que l'on appelait *cens équestre*, mais encore être irréprochable du côté des mœurs ; lors de la revue *equitum probatio*, à mesure que les chevaliers appelés, suivant l'ordre de leur rang, passaient à pied, et tenant leur cheval par la bride, devant le censeur assis sur son tribunal, il était permis de les accuser, et, s'ils étaient convaincus, le censeur les dégradait.

Les trois cents chevaux attachés à la légion formaient l'aile de cette légion, et cette aile se divisait en dix *turmes* ou compagnies de trente hommes ; ce règlement établissait entre l'infanterie et la cavalerie romaine la plus exacte uniformité de divisions, puisque chaque légion avait dix cohortes et dix turmes, et que, comme les cohortes se partageaient en trois manipules, de même les turmes se divisaient en trois décuries.

Le nombre des fantassins alliés égalait et quelquefois surpassait celui des Romains, et leur cavalerie était deux fois plus nombreuse. Toutes les troupes auxiliaires étaient partagées en deux corps que l'on plaçait aux deux ailes de l'armée. On agissait ainsi par prudence, et pour se mettre en garde contre toute trahison éventuelle.

Deux légions, avec les alliés et la cavalerie, faisaient une armée consulaire, qui était en tout de dix-huit mille six cents hommes.

A la tête de chaque centurie était un officier appelé centu-

rion, qui portait pour marque de son grade une branche de sarment. Chaque centurion choisissait deux sous-centurions (*uragi, optiones* ou *succenturiones*), qui étaient à peu près comme nos lieutenans, et enfin deux porte-étendards, guerriers distingués par leur force et leur courage. Les centurions étaient nommés par les tribuns qui, d'après l'ordre des consuls, les choisissaient dans tous les corps légionaires, excepté dans celui des vélites, et l'on avait surtout égard à la valeur; ce qui ne fut pas toujours observé par les empereurs, qui, le plus souvent, distribuaient les grades et les avancemens selon leurs caprices et non le mérite.

Les centurions avançaient, en passant d'un corps dans un autre, de façon que le centurion de la dixième centurie des hastats montait à la dixième centurie des princes, et de là il passait à la dixième de ceux que l'on appelait *triarii*. Un centurion, après avoir été le dixième, devenait le neuvième, le huitième, ainsi de suite, jusqu'au premier centurion; ce qui ne devait arriver que fort tard, comme on le voit aisément. Le grade de ce premier centurion était fort éminent, étant le chef de tous les autres centurions; aussi il était admis au conseil de guerre avec les tribuns. Son principal emploi était de défendre l'aigle, et c'est pour cela que Pline et Juvénal se servent du mot *aigle* pour désigner le premier centurion. Il recevait les ordres du général, avait une paie fort considérable, et était sur le pied de chevalier romain.

Les tribuns étaient primitivement chefs de toute la légion; Romulus n'en créa que trois; mais dans la suite, la légion étant devenue plus nombreuse, on en créa jusqu'à six pour chaque légion. Ils étaient choisis par les rois, puis par les consuls, jusqu'à ce que le peuple commença à en nommer six l'an 345, et, l'année 444, il en fit seize. Après la guerre de Persée, roi de Macédoine, les consuls en créèrent la moitié et le peuple l'autre. Du temps de Cicéron, comme il y avait toujours des troupes sur pied, ils furent nommés dans les camps mêmes par les consuls ou les proconsuls. Souvent c'étaient des hommes qui avaient été préteurs ou consuls.

Les empereurs firent des tribuns militaires pour six mois seu-

lement, afin de multiplier leurs faveurs. Il y en avait que l'on appelait *Laticlaviens*, parce qu'ils étaient dans l'espérance d'être sénateurs ; d'autres étaient appelés *Angusticlaviens*, parce qu'ils ne pouvaient aspirer qu'à l'ordre des chevaliers.

La marque distinctive des tribuns était une espèce de poignard. Leurs fonctions étaient de rendre la justice, de recevoir le mot d'ordre du général, et de le donner aux centurions, de veiller sur les munitions, de faire faire l'exercice aux troupes, de poser les sentinelles, etc... Il y avait deux tribuns qui commandaient la légion chacun leur jour pendant deux mois; en sorte que, dans une armée consulaire, il y en avait au moins quatre pour faire exécuter les ordres du général. Ceux qui avaient passé par le tribunat étaient censés chevaliers, comme le premier centurion appelé *primipile*, et ils portaient un anneau d'or au doigt.

Le général était celui à qui toute l'armée obéissait; ce qui le distinguait, c'était le manteau (*paludamentum*) qu'il prenait à Rome pour faire des vœux et des sacrifices.

Les lieutenans (*legati*) étaient ordinairement choisis par les généraux; il leur fallait cependant un décret du sénat pour cette élection. Ces lieutenans étaient pour l'ordinaire d'un courage et d'une prudence consommée. Nous voyons dans l'histoire que Cornelius Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal, avait été lieutenant de Lucius, son frère, dans la guerre contre Antiochus.

Pompée eut vingt-cinq lieutenans dans la guerre contre les pirates, parce que cette guerre s'étendait sur toute la mer Méditerranée. Cicéron, étant proconsul de Cilicie, en avait quatre. Cependant on réglait ordinairement le nombre des lieutenans sur celui des légions. Leur devoir était d'aider en tout le général; leur pouvoir, quoique fort étendu, n'était que par commission. Auguste étant *imperator* fit tout par ses lieutenans, et il donna à quelques-uns le titre de consulaires. Ceux-ci commandaient toute l'armée, et les autres, qui étaient à la tête de chaque légion, portaient le nom de prétoriens.

16. *Elle existait aussi pour les Titiens, ceux qu'on appelle Ramnès, et les Lucères* (p. 123). Après avoir fait la paix avec les

Sabins et les avoir reçus dans la ville, ainsi que les Étrusques qui étaient venus à son secours, Romulus partagea tout son peuple en trois tribus, et chacune de ces tribus en dix curies. Les Romains formèrent la première tribu sous le commandement de Romulus, d'où ils tirèrent, par corruption, le nom de *Ramnes* ou *Ramnenses;* les Sabins formèrent la seconde sous les ordres de Tatius, d'où ils furent appelés *Tatienses* ou *Titienses*, et les Étrusques, la troisième, sous les lois de Romulus et de Tatius qui leur donnèrent le nom de *Lucères,* soit à cause de leur Lucumon, soit parce que le mont Cœlius, où ils s'établirent, était couvert de bois.

17. *En ces jours, la porte du roi des sacrifices étale les feuilles, etc.* (p. 125). La maison des flamines, celle du roi des sacrifices, et les autels de Vesta étaient ornés de guirlandes de laurier.

Si la fraîcheur et l'éternelle verdeur du laurier ne furent pas des raisons suffisantes pour le consacrer à cet usage, on pourrait ajouter que, comme arbre chéri d'Apollon, dieu des oracles, il dut devenir la couronne des prêtres qui, dans tous les temps, accoutumèrent le vulgaire à les regarder comme les interprètes de la divinité.

On croyait même qu'il suffisait d'être touché avec le laurier ou d'en manger, pour être inspiré tout à coup de l'esprit prophétique. Si l'on en orna les autels de Vesta, c'est que, dans l'origine, les autels étaient ceints ou de verveine ou de laurier; peut-être lorsque César fut souverain pontife, consacra-t-il à la déesse le laurier dont le sénat lui avait donné le privilège de se couronner.

Chaque curie avait son temple et sa salle d'assemblée, comme elle avait ses prêtres et ses magistrats. Les principales d'entre les curies étaient celles appelées *Eoriensis, Veliensis, Rapta* et *Velitia.* Dans la suite, le nombre des habitans de Rome ayant augmenté avec ses conquêtes, les anciennes curies devinrent trop petites, et l'on en construisit trente nouvelles, où l'on transporta, des anciennes, les objets du culte et des sacrifices; mais il fut défendu de rien changer aux quatre anciennes curies que nous venons de nommer; et leurs habitans se rendirent toujours à leurs temples pour assister aux cérémonies religieuses.

On comprend que ce renouvellement de guirlandes indiquait le renouvellement de l'année, et la joie qui accompagnait le commencement d'une nouvelle période. Tel est en effet le caractère de toutes les fêtes de ce mois, comme nous le verrons.

Une autre preuve bien puissante, c'est le renouvellement du feu de Vesta. Presque tous les peuples de la terre ont eu leur feu sacré; nous l'avons dit et nous trouvons à chaque instant l'occasion de le répéter. Ce feu se renouvelait constamment à l'équinoxe de printemps, au mois de mars.

Les Hébreux avaient le feu sacré; ils célébraient sa fête en même temps que celle des Tabernacles, vers le printemps. Lors de la prise de Jérusalem, par les Assyriens, ce feu fut caché au fond d'une citerne. Long-temps après, Néhémie envoya le chercher, et l'on ne trouva qu'une eau bourbeuse et épaisse que l'on répandit sur l'autel, et que le soleil enflamma aussitôt.

Un feu sacré brûlait dans les temples d'Apollon à Athènes et à Delphes, dans celui de Cérès à Mantinée, de Minerve, de Jupiter Ammon, et dans les prytanées de toutes les villes grecques où brûlaient des lampes qu'on ne laissait jamais éteindre.

A Olympie, au 19 du mois qui répondait à notre mars, les devins apportaient de la cendre du Prytanée, la délayaient dans l'eau du fleuve Alphée, et en faisaient une espèce de mortier dont ils enduisaient l'autel de Jupiter.

Au Pérou, les Incas faisaient tous les ans la cérémonie du renouvellement du feu sacré, cérémonie dont Marmontel a fait une pompeuse description.

Ce culte du feu subsiste encore chez quelques peuplades sauvages de la Virginie. Quand elles reviennent de quelque expédition militaire ou qu'elles se sont heureusement tirées de quelque péril éminent, elles allument un grand feu, et témoignent leur joie en dansant à l'entour, une sonnette à la main, comme si elles rendaient grâces à cet élément de leur avoir sauvé la vie. Ces sauvages ne commencent jamais leur repas qu'ils n'aient jeté dans le feu, par forme d'offrande, le premier morceau. Tous les soirs, ils allument des feux et forment à l'entour des danses accompagnées de chants.

Cet antique usage est venu jusqu'à nous; il n'y a pas jusqu'aux

Guèbres ou Parsis, qui, dans une fête annuelle, éteignent tous les feux dans leurs maisons, pour en aller chercher du nouveau dans leurs temples; ce qui fait un petit revenu à leurs prêtres.

Polydore Virgile dit que de son temps, dans l'Ombrie, la veille des calendes de Mars, les jeunes gens faisaient partout des feux et portaient des flambeaux de paille sèche, courant dans les champs, etc.

Revenons aux vers d'Ovide relativement à Vesta. Ils soulèvent une difficulté qu'il importe de lever. Le feu de Vesta se renouvelait-il tous les ans au mois de mars, ou attendait-on le mois de mars pour le rallumer, lorsque la négligence des vestales l'avait laissé éteindre. Ce feu devant être inextinguible, et la superstition ayant attaché les plus grands intérêts à son éternelle durée, on ne peut dire qu'il fût rallumé tous les ans. L'autre opinion n'est pas mieux fondée; on ne connaît guère que deux circonstances pendant toute la durée de la république romaine, dans la seconde guerre punique, et lors de la guerre contre Mithridate; et ces cas extraordinaires n'auraient pu faire une loi d'usage. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que tous les ans, aux calendes de mars, on mettait dans le vase de terre, qui contenait le feu, la quantité d'huile nécessaire pour l'entretenir pendant toute l'année.

Ovide ne parle de cette cérémonie que comme l'ayant apprise, parce que l'entrée du sanctuaire de Vesta était toujours interdite aux hommes, et que tout le monde était profane à cet égard jusqu'au grand pontife même.

A la fin de la seconde guerre punique, les magistrats entraient en charge aux calendes de mars; au commencement de ce mois, on célébrait les Matronales, fête cyclique comme les Saturnales, et que Martial appelle *les Saturnales des femmes*. Aux mêmes calendes, le sénat s'assemblait, et le peuple tenait des comices extraordinaires; on changeait aussi de maison et on payait les loyers.

Anna Pérenna était dans l'origine une femme de la campagne qui, ayant apporté des vivres au peuple retiré sur le mont Aventin, fut déifiée par la reconnaissance; et c'est *a perennitate cultus* qu'elle reçut le surnom de *Perenna*. Les Romains lui of-

fraient des sacrifices pour obtenir une vie longue et heureuse. Varron la compte au nombre des divinités champêtres telles que Palès, Cérès, etc. Sa fête était célébrée aux ides de mars sur le bord du Tibre. Le peuple s'y livrait à la joie la plus vive. On buvait largement, on dansait, et les jeunes filles chantaient des vers où la pudeur n'était pas fort ménagée.

18. *Ce roi que les Romains allèrent chercher dans les pays fameux par ses olives, Numa, etc.* (p. 125). Ovide ne s'est pas garanti de l'anachronisme où sont tombés ceux qui ont cru que Numa était contemporain de Pythagore. Ce philosophe ne vint en Italie que vers le temps où Brutus délivra sa patrie du joug des Tarquins. Cependant la première opinion était tellement répandue dans Rome, que, dans la guerre des Samnites, le sénat fit élever une statue à Pythagore, comme au plus sage des Grecs, voulant honorer en lui le maître de Numa, et que les livres qu'on trouva dans le tombeau de Numa furent attribués à Pythagore. Les Émilius rattachaient même leur tige à un fils de ce sage. Tout cela prouve que l'influence de Pythagore avait atteint Rome même.

Ce qui aura donné lieu à l'erreur qui fait vivre ce philosophe du temps de Numa, c'est que, suivant Denys d'Halicarnasse, un athlète de ce nom, né à Sparte, vainqueur aux jeux Olympiques, vint en Italie du temps de Numa, se lia d'amitié avec ce prince, et l'instruisit dans le grand art de régner.

Quant à la patrie de Pythagore, tous les auteurs s'accordent à dire qu'il naquit dans l'île de Samos, et ce sentiment unanime est encore appuyé de l'autorité d'une médaille de Commode, où l'on voit Pythagore touchant un globe posé sur une colonne, avec cette inscription : ΠΥΘΑΓΟΡΗ ΚΑΜΙΩΝ.

Quelques auteurs ont cru Égérie femme de Numa. Ovide (*Métam.* liv. XV) a suivi cette opinion; il assure que la nymphe Égérie contribua, par ses conseils, à la félicité de Rome et à la gloire de son mari. La mort de Numa lui causa une douleur si vive, qu'elle quitta Rome, et, pour la mieux pleurer, se retira dans la forêt d'Aricie où ses plaintes et ses sanglots interrompirent plus d'une fois les sacrifices de Diane. La déesse, touchée de cette affliction exemplaire que rien n'avait pu consoler, la chan-

gea en une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais, et lui laissa le nom d'Égérie.

19. *Ce dieu, ce père d'une si illustre race, ne crut pas ce soin au dessous de lui* (p. 125). A son retour d'Égypte, et par les conseils de l'astronome Sosigènes d'Alexandrie qu'il avait emmené avec lui, César réforma le calendrier et fit l'année de 366 jours 6 heures, et introduisit tous les quatre ans une année bissextile.

20. *Chaque lustre, etc.* (p. 127). Le lustre était un espace de cinq ans, ainsi nommé d'un sacrifice expiatoire que les censeurs faisaient à la clôture du cens pour purifier le peuple. Varron dérive ce mot, non de *lustrare*, purifier, mais de *luere*, payer la taxe à laquelle chaque citoyen était imposé par les censeurs.

21. ..... *Dis-moi, Mars, dieu des viriles occupations, pourquoi les femmes célèbrent ta fête* (p. 127)? La première fête de mars était celle que l'on célébrait en l'honneur du dieu de la guerre et de Junon Lucine. Les femmes y avaient la meilleure part, et c'est de leur nom qu'elle tira celui de Matronales. Ovide, embarrassé sur la véritable cause de chaque cérémonie religieuse, mais trouvant toujours, dans la fécondité de son génie, une multitude de conjectures qui pouvaient servir à la découvrir, en rapporte cinq sur l'institution des Matronales : 1° la manière dont les Sabines terminèrent la guerre entre les Sabins et les Romains; 2° le désir d'obtenir de Mars la même félicité qu'il avait accordée à ses enfans Remus et Romulus; 3° pour que la fécondité que la terre éprouve en mars fût accordée aux dames romaines; 4° la dédicace d'un temple à Junon Lucine sur le mont Esquilin, faite aux calendes de ce mois; 5° parce que Mars était fils de la déesse qui préside aux accouchemens.

On célébrait cette fête avec autant de pompe que de plaisir. Les femmes se rendaient le matin au temple de Junon, et lui présentaient des fleurs dont elles étaient elles-mêmes couronnées. De retour chez elles, elles y passaient le reste du jour extrêmement parées, et y recevaient les félicitations et les présens que leurs amis ou leurs maris leur envoyaient en souvenir de l'heureuse médiation des Sabines. Dans la matinée du même jour, les hommes se rendaient au temple de Janus pour y faire aussi

leurs sacrifices. La solennité finissait par de somptueux festins que les maris donnaient à leurs épouses. Dans cette fête, les dames accordaient à leurs servantes les privilèges dont les esclaves jouissaient aux Saturnales.

Les célibataires ne pouvaient assister aux Matronales, parce que c'était une fête célébrée par les femmes engagées dans les liens du mariage.

Les Matronales subsistèrent jusqu'au temps du synode de Trulle, tenu l'an 692 de l'ère chrétienne, et qui les proscrivit dans son soixante-deuxième canon. Il paraît par ce canon que les femmes formaient des danses publiques, et prenaient les vêtemens des hommes, qui à leur tour se paraient des leurs.

22. *Le Romain seul ne pouvait trouver de femme* (p. 129). D'après cela, il est clair que la vieille tradition ne regardait point Rome comme colonie d'Albe ni comme ville latine; encore moins parlait-elle de familles nobles qui y auraient transféré leur séjour. Si Rome eût été colonie, elle aurait, dès le principe, joui du droit de *connubium* avec tous les Latins.

23. *Prépare une fête à Consus, etc.* (p. 129). Cette divinité était révérée des anciens Romains comme le dieu du Conseil. C'était le même que Neptune Équestre. Son temple était dans le grand Cirque, à l'extrémité de la lice, et enfoncé à moitié en terre pour montrer que les desseins doivent être tenus secrets.

La première institution de la fête de Consus était attribuée à Évandre qui l'apporta de Grèce, et son renouvellement à Romulus qui voulait faire croire que le dieu du Conseil lui-même lui avait inspiré le dessein de l'enlèvement des Sabines.

Quoi qu'il en soit, tous les historiens sont d'accord sur le récit d'Ovide. Ils nous disent que Romulus fit annoncer des pompes et des jeux solennels pour les fêtes Consuales, et y invita tous ses voisins de Rome, Latins et Sabins. Rome était située à l'endroit où ces deux peuples habitaient mêlés l'un avec l'autre. Ils accoururent en grand nombre comme à un marché public; d'ailleurs, de pareilles fêtes étaient toujours des marchés; en Italie, en Grèce et dans l'Orient la religion les protégeait; néanmoins, ni la religion, ni les droits de l'hospitalité ne préservèrent les hôtes déçus, et les vierges furent enlevées. La vieille

tradition ne parlait que de trente filles ravies, mais Plutarque et Tite-Live se récrient contre cette indication. « Id non traditur (*dit le dernier*, liv. I, ch. 13), quum haud dubie aliquanto numerus major hoc mulierum fuerit, ætate, an dignitatibus, an sorte lectæ sint quæ nomina curiis darent. » Il est donc certain que Tite-Live ne voyait pas comment ce nombre mystique de trente domine dans toutes les traditions et dans toutes les institutions de l'ancienne Rome.

Généralement on a fixé, comme époque de cet enlèvement, le quatrième mois de la première année ; seulement il ne faut pas voir ici de tradition : les *Consualia* arrivant dans le mois appelé *sextilis*, un calcul tout simple donnait quatre mois après les fêtes de Palès.

Plutarque remarque que, pendant les Consuales, les chevaux et mulets ne travaillaient pas et étaient couronnés de guirlandes. Festus prétend que la cavalcade, qui avait lieu dans le grand Cirque, était faite par des mulets, parce qu'on disait, ajoute plaisamment cet auteur, qu'à cause de leur stérilité ils traînaient le char de la Lune. L'ancien calendrier romain place ces fêtes le 22 du mois d'août.

24. *L'épouse de mon fils leur adresse ces paroles, etc.* (p. 129). C'est Hersilie, qui donna à Romulus une fille appelée Prima, et un fils appelé Aolluis. Après la mort de cette princesse qui survécut à son glorieux époux, on lui rendit les honneurs divins dans le temple de Quirinus sous le nom d'*Hora*, la même qu'Hébé, ou d'*Horta*, parce qu'elle exhortait les jeunes gens à la vertu et aux belles actions.

25. *Là, dans l'espace qui séparait les deux armées, elles se jettent à deux genoux* (p. 129). En reconnaissance de ce que les femmes avaient sauvé Rome, Romulus leur accorda des honneurs pour elles-mêmes et pour l'ordre des matrones. Les noms des Sabines furent donnés aux curies ; on leur accorda, de même qu'à l'avenir pour toutes les femmes mariées, la dispense de tous les travaux domestiques, excepté de filer et de tisser. Tout homme qui rencontrait une matrone était obligé de lui faire place ; et, quiconque blessait sa pudeur par des paroles déshonnêtes, ou offrait à ses regards des objets indécens, était

passible de la peine de mort. Quand la femme le voulait, on lui donnait le droit de se ranger parmi les enfans et d'hériter comme eux; mais, dans ce cas, le mari qui aurait abusé de cette puissance paternelle pour vendre sa femme comme il pouvait vendre ses enfans, aurait été dévoué aux dieux infernaux. Il pouvait se séparer de sa femme si elle avait commis un adultère, si elle avait empoisonné ses enfans, si elle avait contrefait les clefs qui lui étaient confiées; mais s'il l'abandonnait sans avoir l'un de ces motifs, la moitié de sa fortune était le partage de celle qu'il offensait, et l'autre moitié appartenait au temple de Cérès.

26. *Enfin, sur la colline où les Romains montaient la garde à leur roi, etc.* (p. 131). L'endroit de Rome appelé les Esquilies tirait son nom, suivant tous les étymologistes, *ab excubiis*, des sentinelles dont Romulus, qui y faisait sa résidence, avait soin d'en garnir l'enceinte pour se défendre des trahisons des Sabins nouvellement établis dans la ville, et dont il suspectait la fidélité.

Festus confirme ce que dit Ovide sur le jour pendant lequel fut consacré le temple de Junon Lucine. « Martias kalendas, *dit cet auteur*, matronæ celebrant, quod eo die Junonis Lucinæ ædes coli cœpta sit. Posita autem illa ædes in eo Esquiliarum vertice fuit, qui Cespius dictus. »

Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'avant l'établissement de registres dans chaque quartier de Rome, on connaissait le nombre des naissances par celui des pièces de monnaie que chaque personne devait porter dans le temple de Junon Lucine lorsqu'il naissait un enfant, de même qu'on connaissait le nombre des morts et des gens qui avaient pris la robe virile, par celui des pièces de monnaie trouvées dans le trésor de Vénus Libitine, et dans celui de la Jeunesse.

27. *Des fleurs à la déesse* (p. 133). Sans doute parce qu'une fleur la rendit mère de Mars, et que tous les auteurs disent que les roses naissent sous ses pas.

28. *Qui me dira maintenant pourquoi les Saliens portent les armes de Mars, présent du ciel, et chantent Mamurius* (p. 133)? Les Saliens, prêtres de Mars, furent institués par Numa, au nombre

de douze, à l'occasion de la peste qui ravageait la ville. Un bouclier tombé du ciel fit cesser ce fléau, et la nymphe Égérie prédit que la ville où ce bouclier serait conservé deviendrait la plus puissante. Numa, craignant qu'on enlevât ce monument précieux, en fit faire onze semblables, et peut-être davantage; il choisit, pour les garder, douze jeunes patriciens qui avaient père et mère, et en fit un collège de prêtres qui avaient la garde de ces boucliers, lesquels furent déposés dans le temple de Mars, et que tous les ans, à la fête du dieu, les Saliens portaient par la ville en dansant et en sautant, d'où leur est venu le nom de *Salii*, Rac. *salire*, sauter. Leur chef marchant à leur tête commençait la danse, ils en imitaient les pas et en suivaient tous les mouvemens. Ce sacerdoce était très-auguste à Rome, et les principaux de la ville tenaient à honneur d'être agrégés au collège de Saliens. L'habillement de ces prêtres, dans leurs fonctions, était une tunique de pourpre brodée d'or, une longue robe appelée trabée, une épée avec un baudrier garni d'airain, une pique à la main droite, à la gauche les boucliers appelés *ancilia*, et sur la tête une espèce de bonnet ou chapeau, appelé *galerus* ou *pileus*. Ils chantaient dans leurs cérémonies des vers auxquels ils donnaient le nom d'*assamenta*, si surannés, qu'au temps d'Horace on pouvait à peine les comprendre. Ils n'oubliaient pas dans leurs chants le nom d'un certain Veturius Mamurius qui avait fait les boucliers, et qui, selon Festus, n'avait demandé d'autre récompense que l'honneur de voir chanter son nom. Leurs vers contenaient encore les louanges de plusieurs dieux et déesses, et des grands hommes de la république. Cette procession des prêtres Saliens se terminait au temple de Mars par un festin magnifique, dont la délicatesse et la somptuosité avaient passé en proverbe. Leurs filles ne pouvaient être prises pour vestales. Depuis l'institution de ces premiers Saliens, on en multiplia le nombre; ce qui fait qu'ils sont connus sous différens noms:

Albani, institués par Tarquin, et peut-être ainsi nommés parce qu'ils avaient un *fanum* sur le mont Albain.

Antoniani, ceux qui furent établis en l'honneur de Caracalla.

Collini, institués par Tullus Hostilius qui, sur le point de li-

vrer une bataille aux Sabins, fit vœu, selon Denys d'Halicarnasse, de doubler le nombre des Saliens. Ils avaient un temple sur le mont Quirinal, d'où leur vint le nom de *Quirinales* et d'*Agonales*.

Palatini, les plus anciens et les mêmes que Numa institua pour faire le service du dieu Mars sur le mont Palatin.

29. *C'est la retraite formidable d'Hippolyte déchiré par ses coursiers en fureur* (p. 133). On sait l'aventure de ce jeune héros que maudit son père Thésée abusé par sa coupable épouse. Ovide le fait rappeler à la vie par Diane, qui lui donna le nom de Virbius et le transporta dans une forêt d'Italie qui lui était consacrée. Là, il vécut inconnu à tout le monde, sous la protection de sa bienfaitrice jusqu'au règne de Numa, sous lequel il se fit connaître. Cette prétendue résurrection d'Hippolyte n'était qu'une imposture des prêtres de Diane dans la forêt d'Aricie, où ils avaient apparemment établi le culte d'Hippolyte, qu'ils cherchèrent ensuite à accréditer par quelque histoire extraordinaire.

30. *Un bois s'élevait au pied de l'Aventin, etc.* (p. 133). Sur la voie Appienne, et près la porte Capène, était une forêt consacrée à Diane. Cette forêt était appelée la forêt d'Aricie, ce qui a fait croire mal à propos à quelques auteurs qu'elle était située près de la ville de ce nom. On s'imaginait aussi que la statue de Diane qu'on y voyait était celle qu'Oreste enleva de la Tauride, et qu'il transporta dans ce bois. Mais il en était de cette statue comme du Palladium. Les Lacédémoniens, les Athéniens, les peuples du Pont-Euxin et les Lydiens, s'imaginaient posséder la véritable.

Tous les ans, aux ides d'août, on y célébrait la fête des chasseurs, et on y couronnait de fleurs les meilleurs chiens. « Déjà, dit Stace, je vois s'élever une épaisse fumée du haut de la forêt de Diane, séjour des rois fugitifs; le lac qui recèle le corps d'Hippolyte brille de mille feux étincelans. Diane elle-même couronne les chiens fidèles, et nettoie les javelots des chasseurs. »

Il paraît aussi que les femmes allaient visiter Diane et lui rendre hommage de ses bienfaits, comme dit Ovide. Mais Properce nous apprend que la religion n'était pas toujours l'objet de leur pèlerinage, car il reproche à sa maîtresse d'aller armée

de torches ardentes dans le bois d'Aricie, sous prétexte d'offrir des sacrifices à Diane. Ovide, en parlant des lieux où les jeunes gens peuvent faire des conquêtes, dit dans son *Art d'aimer:* « Vous connaissez le temple et la forêt de Diane aux portes de Rome, où le sceptre se disputait le glaive à la main. Cette divinité, toute vierge qu'elle est, tout ennemie qu'elle est des feux de l'amour, a souvent porté de profondes blessures dans les cœurs, et y en portera encore. »

Une médaille spintrienne, représentant une femme agenouillée et un homme derrière elle qui se dispose à profiter de son attitude, paraît confirmer les craintes de Properce.

Ovide dit qu'au milieu de cette forêt était une vaste enceinte entourée de filets d'où pendaient des *ex-voto,* et que le prêtre-roi qui remplissait le sacerdoce de ces lieux devait avoir vaincu à la lutte et à la course son prédécesseur.

Les filets devaient naturellement orner l'enceinte et le lieu consacré à la déesse de la chasse. Il est superflu de citer les monumens et les médailles qui prouvent que Diane présidait à ce noble exercice. Il serait également inutile d'ajouter que les filets étaient un des instrumens de la chasse ancienne. Oppien les cite parmi les plus usités, et dit que c'est ainsi qu'on prenait les lions, les panthères, les ours, les daims. Pline le Naturaliste remarque que l'on employait, pour les faire, le lin de Cumes en Campanie. Callimaque donne aussi des filets pour attribut ordinaire à Diane.

Les *ex-voto* ne sont pas moins connus. Un ancien commentateur d'Horace les définit ainsi: *Votiva labella ea quæ ex voto posita est in templo aut aliquo loco publico, in qua descripta, hoc est depicta fortuna alicujus.* Ainsi on appendait dans le temple de la divinité, dont on implorait ou dont on avait reçu le secours, un tableau qui représentait le vœu fait ou accompli, et l'objet qui y avait donné lieu. Il était d'usage surtout que les personnes guéries de quelque maladie par l'intercession d'une divinité, en consacrassent le souvenir par un tableau ou une inscription qu'ils plaçaient dans son temple. C'est de là que Properce, effrayé de la maladie de sa Cynthie, s'écrie : *Je fais le serment sacré que si*

vous me conservez des jours qui me sont chers, je ferai une inscription où on lira : MA MAÎTRESSE A ÉTÉ SAUVÉE PAR JUPITER.

Cet usage s'est conservé jusqu'à nous ; il n'y a donc rien d'étonnant que les dames romaines qui avaient heureusement accouché, et les chasseurs échappés à quelques dangers, vinssent offrir dans la forêt d'Aricie l'expression de leur reconnaissance à Diane, considérée sous ce double rapport.

Le lutte des prêtres de Diane à Aricie n'est pas une fiction d'Ovide. Tous les auteurs conviennent que celui qui occupait le sacerdoce devait lutter tous les ans avec ceux qui se présentaient pour concourir, et que le vainqueur devenait prêtre et avait le titre de roi.

Pausanias, qui parle aussi de cet usage, dit que ce sacerdoce n'était disputé que par quelques esclaves fugitifs, ce qui se rapporte assez à l'épithète *fugaces* que Stace donne à ces prêtres. Strabon dit que Diane Aricine était la même que Diane Taurique et Scythique, et que son prêtre était un fugitif qui devait avoir tué son prédécesseur. Il paraît aussi, par un autre passage d'Ovide, que ce prêtre était regardé comme un devin dans le canton, et qu'il ne vivait qu'aux dépens de ceux qui avaient la sottise de le consulter. On l'appelait *rex nemorensis*. Au témoignage de Stace, on peut joindre ceux d'Ovide dans son *Art d'aimer*, et de Valerius Flaccus dans son poëme des *Argonautes*. Tous deux semblent dire que la concurrence ne se décidait pas seulement par la lutte et la course, mais par la force des armes.

31. *Faune et Picus* (p. 135). Il semble que Plutarque aît voulu copier littéralement Ovide, car il répète mot pour mot les mêmes détails. Il ajoute seulement que l'on regardait Faune et Picus comme deux Titans ou deux Satyres, mais que cette opinion n'était pas bien fondée, parce qu'on croyait qu'ils parcouraient toute l'Italie en faisant des prodiges merveilleux avec des simples, de même que les Dactyles en Grèce. Ailleurs il dit que les Latins assuraient que Picus, changé en oiseau par le pouvoir magique de son épouse Canente, rendit des oracles dans le Latium, merveille qu'Ovide et Virgile attribuent à Circé. Servius dit : *Picus augur fuit, domique habuit picum per quem futura noscebat.*

Les Latins montraient en effet cet oiseau comme symbole de

Mars dans le temple de Picus, rendant des oracles par la supercherie des prêtres. Écoutons Denys d'Halicarnasse :

« En allant de Réate, vers le Latium, on rencontre Batia à trente stades. Pour Tiore, qu'on nomme aussi Matière, elle est à trois cents stades au delà. Dans cette ville, Mars rendait autrefois des oracles semblables à ceux de Dodone, si célèbre dans la fable, avec cette différence qu'à Dodone les oracles se rendaient par le chant d'une colombe perchée sur un chêne sacré, et que chez les Aborigènes l'oiseau mystérieux parlait du haut d'une colonne de bois, et s'appelait dans leur langue *picus*. »

Si l'on en croit Ligorius, cet oiseau avait la tête couverte d'un casque orné de plumes, et des ailes de diverses couleurs. On sait aussi que le pic était fréquemment employé par les augures. Le même Ligorius ajoute qu'il y avait sur l'Aventin un antre avec une fontaine que Numa avait consacrés à Picus et à Faune, roi des Latins. Il assure que l'on y a trouvé une pierre avec cette inscription : SILVANO SANCTO FAUNO ET PICO SACRUM.

Virgile (*Énéide*, liv. VII) décrit le palais de Picus. Des auteurs le font fils de Saturne, père de Faune et mari de Vénilie ou Canente, fille de Janus.

Quoi qu'il en soit, le sentiment le plus généralement reçu à l'égard de ces deux divinités, lorsqu'on perd de vue leur allégorie primitive, c'est que c'étaient deux augures fameux qui prédisaient l'avenir et rendaient des oracles qu'il fallait leur arracher par la force, et après avoir triomphé de leurs différentes métamorphoses, comme il en était de Protée. C'est sous ce rapport que Numa feignit de les avoir consultées; elles habitaient dans un bois, parce que le silence profond et l'horreur religieuse des forêts fit croire dans tous les temps qu'elles étaient l'asile des dieux.

Quant au bois de l'Aventin, dont parle Ovide, Varron le place sur le chemin nouveau qui conduisait de l'Aventin à Ruma, sur les bords des marais qui entouraient cette colline.

32. *Daignez m'apprendre l'expiation de la foudre* (p. 137). L'étude des phénomènes de la foudre était un genre de divination particulier aux Étrusques. Selon eux, Jupiter avait trois foudres : une qu'il lance au hasard, et qui avertit les hommes de son exis-

tence ; une qu'il n'envoie qu'après en avoir délibéré avec quelques dieux, et qui intimide les méchans; une qu'il ne prend que dans le conseil général des Immortels, et qui écrase et qui perd.

Les présages que l'on tirait de la foudre étaient supérieurs à tous les autres. Les *fulmina publica* intéressaient tout l'état, et donnaient des présages pour trente ans au plus; les *fulmina privata* intéressaient un individu, et étaient pour dix ans au plus ; enfin les *fulmina familiaria* étaient communs à toute la famille pour la vie entière. Les foudres se divisaient en *sicca*, *fumida*, *clara*, *peremptalia*, *affectata*, *etc.*

Lorsque la foudre avait tombé sur un lieu, il prenait le nom de *fulgurita* ou *obstita;* il devenait sacré, surtout si un homme y avait été tué; on l'environnait de barrières pour que personne ne pût en approcher et le souiller. On appelait ces lieux *bidentalia*, *triste bidental.*

On regardait généralement tous ceux qui avaient péri par la foudre comme des impies qui avaient reçu leur châtiment du ciel. Pline dit qu'il n'était pas permis de brûler leur corps, qu'il fallait simplement l'inhumer, et que c'était une tradition religieuse.

Quelques modernes ont prétendu que les Étrusques avaient l'art d'attirer la foudre (*elicere fulmen*). Ils s'appuient sur le passage d'un ouvrage de Timée de Locres, de l'école d'Élée; cet ouvrage, intitulé *l'Ame du monde*, est un des premiers monumens de la philosophie ancienne. Le passage en question fait mention de la propriété de l'ambre ou succin, d'attirer et de repousser certains objets, ce qui semblerait indiquer que l'électricité n'était pas inconnue des anciens. Timée, voulant rendre raison de la singulière propriété de l'ambre, dit que *c'est parce qu'il se dégage de l'ambre un fluide impondérable*, un esprit, πνεύματος, par le moyen duquel il attire à soi d'autres corps.

Quant au rapport de la foudre avec l'électricité, on trouve dans Sénèque le trait suivant : « Gylippe, allant à Syracuse, vit une étoile s'arrêter sur sa lance. On a vu, ajoute-t-il, plusieurs fois dans les camps des Romains des feux s'attacher aux traits et aux javelots, et ces feux frappent souvent les animaux et les arbres comme la foudre ; mais ils ne tuent ni ne blessent. »

Il est donc à peu près démontré que les anciens connaissaient quelques propriétés de l'électricité, quelques effets de la foudre; mais il est certain qu'ils en ignoraient les lois.

33. ..... *Que nous honorons aussi ce dieu sous le nom d'Élicius* (p. 137). Les Grecs, identifiant Jupiter avec l'instrument de sa puissance, le désignaient par la seule idée de sa descente sur la terre, en appelant le tonnerre Jupiter καταιβάτης, *Jupiter qui descend.* Pausanias parle d'un temple qui lui était élevé en Élide sous ce titre.

Il est facile de voir que le Jupiter Élicius des Latins est le même que le Jupiter καταιβάτης des Grecs. Pline le Naturaliste dit formellement que Jupiter Élicius n'était autre chose que la foudre détournée, et que les Romains lui avaient consacré un bois.

34. *Il lui donne le nom d'Ancile* (p. 141). Les boucliers fabriqués sur le modèle de celui-ci étaient échancrés des deux côtés, et leur plus grande longueur était de deux pieds et demi. On portait les *ancilia* pendant la fête de Mars, qui durait trois jours, et pendant ces trois jours on ne pouvait ni se marier ni rien entreprendre d'important. Des auteurs superstitieux ont attribué les mauvais succès d'Othon, contre Vitellius, à l'imprudence qu'il avait eue de s'éloigner de Rome pendant cette fête.

Les généraux, avant de partir pour quelque expédition, se rendaient au vestibule de Mars où étaient gardés les boucliers, les ébranlaient avec grand fracas, puis touchaient la lance du dieu, en criant: *Mars, vigila*, « Mars, éveille-toi!. »

Sur le revers d'une médaille d'Antonin, on voit deux boucliers dont chacun semble se composer de trois, un ovale et deux circulaires à ses extrémités. Le mot *Ancilia,* qu'on y lit, lève toute équivoque sur la nature de ces boucliers.

35. ..... *Arctophylax*, *etc.* (p. 143). Arctophylax est le nom de l'étoile qui est près de la grande Ourse, et semble suivre le Chariot. C'est de là qu'elle a emprunté son nom qui veut dire gardien de l'Ourse, parce qu'elle est derrière l'Ourse, et semble la garder.

On l'appelle encore Bootès, qui, en grec, signifie proprement un bouvier.

Le coucher cosmique de cette constellation, située dans l'hémisphère septentrional, arrivait le 5 mars et le 3 des nones.

Les poètes ont dit que c'était Icare qui, ayant reçu du vin de Bacchus, le mit sur un chariot, et, parcourant l'Attique, en donna à boire aux paysans qui s'enivrèrent; ils crurent être empoisonnés, et le tuèrent. Érigone, sa fille, se pendit de douleur. Jupiter les plaça dans le ciel. Il fit d'Icare le Bouvier, à cause de son chariot; d'Érigone, la Vierge; et de son chien, la Canicule.

Quelques auteurs ont cru que c'était Arcas, fils de Calysto, fille de Lycaon.

Quant à l'épithète de *piger* que lui donne Ovide, elle est relative à ce que cette constellation, décrivant un cercle plus petit à mesure qu'elle s'approche du pôle, semble se mouvoir plus lentement. Juvénal et Claudien l'appellent aussi *tardus*.

Cette constellation a vingt-trois étoiles dans le catalogue de Ptolémée, vingt-huit selon Tycho-Brahé, cinquante-deux selon Hévélius, et cinquante-cinq selon le catalogue de Flamsteed.

36. *Le jeune Ampélos.....* (p. 143). Les amours de Bacchus et d'Ampélos ont été chantés par Nonnius, mais il n'est pas d'accord avec Ovide sur la cause de sa mort. Il dit qu'Ampélos tomba de dessus un taureau et se tua.

Ampélos signifie, en grec, une vigne. La constellation de ce nom, placée sur une des ailes de la Vierge, se lève, suivant Ovide, le 3 des nones, le même jour que se couche le Bouvier.

37. *César a joint un titre.....* (p. 143). Après la mort de Lepidus, l'ancien et insignifiant triumvir, Auguste, déjà empereur, fut revêtu, du consentement du sénat, du peuple et des pontifes, du grand pontificat qu'il avait refusé du vivant de Lepidus.

Ovide fixe cette promotion à la veille des nones, et cette date est confirmée par un ancien calendrier, où on lit avant les nones: P. R. N. P. *Hoc die Cæsar pontif. max. factus est.* Ce fut l'an de Rome 744, pendant le onzième consulat d'Auguste, la onzième année de sa dignité d'empereur et sa dixième gestion du tribunat, comme l'attestent les médailles.

Depuis cette époque, les empereurs, jaloux de concentrer en eux l'autorité civile et religieuse, se firent toujours accorder le souverain pontificat, et cet usage dura jusqu'à Gratien.

Les attributions du grand-pontife étaient fort étendues : en qualité de chef de la religion, c'était lui qui était chargé de veiller à sa splendeur et de présider aux assemblées d'autres prêtres, de les initier et de les consacrer. Il recevait les vestales, les jugeait, et réglait leurs sacrifices. Il dictait toujours la formule dans les actes publics ; sa présence était indispensable dans les actes d'adoption ; un de ses soins était encore de conserver les annales et de régler l'année.

Le grand-pontife était toujours élu entre les pontifes par les comices assemblées par tribus. Dans les premiers temps, on le choisissait toujours parmi les patriciens ; mais, vers l'an 500, T. Coruncanius fut le premier du peuple qui fut créé par le peuple.

Si Ovide invite les vestales et les adorateurs de Vesta à célébrer ce jour, c'est que le grand-pontife veillait particulièrement à la conservation du feu sacré, qu'il habitait près du temple de la déesse, qu'il était le chef, le supérieur des vestales, qu'il les choisissait, les surveillait, les jugeait et les condamnait. A lui seul était réservé le droit de les examinernues, lorsqu'il s'agissait de les recevoir pour décider si elles n'avaient pas quelque défaut corporel.

38. *Un prêtre issu du héros troyen* (p. 161). Ovide, pour faire sa cour à Auguste, insinue que ce prince descendait d'Énée.

39. .....*Que fut consacré le temple de Véjovis* (p. 145). Les commentateurs ne sont pas d'accord sur ce dieu *Véjovis*. Quelques-uns ont cru que c'était un mauvais génie, l'esprit du mal ; et Aulu-Gelle, qui établit cette opinion, se fonde sur ce qu'il a vu une statue armée de flèches, qu'il dit être celle de Véjovis, et qu'il finit par croire que l'on pourrait prendre pour celle d'Apollon. D'autres ont cru que Véjovis était le même que Vedius, ou Pluton, ou Arcus.

Le docte père Montfaucon a pris pour la figure de Véjovis des têtes de Jupiter jeune, et ayant la foudre derrière la tête ou à la main, que l'on voit sur les médailles des familles Pompéia et Licinia, et il a cru que ce dieu désignait *Jupiter* Vengeur.

Winckelmann dit que l'on croyait que le Véjovis des Romains était le même que le Jupiter *Axur* ou *sans barbe des Grecs*.

Le sentiment d'Ovide, dont celui de Winckelmann se rapproche le plus, doit être adopté, parce qu'il est le mieux fondé. En effet, la préposition *ve* a toujours été privative dans la langue latine. Ainsi, les grains maigres et frêles s'appelaient *vegrandia*, croissant peu ; car *grandire*, dans l'idiôme primitif, était le synonyme de *crescere*. Ainsi, la petite graine s'appelait *vegrandia*, les petites fèves *vegrandes*, et les petits flamines *veflamines*, comme le prouve cette inscription : *P. Julius Honoratianus veflamen Augusti*. Ainsi, *Vejovis* ne peut donc être que Jupiter adolescent ou enfant.

40. ..... *Que ce soit, dit-il, la retraite assurée de tout transfuge!*..... (p. 145). On sait que Romulus, pour peupler sa nouvelle ville, y ouvrit un asile à tous les fugitifs, dans lequel étaient admis les exilés, les meurtriers même qui, partout ailleurs, n'étaient tolérés qu'à titre de simple incolat ; les esclaves même y étaient bien reçus.

Cependant les anciens n'ont pu regarder cette lie comme une partie notable de la population ; car l'Asyle n'était qu'un district du mont Capitolin, et ne pouvait protéger que dans les limites de son étendue.

41. ..... *Tu apercevras la tête du Cheval de la Gorgone* (p. 145). Le cheval ailé Pégase naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui eut tranché la tête, et fut ainsi nommé parce qu'il naquit près des sources, Rac. πηγή, source. Dès qu'il eut vu la lumière, il s'envola, dit Hésiode (*Théog.*), au séjour des Immortels, dans le palais même de Jupiter, dont il porta la foudre ou les éclairs. Selon Ovide, il naquit sur le mont Hélicon, où d'un coup de pied il fit sortir la fontaine Hippocrène. Minerve le dompta, et le donna à Bellérophon, qui le monta pour combattre la Chimère ; mais ce héros, ayant voulu s'en servir pour monter au ciel, fut précipité en terre, et Jupiter plaça Pégase parmi les astres, où il forme une constellation qui se lève héliaquement aux nones de mars.

42. ..... *La Couronne d'Ariane, dont le crime de Thésée fit une déesse* (p. 147). Ariane, fille de Minos, roi de Crète, éprise de Thésée, venu pour combattre le Minotaure, lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel il sortit du Labyrinthe. Thésée, en

quittant la Crète, emmena sa libératrice, mais la délaissa dans l'île de Naxos. Bacchus vint peu de temps après dans cette île, la consola de l'infidélité de son amant, et, en l'épousant, lui fit présent d'une belle couronne d'or, chef-d'œuvre de Vulcain, laquelle, dans la suite, fut mise au rang des astres.

43. *Le front d'un superbe taureau a séduit ma mère, etc.....* (p. 149). C'est Pasiphaé, mère de Phèdre et d'Ariane. Elle devint amoureuse d'un taureau blanc que Neptune avait fait sortir de la mer, et en eut le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Cette fable est fondée sur l'équivoque du nom. Le taureau est un guerrier nommé *Taurus*, et le fils, fruit d'une paternité douteuse, reçut le nom de Minotaure, comme pouvant être le fils de Taurus et de Minos.

On connaît l'épisode de Virgile, sixième livre de l'*Énéide:*

Hic crudelis amor tauri, etc.

44. *Le voilà donc ce ciel que tu m'as promis!.....* (p. 149). Il y a beaucoup de sentiment et de poésie dans ces plaintes d'Ariane. Ovide s'est montré supérieur à Catulle et à Nonnus, qui ont également chanté la perfidie de Thésée et la tendresse de Bacchus.

On a trouvé dans les ruines d'Herculanum quatre tableaux représentant l'abandon d'Ariane, et un cinquième représentant cette fille de Pasiphaé, montant aux cieux avec Bacchus.

45. *Tu n'en auras pas d'autre que celui de* LIBERA (p. 149). Le nom de *Liber* était consacré à Bacchus, ou parce qu'il avait procuré la liberté aux villes de Béotie, ou plutôt parce qu'étant le dieu du vin, il délivrait l'esprit de tout souci et déliait la langue.

46. *Tu contempleras de nouveaux jeux Équiries...* (p. 151). Nous avons déjà exposé ce qu'étaient les Équiries. Celles-ci se célébraient comme les premières dans le Champ-de-Mars; mais quand il arrivait que ce champ, situé sur les bords du Tibre, était inondé, alors elles se faisaient sur le mont Cœlius, que l'on appelait le *petit Champ-de-Mars*. C'est Festus qui nous l'apprend: *Martialis campus in Cœlio monte dicitur, quod in eo Equiria*

solebant fieri, si quando aquæ Tiberis campum Martium inundassent.

47. *Aux ides, c'est la fête joyeuse d'Anna Perenna* (p. 151). Il a déjà été question de cette Anna Perenna, dont nous avons expliqué la déification.

48. *....Qui avaleraient toute la vie de Nestor* (p. 151). Le sage Nestor, roi de Pylos, le vieillard favori d'Homère, qui lui donne toutes les vertus politiques et guerrières, équité, respect pour les dieux, politesse, douceur, éloquence, activité et valeur; Nestor vécut trois âges d'hommes. Le poete dit que Nestor dut une si longue vie au bienfait d'Apollon, qui voulut transporter sur lui toutes les années dont avaient été privés les enfans de Niobé, freres et sœurs de sa mère Chloris.

49. *Là aussi se répètent les chansons apprises au théâtre* (p. 151). Le même poete dit dans son *Art d'aimer*: « Que les jeunes filles apprennent à chanter; qu'elles répètent ce qu'elles viennent d'entendre à nos somptueux théâtres. » Et ailleurs: « Craignez de vous livrer aux plaisirs du théâtre: les cythares, les flûtes, les lyres, la voix et les bras agités en cadence énervent les esprits. »

C'était dans les chœurs des tragédies que le chant était employé. Ils s'exécutaient en danse et en musique, et ces deux arts réunis servaient à rompre l'uniformité de la déclamation et à imprimer plus fortement dans les esprits, par la force de l'harmonie et de la cadence, les leçons de vertu et les préceptes de morale que l'on y débattait ordinairement. Lucien parle, en effet, d'un joueur de flûte qui fit entendre des sons enchanteurs dans la tragédie des *Filles de Pandion* et dans *Ajax furieux*, dont un musicien, son homonyme, *avait composé la musique*.

Il ne faut pas confondre avec cette musique théâtrale, celle qui ne servait qu'à soutenir la déclamation. Ce n'était qu'un simple accompagnement de flûtes, comme on le voit dans des tableaux d'Herculanum, et c'est à quoi seulement il faut rapporter les titres des pièces de Térence: *Modos fecit, etc. Acta tibiis imparibus, etc.*

50. *Une vieille femme ivre, etc.* (p. 151). Il n'y a pas à douter qu'ici le manuscrit d'Ovide n'ait ete mutilé par la main de quel-

que moine scrupuleux, car son début promettait une aventure détaillée et quelque peu graveleuse.

On est frappé de cette singulière analogie de la fête d'Anna Perenna avec la fin de notre carnaval. A dix-huit cents ans d'intervalle, les mœurs du bas-peuple, dans ces jours de débauche, se résument dans les mêmes divertissemens : rire, chanter et s'enivrer.

51. *Didon avait brûlé pour Énée d'une flamme malheureuse, etc.* (p. 153). Ovide adopte sur Didon la même tradition que Virgile, et commet, avec l'auteur de l'*Énéide*, un anachronisme de trois cents ans ; car il est positif que la fuite et la mort de Didon arrivèrent environ trois siècles après la prise de Troie. Les deux poètes ne feignirent la passion de Didon pour le prince troyen, qu'afin d'éterniser l'implacable animosité de Rome avec Carthage.

On voit dans Virgile que c'est d'Iarbas, roi de Mauritanie, que Didon avait acheté le terrain sur lequel Carthage fut élevée, et qu'elle s'était engagée à l'épouser :

> ..... Connubia nostra
> Reppulit, ac dominum Æneam in regna recepit!

s'écrie ce prince en prenant Jupiter à témoin de sa juste fureur. Néanmoins Didon, fidèle à son premier amour, rejeta cette alliance, et, dans la crainte d'y être forcée par les armes d'Iarbas et par les vœux de ses sujets, au bout de trois mois qu'elle avait demandés pour se décider, elle se tua d'un coup de poignard ; ce qui lui fit donner le nom de Didon *femme de résolution*, au lieu de celui d'Élise qu'elle avait porté jusqu'alors.

52. *Elle offre aussi une partie de sa chevelure* (p. 153). On sacrifiait la chevelure aux morts en signe de deuil, et quelquefois on l'offrait aux dieux. Théocrite peint les amans se coupant les cheveux à la mort d'Adonis. Bacchus fait le sacrifice de sa chevelure dorée aux mânes de son épouse. *A quel dieu as-tu voué ta chevelure?* demande Pétrone.

C'était particulièrement à Apollon de Delphes que se faisaient ces offrandes, à Esculape, à Bacchus, à Diane, à Minerve, etc.

53. *Non loin de la stérile Cosyre s'élèvent les rivages fertiles de*

Mélite (p. 153). Mélite n'est autre que l'île de Malte, située entre la Sicile et la côte d'Afrique. Elle fut colonisée par les Phéniciens, qui, naviguant jusqu'à l'Océan, firent de cette île une station pour leurs navires.

Cosyre, aujourd'hui Palanteria, était un rocher éloigné de quinze cents stades de Malte, et dont le circuit ne dépassait pas cent cinquante stades.

On ne sait pourquoi Ovide appelle *fertile* l'île de Malte, qui jouit, à la vérité, d'un climat admirable, mais dont le sol peu profond n'est rendu fertile qu'à force de travail et de soins.

54. *Comptant sur les anciens nœuds de l'hospitalité* (p. 155). Nous avons déjà dit combien les droits de l'hospitalité étaient sacrés chez les anciens. Elle s'exerçait entre les citoyens de tous les pays, entre les souverains et les peuples, sans distinction, sans examen, et par pur esprit de religion. Mais dans la suite des temps, pour éviter la surprise, les deux hôtes contractaient hospitalité ensemble par une marque qu'ils partageaient, et qui devenait le gage de l'assistance mutuelle qu'ils se promettaient. C'était une espèce de médaille représentant une main, un dé, etc. *Tessera, cubus, astragalus, talus.* C'était un grand crime que de violer les relations sacrées de l'hospitalité.

55. *C'était le riche et opulent Battus* (p. 155). Silius Italicus, qui a chanté la guerre punique, s'accorde dans tout cet épisode avec le chantre des *Fastes*. Ce Battus, prince doux et humain, est le même que celui qui, selon Hérodote et Justin, fonda le royaume de Cyrène.

Le véritable nom de ce prince était Aristotélès; il fut nommé Battus, parce qu'il était bègue ou qu'il affectait de le paraître, afin de mieux couvrir ses desseins. Après avoir conduit sa colonie à Cyrène, il recouvra la parole d'une manière fort extraordinaire. Étant allé faire une course dans les déserts de l'Afrique, il aperçut un lion; la frayeur qu'il en eut lui fit jeter un cri bien articulé.

56. *Sur les rives du Crathis* (p. 155). Le Crathis était un fleuve de la Calabre près du Sybaris, auquel on croit qu'il mêlait ses eaux. Pausanias et Pline disent qu'elles teignaient en couleur d'or les cheveux et la barbe de ceux qui en buvaient.

57. ..... *Que les habitans appellent Camère* (p. 155). Camère n'était qu'un petit champ près le fleuve Crathis, qui paraît avoir été situé sur les bords de la mer. Les géographes n'en disent rien. Car il ne faut pas confondre cet endroit avec le territoire de Camère, ancienne ville d'Ombrie, ni avec la ville de *Cameries*, dans le pays des Sabins.

58. *Tu me seras chère par ton nom, etc.* (p. 157). Ce passage rappelle cet attendrissant épisode de Virgile, dont la lecture inspire une douce mélancolie (*Énéide*, liv. VI):

Nec procul hinc, etc.....

59. *On dit que Numicius, au front orné de cornes, etc.* (p. 159). Le Numicius était un fleuve qui prenait sa source près de Lanuvium, et dont les eaux s'alimentaient à la fontaine des Muses et d'Égérie. Dès que le culte de Vesta fut établi à Rome, c'est là que les prêtresses allaient puiser l'eau pour les lustrations. Plutarque dit que ce furent les Muses qui découvrirent aux vestales cette fontaine ou ce fleuve. Tous les ans, à l'équinoxe de printemps, le peuple allait aux bords du Numicius chanter la nouvelle année, que l'on croyait renaître du fleuve où quelques jours auparavant elle s'était plongée.

Les fleuves étaient représentés avec des cornes de taureau, parce que le bruit de leurs ondes imitait le mugissement de cet animal. Élien dit que parmi ceux qui consacraient des statues aux fleuves, il y en avait qui les représentaient sous la figure d'un bœuf ou sous une forme humaine avec des cornes; il en cite plusieurs exemples.

60. ..... *Fille d'Atlas, qui nourrit Jupiter dans son enfance* (p. 161). Les anciens n'étaient pas plus d'accord sur les nourrices de Jupiter que sur toutes les autres parties de la fable qui le concerne. Les uns prétendent qu'il fut nourri par des abeilles; d'autres, par la chèvre Amalthée; ceux-ci, par Ithomé et Néda, nymphes d'Arcadie; ceux-là, par Adrastée et Ida, filles de Mélisse et sœurs des Curades. Cependant on ne trouve nulle part que les Pléiades aient été mises au rang de ses nourrices. Quelques commentateurs entendent par celle dont parle Ovide, Maïa mère de Mercure; d'autres, Pléione.

61. *S'était retiré, dans sa fuite, sur le mont Sacré* (p. 161). La dureté des patriciens envers le peuple avait jeté les germes d'une haine profonde entre ces deux ordres; il ne manquait qu'une occasion pour qu'elle fît explosion; cette occasion arriva enfin quinze ans après l'expulsion des Tarquins, sous le consulat du fier et inflexible Appius et du populaire P. Servilius. Échappé de la prison de son créancier, couvert de haillons, hâve et défait comme un mort, les cheveux et les poils longs, hérissés comme ceux d'une bête sauvage, un pauvre vieillard implora l'assistance des citoyens. Il conta que, dans la guerre des Sabins, sa maison avait été forcée, ses troupeaux enlevés, puis les impôts tombant sur lui à contre-temps..... de là les dettes; et l'usure nourrie par l'usure ayant, comme un cancer rongeur, dévoré tout ce qu'il avait, le mal avait fini par atteindre son corps; son créancier son bourreau se l'était fait adjuger lui et ses deux fils, et les avait chargés de chaînes.... Tout son dos saignait encore des coups de fouet.... Plusieurs reconnurent dans ce vieillard un brave centurion dont la poitrine était couverte de cicatrices, et qui avait pris part à vingt-hui: batailles. Un cri d'indignation s'éleva. Les débiteurs, ceux même qui n'y avaient d'autre intérêt que celui de la pitié, lui prêtèrent main forte et s'ameutèrent. Les sénateurs qui étaient sur la place faillirent être mis en pièces. Leurs maisons étaient pleines de captifs qu'on y amenait chaque jour par troupeaux.

Les Volsques ravageaient le territoire de Rome; Servilius, pour calmer l'exaspération du peuple, fit proclamer que quiconque était compromis pour dettes, pouvait se présenter pour le service, et que les enfans des soldats, tant qu'ils seraient en campagne, ne pourraient être attaqués dans la possession de leurs biens et de leur liberté; on vit aussitôt tous les citoyens prêter le serment militaire: au bout de quelques jours seulement, le consul rentra dans Rome chargé de gloire et de butin; il était vainqueur des Volsques, des Èques et des Sabins. Néanmoins le peuple fut amèrement trompé dans son légitime espoir de voir ses charges allégées, et cela par l'inhumaine obstination d'Appius Claudius. Le reste de l'année se passa dans un état de fermentation continuelle.

Mais, l'année suivante, les Volsques entrèrent de nouveau en campagne pour essayer de profiter de ces discordes intestines. Les plébéiens refusèrent d'une manière inébranlable de fournir des soldats. Dans cette circonstance critique, le sénat nomma dictateur un patricien cher au peuple, Marcus Valerius. Celui-ci enrôla des soldats au moyen d'un édit comme celui qu'avait proclamé Servilius; car le peuple se confiait dans la force de la dictature comme dans la parole d'un Valerius. Dix légions furent levées, et trois armées furent envoyées contre les Sabins, les Èques et les Volsques; partout la victoire se déclara pour Rome avec plus de rapidité et d'éclat que le sénat ne l'eût désiré. On récompensa le dictateur en lui accordant des honneurs extraordinaires, mais non la liberté des esclaves pour dettes qu'il réclama conformément à sa parole. Alors il déposa sa dignité; les plébéiens eux-mêmes reconnurent qu'il ne pouvait pousser plus loin la fidélité à sa parole; ils l'accompagnèrent avec reconnaissance du Forum jusqu'à sa maison.

L'armée du dictateur, forte de quatre légions, fut congédiée après ce triomphe; mais celles des consuls étaient encore réunies. Sous prétexte qu'on était menacé d'un renouvellement d'hostilités, on leur ordonna de rester en campagne; alors la révolte se déclara; l'armée se donna pour chef L. Sicinius Bellutus, passa l'Anio, et fortifia un camp sur le mont Sacré dans le territoire de Crustumérium. Les consuls et les patriciens revinrent à Rome sans avoir souffert d'injure. C'est ainsi que la tradition nationale se plut à parer de modération le berceau de la liberté.

Enfin les propositions d'accommodement vinrent du sénat; il députa aux émigrés celui de ses membres qui lui était le plus agréable, Ménénius Agrippa. Il leur adressa l'apologue célèbre des membres et de l'estomac, véritable fragment cyclopéen de l'ancien langage symbolique. L'envoyé eut peu de succès. Les plébéiens voulurent un traité. Un traité entre les patriciens et les plébéiens, entre les personnes et les choses! Ce mot seul, a dit un sublime penseur, M. de Ballanche, vieillit l'apologue de Ménénius d'un cycle tout entier.

Ils refusèrent de rentrer dans Rome s'il ne leur était permis d'élire parmi eux des tribuns qui les protégeassent. Les deux

premiers furent Junius Brutus et Sicinius Bellutus (*a bellua*, c'est sans doute un synonyme de *Brutus*). Humbles furent d'abord les pouvoirs et les attributions de ces magistrats du peuple. Assis à la porte du sénat, ils en écoutaient les délibérations sans pouvoir y prendre part. Ils n'avaient aucune fonction active. Tout leur pouvoir était dans un mot : *Veto*, je m'oppose. Avec cette unique parole, ils arrêtaient tout. Le tribun n'était que l'organe et la voix négative de la liberté. Mais cette voix était sainte et sacrée. Quiconque mettait la main sur un tribun était dévoué aux dieux : *Sacer esto*. C'est de ce faible commencement que partit cette magistrature qui devait emprisonner les consuls et les dictateurs descendant de leur tribunal.

Ces considérations ont été extraites des excellens ouvrages de MM. Niebuhr et Michelet sur l'histoire romaine.

62. *Il y avait à Boville* (p. 161). Boville était une ancienne ville du Latium, près du lac Albano, entre Rome et Aricie, sur la voie Appienne.

63. *Ses cheveux blancs relevés par un petit ruban, etc.* (p. 161). Il y a dans le texte *mitra*. C'est la coiffure ordinaire des dames grecques et romaines. Il paraît qu'il y en avait de deux sortes : l'une était une espèce de bonnet rond de diverses couleurs, souvent orné de pierreries avec des bandelettes qui, tombant sous les joues, se nouaient sous le menton. Aux bandelettes près, c'était le bonnet phrygien. L'usage en était venu à Rome de la Lydie. Il ne faut pas cependant la confondre avec la tiare qui était la coiffure des Perses, des Parthes et des Arméniens, dont elle différait en ce que celle-ci était ordinairement de forme conique ou se terminait en croissant, et que les bandelettes étaient beaucoup plus larges, comme on en peut juger par les médailles. La seconde espèce de mitre était un ruban qui nouait les cheveux des jeunes filles et d'où en pendaient deux autres en forme de guirlandes de fleurs. Ovide semble avoir considéré cette dernière espèce, lorsqu'il a dit à Hercule filant aux pieds d'Omphale :

> Ausus es hirsutos *mitra* redimire capillos.

Originairement même, ce mot signifiait seulement un ruban, une ceinture. De là l'expression *mitram solvere* appliquée aux

jeunes filles qui avaient perdu leur virginité, qui avaient délié leur ceinture.

64. *J'allais oublier le trépas de César, etc.* (p. 163). César fut assassiné en plein sénat, le jour des ides de mars, l'an 709, quarante-quatre ans avant la naissance de Jésus-Christ.

L'enthousiasme des vengeurs de la liberté romaine voulut éterniser cet évènement sur les médailles. Patin en compte seize dont le type y est consacré. Sur presque toutes, on voit la tête de la Liberté ayant au revers, les unes Brutus précédé des licteurs, les autres Mars Vengeur, *Mars Adstator*, et il parle aussi de cette médaille rare et terrible représentant la tête de Brutus d'un côté, et au revers le bonnet de la Liberté entre deux poignards, avec ces mots: EID. MART.

Ovide fait intervenir Vesta, parce que César était grand-pontife.

65. . . . . *Dans le temple élevé au milieu du Forum* (p. 165). Écoutons M. Michelet:

« Les conjurés avaient cru qu'il suffisait de vingt coups de poignard pour tuer César. Et jamais César ne fut plus vivant, plus puissant, plus terrible, qu'après que sa vieille dépouille, ce corps flétri et usé, eût été percé de coups. Il apparut alors épuré et expié, ce qu'il avait été, malgré tant de souillures, l'homme de l'humanité. »

« Un acteur ayant prononcé au théâtre les vers d'une tragédie de Pacuvius :

Je leur donnai la vie, ils m'ont donné la mort;

il n'y eut point d'yeux qui ne s'emplissent de larmes, et il s'éleva comme un tonnerre de cris de douleurs et de sanglots. Ce fut bien pis, lorsqu'Antoine produisit ce pauvre cadavre avec sa robe sanglante, lorsqu'on apprit qu'il avait dans son testament nommé Decimus Brutus tuteur de son fils adoptif; que la plupart de ses meurtriers étaient ses héritiers. Il leur avait de plus destiné les meilleures provinces de l'empire : à Decimus la Gaule Cisalpine, à l'autre Brutus la Macédoine, à Cassius la Syrie, l'Asie à Trebonius, la Bithynie à Cimber. L'indignation

du peuple fut si forte, qu'il prit les tisons du bûcher pour brûler les maisons des assassins. »

Il lui éleva un autel à l'endroit où le cadavre fut brûlé. Les consuls le firent abattre et punirent les auteurs. Mais, trois ans après, on lui éleva un temple qui fut commencé l'an de Rome 713, sous le consulat de Lepidus et de Plancus. Ce temple fut construit dans le Forum, à l'endroit où était l'autel. On voit sur les médailles le frontispice de ce temple, qui paraît avoir été digne du héros auquel les regrets du peuple l'avaient élevé.

66. *Demandez aux champs de Philippes* (p. 163). Octave, moins pour venger la mort de César que pour exterminer le parti contraire au sien, et faire triompher le triumvirat sur le cadavre de la liberté romaine, prit, de concert avec Antoine, les armes contre les conjurés. Cette grande querelle, dont l'issue allait décider du sort du monde, se vida dans les plaines de Philippes, au pied du mont Hémus, sur les confins de la Thrace, au nord-est de la Macédoine. La victoire fut long-temps partagée. Brutus fut vainqueur; Cassius eut son camp forcé par Antoine. Il ignorait le succès de Brutus; croyant tout perdu, il se retira dans une tente et s'y fit donner la mort.

Le découragement des troupes de Cassius et leur jalousie, les défections qui avaient lieu sous ses yeux mêmes, décidèrent Brutus à recommencer la bataille. Du côté où il combattait en personne, il eut encore l'avantage; mais l'autre aile étant battue, toute l'armée des triumvirs tomba sur lui et l'accabla. A la faveur de la nuit, il se tira un peu à l'écart, et, voyant qu'il ne pouvait échapper, il pria le rhéteur Straton de lui donner la mort. On dit qu'auparavant il leva les yeux au ciel, et prononça deux vers grecs :

> Vertu, vain mot, vaine ombre, esclave du hasard !
> Hélas ! j'ai cru en toi !

Ce mot, le plus amer sans doute que nous ait conservé l'histoire, semble indiquer que cette âme, si passionnée pour le bien, était pourtant moins forte que celle de Caton, son modèle. Fallait-il que Brutus estimât la vertu pour le succès ? Les vainqueurs en jugèrent mieux; ils honorèrent les restes du vaincu.

Antoine jeta sur son corps un riche manteau, et ordonna qu'on lui fit des funérailles magnifiques. Un ami de Brutus s'était dévoué pour le sauver, et s'était fait prendre en criant qu'il était Brutus. Antoine s'attacha cet homme qui lui resta fidèle jusqu'à la mort. L'illustre Messala appelait toujours Brutus son général, et plus tard, en présentant le rhéteur Straton à Auguste, il lui disait: « César, voilà celui qui a rendu le dernier service à mon cher Brutus. » Auguste demandait à Messala pourquoi il avait combattu contre lui à Philippes, pour lui à Actium? « César, répondit-il hardiment, j'ai toujours été du parti le plus juste. »

Octave s'était absenté de la bataille, malade de corps ou plutôt de courage. « Ce jour là, disait-il dans ses Mémoires, un dieu m'avait averti en songe de veiller sur moi. » Il fut impitoyable pour les vaincus. Il en fit tuer un grand nombre ; puis il consacra cette victoire par un temple à Mars Vengeur. C'est sans doute pour le même sujet que furent frappées les médailles d'Octave avec le type de *vengeur de la liberté du peuple romain.*

67. *Le troisième jour après les ides est le jour de Bacchus* (p. 165). Ovide chante ici les *Liberalia*, fêtes consacrées à Bacchus surnommé *Liber*. Il nous reste peu de détails sur cette fête. On promenait les symboles du dieu sur des chars de parade. A Lavinie, ils étaient exposés un mois entier ; et lorsqu'on les mettait à leur place, la femme la plus respectable et la plus vertueuse les couronnait publiquement. Ces détails que l'on retrouve dans la procession des *Phallus* chez les Égyptiens ont été conservés par saint Augustin.

Alors on faisait des jeux, les spectacles étaient fréquentés, et l'on dressait des tables dans toutes les rues. Alors aussi, comme aux Anthestéries, fêtes de Bacchus dans la Grèce, les poètes se rassemblaient pour chanter les louanges du dieu. C'étaient les jours de la liberté; les jeunes gens prenaient la robe virile, et les esclaves pouvaient, comme les hommes libres, dire tout ce qu'ils voulaient sans qu'il fût permis de s'en offenser. Les ruines d'Herculanum ont fourni plusieurs tableaux, dans lesquels on voit des cérémonies mystiques en l'honneur de Bacchus.

Il faut bien se garder de confondre cette fête avec les pre-

mières et secondes Vénales, les Volcanales, les Dionysiaques et les Bacchanales. Toutes étaient relatives, dans les derniers temps, aux différens périodes de la croissance des vignes et aux différentes opérations des vendanges. Elle ne doit pas être non plus confondue avec les Bacchanales, qui ne tenaient à la religion que d'une manière fort éloignée. Elle n'avait encore rien de commun avec les mystères célébrés en l'honneur de Bacchus; mystères qui, confondus avec ceux de Cérès à Éleusis, représentaient symboliquement l'histoire de la nature et du premier des arts, l'agriculture.

68. ..... *Sur les infortunes de ce Thébain déchiré par sa propre mère, et le châtiment de Lycurgue, etc.* (p. 165). Penthée, petit-fils de Cadmus, roi de Thèbes, ayant traité d'une manière injurieuse Bacchus qui passait par ses états, fut déchiré par les Bacchantes, parmi lesquelles se trouvait sa propre mère.

Lycurgue, roi de Thrace, poursuivit les nymphes, nourrices de Bacchus, qui célébraient les orgies sur la montagne de Nysse, et voulut faire couper toutes les vignes qui étaient dans ses états. Bacchus lui inspira une si grande fureur, qu'il se coupa les jambes, croyant couper des ceps; tua son fils dans son ivresse, et voulut violer sa mère. L'oracle ordonna à ses sujets de l'empoisonner, et il fut ensuite mis en pièces par des chevaux sauvages.

69. *Je trouve encore sur mon chemin l'histoire de ces brigands tyrrhéniens, etc.* (p. 165). On connaît l'aventure de Bacchus sur le vaisseau d'Autès, et sa vengeance sur les matelots qui refusaient de le ramener à Naxos. Ovide donne à ces matelots le nom de Tyrrhéniens ou Toscans, et Homère de même. Peut-être est-ce parce qu'ils partaient de la Lydie, et que l'on regardait les Tyrrhéniens comme originaires de cette contrée.

70. *C'est de toi, inventeur illustre, que tirent leur nom les libations et les libes, etc.* (p. 165). La ressemblance des noms a sans doute faire croire que de Bacchus ou *Liber* dérivaient les mots de *libations* et *liba*, gâteaux.

Deux autres circonstances plus particulières purent faire naître cette étymologie. La première, c'est que, comme il était d'usage de verser, dans les sacrifices, quelques gouttes de vin, ces of-

frandes préparatoires purent être appelées libations, du dieu *Liber* qui produit le vin. La seconde, c'est que Liber était regardé comme le premier qui eût découvert le miel ; de là les gâteaux pétris ordinairement de miel purent être appelés libes.

71. ..... *Quand ses compagnons firent entendre le son perçant des cymbales, etc.* (p. 167). Les compagnons de Bacchus sont partout représentés avec des cymbales et autres instrumens d'airain, de même que les prêtres de Cybèle.

Quant au procédé de rassembler les abeilles par le bruit de l'airain frappé, il est confirmé par Virgile, Pline et Varron, et est encore usité de nos jours.

Le Pangée et le Rhodope étaient deux montagnes de la Thrace. L'Hèbre était un fleuve du même pays.

72. *Pourquoi ces gâteaux sont-ils distribués par une femme* (p. 167)? C'étaient toujours des femmes qui étaient employées au culte de Bacchus, soit comme prêtresses, soit comme Bacchantes. Tous les monumens relatifs à ce dieu ne présentent que des femmes et quelques vieillards. Pausanias dit qu'au bas du mont Taygète on voyait encore de son temps un temple dédié à Bacchus, dans lequel les femmes seules avaient le droit d'entrer, et pouvaient seules sacrifier. On croyait même en Grèce que l'institution des prêtresses datait de l'établissement de celles de Bacchus.

Diodore de Sicile dit que les femmes mariées avaient seules le droit de représenter les Ménades et les Bacchantes ; mais que les vierges avaient leurs cheveux liés avec décence, et n'avaient des Bacchantes que le thyrse.

Dans la description que fait Athénée de la grande pompe de Ptolémée, il représente, derrière le char qui portait la statue de Bacchus, cinq cents jeunes filles vêtues de pourpre avec des ceintures d'or. Pausanias parle encore des douze Dionysiades qui disputaient à Sparte le prix de la course, et des Leucippes qui y sacrifiaient à Bacchus.

On peut alléguer d'autres motifs que celui d'Ovide pour la consécration des femmes au culte de Bacchus : peut-être était-ce pour désigner les mœurs efféminées des hommes qui se livrent à l'ivresse; peut-être encore cet usage tenait-il à l'idée primi-

tive qui introduisait des femmes dans toutes les cérémonies relatives au principe génératif de la nature.

73. ..... *Anime les chœurs de femme* (p. 167). Les chœurs de Bacchus étaient composés de vieilles femmes et de jeunes vierges. La vieille prêtresse qui présidait aux cérémonies et aux processions, portait le nom de Hiérophante, *Mater sacrorum*. On en voit dans les tableaux d'Herculanum. C'étaient ces mêmes vieilles qui, assises dans les carrefours, vendaient des gâteaux pour la fête.

74. *Le lierre est l'arbre favori de Bacchus* (p. 169). Le lierre était consacré à Bacchus, soit parce que, comme dit Ovide, il fut jadis caché sous cet arbuste; soit parce que le lierre, toujours vert, marquait l'immortelle jeunesse de la vigne; soit parce que son fruit vient en grappes comme le raisin; soit parce que Bacchus métamorphosa en lierre un de ses compagnons, appelé Kissès, qui périt dans une lutte contre un satyre; soit enfin parce que le lierre a la vertu d' empêcher l'ivresse.

On couronnait les poètes de lierre, parce qu'ils sont consacrés à Bacchus, et sont susceptibles d'enthousiasme, ou parce que l'éclat des beaux vers dure éternellement, et assure à leurs auteurs l'immortalité.

75. ..... *Pourquoi les enfans reçoivent la toge libre, le jour de ta fête* (p. 169). Les enfans portaient à Rome une longue robe qui leur descendait sur les talons, et qui était bordée d'une bande de pourpre. On l'appelait prétexte. Les filles la portaient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées, et les garçons jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Les Romains faisaient beaucoup d'attention à la modestie; les garçons, qui portaient la prétexte, se cachaient les mains sous leur robe; arrivés à dix-sept ans, ils déposaient la prétexte, mettaient bas la petite boule d'or (bulla) pendue à leur cou jusqu'alors; ils la suspendaient dans leurs maisons, et la consacraient aux dieux Lares; puis ils prenaient la robe virile, qui était appelée *pura et libera :* elle était blanche et sans ornement; ils recevaient le nom de *tirones*, et étaient ensuite conduits dans la place publique, accompagnés d'un grand nombre d'amis de la famille, pour signifier qu'ils entraient dans le

monde. C'est ce que l'on appelait *in Forum venire*, et *Forum attingère*.

Cicéron dit aussi que ce changement d'habits se faisait aux fêtes Libérales avec la plus grande solennité; mais il ne dit pas pourquoi on avait choisi ce jour. Ovide en rapporte quatre raisons.

La première, c'est que Bacchus jouit d'une jeunesse éternelle; effectivement les monumens, d'accord avec les médailles, le représentent toujours jeune et beau. Vinkelmann, parlant de la beauté idéale empreinte sur les statues d'Apollon et de quelques autres divinités, s'exprime ainsi sur Bacchus :

« La seconde espèce de beau idéal, qui est la beauté idéale des castrats, se mêle dans Bacchus à la jeunesse virile et idéale. Il est représenté, sous cette forme, dans différens âges, jusqu'à la maturité, et toujours avec les plus beaux traits, avec des membres délicats et arrondis, avec les hanches pleines et échancrées du beau sexe : ses formes sont douces et coulantes; on les dirait légèrement soufflées par une tendre inspiration, les os et les jointures des genoux ne sont point indiqués.... La face de Bacchus est celle d'un jeune homme qui a atteint les limites du printemps de la vie et de l'adolescence, dans qui la sensation de volupté commence à germer comme le tendre bouton d'une plante, qui enfin, moitié endormi et moitié éveillé, sort doucement d'un songe flatteur dont il rassemble les images en commençant à se reconnaître. »

Quand Bacchus est représenté avec de la barbe, c'est le Bacchus Indien.

La deuxième conjecture d'Ovide repose sur ce que Bacchus étant père, les pères lui recommandent leurs enfans. L'épithète de *père* ne se prend pas ici dans son acception ordinaire; c'est seulement un titre distinctif qui lui est presque toujours donné. Les dieux les plus anciens étaient les seuls qui, dans l'origine, en étaient décorés, et on ne le trouve guère qu'avec Saturne, Jupiter, Neptune, Bacchus, Mars et Janus. Dans la suite, quoiqu'il devint commun à presque tous les dieux, il fut cependant particulièrement affecté à Bacchus.

La troisième opinion, c'est parce que Bacchus se nomme

Liber, et que la toge est aussi appelée un habillement libre. Nous avons déjà montré d'où pouvait provenir cette épithète de *Liber*. Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, liv. VI, en donne une autre raison tout-à-fait bizarre, où la pudeur et la décence ne sont guère respectées.

Cette troisième conjecture d'Ovide lui paraît plus vraisemblable; il conclut que si l'on choisit le jour des Libérales pour donner la toge, c'était afin qu'un plus grand nombre d'adolescens pussent célébrer cette fête.

Enfin, la dernière conjecture d'Ovide, c'est que dans l'origine de la république, les habitans de la campagne venant en foule à Rome pour assister aux jeux, on avait choisi le temps de ces jeux pour donner la toge virile. On ne peut douter que par le mot général de jeux, Ovide n'ait entendu les jeux Scéniques. La tragédie et la comédie naquirent en effet des cérémonies grossières célébrées après les vendanges. Les poètes composèrent des hymnes en l'honneur de Bacchus, et y ajoutèrent tout ce que la musique et la danse pouvaient y répandre d'agrémens. Ils disputèrent alors le prix de la poésie, et ce prix, au moins à la campagne, était un bouc,

> Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
> (HORAT., *de Arte poet.*, v. 219.)

ou une outre de vin, par allusion au nom de l'hymne bachique appelée primitivement tragédie, c'est-à-dire chant du bouc ou des vendanges.

Bientôt ce spectacle grossier se perfectionna; on interrompit les chants par des récits, et Thespis fut le premier qui osa entreprendre cette heureuse innovation. Pour conserver l'idée primitive de ces jeux, on les célébrait en l'honneur de Bacchus au jour de sa fête, et le peuple des campagnes accourait de toutes parts à ces solennités. Ce genre de spectacle fut introduit à Rome l'an 389 de sa fondation. Ce n'étaient alors que quelques danses grossières exécutées par des bateleurs étrusques, sans interlocuteurs, sans musique et sans poésie.

76. .....*Où le consul quittait la charrue pour les faisceaux, etc.* (p. 169). Le quatrième et le cinquième siècles de la république

furent l'âge d'or de la vertu romaine ; c'est le temps des mœurs rigides, c'est l'époque des Cincinnatus, des Fabricius, des Curius. Rome lutte contre ces populations d'Italie qui lui coûtèrent plus à vaincre que le reste du monde. La pauvreté et la guerre fortifient ses mœurs, la politique puise dans leur austérité une énergie incomparable. Malgré les querelles des deux ordres, il y a unité dans l'état. La sévérité générale des mœurs atténue les inconvéniens que produit la division des ordres.

Les patriciens perdent quelque chose de leur superbe dans les simples et mâles occupations de la vie champêtre. Les plébéiens oublient par momens leurs inimitiés pour suivre avec ardeur leurs patrons sur les champs de bataille.

77. ..... *Les jeux qu'il partage maintenant avec la déesse qui porte des flambeaux* (p. 169). Cette déesse est Cérès qui, cherchant sa fille Proserpine enlevée par Pluton, parcourut le monde une torche à la main ; elle partageait les mêmes honneurs que Bacchus. Virgile les invoque ensemble au commencement des *Géorgiques*. Pline dit que Mummius consacra dans le temple de Cérès un tableau de Bacchus. Pausanias dit qu'on voyait leurs statues dans un bois de platanes sur les bords de l'Amymone, et que ces deux divinités avaient un temple commun entre Sicyone et Phliunte.

Diodore nous apprend que plusieurs mythologues faisaient naître Bacchus de Jupiter et de Cérès ; qu'à peine il fut né, les hommes le mirent en pièces et le firent bouillir ; mais que Cérès, ayant rassemblé ses membres, lui rendit la vie. On sait aussi quelle part il avait dans les mystères d'Éleusis. Il n'est pas étonnant que Cérès et Bacchus aient partagé le même culte.

78. .....*Ton front orné de cornes brillantes* (p. 169). Les plus anciens mythologues représentent Bacchus avec des cornes, symbole de force et de puissance, parce que dans ses voyages il s'était couvert de la peau d'un bouc. Lucien dit qu'il était cornu et sans barbe ; Euripide et Sophocle, qu'il avait des cornes de taureau. Dans Nonnus, il menace de tuer avec sa corne le taureau qui l'avait privé de son cher Ampélos.

Le poète Stésimbrote dit que s'il fut nommé Dionysius, c'est qu'étant né avec des cornes, il piqua la cuisse de Jupiter.

« Viens, heureux Dionysius, toi qui engendras le feu, qui *as le front d'un taureau, premier né, premier génie des sphères, etc.* » (*Hymne d'Orphée.*)

Properce l'invoque aussi par ses cornes. « Avec un carquois, tu serais Apollon, dit Sapho à Phaon; avec des cornes, tu serais Bacchus. »

Dans son *Dithyrambe à Bacchus*, Horace dit :

> Te vidit insons Cerberus aureo
> Cornu decorum.

79. *L'étoile du Milan s'incline vers l'Ourse.....* (p. 169). Ovide place au jour même des Libérales, au 17 du mois, le lever du Milan. Pline le place au 18. C'est une des constellations de l'hémisphère septentrional.

80. *Après un jour d'intervalle, on célèbre les fêtes de Minerve* (p. 171). Le 14 des calendes de mars ou le 19 mars, on célébrait les fêtes de Minerve, appelées *Quinquatries*, parce qu'elles duraient cinq jours. Ovide et les autres auteurs de l'antiquité ne nous ont laissé sur cette fête aucune particularité. Tout ce qu'on sait, c'est que l'on y célébrait des sacrifices, que l'on y faisait combattre des gladiateurs. On y représentait aussi des tragédies, et les poètes, par la lecture de divers ouvrages, y disputaient un prix fondé par Domitien. Ce prince, malgré son avarice, institua, en l'honneur de la déesse, des jeux qui se célébraient tous les ans sur la montagne d'Albe.

Aux chasses extraordinaires, aux spectacles dont le prince embellit ces fêtes, il joignit des combats de poètes et d'orateurs. La couronne du poète qui remportait le premier prix de poésie, était ornée de bandelettes et de feuilles d'or. La deuxième était une simple couronne d'olivier.

81. .....*Amollissez la laine, etc.* (p. 171). Ovide énumère ici sans ordre quelques arts mécaniques avec les arts libéraux, pour prouver que la déesse présidait aux uns et aux autres; c'est ce qui, dans l'antiquité, lui fit donner le nom d'*inventrice* et celui d'*ouvrière*. On lui avait élevé, sous ce nom, un temple à Athènes, un autre près de Ménale, en Arcadie, et un troisième dans la citadelle d'Élis, où l'on voyait sa statue d'or et d'ivoire

faite par Phidias, surmontée d'un coq, symbole de la vigilance et de l'activité.

82. ..... *A parcourir avec la navette*..... (p. 171). Le père Montfaucon a fait copier une estampe d'un vieux manuscrit de la bibliothèque royale, dans laquelle on voit une femme romaine debout devant un métier perpendiculaire, se disposant à passer une navette entre des fils tendus de haut en bas, et qui sont retenus par une espèce de peigne destiné à resserrer les trames et les tissures; son pied pose sur des planches mobiles qui servent sans doute à hausser et à baisser les fils de la chaîne, qui paraissent retenus dans un état de tension, par des poids que l'on aperçoit au bas. On croit que ce furent les Égyptiens qui, les premiers, changèrent cette position fatigante des métiers à tisser, et introduisirent l'usage de travailler assis.

On sait que, dans les métiers de nos tisserands et de nos drapiers, les fils de la chaîne sont posés *horizontalement* sur deux cylindres.

83. ..... *Vous qui enlevez les taches des vêtemens, etc.* (p. 171). Ovide veut sans doute parler des ouvriers appelés *fullones*. Ils lavaient et détachaient les vêtemens, leur rendaient le premier lustre, et les remettaient à neuf. C'est ce que l'on appelait *vestimenta interpola*. Ils employaient, pour rendre la laine plus blanche et plus moelleuse, l'espèce de soufre appelé *égula;* la craie cimolienne, connue sous le nom de *sarde*, servait à relever l'éclat des étoffes blanches; la craie ombrique, la plus précieuse de toutes, leur donnait le lustre. On peut voir dans Pline le Naturaliste les procédés de l'art du foulon.

Il paraît aussi, par un passage de cet auteur, que les foulons se servaient du lin de l'Abruzze.

Il ne faut pas s'étonner si Ovide met aussi ces artisans sous la protection de Minerve; ils formaient un corps important à Rome, à cause de la blancheur des vêtemens qui rendait leur emploi d'un usage fréquent et nécessaire.

84. *Vous qui préparez les vases d'airain pour recevoir les étoffes* (p. 171). Ovide ne veut pas parler ici des ouvriers en bronze, son expression ne serait pas assez générale; il a entendu indubitablement les teinturiers. *Parare ahena velleribus* n'a d'autre si-

gnification que *de préparer dans un vase d'airain les matières propres à donner aux laines une couleur quelconque.* Ces teinturiers, appelés *affectores*, *infectores* et *baphiarii*, étaient sous la surveillance d'inspecteurs qui veillaient à ce que les différens procédés de la teinture des laines ou des soies s'exécutassent régulièrement et suivant les lois de l'art. Eux et leurs enfans étaient attachés par état à leur profession, et ne pouvaient la quitter en vertu d'une loi du Code, liv. II, titre 7; loi absurde, qui enchaînait le génie et étouffait la vocation du talent!

85. ..... *Ne parviendra à bien faire une chaussure, etc.* (p. 173). Il s'agit ici des cordonniers.

Homère représente Tychius comme un ouvrier très-habile à travailler le cuir. C'est lui qui avait fait le bouclier d'Ajax, composé de sept peaux de bœuf.

On sait qu'Épeus était un ouvrier grec, qui, sur les conseils de Minerve, construisit le cheval qui servit à prendre Troie.

Il y avait aussi, dans le temple d'Apollon Lycéen, une statue de Mercure faite par cet artiste.

Polygnote, dans son fameux tableau sur la guerre de Troie, avait représenté Épeus renversant les murs de cette ville.

86. *Vous aussi, disciples d'Apollon qui chassez les maladies* (p. 173). Les médecins étaient aussi sous la protection de Minerve, et c'est de là que vint à cette déesse le surnom de *Medica.* Gruter rapporte deux inscriptions où deux femmes lui rendent hommage de leur guérison, et deux autres, l'une portant simplement *Minervæ Medicæ*, et l'autre annonçant l'accomplissement d'un vœu de deux oreilles d'argent fait à Minerve Medica par un homme guéri sans doute de quelque maladie dans cet organe. Pub. Victor dit qu'elle avait à Rome un temple sous ce titre dans la cinquième région. Lucien fait prononcer à Momus, entre autres dispositions de l'Olympe assemblé pour réduire chaque divinité à ses attributions particulières, que Minerve ne se mêlera plus de guérir personne. Les Grecs avaient aussi leur Minerve *Hygea.* A Athènes et à Tégée, sa statue était placée entre celles de Minerve et d'Hygea.

87. *Et vous, maîtres sévères, etc.* (p. 173). Les Quinquatries étaient un jour de fête pour les écoliers. Ils payaient alors les

honoraires de leurs maîtres, et ces honoraires s'appelaient le *Minerval;* c'était la fin de l'année scolastique. Ovide les appelle *Censu fraudata turba*, parce qu'il arrivait que les jeunes gens oubliaient de donner le Minerval à leurs maîtres, et l'employaient à se divertir pendant la vacance des Quinquatries, et que souvent aussi ils les quittaient alors sans les payer ; c'est pourquoi il engage les maîtres à sacrifier à Minerve, afin qu'elle leur envoye de nouveaux disciples.

88. *Vous qui peignez en émail avec des couleurs brûlantes* (p. 173). C'est la peinture à l'encaustique qui se pratiquait avec des cires colorées et fondues au feu. M. de Caylus, qui crut avoir retrouvé ce genre de peinture, en donna des détails que l'on peut lire dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*.

Les peintures étaient consacrées à Minerve. Martial en tire même le sujet d'une épigramme très-délicate sur un mauvais peintre. « Celui qui a peint ta Vénus, Lycoris, a voulu faire sa cour à la déesse ; les peintres appartiennent à Minerve. » Allusion au fameux jugement de Pâris qui adjugea à la mère des Amours le prix de l'amour disputé par Minerve.

89. ..... *On purifie les trompettes retentissantes, etc.* (p. 173). Au dernier jour des Quinquatries, on purifiait seulement les trompettes et les autres instrumens des sacrifices dans le lieu appelé *Atrium sutorium*, où l'on immolait un agneau.

90. ..... *A presser la toison du bélier de Phryxus* (p. 175). Le onzième jour des calendes d'avril, et le dernier des Quinquatries, le soleil quitte le signe des Poissons pour passer dans celui du Bélier. Il a été déjà question dans la fable d'Ino, femme d'Athamas, de Phryxus, fils de ce prince et de Néphélé, sa première femme.

Échappé avec sa sœur Hellé des mains de sa cruelle marâtre, Phryxus passa d'Europe en Asie sur un bélier à toison dorée. Hellé tomba dans la mer, qui, pour cette raison même, fut appelée l'Hellespont. Pour Phryxus, ayant heureusement abordé en Colchide, il sacrifia son bélier pour obéir à un oracle, et il suspendit sa dépouille dans un temple de Mars, et la mit sous la garde d'un dragon qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut

que les possesseurs de cette toison vécussent dans l'abondance, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'en faire la conquête.

Éétès, parent de Phryxus, qui régnait dans la Colchide, lui donna sa fille Chalciope. Les premières années de ce mariage furent heureuses; mais Éétès, qui enviait les trésors de son gendre, le fit mourir pour s'en rendre maître. Ses enfans furent sauvés par leur mère Chalciope, qui les fit passer secrètement en Grèce.

91. *Adorez Janus, et la douce Concorde, et le Salut de l'empire, et l'autel de la Paix* (p. 177). Quelque évènement heureux pour la république donna lieu sans doute aux sacrifices en l'honneur de ces divinités bienfaisantes et pacifiques. Peut-être la prise d'Alexandrie, qui arriva en ce jour et qui acheva d'éteindre en Asie le feu des guerres civiles, en fut-elle la cause. On trouve ce jour ainsi indiqué dans l'ancien calendrier : *Hoc die Cæsar Alexandriam recepit.*

Le Salut public, auquel on sacrifiait, était le génie qui veillait à la sûreté et à la tranquillité de l'état, et que l'on connaissait sous les noms de *Salus publica* et *Salus Romana.* Les Romains lui élevèrent un temple sur le Quirinal, l'an de grâce 452, sous la dictature de Junius Bubulcus, qui en avait fait le vœu dans la guerre des Samnites. Pline nous apprend que ce fut Fabius Pictor qui peignit les murs de ce temple.

Quant au sacrifice fait à Janus, peut-être venait-il de la même cause que ceux à la Concorde, à la Paix et au Salut, à moins qu'on ne voulût le regarder comme une fête du Soleil à l'équinoxe de printemps.

92. *La lune..... sur le mont Aventin* (p. 177). Diane avait à Rome plusieurs temples sous différens surnoms. Elle en avait un sur le mont Aventin. Les historiens racontent ainsi la cause de l'élévation de ce temple : Sous le règne de Servius Tullius, la confédération latine reconnut la suprématie de Rome. Alors le temple de Diane à Éphèse, construit par toutes les villes d'Asie, étant de la plus grande célébrité, Servius, après avoir bien cimenté son alliance avec les Latins, engagea leurs chefs à bâtir aussi un temple à Diane, ou plutôt à Djanus-Jana (*Janus-*

Juno), au nom des deux nations. Cette proposition admise, on construisit ce temple à frais communs sur l'Aventin, le lieu le plus élevé de Rome, et l'on y plaça une colonne d'airain sur laquelle étaient gravés les noms des villes qui avaient signé l'alliance, les conditions de cette alliance, l'institution du temple et des sacrifices. On l'appelait quelquefois le temple de la Lune, parce que Diane est la même que la Lune. Si on lui sacrifiait au dernier jour du mois de mars, c'est que probablement ce jour fut celui de la fondation de son temple.

On lit sur les inscriptions : *Dianæ Aventinæ, Dianæ Invictæ Aventinæ, Dianæ sanctus Aventinæ*. Les murs de son temple étaient garnis de têtes de bœufs, en mémoire de la fameuse vache sabine qu'un pontife y avait immolée par supercherie, au dire de Tite-Live et de Valère-Maxime.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME SEPTIÈME.

	Page
INTRODUCTION	v
Sommaire du livre Ier	x
du livre II	xiv
du livre III	xviij
Livre Ier	1
Livre II	55
Livre III	115
Notes du livre Ier	178
du livre II	255
du livre III	319

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410